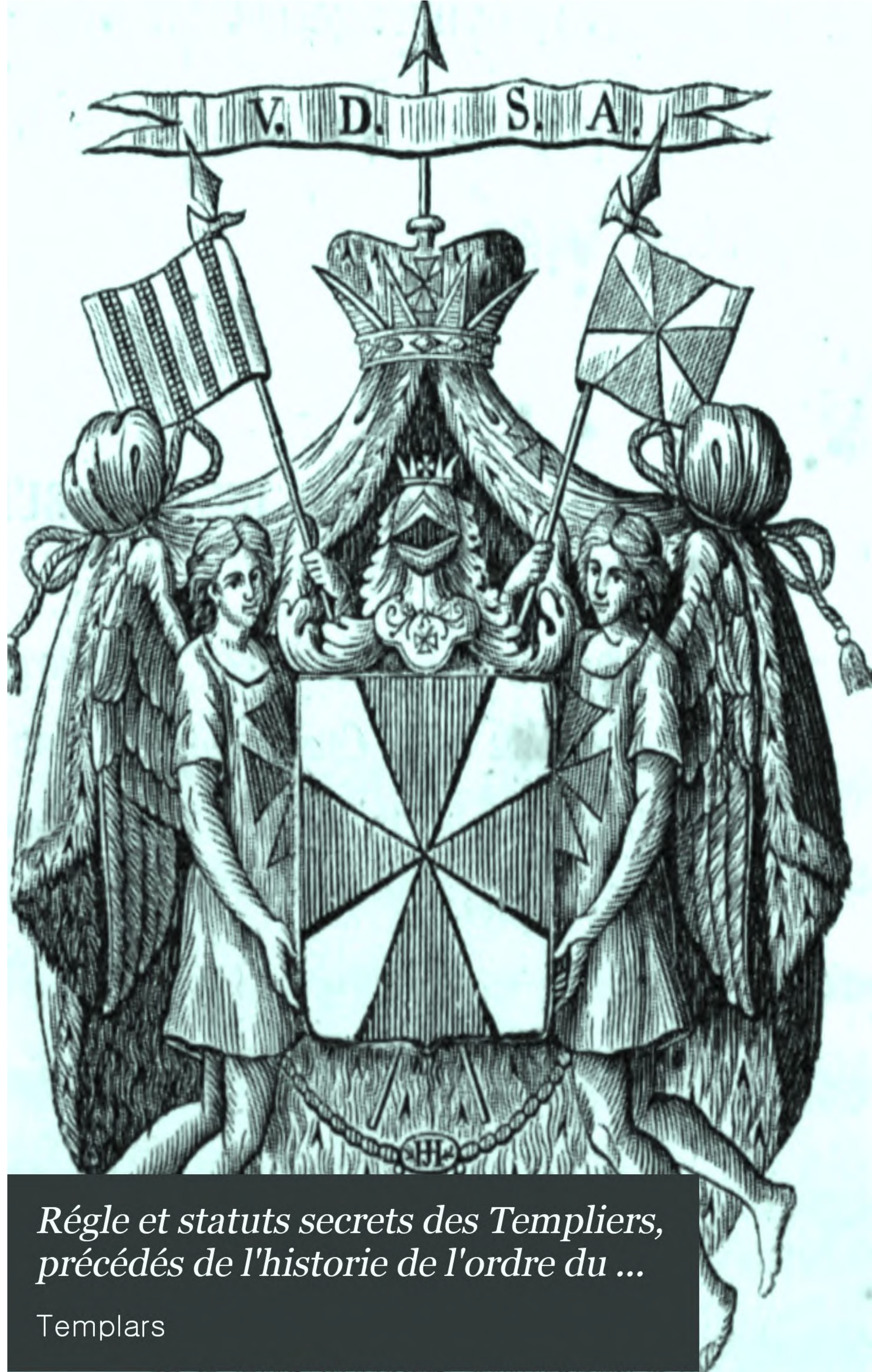

V. D. S. A.

RÈGLE

ET

STATUTS SECRETS

DES TEMPLIERS.

RÈGLE

ET STATUTS SECRETS

DES TEMPLIERS,

PRÉCÉDÉS

DE L'HISTOIRE

DE L'ÉTABLISSEMENT, DE LA DESTRUCTION ET DE LA CONTINUATION MODERNE

DE L'ORDRE DU TEMPLE,

PUBLIÉS

Sur les Manuscrits inédits des Archives de Dijon, de la Bibliothèque Corsini à Rome, de la Bibliothèque royale à Paris, et des Archives de l'Ordre.

PAR C.-H. MAILLARD DE CHAMBURE,

CONSERVATEUR DES ARCHIVES DE BOURGOGNE.





PARIS,

BROCKAUS ET AVENARIUS, LIBRAIRES, RUE DE RICHELIEU, 60;

DIJON, LAMARCHE, LIBRAIRE, PLACE SAINT-ÉTIENNE.

1840.

DIJON, IMPRIMERIE ET FONDERIE DE DOUILLIER.

AVERTISSEMENT.

J'avais annoncé dans le Prospectus dont la publication a précédé celle de ce livre, qu'il paraîtrait au 1.er août 1840, et qu'il serait divisé en deux tomes formant ensemble cinq à six cents pages.

Je dois rendre compte du retard apporté à l'achèvement de son impression, ainsi que du changement que j'ai cru devoir introduire dans sa division.

On verra, en lisant cet ouvrage, que, bien que l'histoire de la continuation moderne du Temple n'en soit qu'un des accessoires, elle en formait cependant l'indispensable complément.

J'avais rassemblé sur ce sujet des matériaux que je pouvais regarder comme complets, puisqu'ils étaient le résultat de l'examen attentif de tous les ouvrages publiés sur cette association.

Toutefois, après l'impression du chapitre consacré au Temple moderne, j'ai reçu des chefs suprêmes de cet Ordre des communications assez importantes pour que j'aie dû suspendre l'impression de la fin du volume, afin de pouvoir y ajouter les précieux documens qui m'étaient généreusement offerts, et qui, bien que publiés par une personne étrangère au Temple, paraissent cependant du consentement de l'Ordre, « sous ses auspices et avec ses armoiries. »

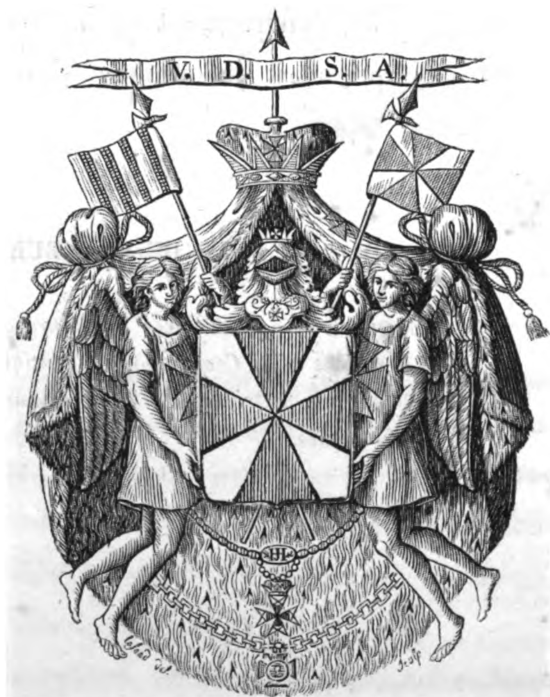
Ce retard, au lieu d'être préjudiciable à *la Règle des Templiers*, n'a donc fait qu'ajouter un intérêt nouveau à celui que le public pouvait espérer y trouver.

Quant à la réunion des deux tomes en un seul volume, j'ai pensé que cette double pagination, dans un même ouvrage, n'aurait

d'autre résultat que d'interrompre sans profit la lecture, et d'ajouter aux recherches une difficulté sans compensation. A cette différence près, l'ouvrage est en tout conforme à ce qui avait été annoncé dans le Prospectus.

C.-H. MAILLARD DE CHAMBURE,

Conservateur des Archives de Bourgogne, Président de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or, Inspecteur des monumens historiques.


V. D. S. A.

INTRODUCTION.

Si l'on considère l'ensemble des évènemens accomplis durant le règne de Philippe-le-Bel, on reconnaît dans cette époque un caractère qui lui est particulier. La séparation de deux états bien différens de la société s'y manifeste par l'accomplissement de faits antérieurement ébauchés, et par les premiers essais de systèmes nouveaux, qui n'auront plus qu'à développer graduellement les conséquences d'un principe désormais admis.

La confiscation de la Guyenne sur l'Angleterre, la lutte de Philippe avec Boniface VIII, la déposition d'Adolphe de Nassau, et la fortune naissante de la maison de Habsbourg, qui marquent les premières an-

nées de ce règne, sont autant de faits qui rompent la chaîne du passé, et préparent dans l'avenir l'affranchissement du joug anglais, l'indépendance de l'église gallicane, et l'établissement de la puissance autrichienne.

Il faut en dire autant de la fondation des républiques de la Suisse et de l'empire ottoman, qui changent les intérêts de l'Europe, et terminent en Asie le drame qui va se continuer dans l'Occident.

En même temps les parlemens, rendus sédentaires, fondent les bases de leur pouvoir sur les monumens mêmes de leur autorité. A côté de la loi s'établit la jurisprudence, qui, plus flexible et plus commode, usurpera bientôt sa place, au profit du peuple au moins aussi souvent qu'au profit du roi.

Ce qui rendait la noblesse sainte et forte, c'était surtout le mystère de sa naissance, à laquelle ne se rattachaient que des souvenirs de gloire et de dévouement. Son abaissement, que, trois siècles plus tard, Richelieu devait réduire en système, commence déjà par la vénalité des titres nobiliaires.

Et, comme si ce premier coup ne suffisait pas pour annoncer la décadence de l'esprit féodal, le droit de monnayage, son expression la plus précieuse, est contesté aux seigneurs, qui n'osent en disputer que le meilleur dédommagement possible.

On ne peut se refuser à le reconnaître, ces faits annoncent et préparent un immense changement. C'est qu'ils sont eux-mêmes le résultat d'une révolution immense.

L'Europe, depuis le commencement du XII.e siècle, n'avait eu au cœur qu'une passion, qui seule avait suffi à sa gloire comme à sa politique, la guerre sainte, pour laquelle, pendant près de deux siècles, s'étaient concentrés sur un coin de l'Asie les intérêts et les armées de l'Occident.

La fatale issue du siége de Ptolémaïs (18 mai 1291), qui rejeta pour la dernière fois sur l'Europe les bandes décimées des croisés, déplaça le centre autour duquel s'étaient agitées et souvent apaisées les querelles dont le théâtre allait changer[1]. L'ardeur des croisades s'éteignit dans le

[1] Flav. Blond. Dec. II, l. 8.—Marin. Sanut. Torsell., l. III, p. 12, c. 21.

sang des plus braves chevaliers de la chrétienté, combattant sous les bannières de Saint-Jean, du Temple, et de l'Ordre teutonique, trois institutions admirables par leur esprit, non moins que par leur dévouement, dont les destinées en Orient s'éteignirent avec gloire sous les ruines de Ptolémaïs, de Tyr et de Sidon.

Cet irrémédiable naufrage des pieux desseins auxquels l'Europe avait sacrifié longtemps tous ses autres intérêts, n'arriva pas inopinément. Bien des désastres avaient précédé et préparé ce désastre suprême; et ce qui était d'une signification plus alarmante qu'une défaite, c'était le zèle encore plus que la chance des armes qui désertait la cause de la croisade.

Populaires d'abord comme toutes les choses grandes et nouvelles, ces guerres lointaines avaient fini par fatiguer presque également les princes et les sujets. Qui ne sait que même dans ses plus beaux jours d'enthousiasme, la croisade avait trouvé de hardis et puissans adversaires? Suger s'était élevé contre elle ouvertement, bien que sans succès; Eudes II, duc de Bourgogne, bravant la quenouille et le fuseau qu'on n'avait

point osé lui envoyer, avait laissé partir, sans les suivre, les croisés de Vezelai. Ces exemples, il faut bien le croire, trouvèrent de plus en plus de nombreux imitateurs.

D'un autre côté, les colonies transplantées en Asie se lassèrent non moins promptement d'un exil qui, pour elles, n'avait pas même la compensation de la gloire. Aussi l'historien des croisades[1] remarque que les habitans des villes assiégées par les Sarrasins, bien que menacés par eux dans leur croyance et dans leur sûreté, ne prêtaient que peu d'aide à la défense de leurs cités.

Dans les dernières guerres surtout, leur résignation à la catastrophe inévitable qu'ils souhaitent peut-être, révèle assez que la lutte ne se soutient plus que pour l'honneur de la défense; la foi devait encore avoir des martyrs, mais la croisade ne pouvait plus avoir de héros.

Il y eut cependant, au milieu de cet abandon général, quelques exceptions, qui suivirent la loi d'autres nécessités. L'esprit aventureux et guerroyant des princes et des barons donnait quelques pieux regrets à

[1] Histoire des Croisades. Michaud, tom. IV.

cette terre plus sainte pour eux que la patrie, et qu'ils avaient baignée de leur sang; mais en l'abandonnant, ils allaient retrouver dans leurs états l'autorité indépendante qu'ils avaient dû abdiquer sous les drapeaux de la croix. A cette compensation se joignait pour eux l'assurance de rencontrer bientôt dix champs de bataille pour un seul qu'ils abandonnaient, et qui, du moins, pourraient venger enfin les querelles qu'ils rapportaient toutes faites d'Orient.

Mais ces dédommagemens étaient étrangers aux trois ordres militaires à qui le but de leur institution et l'éclat de leurs exploits ont fait donner par les chroniques le nom de fleur de la croisade, comme si elles avaient voulu exprimer en même temps combien brillante et passagère serait leur gloire en Palestine.

Pour ces ordres la patrie n'était que sous les tentes plantées le long du Jourdain; c'est là qu'ils étaient nés des deux sentimens qui résument tout le christianisme, la foi et la charité; leurs racines sur cette terre devaient être de celles qu'on ne transplante pas. Aussi, dans la déroute de l'Europe en Asie, eux seuls firent tête jusqu'à la fin, défendant

leurs foyers là où les autres n'abandonnaient qu'une conquête, et commençant leur exil où l'exil finissait pour tous.

Mais la condition de ces trois ordres devait être bien différente. Tandis que les deux autres rétablissaient ailleurs, bien qu'en la modifiant, leur puissance ébranlée, seul l'ordre du Temple, composé presque en entier de chevaliers français, resta pour ainsi dire enseveli dans la mêlée. Dix frères seulement purent suivre le grand-maître en Chypre et en Sicile, où la ruine de l'Ordre, commencée par sa défaite, s'acheva dans la décadence et l'oubli de la règle [1].

C'était une conséquence nécessaire de la perte de l'Asie : les institutions qui avaient été créées pour un ordre de choses qui n'existait plus, devaient disparaître ou changer de nature. Comme on vient de le dire, chacun des trois ordres militaires s'arrangea di-

[1] Guillaume de Beaujeu, grand-maître du Temple, fut tué, avec 500 chevaliers, au siége de Saint-Jean-d'Acre. Les dix frères qui survécurent élurent pour chef de l'Ordre le moine Gauffredi, et se retirèrent dans l'île de Chypre. Schœll, Cours d'Hist., t. VII, p. 76.

versement avec le destin. Les Hospitaliers de Saint-Jean, ressuscitant à l'encontre du Turc la chevalerie errante dans la Méditerranée, prirent pour but la guerre, qui n'était qu'un moyen dans la pensée des croisades. De moines qu'ils étaient, ils se firent soldats, dit un historien, tandis que les Templiers, qui de soldats s'étaient faits moines, ne purent jamais dépouiller leur premier caractère.

L'Ordre teutonique avait, presque dès son origine, poursuivi deux desseins bien différens : la fondation d'un état en Allemagne (1227), et la délivrance de la Terre-Sainte en Palestine. De sorte que, lorsque l'un vint à lui manquer, il se trouva qu'il put suivre l'exemple des princes séculiers, et rentrer aussi dans ses états, qui déjà étaient considérables. Sa nouvelle carrière était donc toute préparée ; il n'eut plus qu'à continuer l'œuvre que sa prudence avait commencée depuis long-temps.

L'ordre du Temple eût peut-être essayé aussi de quelque transformation ; et si l'on veut s'arrêter à considérer sa politique dans ses dernières années, il semble qu'on y trouve déjà quelques indices de ses projets ; mais

sa destruction violente mit fin à ses rêves d'avenir : c'est un des secrets qui s'éteignirent dans le bûcher de Molay [1].

L'intérêt particulier qui s'attache en France à l'histoire du Temple, n'est pas fondé seulement sur le mystère des desseins cachés qu'on lui suppose, et sur les révélations étranges de ses dénonciateurs. Cet Ordre appartenait à la France, comme l'Ordre teutonique à l'Allemagne, comme plus tard la papauté à l'Italie, avec cette différence pourtant que le Temple n'excluait pas de ses fraternelles milices les chevaliers nés hors du pays [2]. Des vingt-deux grands-maîtres auxquels l'*Art de vérifier les Dates* réduit les trente-deux que comptent Ducange et Boissieu, dix-sept furent donnés à l'Ordre par

[1] Dès l'année 1134 les Templiers avaient tenté de se fonder un état en Espagne, en se faisant léguer, par Alphonse I, roi d'Arragon, tous ses états, qui comprenaient, outre les provinces arragonaises, la Navarre tout entière. Leur transplantation forcée sur le continent européen avait dû leur suggérer des projets nouveaux. Il est présumable que le secret n'en fut pas gardé fidèlement. Quand Philippe le connut, la perte de l'Ordre fut arrêtée.

[2] Michelet, Hist. de France, 3 vol.

la France; de ceux-ci, cinq étaient bourguignons [1]. Le pays qui avait été le berceau de cet Ordre célèbre fut aussi son tombeau. Le concile de Troyes (1128) lui avait donné son institution; le concile de Vienne (1311) sanctionna sa destruction par un arrêt qu'avaient devancé les bourreaux de Philippe-le-Bel : de sorte que l'histoire entière de l'ordre du Temple se rattache à celle de notre pays, depuis son origine jusqu'à son abolition, c'est-à-dire pendant un laps de cent quatre-vingt-treize années.

Cependant nos monumens historiques ne répandent que peu de lumières sur cet Ordre, et cela s'explique aisément. Dans les temps voisins de la condamnation des Templiers, on dut penser avant tout au danger de remuer, brûlantes qu'elles étaient encore, des cendres qui n'accusaient pas moins le pape que le roi, deux puissances dont il était également périlleux de signaler les erreurs. Dans les temps modernes, le défaut de do-

[1] Art de vérifier les Dates, édition 1770, p. 421-427. — Ducange, *Glossar.*, tom. VI, p. 1034-1038. — Brompton. — Henri Knyghton. — Anselm. Havelberg. — Schœll, Cours d'Hist., tom. VII, p. 76.

cumens antérieurs n'a point arrêté les historiens, dont l'opinion était fixée d'avance par les exigences de leurs systèmes.

Les uns ont entrepris la réhabilitation de Philippe-le-Bel, « un des grands rois, disent» ils, qui aient gouverné notre monarchie, et » qui a exécuté de très-grandes entreprises, » quoiqu'on l'ait appelé impie pour la géné» reuse poursuite qu'il fit contre le pape Bo» niface, et usurpateur et avaricieux pour le » fait des Templiers, dont l'Ordre était tom» bé en de si détestables crimes, que c'est » même horreur d'y penser[1]. » Les autres ont été aussi prompts à absoudre que ceux-là à condamner. L'iniquité du jugement rendu par Philippe IV et Clément V n'a pas été amoindrie, on peut le croire, en vue de la qualité des juges. Au demeurant, presque tous les historiens qui ont parlé des Templiers, n'ont fait que répéter les accusations de Dupuy, ou les apologies de Gürtler[2].

Le premier ouvrage dans lequel on re-

[1] Histoire de la condamnation des Templiers, par Dupuy. Bruxelles, 1713, t. I, p. 2.

[2] *Nicolai Gürtleri Historia Templariorum.* Bruxelles, 1713.

marque sur ce sujet quelque souci de la critique historique est celui du P. Le Jeune, prémontré de l'abbaye d'Etival, qui renferme aujourd'hui encore l'histoire la plus complète des Templiers[1].

Un savant docteur danois, Moldenhawer, qui avait remarqué les lacunes que présente dans Dupuy la déposition des témoins entendus contre l'Ordre, entreprit, en 1792, aidé par son ami le célèbre Tychsen, de réviser cet étrange procès, sur lequel un mémoire publié par M. Nicolaï sous le titre de : *Essai sur le secret des Templiers,* venait de fixer de nouveau l'attention publique. Les changemens politiques survenus en France depuis quelques années avaient singulièrement émancipé les opinions sur « le » grand roi Philippe-le-Bel : » aussi, dans le dépouillement qu'il fit des titres conservés à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, et déjà compulsés par Dupuy, Moldenhawer prit une complète revanche sur la timidité respectueuse de celui-ci, ce qui ne veut pas dire qu'il montre toujours dans ses jugemens une impartialité qui, du reste,

[1] Hist. des Templiers, 2 vol. in-4.° Paris, 1789.

ne s'accommodait guère avec cette époque. Le résultat de ce travail fut publié en allemand, sous ce titre : *Prozess gegen den Orden der Tempelherren*. Hambourg, 1792.

En 1794 un autre docteur danois, Münter[1], visitant à Rome la bibliothèque du prince Corsini, y trouva un précieux manuscrit renfermant la règle intime de l'ordre du Temple. Cette découverte ouvrit d'un seul coup toute une autre voie à l'histoire de cette célèbre institution. Enfin allaient être dévoilés les mystères de ces statuts cachés par eux avec tant de soin, et qui n'avaient pu être produits ni devant les juges du roi, ni devant le concile du pape.

Münter, qui avait obtenu la permission de transcrire textuellement ce manuscrit, se contenta malheureusement d'en donner l'analyse[2] : de sorte que la publication de son ouvrage, qui du reste est inconnu en France, n'a guère fait qu'indiquer la source

[1] Auteur de *Spuren œgyptischer religionsbegriffe in Sicilien;* et de *Om Frankernes Mynter i Orienten.*

[2] *Statutenbuch des Ordens der Tempelherren.* 1 vol. in-8.° Berlin, 1794.

où l'on devait désormais chercher l'histoire de l'ordre du Temple [1].

Quelques années plus tard, deux publications nouvelles parurent presque en même temps sur ce même sujet : la tragédie des *Templiers* de M. Raynouard, représentée pour la première fois le 14 mai 1805; et le *Mémoire historique sur les Templiers* par P.-H. G., un volume in-8.°, Paris, 1805. Ces deux ouvrages devinrent bientôt, en Allemagne surtout, l'occasion d'écrits plus sérieux sur cet Ordre célèbre. Aux savans allemands plus qu'à tous autres, en effet, ces souvenirs devaient offrir de l'intérêt. Ne s'agit-il pas d'une de ces sociétés qui vivent sous une loi secrète, bien qu'elles semblent obéir à la loi commune; d'une doctrine mystérieuse, terrible même, et qui avait sur la religion et la politique des croyances qui ne tendaient à rien moins qu'à une complète rénovation de l'organisation sociale?

Aussi la tragédie de M. Raynouard, traduite en allemand un mois après sa représen-

[1] En 1809 Münter ajouta à cet ouvrage une Dissertation sur les principales accusations produites contre les Templiers.

tation à Paris[1], fut reçue avec enthousiasme dans les universités germaniques, surtout à cause du précis historique dont elle était accompagnée. C'est, dit-on, au poème de M. Raynouard que l'on doit le livre du baron de Wall sur l'Ordre teutonique, ce fortuné rival du Temple[2]; et la réfutation, par M. de Sacy[3], de ces savantes rêveries de M. de Hammer[4], dont plus tard l'auteur de la tragédie devait faire lui-même justice[5].

L'*Histoire des Sectes religieuses* de l'abbé Grégoire vint, quelques années ensuite, ajouter un intérêt actuel aux recherches dont l'histoire du Temple était l'objet. Le premier il révéla l'existence continuée jusqu'à

[1] *Die Tempelherren*, von Ehrenfried Stœber. Strassburg, Kœnig., 1805.

[2] Recherches sur l'ancienne constitution de l'Ordre teutonique, 2 vol. in-8.° Mergentheim, 1807.

[3] Réfutation du Baphométisme. Magas. encyclopéd., 1810, tom. VI, p. 159.

[4] *Mysterium Baphometi revelatum. Fundgruben des Orients*, in-f.°, tom. VI. Wien, 1818.

[5] Mém. hist. sur la condamnation des Templiers, in-8.° Paris, 1813.—Réfutation du Baphométisme de M. de Hammer. Voy. Journal des Savans, 1819, p. 152.

nos jours de cet Ordre qui semblait éteint depuis cinq siècles [1], et dont la moderne continuation est justifiée, selon lui, par une suite non interrompue de grands-maîtres depuis Marc Larmenius, que Molay, de son vivant, se donna pour successeur.

Au reste, cette révélation officielle de Grégoire servait d'explication à certaines affiliations secrètes sur lesquelles l'attention publique et la police avaient plus d'une fois ouvert les yeux à Paris et dans quelques villes universitaires d'Allemagne.

En 1808, un somptueux service funèbre avait été célébré à Paris dans l'église Saint-Paul Saint-Antoine, pour l'anniversaire de la mort de Molay. On avait vu un chanoine de Notre-Dame, l'abbé Clouet, revêtu d'un étrange costume, qu'on sut ensuite être les insignes du primat de l'Ordre, paraître dans la chaire, et prononcer l'oraison funèbre du grand-maître.

En 1824, un pareil service avait eu lieu à Saint-Germain-l'Auxerrois. On disait à ce

[1] Histoire des Sectes religieuses, par Grégoire, ancien évêque de Blois, 5 vol. in-8.°, Paris, 1828, vol. II, pag. 392.

sujet que les doctrines inoffensives du Temple n'étaient pas moins familières au chef du pouvoir actuel qu'à Napoléon, qui y avait été initié en 1805, et dont le nom était inscrit dans les archives de l'Ordre, conservées alors à Tomar, dans l'Estramadure, avec celles des chevaliers du Christ, héritiers et peut-être continuateurs du Temple dans la Péninsule [1].

D'un autre côté, et vers le même temps, Schœll annonçait que l'Allemagne avait aussi ses Templiers, qui se distinguaient des francs-maçons non moins par leurs doctrines elles-mêmes que par le but de leur institution [2].

[1] Grégoire dit que cette affiliation de Napoléon est mentionnée dans le Moniteur du 17 prairial an XIII. Mais cette indication paraît fautive. — Sur la succession de l'ordre du Christ, voy. *España sagrada*, por Florez et Risca, in-4.°, t. XVI, p. 252; t. XX, p. 158; — Correa de Serra, Arch. litt., t. VII, p. 273.

— D'autres archives de l'ordre existent encore à Torre di Tombo, à Lisbonne, et dans le château de Simancas, près de Valladolid.

[2] Le point maçonnique .·., que Münter et d'autres savans d'Allemagne avaient remarqué dans le

Des publications postérieures et des manifestations publiques ont prouvé que les Templiers modernes, ceux de Paris du moins, professent des doctrines religieuses qui leur sont tout-à-fait particulières, bien qu'elles se rapprochent du panthéisme par le fond, et du catholicisme par les formes extérieures. En ce qui touche leurs vues politiques, s'ils en ont aucune, on ne peut les déduire de l'exposé de leurs croyances, dont nous donnerons bientôt l'analyse. On peut dire seulement qu'il n'est guère présumable que le Temple nourrisse l'espérance de sou-

manuscrit Corsini, a servi de texte à des rapprochemens qu'une seule observation suffit à réfuter. Ce point triangulaire appartient aux premiers temps de la stichométrie; il se retrouve dans un grand nombre de manuscrits antérieurs à l'institution du Temple, et même à celle de la franc-maçonnerie probablement. Ainsi le Virgile de Médicis, corrigé par Apronien en 494, offre, dès le premier feuillet, le point triangulaire dont il est ici question. Quant aux inscriptions, l'usage de ce point y est encore bien plus ancien. Voy. Nouveau Traité de Diplomatique, pl. 25;—Montfaucon, Paléograph., l. I, p. 31;—Dict. raison. de Dipl., par D. de Vaines, 1774, t. II, p. 191;—Elém. de Paléogr., N. de Wailly, t. I, p. 687.

mettre jamais la société au gouvernement théocratique qui fait le fondement de son organisation.

Quant à la prétention des Templiers modernes de professer les mêmes opinions que les compagnons de Jacques de Molay, c'est une question à laquelle, comme à bien d'autres qui se rattachent au même sujet, il n'est pas d'autre réponse possible; il faut l'avouer, que cet aveu remarquable d'un historien qui a cherché vainement à en approfondir le mystère : « Il ne faut point espérer, dit M. de » Sismondi, d'arriver à connaître le degré » de vérité qui peut se trouver mêlé aux ca- » lomnies produites contre l'ordre des Tem- » pliers[1]. »

Sans prétendre donc lever le voile peut-être impénétrable qui couvre encore certaines parties de leur histoire ancienne, et les titres de légitimité de leurs modernes continuateurs, il est permis de croire que les nouveaux documens que nous publions pour la première fois, faciliteront sur ce point la manifestation de la vérité.

[1] Histoire des Français, par J.-C.-L. Sismonde de Sismondi, tom. IX, p. 195. Paris, 1826.

En effet, on ne l'a cherchée jusqu'ici que là où il était le moins facile de la trouver : dans les actes falsifiés, tous les historiens en sont d'accord, de la plus inique procédure d'un siècle « qui, pour emprunter en» core les paroles de M. de Sismondi, fut ce» lui de la plus grande corruption de l'ordre » judiciaire, durant lequel tous les procès » portent des marques de faux témoignages, » d'attestations solennelles qui révoltent le » sens commun contre la preuve écrite qu'on » lui présente [1]. »

On ne peut le nier, l'histoire, tout impartiale qu'elle a voulu être, a cependant continué, vis-à-vis des Templiers, la déloyauté de Philippe-le-Bel et de Clément V, qui ne voulurent jamais balancer par la défense de l'Ordre les accusations de ses ennemis. Les faits les plus graves, parmi ces imputations, se rattachaient tous à certaines prescriptions criminelles de la règle ; et la règle qui devait être jugée ne fut jamais produite. D'un côté, le roi et le concile, qui la connaissaient sans doute, avaient de bonnes

[1] Histoire des Français, par J.-C.-L. Sismonde de Sismondi, tom. IX, p. 196.

raisons pour ne pas en permettre la représentation; d'un autre, la règle n'était pas entre les mains de tous les membres de l'Ordre; le très-petit nombre de ceux à qui la connaissance en était permise ne furent point écoutés quand ils voulurent en tenter la défense. Au concile de Vienne, neuf chevaliers députés par les débris de l'Ordre, qui comptait encore plus de deux mille membres, se présentèrent pour démontrer son innocence devant ses juges assemblés; Clément V les fit jeter dans un cachot, et les odieuses accusations qui pesaient sur le Temple restèrent sans contradicteurs dans cette dernière et solennelle occasion traîtreusement offerte à sa justification [1].

Ce qui s'était fait au XIV.e siècle s'est toujours répété depuis; on n'a jamais consulté que les accusateurs. La règle du Temple, ce code religieux, politique et militaire, est encore inconnue [2].

[1] Michelet, Précis de l'Hist. de France. — Raynouard, Monum. relatifs à la condamnation des chevaliers du Temple.

[2] En effet, on ne peut en prendre une juste idée avec les lambeaux publiés en latin dans la Chro-

C'est lui que j'entreprends de publier.

On n'en connaissait, il y a quelques années, qu'un seul exemplaire, dont j'ai déjà parlé, le précieux manuscrit de la bibliothèque Corsini, trouvé par Münter en 1794.

J'en ai découvert un second, plus important encore sous le rapport philologique, dans les archives générales de Dijon. Enfin, M. Guérard, membre de l'Institut, conservateur de la bibliothèque du roi, a bien voulu, à ma demande, se livrer, dans le département des manuscrits de ce grand dépôt, à des recherches qui ont ajouté aux deux Règles déjà découvertes une troisième collection des statuts de l'ordre du Temple.

C'est peut-être ici le lieu de donner quelques détails bibliographiques sur ces trois manuscrits.

1.° *Manuscrit de Rome.* La description que Münter donne, dans son *Statutenbuch des Ordens der Tempelherren*, du manuscrit conservé à la bibliothèque Corsini, est à très-peu de chose près exacte. Le conservateur de cette bibliothèque, M. le professeur Luigi

nique de Cîteaux, et dans Dupuy, *Hist. Templar.*, in-4°, 1751, p. 86.

Maria Rezzi; dans la notice que j'ai obtenue de lui sur ce volume, grace à l'obligeance particulière de M. le comte de Saint-Priest, ambassadeur de France à Copenhague, le décrit ainsi qu'il suit[1] : « C'est » un volume in-4.° de 133 feuillets d'un » parchemin blanc, et divisés en deux co» lonnes. Le caractère est français, et sem» ble appartenir au milieu du XIII.e siècle » ou au commencement du XIV.e Les ini» tiales sont peintes et historiées en rouge » et en bleu alternativement. Il est écrit » non point en provençal, mais dans l'an-

[1] Je dois encore, pour d'autres communications, des remercîmens à M. le chevalier de Lurde, chargé d'affaires de France à Rome; à M. l'abbé Lacordaire; et à M. J. Bard, correspondant du comité historique. Les hommes d'étude qui n'ont fréquenté d'autres bibliothèques que celles de Paris, comprendront mal qu'il ait fallu, pour cette affaire toute littéraire, employer tant de moyens et de personnages diplomatiques. Mais pour leurs rares trésors, leur exacte fermeture, et le choix discret de leurs gardiens, combien n'y a-t-il pas de bibliothèques étrangères qui ressemblent aux harems de Constantinople!

» cienne langue française septentrionale [1].
» On n'y remarque aucune croix grecque
» ou latine ; ce que l'on a pris pour une
» croix, n'est rien autre qu'une arabesque
» rouge dont est ornée la lettre qui com-
» mence le texte ainsi : *Nos parlons pri-*
» *mierement a tous ceaus qui mesprient segre*
» *lor propres uolentes et desirent o pur coraige*
» *seruir de cheualerie au souuerain roy* [2]. Vient
» ensuite le prologue, dans lequel il est parlé
» du concile de Troyes, auquel assistèrent,
» avec saint Bernard, *réviseur* de cette règle,
» d'autres prélats et seigneurs dont on
» donne les noms. Il n'est divisé ni en
» livres ni en chapitres, mais seulement
» en paragraphes, dont la rubrique est
» écrite en rouge [3]. Les 72 premiers pa-
» ragraphes correspondent entièrement à
» ceux publiés en latin par Aubert Lemire,
» dans l'ouvrage intitulé : *Chronicon cister-*

[1] Münter, dans le *Statutenbuch*, dit à tort qu'il est écrit en langue provençale.

[2] Ce texte est en tout pareil à celui des manuscrits de Paris et de Dijon.

[3] Tous ces détails s'appliquent aux deux autres manuscrits.

» *ciensis Ordinis*, Colon. Agrip., Herm. Gualterius, 1614, pag. 43; sauf que l'ordre en » est un peu différent[1]. Le reste du ma» nuscrit, depuis le feuillet 15 jusqu'à la » fin, embrasse en général trois choses : » 1.° les divers établissemens du Temple; » 2.° l'élection et les devoirs de ses offi» ciers; 3.° les peines portées contre les dé» lits[2]. On ignore l'origine de ce volume; » seulement, comme dans la collection des » manuscrits du prince Corsini, celui-ci por» te l'un des premiers numéros (le n.° 17), » on a lieu de croire qu'il vient de la bi» bliothèque de l'ancienne famille Corsini, » que Clément XII, dans le siècle dernier, » fit venir de Florence à Rome. On ne peut » induire son âge que de la forme même de » son caractère, et de quelques autres in» dices paléographiques qui le fixent, com-

[1] Le Recueil des Conciles donne aussi les 72 articles disciplinaires attribués à saint Bernard, lesquels furent copiés originairement d'un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Victor, actuellement conservé à la bibliothèque royale sous la cote Saint-Victor, 889.

[2] Cette division est aussi celle des manuscrits de Paris et de Dijon.

» me on l'a dit, entre les années 1250
» et 1300 [1]. Ce manuscrit n'est connu que
» par les 72 paragraphes publiés dans la
» Chronique de Cîteaux, qui vient d'être
» citée, et par la notice qu'en a donnée
» un journal allemand. On ne croit pas
» qu'aucune copie littérale en ait été ja-
» mais prise, le prince ne permettant pas
» de transcrire les manuscrits de sa biblio-
» thèque. Le fac-similé planche I, fig. 1,
» tiré du chapitre I, donnera une idée de la
» langue et du caractère; il est pris sur la
» seconde colonne du premier feuillet. »

— « E di formato in-4.°, di carte 133 e
» scritto sopra nitide pergamena a due co-
» lonne di buon carattere antico francese
» con le lettere iniziali dipinte e arabescate
» a colore azzurro e rosso a vicenda. Il lin-
» guaggio non è provenzale, come alcuni
» per errore hanno detto, ma sì antico fran-
» cese. La prima lettera iniziale non è una
» croce nè greca, nè latina : nè sulla prima

[1] Il paraît être plus récent d'un siècle environ que le manuscrit de Dijon. Quant à celui de Paris, il doit être à-peu près contemporain de celui de Rome.

» carta, nè sulle altre è dipinta croce alcuna;
» onde chi l'ha supposta avrà sicuramente
» preso errore ed equivocato cogli arabesci
» di color rosso i quali ornano la prima let-
» tera N, prima lettera della voce *Nos*, colla
» quale incomincia il ms.

» Il ms. comincia così: « Ci comencent les
» prologues de la règle dou temple. Nos par-
» lons primierement a tous ceaus qui mes-
» prient segre lor propres uolentes et desi-
» rent o pur coraige seruir de cheualerie
» au souuerain roy. » E appunto seguita
» il prologo ove si parla del concilio di
» Troyes, al quale intervenne S. Bernardo,
» revisore di questa regola, ove si dicono
» i nomi di tutti quelli che furono presenti.

» Il ms. non è diviso nè in libri, nè in
» capitoli, ma solo in paragrafi, alla testa
» de' quali è per lo più messo in color ros-
» so il suo titolo.

» I primi 72 paragrafi rispondono perfet-
» tamente a quelli che in lingua latina furo-
» no stampati da Auberto Mireo nell' opera
» intitolata: *Chronicon cisterciensis Ordinis*,
Coloniæ Agrippinæ, sumptibus H. Gual-
» theri, 1614, in-8.°, pag. 43, salvo che l'or-
» dine è alquanto diverso.

» La materia contenuta ne' seguenti pa-
» ragrafi dalla carta 15 del ms. sino all' ulti-
» ma abbracciano in generale tre cose : la
» prima riguarda le diverse cose della ma-
» gione del Tempio, e la loro tenuta; la se-
» conda l'elezioni e i doveri ne' diversi uffici
» dell' ordine; la terza le pene minacciate
» ai delinquenti.

» Non è ricordo in libreria Corsiniana
» della provenienza del ms. Ma siccome nell'
» ordine de' numeri progressivi, co' quali
» ciascuno è segnato, è uno de' primi, cioè
» il 17, così è verisimile ch' esso apparte-
» nesse alla libreria dell' antica famiglia
» Corsini, la quale libreria fu nel secolo
» passato fatta trasportare da Clemente XII,
» da Firenze a Roma.

» Non è nel ms. segnato l'anno in cui fos-
» se copiato. Ma dalla forma delle lettere,
» dall' ortografia della scrittura e da altre
» particolarità paleografiche, si ricava es-
» sere stato scritto nell' ultima metà del
» 1200 o al più tardi ne' primi anni del 1300.

» Il ms. Corsiniano quanto si sappia non
» è mai stato publicato. Solo si sa che n' è
» stato dato un cenno in qualche giornale
» alemano; e più sopra io ho notato che i

» primi 72 paragrafi furono dati alla luce » in lingua latina da Auberto Mireo nel » *Chronicon cisterciensis Ordinis.*

» Non si sa che ne sia stata fatta copia » da alcuno; anzi si può tener per certo che » no, giacchè il principe proprietario della » libreria non permette che si faccia copia » de' mss.

» Il bibliotecario Corsiniano non ha no- » tizia d'altro ms. che parli de' Templari che » del Corsiniano finquè descrito.

» Il facsimile qui annesso comprende le » tre prime linee della seconda colonna del- » la prima carta del ms., e da essa e dalle » prime parole con cui comincia il libro » riportate più sopra si avrà la risposta a » questo e al seguente quesito.

» 17 novemb. 1838, dalla biblioteca Cor- » siniana di Roma.

» Luigi Maria Rezzi, professore d'eloquen- » za e bibliotecario Corsiniano. »

2.° *Manuscrit de Dijon.* Si ce manuscrit ne se trouve que le second dans l'ordre de sa découverte, il l'emporte de beaucoup sur les deux autres, comme on le dira tout-à-l'heure, sous le rapport philologique, et sous celui de la disposition des matières.

C'est dans les titres du grand-prieuré de Champagne, déposés aujourd'hui aux archives générales de Bourgogne, à Dijon, que j'ai trouvé ce manuscrit, déjà cité dans l'inventaire de Voulaine-lez-Temple[1], chef-lieu de ce grand-prieuré, qui se composait des commanderies de Bure, Epailly et Mormant[2].

L'ordre du Temple fut établi dans ce pays en 1163, par Geoffroi, évêque de Langres, qui lui donna l'église de Voulaine et celle de Leugley. Hugues III, duc de Bourgogne, qui avait combattu en Palestine sous la mê-

[1] Canton de Recey-sur-Ource, arrondissement de Châtillon-sur-Seine, département de la Côte-d'Or.

[2] Section du clergé régulier, salle E, panneau J, rayon 10, liasses cotes 213, 214, 217, 223.

C'est à Essarois, village situé à peu de distance de Voulaine, que fut trouvé, dans la terre de M. le comte de Chastenay, le coffret en pierre chargé de caractères arabes, qui a fourni à M. de Hammer le sujet d'une nouvelle dissertation, que je crois inédite, sur les mystères baphométiques attribués aux Templiers. Ce précieux coffret, détourné par les ouvriers, avait été vendu à un antiquaire de Dijon, qui le céda plus tard à M. le duc de Blacas, entre les mains de qui il était encore en 1830. (*Note de M.me la comtesse Victorine de Chastenay.*)

me bannière que les Templiers, leur céda, en 1175, la seigneurie de ce village, qui leur fut confirmée en 1208 et 1237 par l'évêque de Langres. Ce riche prieuré passa à l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem après la destruction du Temple, et ne fut supprimé qu'à la révolution [1].

[1] Voici la liste des grands-prieurs de Champagne dont j'ai pu recueillir les noms dans les titres du prieuré :

1366, Garnier d'Angeux.
1388, Guill. de Fontenoy.
1418, J. de Fontenoy.
1428, J. de Fontaine.
1444, Hugues d'Arcy.
1467, Gérard du Hem.
1480, Guill. d'Apelvoisin.
1489, Elie du Bois.
1512, P. de Bosredont.
1516, N. Aymer.
1530, N. de Sainte-Maure.
1534, N. d'Agillemont.
1541, N. de Nesdes.
1552, Léon de Montalembert, frère du *brave d'Essé*, dont Brantôme a écrit la vie.
1554, N. d'Ache.
1561, F. de Piedefer.
1563, J. de Audibert de Lambuge.
1565, Michel de Sèvres.

Avec le manuscrit dont il s'agit, et qui renferme la règle du Temple, j'en ai trouvé trois autres dans les titres du grand-prieuré

1598, Philippe de Foissy.
1619, J. de Gaillarbois de Marconville.
1620, J. d'Aubigny.
1635, Pierre de Beaujeu.
1649, N. de Tessancourt.
1656, F. de Courcelles-Rouvray.
1657, N. de Boissy.
1659, N. d'O.
1662, A. de Valençay.
1673, P. de Berieux.
1675, G. de Coursan.
1682, N. de Culan.
1684, Jean de Frenoy.
1705, N. de Bandeville.
1721, Ch. Charbonneau de Fortecuyère.
1722, N. de Damas.
1725, N. des Fourneaux.
1730, N. de Glisy.
1731, N. de Sallo Semagne.
1733, N. de Bernault d'Avernes.
1747, N. de Vasseurs.
1749, de Champignolles.
1754, de Bissy.
1756, de Dumas.
1756, Nic. Beaupoil de Saint-Aulaire.
1758, de Vignancourt.
1775-1789, Hippolyte de Marbœuf.

de Champagne, qui se rapportent exclusivement à l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem :

1.° *La Règle des Chevaliers hospitaliers*, avec une briève chronique de l'Ordre, et les retraits des grands-maîtres. (Le dernier est Anthoine Fluvian, élu à Rhodes en 1421, après Philibert de Naillac). C'est une copie du chapitre général tenu le 24 de mai 1428 (*Art de vérifier les Dates*, 1770, pag. 428), après la conclusion de la paix entre Bursbaï, soudan d'Egypte, et Janus, roi de Chypre, 1 volume in-4.°, papier, 29 lignes à la page, titres des rubriques en rouge, initiales réservées, xve siècle. Invent. de Champagne, fol. 60, cote 214.

2.° *Regole de la Religione Gierosolimitana*, da fratre Alfio de Wignacourt, maestro. In-4.°, papier, 1612, cote 217. C'est ce frère que l'*Art de vérifier les Dates* (page 430), donne pour le cinquante-deuxième grand-maître, et qu'il appelle Alof de Vignacourt.

3.° *Ristretto e compendio delli statuti, costumi ed ordinationi della sacra Religione Gierosolimitana*, fatto dall' illustrissimo sig. Fra Christiano Austrasen, nell' anno 1657. In-4.°, papier, cote 223.

Le manuscrit de la règle du Temple forme un volume petit in-4.° de 116 p., ayant 0^{m} 21^{c} de hauteur, et 0^{m} 15^{c} de largeur. Il est écrit à pleine page sur un parchemin épais, piqué et rayé à l'encre, de dix-neuf lignes à la page; initiales historiées à la plume, alternées bleues et rouges; rubriques en rouge; signatures récentes à l'angle droit inférieur du recto de chaque feuille; point de réclames ni de pagination; reliure en ais de bois et cuir tanné; les fermoirs manquent. Ce volume, qui a été gâté par l'eau, n'a pas toujours été relié comme il l'est aujourd'hui. Dans son état actuel, il doit être lu dans l'ordre des feuillets que voici : 1-4, 93-108, 13-92, 5-8, 109-116, 9-12. Ces transpositions, qui n'ont pu être reconnues qu'à l'aide d'un long et pénible travail, m'avaient fait croire d'abord que ce manuscrit était incomplet; on peut s'assurer maintenant qu'il n'a jamais renfermé rien de plus que ce qu'il contient aujourd'hui. Son importance et son âge sont appréciés en ces termes dans un rapport présenté à ce sujet à M. le ministre de l'instruction publique par M. Michelet le 16 mai 1838 :

« Ce manuscrit est, je crois, de la fin du

» XIIe siècle, ou plus probablement du com-
» mencement du XIIIe

» Il présente, sous le rapport de la langue
» surtout, le plus haut intérêt. Ecrit dans
» celle du nord de la France, il renferme
» néanmoins un grand nombre de termi-
» naisons, quelquefois même des mots en-
» tiers, empruntés à la langue du midi. Si
» ce manuscrit avait été écrit en Bourgo-
» gne, on pourrait en conclure que cette
» province, mixte, comme on sait, sous le
» rapport du droit, ne l'a pas moins été
» sous le rapport de la langue. Cette obser-
» vation, que l'on a pu faire pour les noëls
» et autres poésies populaires, s'appliquerait
» ici au langage des classes élevées aux-
» quelles, sans doute, était destinée la règle
» du Temple. Toutefois les formes méridio-
» nales ne paraissent que comme exception
» dans ce manuscrit. Il me paraît à souhai-
» ter qu'il soit publié, et que M. le conser-
» vateur des archives de la Côte-d'Or ob-
» tienne l'autorisation de le collationner
» avec le manuscrit de la bibliothèque
» royale, etc. [1] »

[1] M. de Salvandy, ministre de l'instruction pu-

3.° *Manuscrit de Paris*. Ce manuscrit, trouvé par M. Guérard, comme on l'a vu plus haut, à la bibliothèque royale, est coté *Ancien Fonds français*, 7908. C'est un volume de format in-8.°, d'une riche reliure moderne en maroquin rouge, de 0^{m} 23^{c} de hauteur, et 0^{m} 16^{c} de largeur, se composant de 122 feuillets assemblés en 17 cahiers, signatures en lettres et chiffres romains; réclames, au dernier verso de chaque cahier, du premier mot du recto suivant. Le manuscrit ayant été relié plusieurs fois, quelques-unes de ces signatures et de ces réclames ont été endommagées. Il est écrit sur parchemin mince, à deux colonnes non piquées, rayées à l'encre, de dix-sept lignes par page, initiales rouges et bleues, alternativement historiées à la plume de la couleur contraire. Quelques petites capitales sont rehaussées d'un trait de vermillon. On trouve, sur les deux premières pages, quelques inscriptions

blique, ayant demandé, pour le communiquer à M. Michelet, le manuscrit de Dijon, a bien voulu autoriser le déplacement de celui de Paris, qui m'a été confié par la bibliothèque royale, pour la collation des deux textes.

postérieures au manuscrit, qui appartiennent aux dernières années du XIIIe siècle ; sur la première page, on lit, en écriture du XIVe siècle :

« Memento finis ; »

Et la même sentence en allemand,

« Betracht dir Endt[1]. »

La seconde page présente plusieurs inscriptions du même temps, dans lesquelles j'ai retrouvé, non sans étonnement, trois lettres (C, G, U) de l'alphabet du Temple, donné par Grégoire, et reproduit ici, planche II, figure 1.

Tels sont les seuls manuscrits connus de la règle intime de l'ordre du Temple ; comme on l'a déjà dit, ils sont tous trois inédits.

Le manuscrit de Dijon, qui forme un ouvrage complet, n'est cependant point aussi étendu que celui de Paris, et j'en ferai connaître tout-à-l'heure le motif. Complétés l'un

[1] Est-ce une prophétie? est-ce un souvenir donné aux bûchers des Templiers? Si la diplomatique pouvait fixer, à quelques années près, la date de cette inscription, elle acquerrait peut-être tout l'intérêt qu'on a rattaché à l'ajournement prononcé par Molay contre ses bourreaux.

par l'autre, ils ont présenté, dans l'attentive collation qui en a été faite, l'équivalent exact de celui de Rome. Il m'a donc semblé suffisant, pour livrer au public un document digne de tout son intérêt, d'ajouter au manuscrit de Dijon la partie qui ne se trouve que dans celui de Paris, sans chercher à reproduire celui de la bibliothèque Corsini, qui n'offrirait que l'exacte répétition des deux autres [1].

J'ai fait précéder de deux appendices le texte même de ces manuscrits.

Quelque populaires que soient, pour ainsi dire, l'histoire et le procès des Templiers, il était nécessaire d'en rappeler les principaux traits avant de détailler la règle à l'intelligence de laquelle ils sont indispensables.

En second lieu, cette popularité même réclamait autre chose qu'un texte plein de faits, mais décousu, précieux pour la science, mais inintelligible pour le plus grand

[1] Des notes et des variantes placées au bas des pages servent à élucider le texte, et à comparer la leçon du manuscrit de Dijon avec celle du manuscrit de Paris.

nombre des lecteurs. J'ai résumé en quelques pages l'esprit et la lettre même de la règle, rétablissant l'ordre logique dont le texte ne présente nulle trace, et réunissant pour chaque sujet les prescriptions confusément éparses dans près de deux cents rubriques.

Les fragmens de la règle primitive retrouvés dans les actes du concile de Troyes, m'ont paru devoir être ajoutés à la règle réformée, conservée dans les trois manuscrits dont on vient de donner la description, afin de compléter la série des monumens relatifs à l'ordre du Temple.

Un glossaire et des notes terminent l'ouvrage. L'un renferme les principaux mots dont la signification pourrait embarrasser le lecteur. J'ai rejeté dans les autres quelques explications qui, par leur développement, ne pouvaient trouver place dans des notes marginales.



Planche 1.

Fig. 1.

Fac Simile du Manuscrit

Prologue. Feuillet 1.

Devant toutes choses

quionques cest cheual

& crist ellisant tant s

Fac Simile du Manuscrit

feuillet 26. Verso. Chapitr

Nul frere ne puet

a cors sier les estrivieres de

nerc les penaing ne sa ceintu

re. ne la renge de l espee ne son

braier sans congie. i deuers la

boucle le puet faire sans congie,

Fac Simile du Manuscrit

Folio 38. Chapitre 58.

Li mestres ne puet don

ne prendre chastelen n

pitre. Il ne ne doit relaschier ne

tement qui soit fet par li 9 pa

Caractères des Templiers,

Selon Grégoire : Histoire des Sectes religieuses, vol. II Page 392.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

X

Y

W

Z

APPENDICE I.

DE L'ORDRE DU TEMPLE.

CHAPITRE PREMIER.

Son institution.

La ferveur pour les pélerinages en Palestine fut, avec la croisade, la passion dominante du XI.e siècle. Les dangers dont ces pieux voyages étaient entourés, donnèrent naissance à l'ordre du Temple[1]. Neuf chevaliers qui avaient combattu dans les rangs des croisés, et qui avaient été témoins des périls

[1] Glabr. Rodolf. ex Usserio, *de Stat. et Success. Eccl.*, c. 4, § 11.—Gürtler, *Histor. Templ.*, p. 200.—Guill. Tyr., *Hist. Bell. sacr.*, l. 1, c. 10.

dont était entouré le pélerinage des saints lieux, s'associèrent pour protéger les chrétiens contre les infidèles, et, selon Guillaume de Tyr[1] et quelques autres historiens, firent profession entre les mains du patriarche de Jérusalem de garder les trois vœux, et de suivre la règle de saint Augustin[2].

Hugues de Payens (*de Paganis*) et Geoffroi de Saint-Aumer[3] sont les deux seuls dont les noms ont été conservés. Il paraît, au reste, que cette nouvelle association, dont on fixe la fondation à l'année 1118, fut peu connue pendant les dix premières années de son existence[4]. On sait seulement qu'elle obtint de Baudouin II, empereur de Jérusalem, la jouissance d'une maison voisine du temple de Sa-

[1] Will. Tyr., c. 7, lib. XII.

[2] Gürtler, p. 203.—Math. Paris, *in Henric. I.*

[3] Will. Tyr., lib. XII, cap. 7, l'appelle Godefredus de S. Audemaro. Il est nommé ailleurs Gaufredus de S. Alexandro. Volaterranus, l. XXI.—Polydor. Virgil., *de Invent. rer.*, l. VII, c. 5.

[4] On a remarqué avec raison que cette obscurité même fut favorable à son développement. Quand le Temple se nomma tout haut dans les conciles et devant les princes, il avait déjà réalisé la haute pensée qui avait présidé à sa formation : l'établissement permanent d'une force armée régulière, cette source du graduel affaiblissement du système féodal.

lomon, d'où ils prirent le nom de chevaliers du Temple[1], et que durant ce temps ces neuf chevaliers n'admirent aucun nouveau frère dans leur association.

[1] Jacob de Vitriac, c. 62, 65. C'est du voisinage de ce temple que les Templiers appelaient leur maison : *Temple de Salomon*. M. Michelet dit que ce titre lui est donné dans quelques monumens anglais, et dans une charte de 1197. La règle la nomme ainsi plusieurs fois, §§ 47, 48 ; et, plus anciennement, on retrouve ce nom dans la Règle du concile de 1128, art. 30.



CHAPITRE II.

Règle de l'ordre du Temple.

En 1128, Hugues de Payens[1], accompagné de cinq de ses chevaliers, nommés dans le manuscrit de Dijon[2], Roland, Godefroy, Jeffroy-Bissot, Payen de Montdidier, et Archambaut de Saint-Amant, se présentèrent au concile assemblé à Troyes en Champagne, sous la présidence de Mathieu, évêque d'Albane, et légat du pape Honorius II, pour solliciter la confirmation pontificale de leur nouvel établissement. Cette assemblée se composait de Rainauld, archevêque de Reims; d'Henry, archevêque de Sens; des évêques suffragans de Chartres, de Soissons, de Paris, de Troyes, d'Orléans, d'Auxerre, de Meaux, de Châlons, de Laon, et de Beauvais; des abbés de Vezelai[3], de

[1] De la maison des comtes de Champagne, ainsi nommée d'une terre près Troyes. Schœll, Cours d'Hist., tom. III, p. 333.

[2] Règle des Templiers, § 2.

[3] Saveric, XXIV.e abbé, élu en 1226, mort en 1230, selon la Chronique de Vezelai, p. 171.

Pontigny[1], de Trois-Fontaines, de Saint-Denis de Reims, de Saint-Etienne de Dijon[2], de Molesmes, de Cîteaux[3]. Maître Aubry de Reims, maître Souchier, et plusieurs autres « *qui n'es- » toient mie lettrés*[4]; » le comte Thibaut[5], le comte de Nevers, et André de Baudement, complétaient cette imposante réunion, que dominaient, comme dans tous les conciles de cette époque, la science et l'autorité de l'abbé de Clairvaux, saint Bernard.

Il est important de rechercher l'origine et l'auteur de la règle qui fut donnée à l'ordre du Temple dans ce concile.

L'opinion communément adoptée l'attribue à saint Bernard. M. Michelet, que ses propres recherches pour l'histoire du procès des Templiers ont conduit à examiner cette question, est positif: « Saint Bernard, dit-il, de la même

[1] Hugues de Pontigny, que l'abbé de Cîteaux députa vers Louis-le-Gros, en 1127, pour le solliciter en faveur de l'évêque de Paris.

[2] Herbert, premier abbé régulier de Saint-Etienne. Fyot, Hist. de Saint-Etienne, p. 108.

[3] S. Etienne Harding, né en Angleterre, compagnon de saint Robert. C'est lui qui reçut saint Bernard, et lui donna l'abbaye de Clairvaux.

[4] Règle des Templiers, § 2.

[5] Thibaut, comte de Champagne, célèbre par ses poésies.

» plume qui commentait le cantique des can- » tiques, donna aux chevaliers leur règle en- » thousiaste et austère [1]. » Dupuy attribue également cette règle à saint Bernard, et croit qu'elle est perdue; la grande Chronique de Belgique, Polydore Virgile, Guillaume de Tyr, en parlent dans le même sens. D'un autre côté, Gürtler et plusieurs autres historiens allemands, remarquent qu'aucun monument contemporain n'attribue positivement cette règle au saint bourguignon [2]. Mais ni les uns ni les autres n'ont pensé à chercher dans la règle elle-même le nom de son véritable auteur, et cependant c'est là seulement qu'il devait se trouver. Essayons de démêler la part que l'illustre abbé de Clairvaux eut à sa rédaction.

On a vu tout-à-l'heure que les Templiers suivirent, dans les dix premières années de leur institution, la règle des chanoines réguliers de saint Augustin, qui leur avait été donnée par le patriarche de Jérusalem. Cette allégation de l'histoire se trouve confirmée par les manuscrits. En comparant à la règle

[1] Michelet, Hist. de France, t. III, p. 124.

[2] Münter, s'appuyant de l'opinion de Mabillon, pensait également que cette règle n'était pas celle publiée en latin par Aubert Lemire.

du Temple celle des Augustins[1], on trouve entre elles de nombreux traits de ressemblance. Dans les deux ordres, l'obéissance est due au supérieur comme à Dieu[2]; on ne peut rien recevoir, rien donner sans son autorisation[3]; les fautes légères sont remises par lui moyennant une pénitence légère[4]; la confession et la pénitence publiques devant le chapitre, l'usage de la discipline[5], la peine de la prison[6], celles de balayer, faire le feu, laver les écuelles[7], les épreuves imposées aux novices, consistant à leur faire essayer les travaux les plus rudes et les plus bas, à les accabler de dures paroles[8], l'empêchement résultant de l'illégitimité de la naissance, de la profession dans un autre ordre, d'une in-

[1] *Constitutiones Canonicorum regularium Congregationis Gallicæ,* 1676, pars prima.—Directoire pour les Novices des Chanoines réguliers, etc., c. 3.

[2] Règle des Templiers, § 27.

[3] Ibid., § 29. — *Constitut. Canonic.,* pars II, c. 2, n. 3.

[4] Ibid., § 27. — *Constit. Canonic.,* ib., c. 14, n. 1.

[5] Ibid., §§ 31, 58, 122. — *Constit. Canonic.,* ibid., c. 15, n. 7, 8.

[6] Ibid., §§ 88, 122. — *Constit. Canonic.,* ibid., c. 15, n. 9.

[7] Ibid., § 127.—*Constit. Canonic.,* ibid., c. 15, n. 4.

[8] Ibid., § 127. — *Constit. Canonic.,* ibid., c. 15, n. 3, 4, 5, 17.

firmité cachée[1], etc., etc., qui se retrouvent dans la règle des Templiers, sont autant de restes de la première discipline qu'ils empruntèrent aux Augustins[2].

On voit dans les actes du concile de Troyes que Hugues de Payens et les cinq chevaliers qui l'accompagnaient, ayant exposé en détail les statuts qui régissaient l'Ordre, « les prélats » assemblés approuvèrent de cette règle ce » qui leur parut sage, et en retranchèrent ce » qui leur sembla absurde, laissant à la dis- » crétion du pape Honorius II, et d'Etienne de » la Ferté, patriarche de Jérusalem, qui con- » naissait particulièrement les affaires de l'O- » rient, le soin d'achever cette œuvre encore » incomplète[3]. »

L'annaliste du concile ajoute qu'après cette discussion, « Jean-Michel, par l'ordre du con- » cile et celui de saint Bernard, à qui ce soin

[1] Règle des Templiers, § 122. — *Constit. Canonic.*, pars II, c. 8, n. 5.

[2] Quelques auteurs ont prétendu que les Templiers avaient suivi d'abord une autre règle. Adr. Schoonebeek, Hist. des Ordres milit., Amsterd., 1699, tom. I, p. 241, dit qu'ils reçurent de Baudouin, roi de Jérusalem, et du patriarche de Warmond, la règle de saint Basile. Il cite le père Mendo, qui leur attribue celle de saint Benoît.

[3] *Acta Concilii Trecensis* ad annum MCXXVIII. — Règle des Templiers, prologue. — Will. Tyr., lib. XII, c. 7.

» avait été confié, mérita par la grace divine » d'en être l'humble écrivain. » « Ego Johan» nes Michaelensis, presentis paginæ, jussu » concilii ac venerabilis abbatis Clarevallis, » cui creditum ac debitum hoc erat, humilis » scriba esse divina gratia merui [1]. »

Cette version se retrouve dans les trois manuscrits de Dijon, de Paris, et de Rome, ainsi que dans le manuscrit latin de la bibliothèque Saint-Victor, cité plus haut. Elle indique suffisamment, à ce qu'il me semble, la part que saint Bernard eut à la confection de la règle des Templiers. Celle qu'ils suivaient fut corrigée, d'autres statuts discutés dans l'assemblée furent adoptés, et saint Bernard, chargé de résumer en code cette règle modifiée, et de l'écrire, ce qui n'était pas chose indifférente, au milieu de ces personnages dont beaucoup, comme on l'a vu, « *n'estoient mie lettrés,* » remit ce soin au scribe Jean Michel. On ne doit guère lui attribuer davantage dans la rédaction de ces statuts, que, malgré l'allégation de Dupuy, on peut regarder comme étant ceux conservés dans le manuscrit de Saint-Victor, et publiés en soixante-douze articles dans les Actes des Conciles [2].

[1] Règle des Templiers, prologue.

[2] Voy. ces premiers statuts dans les notes.—Schœll.,

La règle donnée aux Templiers par le concile de Troyes ne renfermait que les prescriptions générales auxquelles ils devaient obéir. Le concile de Pise (1134), auquel assista saint Bernard, y ajouta quelques développemens. Il paraît que ces nouveaux statuts, recueillis par l'Ordre, s'augmentèrent successivement de tout ce que la règle primitive avait passé sous silence, comme le mode de réception des frères, et d'élection du grand-maître, les fonctions des divers dignitaires de l'Ordre, le code des peines, les règlemens stratégiques, en un mot tout ce qui touchait à son organisation intime [1]. Il est bien digne de remarque que c'est aussi à dater de cette époque seulement que la connaissance de la règle devint un privilége réservé aux seuls chefs supérieurs du Temple, sinon même exclusivement au grand-maître [2]. Chaque frère, selon son grade, était instruit de la seule partie de la règle qui le concernait. Ainsi, le confanonier était chargé de communiquer aux écuyers

qui écrivait, en 1824, cette partie de son ouvrage, ne connaît d'autre Règle que ces 72 articles. Aussi ne peut-il pas plus dissimuler ses doutes sur l'orthodoxie des Templiers, que ses soupçons sur l'infamie de leur morale et de leur politique.

[1] Règle des Templiers, §§ 3, 5, 63-77, 78, 79-121.

[2] Ibid., §§ 74, 122.

les statuts qui leur étaient propres [1]; le grand-maître, après l'accomplissement des pénitences que les chevaliers avaient subies, leur lisait le code des peines, pour les avertir de ne pas retomber dans leurs fautes [2]; même au moment de leur réception, les frères n'apprenaient qu'une partie des statuts : « ce qu'ils ne » savent, ils le demanderont à lor besoing, » dit la règle [3]. En même temps, le silence le plus absolu était ordonné pour tout ce qui touchait à la tenue du chapitre [4], à l'élection du maître [5], et à toute la conduite intérieure de l'Ordre.

Quant à la faculté de posséder les statuts ou retraits par écrit, la sévérité sur ce point est telle, qu'on ne voit pas que ce privilége appartienne à personne, si ce n'est au chef suprême de l'Ordre. La défense est générale, parce que, dit la règle, « il est arrivé que les écuyers, trou- » vant ces retraits, les lisaient, et découvraient » nos établissemens aux gens du siècle, ce » qui causait de grands dommages à l'Or- » dre [6]. »

[1] Règle des Templiers, § 74.
[2] Ibid., § 122.
[3] Ibid., § 127.
[4] Ibid., § 80, 122.
[5] Ibid., § 78.
[6] Ibid., § 122.

Au reste, dans la crainte que de trop fréquentes innovations finissent par altérer l'esprit de l'institution, il est défendu de rien changer aux statuts, autrement que par le commun accord du chapitre général[1].

Il me semble résulter de tout ce qui précède, quelque chose de plus certain que les conjectures auxquelles jusqu'ici l'histoire a été réduite :

1.° Les Templiers suivirent, depuis leur institution jusqu'en 1128, la règle de saint Augustin.

2.° Le concile de Troyes révisa cette règle, y ajouta quelques nouveaux statuts.

3.° Saint Bernard, chargé de rédiger la nouvelle règle, remit, du consentement du concile, cette tâche à Jean Michel.

4.° Cette première règle latine est celle en soixante-douze articles, qui se trouve dans le manuscrit de Saint-Victor, et qui a été imprimée plusieurs fois, notamment dans les Actes des Conciles.

5.° Les trois manuscrits de Dijon, de Paris, et de Rome, ne renferment pas seulement le texte pur de la règle primitive, et des statuts ajoutés après coup; ils contiennent, en outre, la jurisprudence « des viels hommes et des

[1] Règle des Templiers, § 123.

» prudhommes de la maison[1], » à côté de la lettre de la loi[2]. Aussi la prolixité du commen-

[1] Règle des Templiers, § 122.

[2] La règle primitive se trouve fondue dans celle plus récente des manuscrits. Le Tableau suivant en donne la concordance :

RÈGLE ANCIENNE.	RÈGLE RÉFORMÉE.
PROLOGUE.	PROLOGUE.
CHAP. I.	CHAP. 1.
II.	122.
III.	122.
IV.	122.
V.	48.
VI.	122.
VII.	8.
VIII.	13.
IX.	14.
X.	16.
XI.	17, 18.
XII.	17.
XIII.	15, 20.
XIV.	19.
XV.	18.
XVI.	20.
XVII.	21.
XVIII.	22.
XIX.	23.
XX.	9, 10, 122.
XXI.	121.
XXII.	53.

tateur s'y fait reconnaître à côté de la concision du législateur. Il ne dédaigne même pas,

RÈGLE ANCIENNE.	RÈGLE RÉFORMÉE.
Chap. XXIII.............	Chap. 24.
XXIV..............	18.
XXV..............	9.
XXVI..............	67.
XXVII.............	67.
XXVIII............	11, 77.
XXIX..............	12.
XXX..............	67.
XXXI..............	35.
XXXII.............	51.
XXXIII............	51.
XXXIV.............	28.
XXXV..............	28.
XXXVI.............	36.
XXXVII............	40.
XXXVIII...........	39.
XXXIX.............	24, 64.
XL...............	30.
XLI...............	30.
XLII..............	31, 122.
XLIII.............	36.
XLIV..............	40.
XLV..............	28.
XLVI..............	41.
XLVII.............	41.
XLVIII............	39, 42.
XLIX..............	45.
L.................	58.

dans l'occasion, de recueillir des récits historiques qui vont nous servir merveilleusement tout-à-l'heure pour fixer la date véritable de ces statuts.

Pour la trouver, il suffira de remarquer qu'au § 122 il est dit que « des prudhommes, » contemporains du grand-maître Herman de

RÈGLE ANCIENNE.	RÈGLE RÉFORMÉE.
CHAP. LI.	CHAP. 3.
LII.	79.
LIII.	47, 77.
LIV.	33, 118, 122, 123.
LV.	5.
LVI.	55.
LVII.	6.
LVIII.	127.
LIX.	78.
LX.	21.
LXI.	69.
LXII.	7.
LXIII.	46.
LXIV.	26.
LXV.	13.
LXVI.	44.
LXVII.	32, 33.
LXVIII.	35.
LXIX.	10.
LXX.	1.
LXXI.	34.
LXXII.	56.

» Périgord, ont raconté à l'auteur.... » Herman gouverna l'Ordre de 1233 à 1247 [1].

Baruth et Château-Pelerin sont toujours aux Templiers; ils les perdirent en 1290 et 1291 [2].

Sapher est encore au pouvoir des chrétiens, et les Sarrasins s'en emparèrent en 1266.

Enfin, Renaud de Vichier, qui fut grand-maître de l'Ordre de 1254 à 1256, y est mentionné plusieurs fois comme étant déjà remplacé [3].

Ainsi on a pour date plus ancienne 1247, pour date plus récente 1266. C'est entre ces deux termes extrêmes que doivent être placés les deux manuscrits de Paris et de Rome, dont il s'agit seulement quant à présent.

En fixant leur date à 1257, nous ne pourrons nous tromper que de neuf années au plus.

Le manuscrit de Dijon présente plus de difficulté.

On vient de voir de quel mystère était entourée la règle, et quelles précautions étaient prises pour la conserver secrète. Toutefois il paraît que chaque province de l'Ordre en pos-

[1] Règle des Templiers, §§ 122, 123.

[2] Ibid., § 123.

[3] Ibid., § 125.

sédait un exemplaire complet, et chaque grand-prieuré un abrégé qui ne contenait que la partie des retraits ou statuts dont la connaissance était indispensable au prieur.

Ceci explique la remarquable différence qui existe entre le manuscrit de Dijon et ceux de Rome et de Paris. Ces deux derniers renferment 127 rubriques; celui de Dijon n'en compte que 77, les plus essentielles, il est vrai, quant aux dispositions générales de la règle. Il finit précisément à l'importante rubrique qui traite de l'élection du grand-maître. C'est, avec le code des peines et les formules d'initiation, qui ont servi de texte aux plus odieuses imputations des ennemis du Temple, la seule partie de la règle qui ne se trouve que dans les deux manuscrits de Paris et de Rome. Si celui de Dijon s'arrête à ces deux grands mystères de l'Ordre, la raison en est simple, et se trouve dans l'origine même de ce volume. On n'a point oublié peut-être qu'il sort du grand-prieuré de Champagne : on ne pouvait point, dès-lors, y trouver la règle entière comme à Rome, où elle a été recueillie d'une des trois provinces italiques du Temple, Italie, Pouille, et Sicile; et comme à Paris, qui la doit à l'une des provinces ou langues septentrionales de l'Ordre.

Une dernière observation se rattache à la

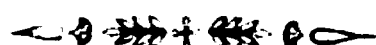
règle des Templiers : c'est que sa rigidité primitive se modifia beaucoup par l'expérience et la nécessité. Ainsi, par exemple, l'art. XXX de la règle latine du concile ne permettait pas aux chevaliers d'avoir plus de trois chevaux ; la règle réformée leur en accorde quatre (§ 67). La chasse, qui était absolument défendue par le concile (art. XLVI, XLVII), n'est plus interdite que « si dommaige en puet ave- » nir à la maison (§ 111). » Au lieu que la fréquentation des excommuniés était prohibée sous des peines sévères (art. LVII), la règle nouvelle (§ 6) ordonne aux Templiers d'aller recruter parmi eux de nouveaux membres, qui, toutefois, seront absous par l'évêque avant d'être affiliés à l'Ordre, etc., etc. D'un autre côté, les statuts nouveaux ajoutèrent aux anciens quelques interdictions de peu d'importance, comme celle, par exemple, de tenir aucun enfant sur les fonts baptismaux (§ 57). Il paraît, toutefois, que cette défense ne regardait que les simples frères, puisque le grand-maître Molay, qui entra dans l'Ordre en 1265 [1], servit de parrain [2] au quatrième fils de Philippe-le-Bel, Robert, qui naquit après

[1] Raynouard, Monumens relatifs à la condamnation des Templiers.

[2] Ibidem.

Charles IV (1295), c'est-à-dire trente ans après la profession de Molay [1].

[1] Il n'est pas présumable, en effet, que cette défense soit réellement postérieure à la naissance du prince Robert. Les manuscrits de Paris et de Rome, qui rapportent cette prohibition, semblent être plus anciens que cette date.



CHAPITRE III.

Destruction de l'ordre du Temple.

Il y a deux choses bien distinctes à considérer dans les faits qui se rattachent à ce grand évènement : les motifs secrets de Philippe IV et de Clément V; les moyens qu'ils employèrent pour en assurer l'exécution.

Il semblerait peut-être naturel de présenter d'abord les principaux traits de ce drame, avant de découvrir les ressorts cachés qui en firent mouvoir les personnages.

Toutefois, les actes de cette inique procédure ne sauraient être compris si l'on ne connaissait d'avance les intérêts et les plans de l'accusation. Comment expliquer, sans cela, les contradictions évidentes, les absurdités sans nombre, le mélange de faussetés et de vérités que l'on remarque dans tous les documens authentiques de ce célèbre procès ? Essayons donc d'apprécier quel intérêt pouvaient avoir à la destruction de l'ordre du Temple le roi et le pape. Si nous pouvons le découvrir, n'au-

rons-nous pas trouvé la véritable cause de cette grande catastrophe?

Les historiens sont à peu près tous d'accord pour accuser Philippe d'avoir fait périr les Templiers pour s'assurer de leurs richesses [1]. Et certes ce soupçon est singulièrement fortifié par quelques autres actes du gouvernement de ce prince. Sans parler de ses exactions au détriment des Lombards, en 1291, et du pillage des églises de Reims, de Pamiers, et de Cambrai, qu'il vient de dépouiller sous de misérables prétextes, on le voit rendre, le 29 juin 1299, « une ordonnance pour annuller tous » les engagemens qu'aucuns de ses sujets » pourraient avoir pris envers des juifs ou » des usuriers notoires, et pour interdire à ses » tribunaux de les faire exécuter, sachant bien » que les juifs, effrayés d'une telle menace, » ne manqueront pas de lui offrir une grosse » somme d'argent pour qu'il leur permette de » nouveau de faire valoir leurs droits [2]. »

L'année d'avant, il avait vendu, pour de grosses sommes, la liberté à ses serfs du Lan-

[1] Hist. de l'Eglise, Dupuy, XIV.e siècle. Les Templiers étaient créanciers de Philippe d'une somme de 500,000 francs qu'ils lui avaient prêtée pour la dot de sa sœur.

[2] Hist. des Français, par M. de Sismondi, tome IX, page 48.

guedoc (avril 1298). Celle d'après, il vend la noblesse à ceux des roturiers qui peuvent la payer [1]. Chaque évènement nouveau épuisant ses coffres, il est bientôt réduit, par ses disputes avec Boniface et la défaite de Courtray, à spolier ses propres officiers « et toutes aul-» tres personnes d'église, de religion ou de » siècle, quelqu'elles soient, ordonnant aux-» dicts de bailler et délivrer en présent la moi-» tié de tout leur vesselement d'argent blanc, » ou plus que la moitié, se à moins se peu-» vent faire bonnement, à ouvrer en nostre » monnoye. . . . . [2] »

En même temps, il altère les monnaies, sauf à Enguerrand de Marigny d'être pendu plus tard pour ce fait, et, suivant le dicton de Paris, « paye moitié ce qui double vault; » impose le peuple, taxe les nobles, prend de toutes mains et sous tout prétexte, sans épargner plus les gens d'église que la noblesse, et le peuple encore moins que personne [3].

En présence de ces faits, que les témoi-

[1] Hist. du Languedoc, l. xxviii, c. 75, p. 112.

[2] Ordonn. des rois de France, t. i, p. 347.

[3] Pour ces faits et d'autres qui ne se rapportent point à notre sujet, Philippe ne mérita que trop le titre de *Metuendissimus*, que le premier des rois de France il reçut de ses sujets et des peuples étrangers.

gnages de l'histoire ne permettent pas de révoquer en doute, ce côté du caractère de Philippe n'a trouvé que deux défenseurs : Clément V, qui affirme dans une de ses bulles que ce n'est point par avarice, *non typo avariciæ*, mais par zèle religieux, que le roi à fait arrêter les Templiers [1]; et Dupuy, qui n'a pas craint d'entreprendre la justification entière « des » hauts et vertueux faits de notre roy Phi- » lippe-le-Bel [2]. »

Il est donc permis de croire que le résultat pécuniaire du procès dut entrer pour quelque chose dans les prévisions de Philippe. D'autres motifs plus puissans peut-être peuvent encore lui être attribués.

Comme on l'a dit en commençant, l'institution des Templiers, après la perte de la Terre-Sainte, n'avait plus de but; celui du moins pour lequel elle avait été fondée n'existait plus. Qu'allait donc devenir cette puissance dont les revers de la croisade avaient vainement décimé les armées et épuisé les trésors, qui, seule riche au milieu de la France appauvrie, seule forte, seule obéie de ses sujets,

[1] Saint-Foix, Essais sur Paris, I, p. 301; la bulle est dans Dupuy, t. I, p. 109.

[2] Dupuy, de la Condamnation des Templiers, 1713, I, p. 2.

dans un siècle de séditions et de relâchement, comptait sous les armes trente mille chevaliers, et jouissait d'un énorme revenu, porté par le P. Honoré de Sainte-Marie à la somme de 54,000,000 francs de notre monnaie actuelle, et évalué par quelques autres historiens à celle de 8,000,000 livres tournois, à peu près 112,000,000 francs de la monnaie d'aujourd'hui [1]?

D'un autre côté, l'exemple des chevaliers de l'Ordre teutoniqe, qui venaient de fonder au milieu de l'Allemagne un état grandissant sans cesse aux dépens de ses voisins, n'était-il pas d'une imitation aussi séduisante que facile pour l'Ordre, qui déjà avait une capitale toute prête dans cette forteresse qui comman-

[1] Le Temple de Paris était le chef-lieu de l'Ordre, qui se divisait en plusieurs provinces : France et Auvergne, avec la Flandre et les Pays-Bas, de manière cependant que l'Auvergne faisait quelquefois une province séparée; Normandie, Aquitaine, Provence, Angleterre; Allemagne divisée en trois grands prieurés: d'Allemagne supérieure, de Brandebourg, de Bohême; Italie, Pouille et Sicile. Ces diverses provinces comprenaient en tout environ neuf mille commanderies, ainsi que nous l'apprend Matthieu Paris : « Habent Templarii » in christianitate novem millia maneriorum. » Schœll, Cours d'Hist., t. VII, pag. 76. — Michelet, Histoire de France, vol. III.

dait Paris, et dont l'étendue était à peu de chose près égale au tiers de la cité[1]?

Si la cupidité et la crainte dirigeaient les conseils de Philippe, le ressentiment des griefs particuliers qu'il avait contre l'Ordre ne leur était pas non plus étranger[2]?

Ainsi, par une sorte de prévision de ses persécutions futures, l'Ordre lui avait refusé l'affiliation honorifique qu'il avait demandée en vain[3], quoiqu'elle eût été accordée à plusieurs princes et au pape Innocent III.

L'ordonnance rendue par lui sur le fait des monnaies au mois de juin 1306[4], avait occasioné dans Paris une sédition à laquelle Philippe soupçonnait les Templiers d'avoir pris

[1] Les richesses que les Templiers rapportèrent en France des expéditions qu'ils avaient exécutées en Grèce pour le roi de Sicile, sont comparées par quelques auteurs anciens à celles que les Romains tirèrent du même pays; il est vrai de dire au moins que le résultat de cette fortune fut le même pour les uns et pour les autres.

[2] Quelques auteurs font remonter à l'année 1306 les premières tentatives occultes de Philippe contre les Templiers. On cite, à cette date, une lettre adressée par lui au comte de Flandres, pour l'engager à seconder les mesures qui vont être prises contre l'Ordre. Encyclop. méthod., t. XXXII, p. 916.

[3] Michelet, Hist. de France, t. III.

[4] Ordonn. des rois de France, t. I, p. 441.

secrètement part. Il s'était vu assiégé par les révoltés dans la citadelle même de l'Ordre : c'était une humiliation qu'il ne pouvait oublier.

La *Chronique de Saint-Denis*, ch. 66, mentionne un autre sujet de mécontentement du roi contre les Templiers. On y lit, dans le sixième article : *Des forfaits pourquoi les Templiers furent pris et ars*, que « eulx reconnurent avoir » donné à aucuns argent du trésor du roi, qui » avait faict au roi contrariété. Laquelle chose » estoit moult domageable au roiaulme. » Ceci ne fait point allusion, comme on l'a dit, aux cessions consenties par l'Ordre des terres conquises par lui sur les Sarrasins, mais aux soupçons inspirés par le facile accès qu'avaient près du trésor royal les grands-maîtres de l'Ordre. Le trésor, renfermé dans le Temple de Paris comme lieu de sûreté, était fermé à deux clefs, dont l'une était remise au grand-maître du Temple. *Hist. Delphin.*, p. 75.—Ducange, t. VI, p. 1039.

Enfin, si l'on se rappelle que les Templiers réunissaient en eux la double qualité de moines et de nobles; que Philippe avait cherché par tous les moyens possibles à humilier l'Eglise dans ses plus humbles ministres comme dans son chef suprême; qu'au regard de la noblesse, il en avait fait si peu de cas que de la vendre aux vilains qui pouvaient la payer,

on comprendra sans peine les motifs réels du procès intenté par lui aux Templiers.

En ce qui concerne Clément V, et les motifs secrets de sa faiblesse dans cette affaire, ils ne sont que trop faciles à démêler.

D'abord, il suffisait que Philippe eût condamné le Temple, pour que Clément sanctionnât cet arrêt. Il était averti par de récens exemples de ce que ce roi pouvait oser. Si le soufflet d'Agnani avait donné la mesure de l'audace de ses affidés, le poison, qui arrêta subitement les tentatives d'indépendance de Benoît XI, avait appris comment au besoin ils savaient débarrasser Philippe de ses ennemis[1].

Ainsi, le premier motif de Clément V fut la peur, et ce sentiment, tout indigne qu'il puisse paraître, n'était que trop justifié par les antécédens.

D'une autre part, Clément, alors qu'il n'était encore que Bertrand de Got, et que les intrigues du conclave venaient de remettre aux mains de Philippe le sort de l'élection pontificale, s'était vendu à lui pour le décider en sa faveur. Le prix de cette tiare, qu'il devait porter si peu de temps, avait été marchandé

[1] M. de Sismondi remarque qu'un seul auteur contemporain a osé nommer l'auteur de ce crime. Le nom de Ferretus de Vicence mérite d'être conservé.

entre eux à S.-Jean-d'Angely. Il n'avait pas cru la payer trop cher en accordant à Philippe la révocation de toutes les sentences fulminées par Boniface, la proscription des Guelfes, la spoliation des revenus de l'Eglise, et une grace secrète que Philippe ferait connaître quand il en réclamerait l'accomplissement[1]. Choisy, dans son *Histoire ecclésiastique*, et l'abbé Fleury, sont même plus explicites sur ce point, et affirment que l'abolition de l'ordre du Temple fut dès-lors arrêtée entre le roi et le pape[2].

Avec la peur et l'obligation de ce marché simoniaque, il faut encore compter parmi les motifs qui rendirent ce pontife commode aux vues du roi, ses vices et ses passions, dont les historiens de l'Eglise nous ont transmis un triste tableau.

Saint Antonin, archevêque de Florence, Villani, le continuateur de Nangis, et beau-

[1] Il faut bien remarquer que cette odieuse et impie négociation est rapportée dans tous ses détails par des historiens dont on ne peut suspecter les sentimens à l'égard de la puissance pontificale. Elle est due à Villani, l. VIII, c. 80, p. 418; et l'annaliste de l'Eglise lui-même en donne un récit pareil. Raynaldi, tome XV, page 1305.

[2] Le jésuite Berthier a essayé de réfuter cette accusation de Villani, mais ses objections n'ont servi qu'à en confirmer l'authenticité.

coup d'autres [1], le représentent comme vendant publiquement les bénéfices, transportant son siége en France « pour la grande amour » que il avait en madame la contesse de Pé» rigord, la fille au comte de Foix, » et relevant à prix d'argent Edouard I.er, roi d'Angleterre, des sermens par lui prêtés pour l'observation de la grande charte et de la charte des forêts [2]. Etait-ce un tel homme qui pouvait faire reculer Philippe dans les projets qu'il avait conçus [3]?

Après avoir montré comment, dans ses secrets motifs, Philippe obéissait à la cupidité, à la crainte et à la vengeance; comment, de son côté, le pontife cédait aussi à la peur, aux téméraires promesses qu'il avait faites pour obtenir la tiare, et aux passions qu'il ne pouvait maîtriser, il sera facile de faire pressentir la suite et l'issue du procès.

[1] Clementis V vita, e Bernardo Guidonis, *Rer ital.* t. III, p. I, pag. 673. — *Nangii Continuat.*, anno 1305. — *Vitæ Clementis V* a Baluzio editæ t. III, p. II, pag. 451. — *Raynaldi Ann.*, 1305, §§ 8, 11, 12.

[2] Rymer, t. II, p. 978; Rapin Thoyras, l. IX, p. 83.

[3] *Papa hic et Franciæ rex bene conveniebant : nam uterque erat avarus, et cupiebant sibi ordinis ejus bona vindicare ; bona tantum quæ Templarii possidebant in locis papæ et regi incommodis dabantur S. Johannis ordini.* Chronic. germanic., August. Vindel., 1476.

Car si ceux qui le poursuivaient étaient décidés à ne s'arrêter devant aucun obstacle, les hommes entre les mains de qui la conduite en était remise, n'étaient pas moins déterminés à servir le roi et le pape aux dépens de leur conscience comme de l'équité. Les juges de ce temps, il faut bien le dire, n'étaient que des bravi en robes longues.

« Le système de Philippe était de se venger » par des officiers de justice. Quand la cour » avait désigné l'homme ou le corps qu'il fal- » lait perdre, les juristes savaient aussitôt » rassembler contre lui une masse accablante » de témoignages, entre lesquels il nous est » impossible aujourd'hui de distinguer les faits » faux d'avec les vrais, ou d'avec ceux qu'ils » défiguraient en les isolant; toutefois on ne » peut lire aucun de leurs volumineux procès » sans y reconnaître avec effroi toute la noir- » ceur de la calomnie judiciaire. » Sismondi, *Hist. des Français*, t. IX, p. 74.

Malgré l'absurdité de cette accusation, il était nécessaire que les Templiers fussent représentés comme hérétiques et sodomites : c'était une règle invariable dans la procédure du temps[1]. Benoît VIII, poursuivi par Noga-

[1] L'inquisition, chargée de l'instruction du procès des Templiers, ne pouvait manquer de les taxer du crime

ret, avait été taxé de ces crimes, que des témoins avaient prouvés. Les juifs, quand on avait arrêté de les piller, s'en étaient vu convaincre sans manquer; seulement, comme l'hérésie ne pouvait pas leur être imputée à crime, on avait très-bien démontré qu'ils faisaient rôtir des enfans le vendredi, en manière de victimes propitiatoires.

Les Templiers ne pouvaient donc éviter cette accusation banale[1]. Il ne fut pas difficile de trouver des dénonciateurs; le choix cependant en fut ingénieux.

qu'elle avait poursuivi contre les albigeois, vaudois, cathares, patarins, etc., confondus sous le nom générique et odieux de manichéens. Münter, *Statutenbuch*. — Hist. de l'Inquisition de Limborch. — Hist des Hérésies, par Fuessly. — Herder, etc. La sorbonne elle-même, en 1318, avait décidé que ne pas croire aux évocations du diable et à la sorcèlerie, était une hérésie détestable.

[1] Münter remarque que les mêmes imputations se répétaient dans les mêmes termes contre tous les inculpés d'hérésie. Le récit des adorations idolâtriques imputées aux Templiers est rapproché par lui de ce que les procès de l'inquisition racontent des crimes de ce genre attribués aux manichéens, stedingues, et autres hérétiques des XIII.e et XIV.e siècles. On ne peut se refuser à reconnaître entre ces accusations une identité remarquable. Limborch, page 132. — Fuessly, t. II. — Menard, Hist. de Nîmes, p. 211.

Deux Templiers, dont l'un avait été prieur de Toulouse, et qui tous deux avaient figuré dans l'émeute de 1306, acceptèrent ce rôle. Il est vrai qu'en punition de leurs crimes, l'Ordre les avait rejetés de son sein, et condamnés à une prison perpétuelle[1].

Leurs dénonciations n'ont été trouvées qu'absurdes jusqu'ici; il est juste de leur rendre enfin un meilleur témoignage : elles étaient habilement calculées, et plus même qu'il n'était nécessaire avec les juges corrompus donnés aux accusés. On croirait presque que ce luxe de prudence était une précaution prise en crainte de la postérité.

En effet, les accusations étaient tellement mêlées de faits véritables et d'impostures, qu'il était également impossible aux Templiers de les repousser ou de les accepter toutes.

Trois sortes de faits étaient articulés contre eux, qui se rattachaient à la religion, à la morale, à la politique.

On leur reprochait premièrement de renier

[1] Les historiens sont d'accord que le premier était le prieur de Montfalcon; quant au second, il est appelé par les uns Noffodei, par les autres Squino de Florian, comme dit M. de Sismondi, ou Squino de Flexian, comme l'écrit Schœll. — Villani, cap. 92, lib. VIII.

Dieu à leur entrée dans l'Ordre, de cracher sur la croix[1], d'adorer une idole[2]; secondement, de se soumettre à de honteuses cérémonies lors de leur initiation, et à de plus infames actes, chaque fois qu'ils en étaient sollicités activement ou passivement; troisièmement, de trahir, pour le profit de l'Ordre, les princes chrétiens[3]. Ces dénonciations furent reçues simultanément (1306), chose remarquable, à Paris par Philippe, et à Rome par Clément, à qui la révélation en fut faite par son camérier, Guillelmo de Cantilupo,

[1] Les dépositions de quelques témoins ont semblé assez concluantes à certains auteurs pour leur faire chercher une explication orthodoxe à ces apparences d'abjuration. Münter et quelques autres l'ont considérée comme une épreuve de l'obéissance illimitée due au grand-maître.

[2] Cette idole était une tête de bois dorée, portant des cornes et une grande barbe. On dit qu'elle était conservée à Marseille, d'où on l'envoyait au chapitre général de l'Ordre chaque fois qu'il s'assemblait. Encyclopédie méth., t. XXXII, p. 916. — Nicolaï, *Versuch über die Beschuldigungen, welche gegen die Tempelherren gemacht worden, und über dessen Geheimniss*. Berlin, 1782.

[3] Schœll, t. VII, pag. 80. — Dupuy, t. I, pag. 8. — Gio. Villani, l. VIII, c. 92, p. 429. — Amalrici Augerii Vitæ roman. Pont., t. III *Rer. ital.*, p. II, pag. 443.

élevé par les Templiers aux frais de l'Ordre depuis l'âge de onze ans[1].

Il était évident que l'Ordre, quand il serait instruit de ces calomnies, n'aurait pas de peine à en démontrer la fausseté. En ce qui touchait la religion, quelle cause, sinon celle de la croix, avait donné naissance à leur institution? Qui plus largement qu'eux avait payé en Palestine la dette de la croisade? Ne s'étaient-ils pas fait égorger en toutes rencontres, plutôt que de renier la croyance au triomphe de laquelle ils s'étaient dévoués[2]? Quant à la morale, qui sans doute n'était pas pire chez eux que dans le monde, les rigoureuses peines prononcées par la règle, et qui avaient été appliquées au dénonciateur lui-même, ne les justifiaient-ils pas suffisamment? Leur politique égoïste et hostile, non-seulement vis-à-vis des autres ordres, mais au regard de la société tout entière, était une autre calomnie d'une réfutation aussi facile. La représenta-

[1] Schœll, t. VII, p. 81. — Zurita, anno 1307. — *Marianæ Hist. Hispan.*

[2] Après la bataille de Tibériade (1187), tous les Templiers, sollicités de racheter leur vie par l'abjuration, préférèrent le martyre au déshonneur. Plus tard, 300 de leurs chevaliers se firent massacrer pour le même motif sur les ruines de Saphad (1266). Michaud, Hist. des Croisades, t. IV.

tion des statuts devait suffire à en justifier l'esprit.

Philippe ne laissa pas aux Templiers le loisir de préparer en commun leur défense. D'ailleurs, la réunion de leurs forces eût pu devenir embarrassante. Il s'arrêta à un expédient dont il faisait volontiers usage en pareilles circonstances, comme il l'avait prouvé dans l'affaire des Lombards et dans celle des juifs. Il écrivit à tous ses officiers dans les provinces, et le même jour, à la même heure (le vendredi 13 octobre 1387, dès l'aube du jour), les Templiers furent arrêtés dans toute la France, et jetés séparément dans des cachots. Le soin de s'assurer de leurs biens meubles et immeubles ne fut point oublié. C'était une des principales prescriptions du roi, qui, sous les plus terribles imprécations, ordonnait que ces biens fussent saisis et conservés fidèlement sous sa main : « Et omnia bona sua mobilia et immobi- » lia saisiantur, et ad manum nostram saisita » fideliter conserventur.... » *Mandement de Philippe aux baillis, etc.* Dupuy, tom. II, p. 314.

Cette mesure, appelée par Voltaire *la Saint-Barthélemy des Templiers*, accusait si ouvertement les intentions du roi, que le pape, sous prétexte de la violation des immunités ecclésiastiques qui devaient protéger l'ordre du Temple, réclama pour le saint siége la connais-

sance de leur procès, et défendit aux inquisiteurs, que dirigeait le dominicain Guillaume Humbert, de Paris, confesseur du roi, de poursuivre la procédure[1]. Mais Philippe obtint sans peine la révocation de ces défenses, auxquelles le pape ne renonça toutefois qu'en se réservant le jugement des maîtres de l'Ordre, et du chef

[1] Cinq ans avant l'affaire des Templiers, Philippe, effrayé des barbaries commises par Foulques de Saint-George, grand-inquisiteur à Toulouse, écrivait à l'évêque de cette ville : « La clameur et les plaintes de nos » fidèles, des prélats, des comtes et des barons, nous » ont appris que l'inquisition ne craint pas de com- » mettre comme licites des choses qui ne le sont pas, » des choses impies et inhumaines, sous prétexte de pié- » té, des forfaits qui soulèvent d'horreur ; elle afflige et » accable nos fidèles, au moyen de son office, par des » exactions, des excès, des oppressions et des charges » sans fin ; elle commence, au mépris des sanctions » canoniques, par l'arrestation et la torture, pour la- » quelle elle invente des tourmens inouïs. Ceux qu'elle » accuse d'hérésie, selon son caprice, elle les force à » des aveux mensongers, par la menace ou l'applica- » tion des tourmens ; et quand elle ne peut ainsi leur » arracher des paroles qui suffisent à condamner leur » innocence, elle suborne contre eux de faux témoins. » Lettre de Philippe-le-Bel, traduite par M. de Sismondi, vol. IX, p. 108. Cet effrayant récit des actes de l'inquisition présente le tableau des moyens qu'elle employa plus tard, au profit de Philippe, contre l'ordre du Temple.

suprême, Jacques de Molay, que, de concert avec le roi, il avait fait revenir de Chypre, sous un prétexte spécieux, quelques jours avant celui fixé pour sa perte [1].

Alors commencèrent, avec un zèle qu'un siècle auparavant on avait déjà vu à l'œuvre contre les albigeois, les persécutions judiciaires, qui jusque là n'avaient été conduites qu'avec timidité. Les instructions que reçurent à ce sujet les juges et les gentilshommes commissaires, tant de la part du roi que de la cour de Rome, méritent bien d'être citées.

« On les amonestera par jehine (la torture) se » mestier est, et leur dira comment li pape et li » roi sont enformés par plusiors temoings bien » creables, de l'erreur et sodomie que ils font, » especiaument en leur entrée et profession, » leur promettant pardon se il confessent la

[1] Ce prétexte même révèle assez les secrets projets conçus contre l'Ordre, et qui furent exécutés après sa suppression. Il s'agissait de réunir les chevaliers du Temple, les Teutoniques et les chevaliers de l'Hôpital, en une même institution, leurs biens et leurs travaux devenant communs. Raynouard, Monumens relatifs aux Templiers. Cette proposition, du reste, était ancienne : le synode de Salzbourg, en 1291, l'avait déjà faite au pape Nicolas IV, qui mourut avant d'avoir répondu. Antérieurement même, Saint-Louis s'en était occupé. Baluz, *Vitæ Pap.* Av., *Collect. Act.*

» verité en retournant à la foi de sainte Eglise, » ou que autrement il convient que il soient » à mort condempnés..... Ce quoi l'en leur de- » mandera par generaux paroles, jusque tant » que l'on tirera d'eus la verité, et que il perse- » vereront en la verité. » *Instruction pour l'interrogatoire des Templiers.* Dupuy, tom. II, p. 320 [1].

Le résultat fut tel qu'on pouvait l'attendre des moyens employés pour obtenir les aveux dont on avait besoin. Presque tous confessèrent, quoique en essayant de les atténuer, les charges qui pesaient sur l'Ordre entier. Mais dès que les tortures cessaient, ils revenaient sur leurs aveux, et protestaient de leur innocence comme de celle de l'Ordre. Il résulte toutefois de plus de deux cents de ces interrogatoires qui ont été conservés, que nulle question relative à la règle ne leur fut adressée, et qu'elle ne fut représentée à aucun des accusés [2], quoique plusieurs des dénonciateurs prétendissent que la plupart de ces cri-

[1] Albert Krantzius, doyen de l'église de Hambourg, se plaint du peu de succès de la torture sur quelques-uns des Templiers : « Alii tamen quæstionibus subjecti, ni- » hil omnino fateri voluerunt, nec poterat a robustio- » ribus ulla quæstionis confessio extorqueri. » *Lib. Vandal.*, p. 175.

[2] Dupuy, t. I, p. 17, 18.

mes faisaient partie des prescriptions des statuts, qui pour cela demeuraient cachés aux simples frères chevaliers.

Il en fut à peu près de même des témoins qui furent entendus contre eux, et dont le nombre s'éleva jusqu'à deux mille, selon un manuscrit du Vatican cité par M. de Sismondi[1]. La règle, qui proscrivait les crimes dont ils déposaient, ne leur fut pas représentée; ils en parlaient sans l'avoir vue, et les juges les interrogeaient comme s'ils ne l'eussent pas connue davantage : ce qui peut s'expliquer, du reste, par la prudence de celui qui, pour diriger plus aisément ce grand procès, avait fait disparaître les manuscrits saisis dans les chefs-lieux de l'Ordre. En résumé, ces volumineuses enquêtes présentent le même mélange de faits exacts et de mensonges qu'on remarque dans les interrogatoires obtenus à l'aide des tortures. On lira tout-à-l'heure, dans le texte même de la règle, une partie de ce que racontent les témoins des empêchemens pour l'admission dans l'Ordre résultant du mariage, d'une naissance illégitime ou roturière, de l'engagement dans une autre association religieuse, etc. Ce qu'on rapporte touchant le secret gardé sur la règle et sur le chapitre, la

[1] Tome IX, p. 258.

ceinture portée nuit et jour, l'instruction orale, le baiser (*in ore*), les oraisons récitées lors de la prise du manteau, la défense de remplir l'office de parrain, etc., est également conforme en tout point à la règle. Quant aux infamies alléguées par les témoins, et dont l'aveu fut arraché à quelques Templiers conduits à Poitiers devant le pape, par la douleur ou la crainte de la torture, on ne trouve dans la règle que la sévère condamnation des frères qui s'en rendraient coupables [1].

Des auteurs modernes, cédant au nombre des témoignages, et s'appuyant sur quelques faits isolés d'indépendance de l'Ordre vis-à-

[1] Cette partie de l'accusation est pleine de contradictions. On lit dans Walsingham qu'il résulte des aveux des Templiers : « Quod nullus utatur mulieribus, sed » quilibet alterutro cum voluerit » (p. 73). Cependant Robert Gaguin (lib. VII, p. 12), après avoir affirmé que les Templiers boivent dans du vin la cendre de leurs morts, ajoute : « Si ex Templarii coitu infans ex puel- » la virgine nascebatur, hunc igni torrebant. » Guillaume Paradin va plus loin encore : « Après le sacre de cette » mauldite statue, auquel assistoient femmes et filles, » seduictes pour estre de ceste secte, ils eteignoient les » lampes et lumières, et violoient femmes et filles, sans » égard d'honneteté, et exerçoient stupres, adultères, » p..... et toutes abominables ordures. » L. II, c. 106. — Cæsarius de Heisterbach. — Alph. Spina, *Fortalitium fidei*. — Haubers, *Bibliotheca magica*, II, 454.

vis du pape, ont cherché, les uns à expliquer symboliquement le reniement de la croix, les autres à démontrer l'apostasie des Templiers. Les premiers ont vu dans ces actes la figure d'un humble aveu de la vie irréligieuse du récipiendaire, qui allait être régénéré par son initiation à l'ordre du Temple[1]. Ils avouent, du reste, que les cérémonies tout orientales du Temple, la morale relâchée de ses membres, qui était passée en proverbe[2], la liberté qu'ils avaient de s'abstenir de confession et de se faire remettre leurs fautes par le maître[3], autorisaient, sinon les rigueurs de l'Eglise, au moins ses justes soupçons contre l'orthodoxie de leurs croyances. Les autres ont trouvé dans

[1] Michelet, Hist. de France, tome III.

[2] *Custodiatis vobis ab osculo Templariorum.* « Boire » comme un Templier. » Michelet, ibid. Mais le baiser était pris pour la bonne foi, dont on accusait les Templiers d'avoir manqué souvent au profit de leur Ordre; et pour ce qui est de l'ivrognerie qu'on leur attribue, c'est à leur richesse seulement que ce proverbe fait allusion? On disait dans le même temps : *Bibere papaliter.* Raynouard, Mon. relatifs aux Templiers. — Plus tard, un autre dicton : « Saler sa soupe comme un échevin, » n'eut pas d'autre sens.

[3] « For my vow, said the Templar, our grand master hath granted me a dispensation. » Walter Scott, Ivanhoe, t. II, chapt. 13.

quelques monumens d'une origine peu certaine l'occasion de fortifier des témoignages de la science les accusations dirigées contre les Templiers. On a déjà parlé des systèmes de M. de Hammer à ce sujet. Il est reconnu aujourd'hui, même en Allemagne, que le prétendu culte baphométique n'est qu'une chimère de ce savant, fondée sur une erreur de numismatique et d'architectonographie[1].

Ce qu'on a écrit de l'absence de la confession dans l'ordre du Temple, repose également sur une méprise. La coulpe ou confession disciplinaire, établie par le § 27 de la règle, était commune à la plupart des institutions religieuses, et avait été conservée par les Templiers de la règle des Augustins, qu'ils avaient suivie d'abord[2], ce qui, de même que pour les autres moines, ne les dispensait pas de la confession sacramentelle, dont la règle fait souvent mention (§ 122).

[1] *Nicol. Seelanders Schriften von deutschen Münzen.* Hannover, 1743, in-4.° — V. Antoine : *Untersuchung über das Geheimniss und die Gebræuche der Tempelherren.* Dessau, 1782. — *Otto Sperlingii de Nummorum bracteatorum.* Lubecæ, 1700, in-4.°, page 75. Certains témoins parlent de l'adoration d'un chat au lieu de Baphomet.

[2] *Constit. Canonic. august.*, cap. XIV, n. 1.

La politique des Templiers formait le troisième chef de l'accusation dirigée contre eux.

Il est à remarquer qu'aucun des jugemens portés jusqu'ici sur cet Ordre n'ayant pu reposer sur sa règle même, on ne leur a donné pour base que les documens apocryphes du procès qui fit condamner cette institution. Il ne faut pas s'étonner, dès-lors, qu'après avoir été rattachée pour ses formes extérieures aux sociétés musulmanes, elle ait été assimilée, pour ses tendances politiques, aux jésuites, avec qui l'impartiale histoire pourra lui trouver désormais un plus juste point de comparaison [1].

On ne peut le dissimuler, un esprit d'indépendance qui ne faisait que croître avec leur puissance, dirigea souvent les Templiers [2]. Ainsi, ce n'est pas sans fondement que, dès le XII.e siècle, Guillaume de Tyr les accusait de se rendre extrêmement incommodes à l'Eglise, » dont ils ont méprisé l'autorité en secouant » celle du patriarche de Jérusalem, en em-

[1] Schœll, Cours d'Hist., t. VII.

[2] L'appui donné par eux à plus d'une révolte les avait fait considérer en plusieurs pays comme des fauteurs de troubles. La révolte des Croates contre leur duc André, en 1280, avait été manifestement soutenue par le Temple et par l'Hôpital. Kercselich de Corbavia, *de Regnis Dalmatiæ, Croatiæ,* etc.

» piétant sur les domaines ecclésiastiques,
» etc.[1]. »

On voit dans une bulle adressée par Innocent III aux Templiers, en 1208, qu'ils refusaient d'obéir à ses légats, et essayaient de substituer à son pouvoir celui de leur grand-maître.

En 1224, Urbain IV avait été contraint de destituer et d'excommunier Etienne de Sissi, grand-maréchal de l'Ordre[2]. Le Temple, au lieu de se soumettre, avait pris les armes contre le pape; mais sa mort, que suivit de près l'absolution du maréchal, prononcée par Clément IV, apaisa cette affaire.

Saint Louis, malgré son respect pour les ordres consacrés à la défense de la Terre-Sainte, avait dû exiger des Templiers des excuses publiques pour l'orgueil avec lequel, sans son consentement, ils avaient traité avec le soudan de Damas. — Joinville, *Hist. de saint Louis.*

Le roi de Portugal en 1279, celui de Chy-

[1] Will. Tyr., lib. XII. L'époque de leur séparation d'avec le patriarche de Jérusalem est incertaine. Ducange la fixe au magistère de Thomas de Montaigu, qui gouverna l'Ordre de 1219 à 1233. Gürtler, *de Condemn. Templ.*, p. 277.

[2] M. Ph. G., dans ses Mém. hist. sur les Templiers, page 246, dit à tort qu'il n'y eut jamais de Templiers frappés d'excommunication.

pre en 1283, s'étaient vus forcés de recourir à la force contre les entreprises des Templiers [1].

On les accusait, en outre, d'avoir usé, vis-à-vis de l'empereur Frédéric II, d'une trahison qui avait paru odieuse aux Sarrasins eux-mêmes; d'avoir fait la guerre au prince d'Antioche, ravagé la Thessalonique et le Péloponèse, pillé Athènes, etc. [2].

Mais que peut-on conclure de ces faits? Pour être moines et chevaliers, les Templiers étaient-ils soustraits aux conditions communes de la société contemporaine? Moines, que faisaient-ils, sinon de suivre l'esprit d'indépendance qui fermentait dans tous les cloîtres, et répondait, par ses efforts contre l'autorité des évêques, et celle des papes même, à l'appel des communes qui s'établissaient de toutes parts [3]?

[1] Michaud, Hist. des Croisades, t. IV.

[2] Math. Paris, an. 1229. — Abb. Visp. *in Chron.*, an. 1227. — Sanut, l. III, par. 12, c. 17. — Chron. Saint-Denis, Phil. Aug., l. II, c. 7. — *Contin. Tyrii*, c. 13, l. v.

[3] Cet esprit d'indépendance des moines datait du VI.e siècle. Dès le premier concile d'Orléans (511), cette partie de la discipline avait déjà fixé l'attention du pape. Au second concile d'Orléans (533), il fallut rappeler encore les anciennes lois de l'Eglise sur ce point, qui avait été fixé pour la première fois par le synode de Chalcédoine contre Eutychès, en l'an 451.

Chevaliers riches et puissans, s'ils cherchaient à étendre leurs richesses et leur puissance au détriment de l'autorité royale, n'avaient-ils pas pour complices et pour excuse les institutions et les abus du gouvernement féodal? D'ailleurs, les princes et les rois n'avaient-ils pas, en maintes occasions, exercé au préjudice du Temple de semblables empiètemens? Les papes avaient été souvent obligés de prendre sa défense contre l'avidité des souverains : en 1213, Innocent III avait contraint Léon, roi d'Arménie, de restituer aux Templiers les biens qu'il leur avait enlevés; en 1228 et 1231, Grégoire IX en avait usé de même contre les envahissemens de l'empereur Frédéric II, etc. Voy. Baronius, ad cit. ann., § 14, n. 2, 3.

Si ces considérations se présentèrent à l'esprit des commissaires chargés de l'instruction de leur procès; si quelques doutes s'élevèrent dans leur esprit sur la culpabilité de ceux qu'ils allaient vouer au supplice : c'est ce qu'on ne peut démêler dans ces volumineuses enquêtes rédigées non-seulement par des juges, mais souvent par de simples chevaliers chargés par le roi de cette fatale mission.

Une autre mesure prise par Philippe décèle toute la crainte que lui faisait éprouver la terrible responsabilité que la condamnation des Templiers allait faire peser sur lui. Pour asso-

cier toute la nation à cet acte d'iniquité, il convoqua à Tours, le jour de pâques 1308, les états généraux « *nobles* et *ignobles*, pour recevoir leur conseil sur ce qu'il convenait de faire des Templiers[1]. » Cette première admission des communes aux états généraux, n'était pas de nature à sauver les victimes. D'abord, rien n'établit que l'influence des *ignobles* fût alors d'aucun poids dans ces assemblées[2]; puis, la robe des Templiers, non plus que leurs éperons, n'étaient pas d'une puissante recommandation auprès des communes récemment affranchies.

Les états généraux, dominés par le roi, se

[1] Joh., *Canon. S. Victoris*, p. 456. — On voit dans les pièces publiées par Dupuy près de quatre cents procurations données par des évêques et des seigneurs qui ne voulurent point assister en personne à cette assemblée. La procuration de la ville de Riom donne au roi ces titres : « Superexcellentissimæ regiæ majestati, fonti justitiæ, cæterisque bonis omnibus affluenti, insuperabili clypeo, et columnæ fidei inconcussæ, fideli fortique brachio sanctæ matris Ecclesiæ, totiusque christianitatis firmissimo fundamento. »

[2] On ignore le mode de représentation des communes dans cette assemblée. On connaît seulement une lettre du bailli de Caux à la commune d'Arques, qui rappelle que le roi demande à chaque ville d'envoyer deux députés pour l'assister de leurs avis. Cette lettre est du 25 mars 1307; elle est citée par Dupuy, t. I, p. 76.

décidèrent sur l'avis de la faculté de théologie. Vainement les Templiers persistaient à soutenir leur innocence, ou rétractaient les aveux qui leur avaient été arrachés : le jugement fut prononcé, et après son approbation par le pape, cinquante-neuf d'entre eux[1] furent brûlés à petit feu aux portes de Paris, protestant jusqu'à la fin contre l'injustice de leur sentence[2].

Cependant, après quelques précautions prises pour la conservation des biens du Temple, Clément V forma, au mois d'août 1309, une commission ecclésiastique qui devait continuer, contre l'Ordre entier, le procès qui jusque là semblait avoir été dirigé plutôt contre les fautes particulières de quelques membres que contre les vices de l'institution elle-même[3].

[1] Ce chiffre, donné par le continuateur de Nangis, n'est pas celui qu'indiquent quelques autres historiens : Villani, l. VIII, c. 92, p. 430; — la Chron. de S.-Denis, f. 141; — et Boccace, *de Nobili Infortunio*, lib. ultim., cap. 21, cités par M. de Sismondi, parlent seulement de cinquante-six victimes.

[2] *Constanter et perseveranter in abnegatione communi perstiterunt, dicentes semper sine causa morti se traditos et injuste.* Contin. Nangii, ad annum MCCCX.

[3] Tout le récit suivant des interrogatoires est traduit du texte latin des pièces de la procédure, ou tiré de Dupuy, t. I, p. 39-42.

Le samedi 22 novembre 1309, Jacques de Molay parut devant ses juges.

« Interrogé quels étaient son nom, sa con-
» dition, et le motif de sa comparution, il ré-
» pondit qu'il s'appelait Jean de Molay[1], et
» qu'il était du diocèse de Besançon[2]; sur
» quoi il produisit un sceau qui portait ce nom,
» et qu'il affirma être le sien. Il dit qu'il était
» de l'ordre du Temple depuis dix ans[3]; qu'il

[1] Le texte de l'interrogatoire est en contradiction avec tous les autres actes du procès, qui lui donnent le nom de Jacques.

[2] On ignorait, il y a peu de temps encore, le lieu de la naissance de Jacques de Molay. Je dois à l'obligeance de M. Pallu, savant conservateur de la bibliothèque de Dole, une Notice qui prouve que Molay reçut le jour au château de Rahon, terre voisine de Dole, qui passa dans la maison de Longvy par le mariage de la fille unique de Mathé de Rahon avec Jean de Longvy, père de Jacques de Molay. Le tombeau de Jean de Longvy était à l'église Saint-Jacques de Dole. Transporté dans celle des Cordeliers, il y fut brisé en 1794. On n'en a sauvé qu'une pierre, que l'on conserve dans l'église paroissiale de Dole, et qui est gravée dans le voyage pittoresque de MM. Nodier et Taylor (Franche-Comté, planche XI.) C'est aussi à Rahon, fief héréditaire de la famille Dusillet, que Carle Dusillet fut pendu le 27 avril 1638, pour avoir défendu bravement, contre les troupes du prince de Condé qui assiégeait Dole, le vieux château de Rahon, dont la défense lui avait été confiée.

[3] M. Raynouard dit que Molay entra dans l'Ordre en

» n'y avait reconnu aucun mal; qu'il était néanmoins résolu de faire tout ce qu'ils ordonneraient. Sur ce que les commissaires lui demandaient s'il était venu pour défendre l'Ordre, et s'il était prêt à présenter sa défense[1], qu'ils étaient disposés à entendre favorablement (*parati benigne audire*), il répondit qu'il n'était pas venu pour d'autre motif, ajoutant que les juges pouvaient faire de lui ce qu'ils voudraient, mais qu'il les conjurait de lui faire donner les choses qui

1265; l'interrogatoire fixe sa profession à l'année 1299. Cette différence de trente-quatre années ne peut s'expliquer que par une erreur du copiste de l'interrogatoire, erreur qui a été répétée par le plus grand nombre des historiens, par M. de Sismondi entre autres, vol. IX, p. 225. L'*Art de vérifier les Dates* fixe à l'année 1298 le premier acte connu de la maîtrise de Molay, ce qui donne déjà, en 1309, onze ans de magistrature au lieu de dix de profession. Et puis, il est certain qu'il avait dû passer de longues années dans l'Ordre avant d'en devenir le chef. On voit dans Gürtler qu'il avait été prieur avant l'élection de Gaudini.

[1] Ce texte des interrogatoires pourrait laisser croire que Molay comparaissait volontairement devant les commissaires. Il était retenu dans leurs cachots depuis le 13 octobre 1307, et avait été plusieurs fois soumis à la torture. On l'avait traîné des prisons de Paris dans celles de Corbeil; mais après plusieurs autres déplacemens, il avait été ramené enfin à Paris.

» lui étaient nécessaires, parce qu'il était dé-
» nué de toutes ressources. Les commissaires,
» jugeant à sa figure, à ses paroles, et à ses
» gestes, qu'il était simple et hors de sens, re-
» mirent à un autre jour la fin de son interro-
» gatoire. » *Processus contra Templarios*, copié par Dupuy, t. I, p. 128.

Le mercredi 26 novembre, Molay parut de nouveau devant les commissaires; il répéta ce qu'il avait dit de son intention de défendre l'Ordre. « Il s'étonne de la légèreté avec la-
» quelle le pape procède contre un Ordre con-
» firmé maintes fois par le saint-siége, tandis
» que la sentence de déposition contre l'em-
» pereur Frédéric avait été différée pendant
» trente-deux ans; ajoutant que, bien qu'il ne
» soit ni assez sage ni d'assez grand savoir
» pour défendre cet Ordre, cependant il est
» prêt à l'essayer selon ses moyens, et que,
» s'il en était autrement, il mériterait d'être te-
» nu pour vil et misérable, d'abandonner ceux
» dont il avait reçu fortune et honneur. Tou-
» tefois, continue-t-il, combien ne lui sera-t-il
» pas difficile, prisonnier qu'il est du pape
» et du roi, n'ayant pas quatre deniers à dé-
» penser pour cette défense, de la présenter
» convenablement! Il demande donc conseil
» et aide, afin que la vérité soit connue non-
» seulement de ses juges, mais encore de tous

» les rois du monde, des princes, barons, » comtes, etc. » Assisté seulement, comme il l'était, d'un frère servant, il n'avait pas d'autre conseil à espérer, lui répondent les commissaires, en lui enjoignant de préparer sa défense et de l'exposer, et en lui rappelant « qu'en matière de foi, on jugeait l'accusé sim» plement et *de plano*, sans babil d'avocat et » figure de juge, *absque advocatorum et judi-* » *ciorum strepitu et figura.* »

On lut ensuite à Molay ses aveux précédemment retenus par les cardinaux Bernard de Saint-Nérée, Etienne de Saint-Kiriace, et Landulphe de Saint-Ange. A cette lecture, le grand-maître, se signant deux fois, et témoignant par d'autres gestes sa stupéfaction, s'écria « que si ces commissaires étaient gens » avec qui il osât en agir ainsi, il savait ce » qu'il aurait à répondre; et lui ayant été dit, » par les seigneurs commissaires, qu'ils n'é» taient pas là venus pour recevoir un gage » de bataille, il reprit que ce n'était pas ce » qu'il prétendait, mais bien, plût à Dieu que » contre tels méchans on usât de la coutume » des Sarrasins et des Tartares, qui tranchent » la tête aux calomniateurs, ou les coupent » par le milieu du corps. »

Les commissaires répondirent que l'Eglise jugeait les hérétiques, et livrait les obstinés

au bras séculier; et comme ils insistaient pour qu'il présentât sa défense, il demanda un délai de deux jours qui lui fut accordé.

Le vendredi 29 il parut de nouveau devant les commissaires; et, après les avoir remerciés du délai qu'ils lui avaient accordé, « ce » qui lui avait mis un frein sur le cou (*in* » *hoc, sicut dixit, posuerant frænum super col-* » *lum ejus*), il leur représenta que, quoique » chevalier, il ne savait ni lire ni écrire; qu'il » était pauvre, et se réservait de parler pour » l'Ordre devant le pape, quand il serait con- » duit en sa présence. Averti par les commis- » saires qu'ils étaient assemblés pour juger » l'Ordre, et non les crimes individuels de ses » membres, sa réponse fut la même. Toute- » fois, et pour décharger sa conscience, il » ajouta qu'il voulait exposer trois choses con- » cernant l'Ordre : la première, qu'il ne croy- » ait pas qu'il y eût d'églises, excepté les » cathédrales, qui eussent de plus beaux or- » nemens et de plus riches reliques que celles » des Templiers, ni où les prêtres célébras- » sent mieux le service divin; la seconde, » qu'il n'y avait lieu où l'on fît de plus grandes » aumônes: car, dans tout l'Ordre, par un dé- » cret général, on donnait trois fois la semaine » l'aumône à qui voulait la recevoir; la troi- » sième, qu'il ne connaissait aucun ordre ni

» aucune nation qui exposât sa vie pour la foi
» chrétienne aussi volontiers que ses frères.

» Alors les commissaires lui répondirent
» que tout cela était inutile sans la foi, ce dont
» il tomba d'accord, affirmant qu'il croyait
» en Dieu, en la Trinité, et en tous les points
» de la foi catholique, qu'il récita sans errer.
» En ce moment survint Guillaume de Noga-
» ret, qui reprocha au grand-maître certain
» hommage féodal que l'Ordre, au dire de la
» *Chronique de Saint-Denis*, aurait jadis ren-
» du au sultan Saladin. Molay répondit à cette
» nouvelle charge qu'il ne pouvait s'en éton-
» ner assez, et qu'il ne savait rien à ce sujet;
» seulement qu'au temps du grand-maître
» Guill. de Beaujeu[1], lui Jacques de Molay
» et d'autres jeunes Templiers murmuraient
» contre le grand-maître, de ce que durant la
» trève conclue entre le roi d'Angleterre et le
» soudan, le Temple restait oisif au lieu de
» combattre, ainsi que le désiraient les jeunes
» chevaliers, jaloux de voir des faits d'ar-

[1] Guillaume de Beaujeu gouverna le Temple depuis le 13 mai 1273 au 5 avril 1291. Dans la note relative à la date de l'entrée de Molay dans l'Ordre, on a dit tout-à-l'heure que l'année 1299 était indiquée par erreur dans les interrogatoires, comme celle de sa profession. Il y avait, au dire de Molay, dix-huit ans au moins, et non pas dix, qu'il faisait partie du Temple.

» mes. . . . . ., *videre de factis armorum.* Il finit » en réclamant la consolation de pouvoir faire » célébrer dans sa prison, et par un chapelain, » la messe et les offices prescrits par la règle; » ce qui lui fut octroyé.

» Un des supérieurs de l'Ordre, nommé » Ponzard de Gyziac, fut entendu ensuite. Il » affirma que tous ses aveux n'étaient que le » résultat de la torture à laquelle il avait été » soumis plusieurs fois; il voulait, au reste, » essayer de défendre l'Ordre, et réclamait » pour conseils frère Renaud d'Orléans et » Pierre de Boulogne, tous deux prêtres et » frères de l'Ordre, et se plaignait fort aux » commissaires de ce qu'il était d'autant plus » maltraité qu'il s'offrait de défendre l'Ordre, » ce qui, du reste, fut nié par les commis- » saires.

» Cependant, le roi ayant fait conduire à » Paris ceux des Templiers qui s'étaient offerts » pour défendre soit l'Ordre entier, soit le » grand-maître, il s'en trouva soixante-qua- » torze, qui confièrent à P. de Boulogne, pro- » cureur général du Temple en cour de Rome, » et à huit autres des principaux de l'Ordre [1],

[1] Ce sont les neuf Templiers dont parlent MM. Raynouard et Schœll, comme ayant été arrêtés par les ordres du pape, au moment où ils se présentèrent devant le

» le soin de les représenter et de déclarer » qu'ils avaient un chef sans la permission du- » quel ils ne pouvaient rien faire[1]; protestant » en même temps que les articles envoyés par » le pape étaient faux et abominables, qu'ils » en appelaient au concile, et que les tour- » mens seuls avaient arraché des aveux qu'on » leur opposait, ce qui ne s'était fait qu'en » France. » Ils présentèrent ensuite une défense écrite en latin, qui ne contenait que le développement de ce qui précède, à quoi l'un d'eux, frère Jean de Montréal, ajouta une autre défense en langue provençale, qui a été retrouvée dans les pièces de leur procès, et dont voici le quatrième article.

« Item propoussan que lis freres capellans

concile pour la défense de l'Ordre. Les pièces du procès, publiées par Dupuy, ne font pas mention de cette circonstance; on y voit seulement que ces neuf chevaliers étaient captifs comme leurs frères, et que Pierre de Verecio était spécialement chargé du soin de les garder. Dupuy, tom. 1, p. 152, 174.

[1] M. de Sismondi, qui a traduit une partie du procès, ne donne pas les noms de ces huit défenseurs de l'Ordre qui assistèrent Pierre de Boulogne : ce furent Renaud de Pruin, Guillaume de Chambonnet, Bertrand de Sartriges, Guillaume de Foux, Jean de Montréal, Mathieu de Cresson, Essart, Jean de Saint-Léonard, et Guillaume de Guirisac.

» del dit ordre del Temple, sanctificant ben » et dignement le cor de Jesus-Christ, et se- » gon la fe catholica de Roma, ansi que se » pot cellebrar per religiosas personas, et per » capellans, et per diacques que lor aminis- » travon à l'autar. »

Plusieurs autres cédules de défense, rédigées par les mêmes chevaliers, et que Dupuy a publiées dans les pièces de la procédure, furent présentées par eux aux commissaires, jusqu'au 10 mai 1311, ainsi que divers appels au concile et au pape; la réponse des commissaires restant toujours la même, à savoir, « qu'ils étaient assemblés pour les juger seu- » lement, non pour accueillir leurs protesta- » tions[1] »

Enfin, après avoir entendu deux cent trente-un témoins, qui, presque tous, firent connaître les moyens odieux employés pour tirer d'eux quelques aveux, les commissaires dressèrent le conclusum de l'enquête, le 5 juin 1311, et adressèrent au pape cette monstrueuse procédure.

Cependant, pour en finir avec les Templiers, dont les prisons des provinces étaient encombrées, des conciles provinciaux tenus par toute la France, firent brûler une partie de

[1] Dupuy, Condamn. des Templ., t. I, p. 160-176.

ces malheureux, qui, jusqu'à la mort, protestèrent de leur innocence [1].

On a vu que le commencement de la persécution des Templiers avait été signalé par une odieuse convention entre Philippe IV et Clément V. Le dernier acte de ce grand drame fut également le résultat d'un marché convenu entre eux [2].

Le concile de Vienne [3], appelé à prononcer sur l'affaire des Templiers, pouvait contrarier

[1] Au mois de mars 1838, on découvrit à Elbeuf, à neuf pieds de profondeur, un vase contenant des ossemens humains. Ce vase était en verre de couleur verte, haut d'un pied, de forme carrée, avec une anse assez large. Une tuile en fermait l'orifice. Les os renfermés dans ce vase, quoique en petits fragmens et fortement calcinés, étaient cependant assez bien conservés. On expliqua cette découverte en disant que, lors des exécutions des Templiers au XIV.e siècle, on avait enfoui dans ce vase les restes d'un dignitaire de l'Ordre, mort au milieu du bûcher.

[2] Le pape exprime dans plusieurs des pièces de ce procès, que si l'inquisition prend part au jugement des Templiers, c'est contrairement à l'autorité pontificale, et qu'il n'y a donné les mains que « parce que le roi » l'avait fortement à cœur. » Articles convenus entre le pape et le roi, cités par Dupuy, t. I, p. 96.

[3] Les archevêques, évêques, prélats, etc., réunis à ce concile, étaient au nombre de 300; la première session du concile fut ouverte le 16 octobre 1311.

les vues secrètes de Philippe : car les condamnations antérieures n'avaient frappé que des faits particuliers ; l'Ordre n'étant pas condamné, sa succession n'était pas encore ouverte.

Philippe prétendait obtenir du concile la flétrissure de la mémoire de Boniface VIII ; et cette sentence, qui devait ébranler le pouvoir pontifical, Clément savait que pour l'obtenir, le roi ne ménagerait aucun des moyens à son usage.

Ce qui arriva dans ces conjonctures, fait deviner assez comment les choses s'arrangèrent. Philippe cessa de s'opiniâtrer contre la mémoire de Boniface, qui fut réhabilitée publiquement ; Clément n'opposa plus d'obstacle aux projets du roi vis-à-vis des Templiers ; et, après avoir consulté les membres du concile, il prononça solennellement, en présence du roi de France, la suppression de l'ordre du Temple, sous la réserve que l'Eglise disposerait de leurs personnes et de leurs biens. Les termes mêmes de la sentence témoignent assez de son peu d'équité [1] : elle ne statue pas

[1] « .... Hac de re monitum Clementem V respon» disse : Etsi via justitiæ ordo ille destrui non possit, fiat » tamen via expedientiæ, ne scandalizetur carus filius » noster rex Galliæ. » Camerar., *Oper. subcis.*, cent. 3, c. 90.

définitivement, mais « par voie de prévision » plutôt que de condamnation [1]. »

Les biens de l'Ordre furent adjugés, par une autre institution canonique, aux chevaliers de l'Hôpital, à la charge toutefois de payer préalablement de si grosses sommes au roi, qu'ils n'en retirèrent que bien peu d'avantage [2]. Il est curieux, au reste, de voir comment Philippe prenait ses précautions contre cet autre Ordre, dont il redoutait déjà l'accroissement. On n'a pas cité les conditions étranges insérées dans les lettres par lesquelles il consentit, le 14 août 1312, à la transmission au profit des Hospitaliers des biens de l'ordre du Temple : il demande « que, selon » le désir du pape, l'Ordre soit réformé et

[1] *Bern. Guidonis in Vita Clementis V,* t. III, p. II, pag. 463.—*Raynaldi Annal.,* 1312, § 3. L'Ordre n'ayant pas été cité au concile, mais seulement les membres de l'Ordre, dit Walsingham, le pape dut se borner à le supprimer non en droit, mais par prévision, comme le porte la bulle. Walsingham, *in Edwardo II,* p. 99.

[2] Dupuy cite un traité du 14 février 1315, entre Louis Hutin et le grand-maître de l'Hôpital, duquel il résulte que l'Ordre devait encore 260,000 livres à Philippe, « pour le paiement de laquelle somme il abandonne » au roi les deux tiers des biens meubles, argent et » créances provenant des Templiers. » Dupuy, tom. I, p. 71.

» réglé, tant dans son chef que dans ses » membres, pour qu'à l'avenir il se rende » utile à la Terre-Sainte, agréable à Dieu et » aux puissances ecclésiastiques et séculières, » au lieu de se montrer hostile aux unes com» me aux autres [1]. »

Cependant, malgré la suppression de l'Ordre, il ne semblait pas tout-à-fait éteint, tandis que son chef suprême vivait encore. Molay, le commandeur de Normandie, celui d'Aquitaine, et Bénigne Cœur-de-Roi, visiteur de France, furent traduits par ordre du pape devant un tribunal institué par lui [2], selon l'usage

[1] .... *Quod Ordo regularetur et reformaretur, tam in capite quam in membris, quod Deo, ecclesiasticis personis et sæcularibus esset acceptabilis, non autem infestus, sed subsidio Terræ sanctæ quam plurimum fructuosus.....* Dupuy, I, p. 185. — Les mauvaises intentions de Philippe contre les Hospitaliers n'avaient pu leur échapper. Le grand-maître de l'Ordre avait suivi Molay en France; dès qu'il vit déployer contre les Templiers les rigueurs qui ne devaient cesser qu'après leur dispersion et leur supplice, il s'enfuit précipitamment au mois de septembre 1309, et retourna au milieu de ses chevaliers, qui se tinrent prêts à tout évènement. Après avoir passé l'hiver à Brindes, ils s'emparèrent, le 15 août 1310, de l'île de Rhodes, qui devint le siége de l'Ordre. Il fut transféré à Malte en 1530.

[2] Plusieurs historiens suivis par Dupuy mettent au nombre des trois compagnons de Molay Guy de Mon-

du temps; et après la sentence qui les condamnait à une prison perpétuelle, ils parurent sur un échafaud pour entendre leur arrêt de la bouche même d'un des cardinaux qui les avaient jugés. « Mais, ajoute Dupuy, ce cardi-
» nal ayant dit au peuple que ces quatre Tem-
» pliers étaient condamnés seulement à une
» prison perpétuelle pour avoir ingénument
» confessé leurs fautes, à l'instant, comme ces
» juges y pensaient le moins, le grand-maître
» et le maître de Normandie se levèrent en
» présence de tout le peuple et des juges, et
» déclarèrent que tout ce qu'ils avaient dit en
» leurs interrogatoires était faux. Aussitôt les
» cardinaux les livrèrent au prévôt de Paris,
» qui était là présent, pour les représenter le
» lendemain. Cette nouvelle si étrange fut por-
» tée au roi, qui aussitôt assembla son conseil,
» sans y appeler aucun ecclésiastique, où il
» fut arrêté que sur le soir ce grand-maître et
» son compagnon seraient brûlés dans l'île du
» Palais, entre le jardin du roi et les Augus-

tauban, grand-prieur de Normandie, frère de Joseph II, dauphin du Viennois. Cette erreur, suivie par Hume (*History of England*, Edward II, chapt. 3), a été réfutée par Schœll (t. VII, p. 85). Guy, né en 1292, était marié, et mourut en 1317, laissant une fille que Raymond, prince d'Orange, avait épousée quelques années auparavant.

» tins, ce qui fut exécuté[1]. Ces misérables en» durèrent très-constamment ce rude supplice, » persistèrent jusqu'à la fin, disant que tout » ce qu'ils avaient déposé était faux, ce qui » étonna le peuple qui assista à cette exécu» tion[2]. »

Telle fut la fin de cet ordre du Temple, qui avait rempli l'Europe et l'Asie du bruit de ses exploits et de sa puissance. On a vu d'abord quelles causes l'avaient ébranlé dans ses racines, puis quel coup l'abattit violemment.

Il reste à parler du sort qu'il éprouva dans les états voisins de la France.

Rymer[3] nous a conservé le récit de ce qui se passa en Angleterre au sujet des Tem-

[1] Dupuy, I, p. 65. — Dulaure, t. II, p. 283, dit que ce fut dans l'île aux Juifs, aujourd'hui réunie à l'île de la Cité, entre son jardin (du roi) et l'église des frères ermites.

[2] Dupuy, I, p. 65, 66. L'histoire n'est pas d'accord sur la date du supplice de Molay. Dupuy cite plusieurs auteurs qui l'ont fixée aux années 1307, 1311, 1312, 1313. On a acquis, depuis lors, la certitude que Molay périt le 11 mars 1314, à l'heure de vêpres. — L'ajournement prononcé contre Philippe et Clément par Molay, du haut de son bûcher, n'est attesté par aucun témoignage contemporain. La critique ne peut donc admettre cette prophétie, qui n'a d'autre garantie que la tradition.

[3] *Acta publica*, t. III, p. 18. — Cambden, *in Angl.*, p. 308.

pliers. Philippe, comptant sur la faiblesse du roi Edouard II, lui avait envoyé un de ses clercs pour l'informer des mesures prises en France contre cet Ordre, et des crimes détestables confessés par ses membres. « Edouard,
» au lieu de se rendre aux suggestions de Phi-
» lippe, écrivit de Reading, le 4 décembre 1307,
» aux rois de Portugal, de Castille, d'Arragon
» et de Sicile, pour les engager à fermer l'o-
» reille aux pervers qui, non par zèle pour la
» justice, mais par cupidité ou envie, vou-
» draient les exciter à attaquer les personnes
» ou les biens des frères de cet Ordre. » En même temps il adressa au pape une supplique en leur faveur, et lui recommanda particulièrement le grand-maître Jacques de Molay. Mais la fatale versatilité qui dictait à Edouard tant de mesures contradictoires, lui fit bientôt concevoir d'autres sentimens pour ceux qu'il venait de couvrir de sa protection publique. De même que, sous l'influence de Gaveston, il avait presque en même temps sanctionné l'établissement des *Ordinateurs* par un acte authentique, et protesté secrètement contre cette institution menaçante pour la couronne[1], il expédia bientôt des ordres cachetés à tous

[1] *Appendix of Brady*, n. 50. — Heming, vol. I, pag. 247. — Walsingham, *Edward II*, p. 95. — Ryley, p. 526.

ses lieutenans, et, à l'imitation de Philippe, fit arrêter tous les Templiers du royaume, le mercredi 11 janvier 1308. L'archevêque de Cantorbéry, chargé de la suite de cette affaire, assembla le concile de sa province. Dupuy dit qu'on ignore le résultat de cette assemblée [1]. Hume affirme au contraire que l'Angleterre rendit les témoignages les plus avantageux de leur morale et de leur piété; « mais, ajoute-» t-il, comme l'Ordre se trouva anéanti, on » distribua les chevaliers dans plusieurs cou-» vens, où ils furent entretenus aux frais de » la couronne [2]. »

En Italie, le concile tenu en 1310 à Ravenne empêcha les inquisiteurs de soumettre les Templiers à la torture, et décida qu'au concile de Vienne la conservation de l'Ordre serait demandée, si les crimes imputés à quelques-uns n'étaient pas ceux de l'institution elle-même [3].

A Bologne, le plus grand nombre des Templiers arrêtés justifièrent de leur innocence.

[1] Dupuy, t. I, p. 55.

[2] Hume, *History of England*, Edward II, chapt. 3. — Un parlement tenu en 1324 concéda, du consentement du clergé et du peuple, les biens des Templiers à l'ordre des Hospitaliers. Cambden, *in Angl.*, p. 308.

[3] Rubeus, *Historia Raven.*, l. VI. — Dupuy, t. I, p. 51. Montfaucon, *Bibliotheca bibliothecarum*.

A Pise, en 1308, et à Florence, les instructions du pape ayant été suivies plus exactement, la torture arracha d'eux, comme en France, des aveux qui motivèrent leur condamnation[1].

En Espagne, Jacques II, roi d'Arragon, ayant reçu de Philippe et de la faculté de théologie des informations à peu près semblables, confia à l'inquisition, aux évêques de Saragosse et de Valence, et au dominicain Aymeric, le soin de poursuivre les Templiers. Ceux-ci, avertis de ses desseins, se retirèrent dans leurs forteresses de Miravete, Monçon, Cantavieja et Castello, et écrivirent au pape pour réclamer sa protection, « déclarant que si quelques-uns » d'entre les membres de l'Ordre avaient failli, » il était juste de les punir, mais non de dé» truire à cause d'eux l'Ordre tout entier, et » ajoutant que leurs richesses seules étaient » la cause de la persécution à laquelle ils » étaient exposés. » Le pape, pour toute réponse, chargea l'évêque de Valence de leur faire leur procès, et Jacques II confia à Artaut de Luna, gouverneur d'Aragon, le soin de les réduire par la force « et de les exter» miner par les armes, » ce qui ne fut pas exécuté sans peine, soutenus qu'ils étaient

[1] Bzovius, *Hist. Eccl.*, p. 203. — Dupuy, t. I, p. 51.

par les peuples de ce pays. Leurs biens furent unis à ceux de l'ordre de Calatrava, pour lequel Jacques demanda qu'un grand-maître particulier du royaume d'Arragon fût nommé, qui ne relèverait plus que de l'ordre de Cîteaux, au lieu d'être sous la direction du monastère de Calatrava en Castille[1].

Ferdinand IV, roi de Castille, malgré les instances de l'inquisiteur Jacques Aymeric, se contenta de les faire arrêter et de s'emparer de leurs biens[2].

A Salamanque, le concile les déclara innocens, et conclut à ce que le pape sanctionnât de nouveau leur institution.

Le roi de Sicile, Charles II, placé sous l'influence plus directe du pape, imita en Provence les rigueurs de Philippe-le-Bel. Le 24 janvier 1307, les Templiers de ses états furent arrêtés inopinément. La plupart, comme en France, périrent dans les supplices. Leurs meubles furent partagés entre le roi et le pape[3].

En Allemagne et en Autriche, leur déten-

[1] Zurita, lib. v, cap. 73, 99, ann. 1308. — Dupuy, t. I, p. 53.

[2] Dupuy, ibid. — Mariana, l. xv. — Zurita, lib. v, c. 101.

[3] Nostradam., Hist. de Prov., ann. 1307. — Dupuy, t. I, p. 56. — Bouché, Hist. de Prov., t. II, p. 328-333.

tion et la saisie de leurs biens ne furent pas suivies d'autres violences.

On lit dans quelques historiens allemands que l'archevêque de Mayence étant sur le point de publier la bulle de condamnation des Templiers, vingt d'entre eux, conduits par le commandeur Hugues Waltgraff, se présentèrent devant lui tout armés, et lui remirent un appel au futur concile. L'archevêque ayant transmis cette appellation au pape, celui-ci écrivit au prélat d'y faire justice, et les Templiers furent absous. — Murtius; *in Chron.*, lib. XXII, p. 211.—Serarius, *in Chron. mogunt.*, lib. V, p. 850.

On voit qu'en général les autres monarques se montrèrent plus avides de s'emparer des richesses de l'Ordre, que d'éteindre dans le sang ses prétendus crimes. En Portugal, l'ordre du Christ succéda à ses biens, et continua sa règle [1]; en Allemagne, l'Ordre teutonique

[1] Le siége de l'Ordre fut établi à Castro-Marino, pour le rapprocher des Maures qu'il devait combattre. Garibay, lib. XXIV, c. 24, dans une charte de 1317, apprend que l'ordre du Christ était une réformation de celui des Templiers. Les chevaliers du Temple en Portugal avaient des statuts distincts de ceux des chevaliers de France. Leur subordination au pouvoir civil, et l'usage de n'admettre que des nationaux, en faisaient presque un Ordre différent. *Monarchia lusitana*, VI.e part., liv. 19.

servit d'asyle aux chevaliers d'origine germanique [1]; en Italie, ils disparurent plutôt qu'ils ne furent détruits; en Sicile, ils se rattachèrent aux Hospitaliers; les monastères anglais reçurent ceux d'Irlande et d'Angleterre; en France seulement, ils furent poursuivis par le fer et par le feu, comme si l'Ordre y eût été plus coupable qu'ailleurs, tandis qu'une même loi, une même police, un même chef, le régissaient dans toute la chrétienté. Cette remarque n'a point échappé aux historiens qui, avant Dupuy, ont essayé de justifier cette grande iniquité du XIV.e siècle. Ils affirment, pour l'excuser, que la même dépravation régnait dans l'Ordre entier, et s'étonnent qu'entre tant de personnes de nations et de langues différentes, une même malice eût rendu nécessaire un égal châtiment [2]. L'histoire démontre au contraire,

[1] Les infamies imputées aux Templiers français ne furent point reprochées à ceux d'Allemagne, bien que soumis à la même règle et à la même discipline. « L'inquisiteur de Metz, Toul et Verdun, mande au roi qu'il » a interrogé les Templiers allemands, lesquels n'ont » rien dit que de saint et de bon, et que jamais en leur » pays ils n'ont coutume de cracher sur la croix et y renoncer. » Dupuy, t. I, p. 80.

[2] *Fue verdaderamente casa y exemplo digno de gran admiracion que la malicia se estendiesse tanto entre personas tan diversas y estrañas en condicion lenguaje y cos-*

comme on vient de le voir, que partout ailleurs qu'en France la suppression du Temple fut plutôt une réforme rendue inévitable par les diverses considérations qui ont été développées au commencement de ce chapitre, qu'une proscription commandée par les vices propres à la constitution même de cet Ordre.

tumbres, y que todos professavan religion y orden de cavalleria..... Zurita, cap 73, lib. 5.



CHAPITRE IV.

Continuation moderne de l'ordre du Temple.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, l'évêque Grégoire est le premier auteur français qui se soit occupé sérieusement de la prétendue continuation de l'ordre du Temple [1]. Il avait reçu en communication une partie des archives de l'Ordre moderne : les statuts, copiés sur le manuscrit Corsini ; la charte de transmission, signée de tous les grands-maîtres qui ont succédé à Molay ; les tables paléographiques, et l'alphabet particulier à l'Ordre [2] ; enfin le code même de ses règles actuelles. Son opinion, conforme, il faut le dire, à celle de plusieurs

[1] Hist. des Sectes religieuses, t. II, p. 392.

[2] Grégoire a donné, dans le cinquième volume de son Histoire des Sectes religieuses, cet alphabet mystérieux, que nous reproduisons ici. On a vu au commencement de cet ouvrage qu'on croit avoir reconnu plusieurs de ces caractères sur le premier feuillet du manuscrit de la bibliothèque royale, ancien fonds français, n.º 7908.

autres savans, est que cette charte et les sceaux qui y sont attachés, présentent tous les caractères d'une incontestable authenticité.

Depuis la publication de Grégoire, des cérémonies quasi-publiques ont révélé à Paris l'existence des Templiers modernes. On pourra juger des modifications que l'Ordre a subies entre leurs mains, par l'analyse suivante d'un livre très-rare, dont la connaissance, permise d'abord aux Templiers seuls, est sortie cependant de cette étroite sphère.

On veut parler du *Manuel des Chevaliers de l'ordre du Temple*, par le chevalier Guyot, imprimeur de la milice du Temple, in-12, Paris, 1825, et de l'ère de l'Ordre 707.

Les Templiers exposent dans ce livre que lors de la dispersion des chevaliers, après la sentence du concile de Vienne, deux d'entre eux, qui avaient abandonné la règle, instituèrent en Ecosse, avec Robert Bruce, la maçonnerie écossaise, source de tous les rites maçonniques actuels. Marc Larmenius, qui avait succédé à Jacques de Molay, condamna ces sectaires, et les déclara excommuniés. Sous les grands-maîtres qui gouvernèrent après lui, l'ordre du Temple, quoique forcé de se cacher dans les ténèbres, s'étendit de nouveau par toute la terre; la France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, le Portugal, l'Amérique même,

s'associèrent à son rétablissement. Il compte aujourd'hui parmi ses loges ou commanderies principales, celles de Paris, Londres, Bade, Hambourg, Rome, Naples, Lisbonne, et New-York.

Son siége est à Paris, dans le palais magistral du grand-maître, qui gouverne l'Ordre avec l'assistance de quatre lieutenans-généraux, chargés des provinces d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique.

La hiérarchie compte, en outre, huit grands-précepteurs, des prieurs en grand nombre, un sénéchal, un amiral, un hospitalier, un chancelier, un trésorier, etc. Les titres du grand-maître sont ceux-ci : « son altesse éminentissime le très-grand, très-puissant et excellentissime prince, seigneur sérénissime, très-sacré père, souverain pontife et patriarche, monseigneur (le nom du grand-maître), élu le....... »

Les règles actuelles de l'Ordre sont contenues dans les statuts rédigés en 1706, sous le magistère du duc d'Orléans. Les statuts de Dijon, ceux de Paris et de la bibliothèque Corsini, et le Léviticon grec du XIII.e siècle, vu par Grégoire, ne sont plus conservés que comme des monumens historiques qui appartiennent au premier Temple.

Le fondement de la légitime succession du

Temple moderne est la charte de transmission dont il a été parlé. Ce n'est pas l'acte même par lequel Molay, présageant le sort qui lui était réservé, transmit à Marc Larmenius les fonctions magistrales; celui-là est perdu: c'est la charte souscrite par Larmenius le 13 février 1324, et revêtue de son sceau, que tous les grands-maîtres qui lui ont succédé ont souscrite pareillement.

Les grands-maîtres du premier Temple sont, d'après l'*Art de vérifier les Dates*, au nombre de vingt-deux.

1. Hugues de Payens......... 1118
2. Robert-le-Bourguignon...... 1136
3. Everard des Barres......... 1147
4. Bernard de Tremelai....... 1149
5. Bertrand de Blanquefort.... 1153
6. Philippe de Naplouse....... 1168
7. Odon de Saint-Amand...... 1171
8. Arnaud de Toroges........ 1179
9. Terric.................... 1184
10. Gérard de Riderfort........ 1188
11. Robert de Sablé........... 1191
12. Gilbert Horal.............. 1196
13. Philippe du Plessiez........ 1201
14. Guillaume de Chartres...... 1217
15. Pierre de Montaigu......... 1219
16. Herman de Perigord........ 1233
17. Guillaume de Sonnac....... 1247

18. Renaud de Vichiers. 1250
19. Thomas Béraut. 1256
20. Guillaume de Beaujeu. 1273
21. Le moine Gaudini. 1291
22. Jacques de Molay. 1298

Les grands-maîtres qui, selon le Temple moderne, ont continué cette succession, sont au nombre de vingt-cinq.

23. Marc Larmenius. 1307
24. F. Thibaut d'Alexandrie[1]. . . . 1324
25. Arnolphe de Brayne[2]. 1340
26. Jean de Clermont 1349
27. Bertrand du Guesclin. 1357
28. Jean d'Armagnac. 1381
29. Bernard d'Armagnac. 1392
30. Jean d'Armagnac. 1419
31. Jean de Croï[3]. 1451
32. Robert de Lenoncourt. 1478
33. Galeas de Salazar. 1497
34. Philippe de Chabot. 1516
35. Gerard de Salciac[4]. 1544

[1] Il est appelé ailleurs Théobald d'Alexandrie.

[2] Ou plutôt Arnaud de Braque, chevalier français, qui ramena la grande maîtrise et les archives de l'ordre en France en 1340.

[3] Après la mort de Jean de Croï, la maîtrise étant vacante, Bernard Imbert, vicaire général pour l'Afrique, fut déclaré régent.

[4] Ou plutôt Gaspard de Saulx-Tavannes.

36. Henry de Montmorency..... 1574
37. Charles de Valois[1]......... 1615
38. J.-H. de Durfort, duc de Duras. 1681
39. Ph., duc d'Orléans......... 1705
40. L.-A. de Bourbon, duc du Maine.................... 1724
41. L.-H. de Bourbon, prince de Condé.................... 1737
42. L.-F. de Bourbon, prince de Conti.................... 1741
43. L.-H.-Timol. de Cossé-Brissac. 1776
44. C.-Math. Radix de Chevillon, régent.................... 1792
45. Bern.-Raymond Fabré-Palaprat............. 4 nov. 1804
46. Sir Guillaume Sidney-Smith[2]. 1838

S'il faut en croire Grégoire et quelques Templiers, leur Ordre a continué, en outre de la hiérarchie civile et militaire, une hiérarchie ecclésiastique, dont le chef porte le nom de primat. On désigne comme ayant rempli ces fonctions, depuis le XVIII.e siècle,

[1] Le successeur de Charles de Valois est désigné autrement dans un document particulier. Il est nommé Jacques Russel de Grancies, et son élection est portée à la date de 1651.

[2] Né à Londres en 1764, mort à Paris le 26 mai 1840.

Les abbés

Arnal.......................... 1700

Clouet, chanoine à Notre-Dame de Paris......................... 1787

Mauviel, évêque de St.-Domingue.. 1810

Salomon, évêque de Saint-Flour... 1812

Vie Cesarini, commandeur de Malte. 1828

C'est le primat qui, au jour anniversaire de la mort de Molay, célèbre la partie religieuse de la cérémonie par laquelle les Templiers solennisent cette fête funèbre.

Quant aux hommes marquans que cette association a comptés dans ses rangs depuis deux siècles, elle cite Fénélon, Massillon, Frédéric II, Barthélemy, Duclos, Lacépède, Lenoir, Sidney-Smith, les ducs de Sussex et de Würtemberg, MM. Lainé de Ville-Lévêque, de la Bourdonnaye, etc.

On pourra prendre une idée des statuts de l'Ordre par le sommaire suivant des 43 chapitres dont ils sont composés.

Le 1.er, intitulé « de ordine, » n'est guère qu'une reproduction abrégée de la règle dite de saint Bernard, dont il a été question plus haut.

Le 2.e, « de ordine hierarchiæ, » détermine les rapports des différens dignitaires de l'Ordre.

Le 3.e, « de conventu generali, » attribue au grand-maître seul l'initiative des projets de réforme dont la règle est susceptible.

Le 4.ᵉ, « de supremo magistrali, » impose au grand-maître l'obligation de suivre les préceptes de la religion catholique. C'est lui qui interprète la règle, qui nomme son successeur, qui exerce le droit de faire grace. Après son élection, il est consacré comme souverain pontife et patriarche.

Le 5.ᵉ, « de sede magistrali, » établit les priviléges attachés au siége de l'Ordre dans le palais magistral.

Le 6.ᵉ, « de principe magistrali; » cette dignité est la première après celle du grand-maître.

Les 7.ᵉ, 8.ᵉ, 9.ᵉ et 10.ᵉ, qui portent pour titres : « de concilio privato, de magno concilio, de concilio magistrali, de conventu magistrali, » traitent des diverses espèces d'assemblées ou chapitres de l'Ordre, et des motifs de leur convocation.

Les fonctions intérimaires attribuées au délégué et au régent sont le sujet des 11.ᵉ et 12.ᵉ, « de delegato, de regente. »

Les 13.ᵉ et 14.ᵉ, « de curia præceptorali, » de curia synodali, » traitent des devoirs du primat et des coadjuteurs généraux.

Le titre des chapitres suivans suffit à en faire connaître le sujet; ils se rapportent aux fonctions spéciales attribuées aux fonctionnaires de l'Ordre.

15. « De magno senescallo. »
16. « De magistrali secretario. »
17. « De magno comite stabuli. »
18. « De magno maris præfecto. »
19. « De magno priori generali. »
20. « De magno hospitalario. »
21. « De magno cancellario. »
22. « De magno thesaurario. »
23. « De legationum generali præfecto. »
24. « De comiciis statutariis. »
25. « De magnæ crucis decoratione. »
26. « De magnis prioratibus vel linguis. »
27. « De institutionis consiliis. »
28. « De coadjutoriis. »
29. « De ballivatibus. »
30. « De commendariis. »
31. « De conventibus. » On trouve dans ce chapitre la formule des sermens prêtés par le récipiendaire, et qu'il signe de son sang; ils se rapportent à six points principaux : l'obéissance, la pauvreté, la chasteté, la fraternité, l'hospitalité, le service militaire, qui astreint le Templier à consacrer « son épée, sa force » et sa vie » à la cause et à l'honneur de la religion chrétienne, de l'Ordre et de ses membres, au recouvrement de la Terre-Sainte et des possessions du Temple[1].

[1] M. Raynouard (Mon. relatifs à la condam. des Tem-

Les chevaliers doivent faire preuve de quatre degrés de noblesse pour être reçus au nombre des novices; mais le grand-maître a le droit de les conférer « ex auctoritate magis- » trali. »

Après leur réception, les chevaliers doivent, autant que leurs facultés le leur permettent, faire un pélerinage à la Terre-Sainte et au lieu du supplice de Molay.

32. « De abbatiis. » Il est parlé, dans ce chapitre, des chevalières professes, qui sont soumises à une règle rédigée en 1451.

33. « De postulantiis. »

34. « De initiationis cœtibus. » Les degrés d'initiation sont au nombre de cinq : 1.° les simples initiés, 2.° les initiés intimes, 3.° les adeptes simples, 4.° les adeptes orientaux, 5.° les adeptes ou frères du grand aigle noir de saint Jean l'Apôtre.

pliers) donne cette formule du serment prêté par les anciens Templiers, et qu'il dit avoir été retrouvée dans les archives de l'abbaye d'Alcobaza en Arragon : « Juro » me verbis, armis, viribus et vita defensurum myste- » ria fidei, unitatem Dei; promitto submissionem gene- » rali magistro Ordinis et obedientiam; ad bella ultra- » marina proficiscar quoties opus fuerit. Contra reges et » principes infideles præstabo omne subsidium; a tribus » inimicis, si infideles fuerint, licet solus non fugiam. » — Henriquez, *Privilegia Ordinis cisterciensis.*

35. « De cooptationibus. »

36. « De vestitu. »

37. « De honoribus. »

38. « De beneficiis et mansis. » Selon ce chapitre, le revenu des chevaliers pourvus d'un bénéfice se compose du vingtième du revenu total du bénéfice.

39. « De titulis. »

40. « De subscriptionibus. »

41. « De stylo cancellariæ. » On trouve dans ce chapitre les noms des mois du Temple, qui sont : hisan, tab, sivan, tammaz, oab, elul, tischri, marschevan, cisleu, tabeth, schebeth, adar (qui, dans les bissextiles, est nommé veadar). L'année des Templiers, calculée sur les révolutions lunaires, commence à Pâques, selon ce que dit l'Exode, XII, 2. Ils ont deux chronologies : la première qui date de la fondation de l'Ordre, en 1118 ; la seconde qui compte 9,000 ans avant son établissement.

42. « Articuli generales. »

43. « De formulis litterarum magistralium, » diplomatum, etc. »

Pour ce qui est des croyances religieuses professées par les Templiers modernes et présentées par eux comme l'exacte tradition de l'ancien Temple, elles se trouvent détaillées dans une curieuse publication qui parut en

1835, sous le titre de : *Recherches historiques sur les Templiers et sur leurs croyances religieuses*, par J. P., ancien élève de l'école polytechnique, in-8.°, Paris, Delaunay.

Selon l'auteur de cet ouvrage, qui annonce avoir reçu des chefs actuels de l'Ordre les renseignemens les plus précis sur son symbole religieux, le christianisme primitif ou johannite était la religion des anciens Templiers, comme il est encore celle des Templiers de nos jours. Ses doctrines, transmises à Hugues de Payens, fondateur de l'Ordre, par le pontife-patriarche Théoclet, soixante-septième successeur de l'apôtre Jean, ont été depuis lors suivies sans altération par tous les grands-maîtres du Temple, dépositaires des Evangiles, des Epîtres de saint Jean, et du Léviticon, qui en renferment les préceptes.

Ils peuvent se résumer aux points de doctrine suivans :

1.° Dieu est de toute éternité; il est tout-puissant, tout parfait.

2.° Tous les élémens de la nature sont co-éternels de Dieu.

3.° Dieu est l'ame de la nature. Il n'a créé que les modes d'existence des corps.

4.° Il est formé de trois attributs ou puissances : le Père, qui est l'être; le Fils ou l'action; le Saint-Esprit ou l'intelligence. Leur

réunion est Dieu ou la puissance universelle, qui est infinie, une et indivisible.

5.° Le principe d'animation de tous les êtres rentre, à leur dissolution, dans l'immensité de Dieu. L'ame est immortelle, et reçoit dans l'autre vie le prix ou la punition de ses actes durant son union avec le corps.

6.° La révélation divine a seule pu élever l'homme à la compréhension de la Divinité.

7.° L'origine de la révélation première est inconnue; toutefois les patriarches et les prophètes en ont été les organes.

8.° Jésus-Christ, fils de Dieu, a été envoyé sur la terre pour accomplir la révélation. Il est mort sur la croix pour sceller la loi divine apportée aux hommes. Son esprit lui a survécu, et se communique aux fidèles qui reçoivent le pain et le vin eucharistiques.

9.° Jésus a institué père de son Eglise le disciple bien-aimé, l'apôtre Jean; les successeurs de celui-ci sont chargés légitimement de gouverner l'Eglise par le ministère des évêques et des prêtres.

10.° Jésus a fait et pu faire des miracles.

11.° Il a institué trois sacremens: le baptême, l'eucharistie et l'ordre. La confirmation, la pénitence, le mariage et l'extrême-onction sont d'institution apostolique.

12.° Les prêtres et les évêques peuvent contracter mariage.

13.° Le prêtre peut, au nom de Jésus-Christ, absoudre le fidèle de ses fautes. La sincère contrition et le ferme propos de réparer le mal qu'il a fait, suffisent au pénitent, même sans confession orale.

14.° La résurrection de Jésus est un fait de tradition seulement, non de foi, parce que saint Jean, dans son Evangile, ne s'explique pas positivement à cet égard.

15.° La croyance a pour base la tradition et l'Ecriture. La tradition comprend la doctrine orale, les lois de discipline, les rites et les usages transmis d'âge en âge depuis l'établissement de la religion. L'Ecriture embrasse tout l'ensemble des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Cette courte citation suffira pour faire connaître les croyances religieuses des Templiers modernes. Quant à ce qu'ils affirment de l'identité de ces principes avec ceux de l'ancien Temple, il est permis d'en douter encore, même après avoir examiné les argumens produits par l'auteur des *Recherches historiques*, et par ceux de deux autres ouvrages publiés vers le même temps par la cour apostolique du Temple: *De l'Eglise chrétienne primitive et du*

christianisme romain de nos jours. Paris, 1833. — *Jérusalem et Rome.* Paris, 1834.

Pour compléter ce que nous avions à dire sur ce point, nous ajouterons à ces citations celle des principaux ouvrages publiés sur les Templiers modernes, qui n'ont point été mentionnés dans les chapitres précédens.

Discours prononcé à Paris, dans une séance extraordinaire de l'ordre des Templiers, le 3 *thebeth* 708 (2 décembre 1826), par le baron d'Henin de Cuvillers. In-8.°, Paris, Delaunay.

Ordre du Temple : Déclaration individuelle. In-8.°, impr. de Decourchant, à Paris, 1827.

Les Templiers de 1830, ou *Exposition des Doctrines religieuses, morales et politiques des Chrétiens primitifs ou johannites, connus sous le nom de Templiers*, avec un précis historique de cette secte considérée comme société religieuse, association politique, et comme ordre de chevalerie, par L.-T d'Asfeld. In-8.°, Paris, 1830.

Discours sur l'Histoire civile et religieuse de l'ordre du Temple, prononcé le 13 janvier 1833, pour l'inauguration solennelle du local consacré au culte des chrétiens primitifs, par F.-A.

Barginet, de Grenoble. In-8.°, Paris, Guyot, 1833.

Doctrine de la haute Initiation du Temple, révélée dans une série de leçons faites au grand convent métropolitain de l'Ordre, par M. l'évêque du Nivernais, précepteur du grand convent. In-8.°, Paris, Tillard, 1833.

Militia Templi, ad majorem Dei gloriam. *Rapport ministériel au Grand-Maître.* In-8.°, Paris, Moessard, 1833.

Histoire de la Condamnation d'un Templier en 1832. In-8.°, Paris, Moessard, 1833.

Militia Templi, ordre du Temple. In-8.°, Paris, Moessard, 1834.

Anniversaire du Martyre de Jean-le-Précurseur. Discours prononcé le 26 juin 1834 à l'église des chrétiens primitifs, par Julien Rebière. In-8.°, Paris, Carpentier, 1834.

Réflexions d'un ancien Templier. Paris, Duverger, in-8.°, 1836.

Les Templiers (1313), par M. J. Brisset. 2 vol. in-8.°, Paris, Dupont, 1837.

Histoire curieuse de la Démission d'un Grand-Chancelier de l'ordre du Temple, grand-comte, ministre de l'Ordre, et vénérable doyen de la grande maison métropolitaine d'initiation, en l'an de l'Ordre 718, et de N. S. J.-C. 1836. In-8.°, Paris, Moessard, 1837.

Ordre du Temple. Manifeste du grand Convent central et primitif de l'Ordre. Déclarations et Décrets. In-4.°, Paris, Moessard, 1837.

Ordre du Temple. In-8.°, 1 feuille et demie, Paris, Chassaignon, 1837.

Actes du Convent général de l'ordre du Temple tenu à Paris en 1836 et 1837. In-18, Paris, Chassaignon, 1837.

Lettre aux soi-disant Membres du Conseil général d'administration de l'ordre du Temple, faisant suite à l'Histoire curieuse de la Démission du Grand-Chancelier de cet Ordre en 1836. In-8.°, Paris, Moessard, 1837.

Ordre du Temple. Lettre du G.-M. à M. le chevalier Jules de Chab., imprimée par ordre de son altesse le prince délégué, pour être envoyée à tous les membres de l'Ordre. In-4.°

Chassaignon. Signé *F. Bernard, Raymond;* datée aux Pyrénées le 5 octobre 1837.

Ordre du Temple. A la plus grande gloire de Dieu. Bernard Raymond, par la grace de Dieu et le suffrage des frères, grand-maître de l'ordre du Temple et patriarche, à tous ceux qui ces présentes verront. In-4.°, Chassaignon, Paris, 1838.

Ordre du Temple. Rapport fait au Conseil d'administration générale de l'Ordre par M. le grand-sénéchal, au sujet des bulletins publiés par la faction dissidente. In-4.°, Paris, Chassaignon, 1838.

Ordre du Temple. Grand Convent magistral pour la commémoration du martyre et la cérémonie funèbre en l'honneur du grand-maître Bernard Raymond. Procès-verbal de la séance du 8 juin de l'an de N. S. J.-C. 1838. In-18, Paris, Chassaignon.

A la plus grande gloire de Dieu. Statuts généraux de l'ordre du Temple, votés et décrétés par le convent général assemblé en 1838 et 1839. In-18, Paris, Chassaignon.

Ordre du Temple. A. M. D. G. Magistropo-

lis, le 28 sivan 721 (1839). *Décret du Convent général du 8 juin* 1839 (26 *sivan* 721), publié par le ministre grand-précepteur de l'Ordre. In-4.°

Cette pièce, qui est d'un haut intérêt, en ce qu'elle fait connaître les dissensions intestines auxquelles font allusion quelques-uns des derniers ouvrages qui viennent d'être cités, m'a été communiquée par l'un des chefs de l'Ordre, M. le commandeur de..... Les détails curieux qu'elle renferme m'engagent à la transcrire ici, comme dernier complément des documens qui précèdent, et comme renfermant la profession de foi des Templiers quelques mois avant la mort de sir Sidney-Smith, leur dernier grand-maître (26 mai 1840).

« ORDRE DU TEMPLE. A. M. D. G.

» Magistropolis, le 28 sivan 721.

» Le ministre de l'Ordre, grand-précepteur, chargé *ad interim* du porte-feuille de la secrétairerie magistrale, en exécution des ordres qui lui ont été donnés, a l'honneur d'annoncer à S. T. N. et T. D. F.......... que le convent général, dans sa séance du 26 sivan 721 (8 juin 1839), a rendu un décret promulgué par M. le régent, et dont la teneur suit :

« Le convent général, voulant de nouveau » faire connaître les principes qui régissent » l'ordre du Temple, sur le rapport de sa commission,

» A décrété ce qui suit :

» Article 1.er L'ordre du Temple est une » institution chrétienne, chevaleresque, religieuse, hospitalière, et tolérante. Sa morale » est celle des saints Evangiles, base de toute » vérité.

» Le grand-maître et le primat de l'ordre du » Temple ne peuvent être choisis que parmi » les chevaliers qui professent la religion catholique, apostolique et romaine.

» Art. 2. L'ordre du Temple est cosmopolite, et demeure étranger à la politique des » gouvernemens chez lesquels il est établi.

» Il est indépendant de toute autre association et distinct de toute autre société, quels » que soient son but, sa forme et sa dénomination.

» Art. 3. L'élévation aux honneurs de la chevalerie est le complément de l'initiation donnée par l'Ordre.

» Art. 4. Nul ne peut être élevé aux honneurs » de la chevalerie du Temple, s'il n'est libre » et de mœurs irréprochables, et s'il n'est admis par la cooptation de ses frères, en pre-

» nant l'engagement de se soumettre aux lois, » statuts et règlemens de l'Ordre.

» Au pouvoir exécutif de l'Ordre, seul, ap- » partient le droit de délivrer les diplomes de » chevalier.

» Art. 5. Il entre dans le but de l'ordre du » Temple de propager la civilisation, l'ins- » truction, les lumières, et les saines doctri- » nes, en offrant aux hommes honorables, aux » notabilités et aux capacités de tous les pays » où l'on professe le christianisme, un lien et » un moyen de communication; comme aussi » de rattacher la chaîne des temps antiques » aux temps modernes, en perpétuant, dans » la société, les souvenirs des sentimens d'hon- » neur et des nobles principes de la cheva- » lerie.

» Art. 6. La chevalerie supposant la no- » blesse, l'Ordre reconnaît comme noble tout » homme d'une bonne éducation vivant hono- » rablement ou exerçant une profession libé- » rale.

» Art 7. L'Ordre conserve son antique cri » de ralliement : Au Baucéan! au Baucéan! ses » antiques couleurs, blanc liseré de rouge, et » sa véritable croix. »

» Donné à Magistropolis le 26 sivan 721. »

» Le but de ce décret est de préciser les bases sur lesquelles est fondée la milice du Temple,

ramenée à son institut primitif; de distinguer les principes immuables de l'Ordre des articles réglementaires, qui peuvent varier à chaque session du convent général; et d'extraire du mystère de nos archives les principes et articles fondamentaux des statuts, lesquels, rendus publics, éclaireront les personnes étrangères au Temple sur le but et les moyens de notre sainte institution.

» Chacun sait que l'ordre du Temple a été, 1.° fondé en 1118, à Jérusalem, par le vénérable Hugues de Payens et huit autres chevaliers; 2.° reconnu par le pape Honorius IV; 3.° approuvé au concile de Troyes, en 1128, époque où le vénérable père saint Bernard lui a donné sa règle.

» Le grand-maître Jacques de Molay, prévoyant la catastrophe du XIV.e siècle, avait investi de ses pouvoirs Jean-Marc Larmenius, qui fut reconnu comme grand-maître immédiatement après la mort de Molay. Jean-Marc Larmenius donna, en 1324, la charte de transmission, que tous ses successeurs ont signée lors de leur avènement à la grande-maîtrise : l'Ordre n'a donc jamais été interrompu, et l'Ordre actuel se rattache au glorieux fondateur Hugues de Payens.

» Le dernier grand-maître avait voulu modifier les statuts et fausser l'institution, mais les

manifestes de 718 (1836) n'ont pas tardé à replacer l'Ordre sur ses antiques bases.

» Le secrétaire magistral espère que S. T. N. et T. D. F. appréciera l'importance d'une communication qui doit faire cesser toutes incertitudes. Il saisit avec empressement cette occasion de lui renouveler l'assurance de son affectueux dévouement.

» *Le ministre de l'Ordre, grand-précepteur, chargé* ad interim *du porte-feuille de la secrétairerie magistrale*,

» ‡ F. JEAN DE NORD-AMÉRIQUE. »

APPENDICE II.

RÉSUMÉ

DE LA RÈGLE MANUSCRITE

DE L'ORDRE DU TEMPLE,

D'APRÈS LES MANUSCRITS DE ROME, DE PARIS ET DE DIJON.

CHAPITRE PREMIER.

Règlemens d'admission.

Sauf quelques cas d'exception, comme l'admission *in extremis*, prévus par la règle (§ 58), la réception des nouveaux frères devait être

faite par le grand-maître en chapitre [1]. L'Ordre était sévère dans ses choix et dans ses épreuves. Il ne se contentait pas « d'esprouver » l'esperit pour savoir se il vient de Diex, » comme dit le § 5 de la règle : il imposait au candidat tous les travaux les plus pénibles du couvent [2]. On lui faisait tourner le moulin, chauffer le four, faire la cuisine, conduire les chameaux, garder les porcs, etc. (§ 127). Lorsqu'il demandait à manger, on le rebutait par de dures paroles, lui remontrant que sous l'habit qu'il voulait prendre, il ne rencontrerait que pauvreté, peines et privations. Si sa vocation résistait à ces épreuves, il était conduit devant le grand-maître, qui lui adressait sept questions auxquelles il devait répondre :

1.° Jures-tu de dire tout en vérité ?

[1] Dans le cas même où le maître avait reçu *in articulo mortis* un chevalier du siècle comme Templier, si celui-ci revenait à la vie, il devait faire de nouveau sa profession en chapitre, conformément aux Statuts (§ 58).

[2] Le mode d'initiation n'était pas le même dans tous les pays. En Portugal, par exemple, il différait entièrement de ce qui se pratiquait en France. Dans les dépositions des témoins, on voit que les cérémonies imputées à crime aux chevaliers du Temple se rapportent presque toujours aux chevaliers français à l'exclusion des autres.

2.° N'es-tu pas engagé dans un autre Ordre?

3.° N'es-tu pas marié ou fiancé?

4.° N'as-tu point de dettes?

5.° N'as-tu aucune maladie?

6.° N'es-tu pas prêtre?

7.° Es-tu fils de chevalier et de loyal mariage?

Le candidat qui avait célé la vérité sur un de ces points, était exclu de l'Ordre, et puni des peines dont il sera parlé plus tard (§ 122).

Quant à l'âge auquel on était admis dans le Temple, il paraît que l'usage ne fut pas toujours le même à ce sujet. On y admit d'abord, comme novices, des enfans en bas âge [1]; plus tard, les statuts nouveaux défendirent de recevoir dans l'Ordre quiconque n'était point assez fort pour porter les armes (§ 7).

Après l'examen dont il vient d'être parlé, le candidat était conduit devant le chapitre assemblé, et jurait entre les mains du grand-maître les vœux et les sermens suivans:

Vœux : 1.° d'obéissance;
2.° de chasteté;
3.° de pauvreté;
4.° de fidélité à la règle.

[1] Dans l'information rapportée par Dupuy, Guy-Daulphin, quatrième témoin, déclare avoir été reçu dans l'Ordre à douze ans.

Sermens : 1.° de recouvrer par les armes la Terre-Sainte ;
2.° de ne pas sortir du Temple pour entrer en un autre Ordre ;
3.° de n'écouter ni la médisance ni la calomnie (§ 127).

Le récipiendaire, étant ainsi lié vis-à-vis du Temple, recevait à son tour par la bouche du grand-maître les promesses de l'Ordre, qui formaient l'autre partie du contrat : « Toi et » ton père, et ta mère, et ton lignage, vous » êtes reçus communs aux biens du Temple, » et le Temple commun à vos biens. Tu auras » du Temple Salomon de pain assez, eau et » pauvre robe. »

Cet engagement réciproque était suivi de la remise du manteau blanc, signe distinctif de l'Ordre, que le nouveau chevalier recevait à genoux [1], tandis que les frères chantaient le psaume *Ecce quam bonum* et l'oraison consacrée par le rituel à cette cérémonie. A la fin de ces prières, le grand-maître relevait le chevalier, et, de même que le chapelain, le baisait sur la bouche [2]. Il lui expliquait ensuite les différen-

[1] Les vêtemens laïques du récipiendaire appartenaient de droit au Drapier (§ 64).

[2] Il est bien entendu que les détails de l'initiation rapportés ici sont exclusivement empruntés au texte

tes parties de la règle dont la connaissance lui était nécessaire, et lui disait de quelles peines ses infractions étaient punies. C'est ainsi que se terminait la cérémonie de la réception des nouveaux frères (§ 127).

On a déjà vu que, quoique le célibat fût un des vœux faits au Temple, l'Ordre admettait cependant, au moins en Europe, des frères engagés dans les liens du mariage. Le § 51 de la règle apprend à quelles conditions ils y étaient reçus[1]. Le chevalier marié qui voulait être admis parmi les Templiers, devait s'engager à leur laisser après sa mort une partie de ses biens; cette clause s'appliquait même à sa femme, qui devait souscrire un semblable engagement. Les motifs de cette étrange condition étaient que dans l'Ordre tous les biens étaient communs entre les frères (§ 122). Cette communauté était absolue pour les frères religieux (§ 127); elle devait être au moins partielle pour les frères mariés.

de la règle. Les imputations dirigées contre les Templiers dans le cours du procès, n'étaient justifiées que par les témoignages des accusés soumis à la torture.

[1] Les chevaliers mariés formaient une classe semblable aux tertiaires des Ordres mendians. C'est aussi à cette catégorie qu'appartenaient les papes et les rois affiliés à l'Ordre. Innocent III lui était attaché de cette sorte; Philippe-le-Bel et son neveu avaient en vain sollicité leur admission dans cette classe.

On voit dans les prohibitions nouvelles introduites dans la règle (§ 52) que, dans les premiers temps de l'Ordre, et sans doute pour étendre son influence et augmenter ses richesses, on y admettait des femmes sous le nom de sœurs[1]. Les abus qui résultèrent de cet usage en firent condamner la continuation par le § 52 déjà cité, qui porte : « Dames por so- » rors de ci en avant ne soient receues. »

C'est probablement aussi aux premières nécessités de l'Ordre, qu'il faut attribuer une coutume étrange, qui fut depuis imputée à crime aux Templiers, et que la règle rappelle dans son § 6. On veut parler de l'admission des excommuniés. Quand le grand-maître connaissait quelque chevalier frappé de cet anathème, il devait lui députer un Templier et l'inviter à s'engager sous les drapeaux de l'Ordre. S'il acceptait cette proposition, le Temple sollicitait pour lui une absolution qui devait être accordée sans peine, et il jouissait dès-lors des mêmes priviléges que les autres frères qui n'avaient point encouru de censures spirituelles.

[1] La déposition de Bergeron, au procès analysé par Dupuy, fait mention de sa femme, qui était entrée dans l'Ordre en même temps que lui. L'ordre de Malte avait imité plus tard cet exemple.

CHAPITRE II.

Règlemens hiérarchiques.

Si l'on en excepte le grand-maître, le sénéchal, le maréchal, et quelques autres des principaux dignitaires de l'ordre du Temple, il est difficile de déterminer exactement le rang qu'y tenaient les autres officiers. Le nombre s'en était accru avec les richesses de l'Ordre, qui n'avait pas voulu rester en arrière des autres puissances contemporaines. Cependant on trouve dans la règle plusieurs nomenclatures à l'aide desquelles on a pu former le tableau suivant, qui résume d'une manière aussi complète que possible l'organisation hiérarchique des Templiers.

Le grand-maître.
Le sénéchal.
Le maréchal.
Le sous-maréchal.
Les douze commandeurs :
du royaume de Jérusalem, trésorier de l'Ordre[1];

[1] Münter se trompe en disant que le trésorier de l'Or-

de la ville de Jérusalem;
d'Acre, amiral de la flotte;
de Tripoli;
d'Antioche;
de France;
d'Angleterre;
de Poitou;
d'Arragon;
de Portugal;
de Pouille;
de Hongrie :

chacun d'eux ayant sous ses ordres un maréchal de la terre; ceux de Tripoli et d'Antioche ayant de plus un drapier.

Le drapier.
Le sous-drapier.
Le confanonier.
Le turcoplier[1].

dre était toujours un frère servant. Une fonction aussi importante ne pouvait être confiée qu'à l'un des principaux officiers de l'Ordre. Selon un titre d'Odon, comte de Roussillon, l'entretien d'un chevalier coûtait à la fin du XIII.e siècle cent livres. Mathieu Pâris dit que le Temple pouvait entretenir à ses frais 9,000 chevaliers. Au taux de la monnaie actuelle, cette dépense représente la somme annuelle de 25,000,000 francs.

[1] *Turcopiliero baglivo conventuale della venerabile lingua d'Inghilterra, si dice da i Turcopli, i quali come si legge nell' istorie delle guerre fatte da i cristiani in*

Les commandeurs de maisons.

Les commandeurs des chevaliers.

Le commandeur de la viande, et, sous ses ordres, le frère queux, choisi parmi les sergens.

Les chevaliers.

L'infirmier.

Les chevaliers *a termine*[1].

Le chapelain.

Les écuyers.

Les écuyers *a termine*.

Le sergent confanonier.

Les turcoples.

Les sergens.

Les sergens *a termine*.

Le crieur.

Le grenetier.

Le frère de la monnaie.

Le ferreur.

Siria, erano cavalli leggieri. Statuti della sacra Religione. Borgo novo, in-fol., 1719. Dans le XVI.e siècle cette charge, qui avait été conservée dans l'ordre de Malte, fut incorporée par Grégoire XIII à celle de grand-maître. Les fonctions en furent alors remplies par le sénéchal.

[1] On donnait ce nom à ceux qui n'étaient engagés que pour un certain temps, à la différence des autres, dont les vœux étaient perpétuels. La Règle du concile de Troyes, art. XXXII, parle aussi des frères qui servent *a termine*.

Le jardinier.

Le frère de la grande vigne et les autres frères des métiers.

Les frères donats et oblats.

Les frères mariés [1].

Il faut expliquer maintenant quels étaient les devoirs et les droits attachés à ces diverses fonctions.

Le grand-maître jouissait d'une autorité aussi étendue que pouvait l'être celle d'un chef investi de son pouvoir par l'élection. Après avoir posé en principe (§ 4) que les frères doivent renoncer à leur propre volonté pour se dévouer au service de Dieu, la règle leur impose l'obligation d'obéir au grand-maître, et de répondre à tous ses commandemens : « Oil de par Dieu, » comme à celui qui le représente sur la terre (§ 27), et qui a les statuts *en sa discrétion* (§ 55) [2]. Sans le congé obtenu de lui, les chevaliers ne peuvent aller en ville ni château (§ 27). Il faut qu'ils l'obtiennent également pour recevoir ou donner les

[1] C'était en Europe seulement que l'Ordre admettait à l'affiliation des chevaliers engagés dans les liens du mariage.

[2] Le grand-maître s'intitulait *par la grace de Dieu*, depuis que Louis VII avait accordé ce titre à Bertrand de Blanquefort, cinquième grand-maître de l'Ordre.

moindres présens (§ 29); pour joûter, prendre le bain et se faire saigner (§ 58); pour avoir serrure ou loquet de sac ou de malle; pour recevoir et ouvrir une lettre (§ 27). Comme il hérite d'une partie des harnais des chevaliers morts, et des présens envoyés d'outremer quand le donataire meurt avant de les avoir reçus (§ 58), de même il dispose à son gré des chevaux et des armes des chevaliers (§ 23). Quand il se rend à Antioche ou à Tripoli, il peut prendre au trésor 3,000 besans, ou davantage s'il en a besoin (§ 58); mais, par respect pour le système hiérarchique, qui oblige le grand-maître envers le chapitre de l'Ordre[1], comme l'Ordre envers le grand-maître (§ 58), ce dernier ne peut, sans l'autorisation du conseil, recevoir aucun nouveau frère (§ 58); nommer aux dignités de l'Ordre (§ 58); prêter l'argent du trésor; donner, vendre, ni même recevoir terres, châteaux ou seigneuries; déclarer la guerre; traiter de la trève ou de la paix (§ 58). Il visite les commanderies, détermine les secours qu'elles doivent se fournir les unes aux autres (§ 58), et

[1] On trouve une autre preuve de la suprématie du Chapitre dans le § 122 de la règle, qui attribue en certains cas au Chapitre le droit de condamner le frère absous par le grand-maître.

fait tenir note, par son *escrivain sarrasinois* (§ 63), des joyaux donnés au Temple, et qu'il peut, à sa volonté, faire mettre en sa huche comme siens (§ 58).

A ces fonctions administratives du grand-maître il faut joindre les devoirs militaires dont il est spécialement chargé, et que l'on détaillera en parlant des règlemens stratégiques des Templiers. Il faut y ajouter pareillement les fonctions quasi-sacerdotales qu'il exerce à l'égard des chevaliers, dont il entend la coulpe ou confession disciplinaire, et dont il fixe la pénitence (§ 29).

On comprend qu'une aussi haute dignité devait être l'objet de bien des ambitions secrètes, et que l'élection qui la conférait ne pouvait en éloigner toutes les intrigues. Cependant le système électif établi par la règle avait été calculé de manière à ôter à la brigue autant de chances que possible. Voici ce que les statuts nous apprennent à ce sujet.

Quand le grand-maître vient à mourir, il est immédiatement remplacé par le maréchal de l'Ordre, qui tient son autorité jusqu'à l'élection du grand-commandeur ou vicaire-général du Temple. La nomination de ce chef provisoire, confiée aux commandeurs de province, est suivie de l'indication, faite par lui et le maréchal, du jour choisi pour l'élection du

grand-maître. Ce jour étant fixé, les Templiers se préparent, par des jeûnes et des prières [1], à l'œuvre importante à laquelle ils vont être appelés. L'heure venue, le convent et tous les commandeurs, exprès convoqués, s'assemblent après matines au lieu qui est indiqué. Le grand-commandeur, assisté des anciens de l'Ordre, ayant fait sortir de l'assemblée deux ou trois *prudhommes et saiges*, en choïsissent un pour commandeur de l'élection; rappelé dans le conseil, on lui fait part de ce choix, en lui ordonnant, ainsi qu'à tous les autres frères, de se choisir un compagnon, et en lui remontrant en même temps qu'il doit porter une égale affection à tous les membres de l'Ordre, et n'en favoriser aucun au détriment des autres. Là se bornent, pour la première journée, les opérations de l'élection.

Après avoir passé la nuit en prières, le lendemain, dès prime sonnée, l'Ordre se réunit pour entendre la messe du Saint-Esprit et les autres offices spéciaux indiqués par le rituel. Le chapitre général se forme de nouveau, et le grand-commandeur fait connaître le motif

[1] Le § 127 de la Règle impose à chaque frère l'obligation de réciter pendant une semaine deux cents *pater* chaque jour, pour le repos de l'ame du grand-maître défunt.

de sa réunion, enjoignant aux assistans de se prosterner à terre pour réclamer les lumières du Ciel. Ceci fait, le commandeur de l'élection et son compagnon sont appelés, et on leur ordonne, au péril de leurs ames et sur leur part du paradis, d'élire deux des frères qui meilleurs leur sembleront, sans écouter grace, haine ni amour. Ce choix, fait en secret par eux, étant proclamé, ces quatre électeurs en choisissent de même deux autres, « et cels six deux, et sont huict; et ces huict » deux, et sont dix; et ces dix deux, et sont » douze, en l'honneur des douze apôtres, et » ces douze élisent le frère chapelain pour » tenir le lieu de Jésus-Christ, dont la charge » est de garder les autres en paix et amour. » De ces treize électeurs, huit sont choisis parmi les chevaliers, et quatre entre les sergens; le chapelain ne peut être pris que parmi les prêtres; ils doivent être tous de nations ou de provinces différentes. Aussitôt après leur nomination, ils entrent dans l'assemblée, et requièrent du grand-commandeur les prières de l'Ordre en faveur des treize frères chargés de cette tâche délicate; après quoi ils prêtent serment de garder le plus profond silence sur l'élection, et de ne céder, dans leur choix, ni à la haine ni à l'amour; puis ils se retirent en quelque lieu secret pour remplir la mis-

sion qui leur est confiée. La simple majorité des suffrages détermine l'élection du grand-maître, dont le nom est proclamé dans l'assemblée générale. Il est digne de remarque que, pour conserver à tous les chevaliers l'image, au moins, de l'élection directe, qui dès avant le second siècle de l'Ordre avait été remplacée par les formes nouvelles qui viennent d'être exposées, le commandeur de l'élection, après avoir proclamé le choix des électeurs, s'adresse ainsi à l'assemblée : « Nous » nous y sommes accordés, biaus seigneurs : » en êtes-vous contents? » La règle, il est vrai, ne suppose pas qu'on puisse répondre autrement qu'elle le prescrit : « Oil (oui), de par » Dieu. »

Cette sorte de sanction populaire était suivie des sermens d'obéissance, prêtés d'abord par l'Ordre, puis ensuite par le nouveau chef qu'il venait de se donner, et que l'on portait en triomphe à la chapelle, au chant du *Te Deum*.

Les fonctions du sénéchal consistent à remplacer le grand-maître, particulièrement sous le rapport militaire : car nous avons vu que c'est au maréchal de l'Ordre qu'appartient le droit de le gouverner aussitôt après la mort du grand-maître.

Indépendamment de cette haute préroga-

tive, le maréchal de l'Ordre remplace le sénéchal, désigne les commandeurs d'outre-mer (§ 60), commande la garde du grand-maître, et a l'intendance des armes et des harnais.

Un des soins principaux du sous-maréchal est de conduire le drapeau de l'Ordre, que porte le confanonier, dont la nomination lui appartient en concours avec le maréchal (§ 60). Lorsque, dans les cas pressans, le maréchal prend lui-même la garde du baucéant [1], le sous-maréchal passe alors au commandement des turcoples.

Les fonctions des commandeurs de langues ou de provinces consistent à diriger l'administration de l'Ordre dans leurs circonscriptions respectives, et à en conduire le contingent en temps de guerre. Quelques-uns d'entre eux sont chargés de devoirs particuliers : ainsi le commandeur de Jérusalem, avec une escorte de dix chevaliers, doit conduire au *flum Jordain* ceux des pélerins que leur dévotion porte à le visiter (§ 62). Comme paiement de ce soin, la moitié du butin fait au-delà du fleuve lui appartient, l'autre moitié est réservée au commandeur du royaume (§ 62).

[1] Sur ce drapeau de l'Ordre, voyez la Note 7, à la fin du volume.

Il a aussi la garde de la vraie croix, qui suit le camp des chevaliers dans toutes leurs expéditions (§ 62).

Le drapier est chargé du soin d'approvisionner l'Ordre des habillemens et équipemens, dont on donnera le détail en parlant des règlemens stratégiques (§ 67).

Le confanonier accompagne le drapeau de l'Ordre, le baucéant[1], que gardent dix chevaliers. Il commande en outre les écuyers, et exerce sur eux la justice, qui, en son absence, appartient au sous-maréchal. Il est chargé de leur enseigner oralement la règle et les cas pour lesquels *ils peuvent estre fustés* (battus). Il a sous ses ordres le grenetier et la garde du camp; il conduit les troupes au fourrage, et surveille au camp la police des tables (§§ 73, 74).

Le turcoplier commande les turcoples, qui forment la cavalerie légère de l'Ordre, char-

[1] Indépendamment du grand étendard de l'Ordre, qui marchait avec le confanonier, on voit dans la règle que plusieurs officiers du Temple faisaient porter devant eux, selon l'usage des nations asiatiques, de petits drapeaux qui sont également désignés sous le nom de baucéant. Le sénéchal (§ 59), le maréchal (§ 60), les commandeurs de langues (§§ 62, 63), les commandeurs des chevaliers (§ 70), les chefs d'échelles (§ 70), jouissaient tous de ce droit.

gée d'éclairer la marche de l'armée, de faire les fourrages et d'escorter les convois.

Les commandeurs de maisons sont les chefs des établissemens particuliers de l'Ordre, tant en Europe qu'en Asie.

Les commandeurs des chevaliers paraissent avoir été des chefs militaires chargés du commandement d'une *échelle* ou escadron.

Le commandeur de la viande a l'intendance des vivres de l'armée; le soin des approvisionnemens lui appartient, comme celui des distributions, qui sont réglées par les statuts militaires.

Après ces officiers de l'Ordre, viennent les chevaliers, les écuyers, les sergens, et les autres frères compris dans la dénomination générale d'assemblée ou convent du Temple.

La nature de leurs fonctions est suffisamment expliquée par le nom même qui les désigne. Ce que quelques-unes ont de particulier sera indiqué dans l'analyse des règlemens militaires des chevaliers du Temple.



CHAPITRE III.

Règlemens militaires.

Ainsi qu'on l'a dit plus haut, la règle des Templiers renferme, avec ce qu'on pourrait appeler les statuts religieux, administratifs et politiques de l'Ordre, des règlemens militaires qui ne sont pas moins dignes d'intérêt. Cest cette partie de la règle que nous allons rapidement analyser.

Armes. Les Templiers ne paraissent pas avoir fait usage d'armes qui leur fussent particulières. Leur panoplie varia avec les lieux et avec les temps. Seulement on sait qu'étant sans cesse en guerre avec les Sarrasins, ils adoptèrent plusieurs de leurs armes, qui, dans la règle, sont désignées sous le nom générique d'armes turquoises. C'est d'eux qu'ils prirent l'usage de la plupart de leurs armes de jet, et notamment de la *lance à jecter* (djèrrid), qui est désignée dans le § 122 de la règle. Les masses d'armes, qui étaient aussi chez eux une des marques du commandement

(§ 59), l'épée, la lance, les couteaux d'armes (§ 67), l'arc et l'arbalète (§ 60), étaient leurs principales armes offensives. Il paraît toutefois que, du moins dans le premier siècle de l'Ordre, ses armes se distinguaient, par leur simplicité, du luxe qui brillait dans celles des chevaliers du siècle. La règle défend aux chevaliers de garnir de flammes et de banderoles leurs lances (§ 35), d'en peindre le bois (§ 122), et de polir leurs heaumes ou chapels de fer, à moins d'une permission expresse du grand-maître (ibid.) Leurs armes défensives sont énumérées dans le § 67 : ce sont un haubert ou heaume de fer, des chausses de fer, l'écu, la cotte, les épaulières, et les gants d'armes, les souliers de mailles [1], et le manteau de l'Ordre, que les chevaliers portaient blanc, les sergens et les écuyers brun (122).

Le maréchal avait l'intendance des armures et des harnais du Temple, comme aussi de ceux enlevés aux ennemis, à l'exception des arbalètes, qui, sans doute parce qu'elles étaient rares alors, appartenaient, par droit d'aubaine, au commandeur sur les terres de qui l'ennemi les avait perdues (§ 60).

[1] Il paraît que les fers doux de Bourgogne étaient déjà renommés à cette époque. Le § 60 porte que le maréchal est chargé de fournir l'Ordre d'acier pour les armes, et de fil de Bourgogne pour les cottes de mailles.

Chevaux. La principale force des troupes du Temple consistait, comme celle de toutes les armées de cette époque, dans la cavalerie, dont elles étaient presque entièrement composées. Les nombreuses dispositions de la règle qui se rapportent à son organisation, témoignent de l'importance qui y était attachée.

Une sorte de haras ambulant, désigné dans les statuts sous le nom de haraz (§ 63), et sous celui de caravane des chevaux (§ 5), accompagnait l'Ordre dans toutes ses expéditions. Il était placé sous la surveillance du maréchal, qui en était responsable. La pesanteur des armes et du bagage que portaient les chevaliers, les obligeait de faire venir d'Europe les chevaux de guerre qu'ils montaient. Les turcoples seuls, qui formaient leur cavalerie légère, se servaient de chevaux arabes (§ 58). Indépendamment du haraz ambulant, il y avait au chef-lieu de l'Ordre un dépôt où étaient conduits, lors de leur débarquement, les chevaux et les mulets qui arrivaient d'outre-mer, et où, au retour des expéditions, les chevaux des chevaliers étaient ramenés pour être soignés par les écuyers (§ 58). De ce dépôt, le grand-maître pouvait tirer à son gré les chevaux nécessaires à son service, et ceux qu'il voulait offrir en présent *aux amis de la meson* (§ 58).

Le soin pris des chevaux se remarque dans plusieurs dispositions de la règle. Ainsi, sans congé exprès de son chef, nul chevalier ne pouvait lancer son cheval au galop (§ 122). Il lui était défendu également de monter sans selle et sans housse, de courir un pari, sinon de peu de valeur, comme d'une lanterne ouverte, d'une peau de mouton, etc. (§ 122); de joûter, sans en avoir obtenu la permission (§ 122). Il n'était pas permis de donner « par » préférence ou meilleur amour » la ration d'orge d'un cheval à l'autre, de leur lier durant la nuit les pieds avec des entraves, de leur attacher deux jambes ensemble pour les faire marcher l'amble, etc. (§ 122).

La règle du concile de Troyes, article XXX, avait fixé à trois le nombre des chevaux de chaque chevalier : un pour lui, un pour son écuyer, et un pour le bagage. Le § 67 de la règle du manuscrit de Dijon donne de ce bagage un détail qui explique comment plus tard un quatrième cheval dut être accordé aux chevaliers pour le transporter.

Sans parler des armes pesantes que portait chaque chevalier, il avait encore avec lui une gribeloire ou petite tente pour camper, un bassin à orge, une hache, une râpe, trois paires de besaces, deux sacs, trois couvertures de chevaux, un sac à paille, un drap de lit,

une étamine, un carpite (tapis) blanc et noir, deux longes de cuir, un treillis à serrer le haubert, deux sangles, un escuelier (sac à mettre les écuelles) en cuir, une toile pour la table, une cuiller, un chaudron, un couteau à pain, un canivet (petit couteau), deux chemises, deux braies (culottes), deux paires de chausses, une ceinture de cuir, un jupon à girons devant et derrière, une pelisse couverte, deux manteaux blancs, l'un orné de panne, l'autre sans panne, une cotte de mailles, une chape, un chapel de bonnet et un chapel de feutre (§ 67).

Campement. Avec l'attirail que traînaient à leur suite des troupes ainsi équipées, on conçoit que le camp devait être dressé chaque soir. Nous trouvons dans la règle de curieux détails à ce sujet.

Quand le grand-maître avait choisi l'emplacement du camp, il faisait arrêter le confanon ou baucéant, qui en devenait le centre (§ 68). C'était là que la chapelle était dressée pour recevoir la vraie croix, et la garde à laquelle elle était confiée. Des cordes tendues autour d'elle, formaient une barrière que les chefs seuls pouvaient franchir (§ 68). Autour, dès que les tentes du grand-maître, de la chapelle, du commandeur du pays, et celles des

vivres, étaient dressées, et que le maréchal avait fait le cri : « Hebergiez vous, seigneurs, » de par Diéu! » (§ 68) les chevaliers plantaient, en files parallèles, leurs gribeloires : c'est ainsi qu'on nommait les petites tentes en parallélogrammes dont l'usage leur était particulier. Aux chefs seuls étaient réservées les tentes rondes, dont la dimension était plus ou moins grande suivant leur grade. Les chevaliers devaient planter leurs gribeloires par échelle (escadron), de manière à conserver dans le campement l'ordre et le rang de bataille.

La cloche du camp (§ 68) était suspendue près de la chapelle, au milieu des tentes réservées aux prêtres, au commmandeur de la viande, au crieur, et au grenetier, qui campaient tous autour du confanon (§ 68).

Ensuite le maréchal faisait faire les appels (§ 60), en commençant par les hommes d'armes qu'il commandait; puis on criait : « Aux » livraisons, » et les frères y allaient, vêtus de leurs manteaux, chacun portant ses sacs, et menant avec soi ses écuyers (§§ 68, 122). Les heures et l'office étaient chantés après le repas du matin (§§ 68, 122); les vêpres et complies avant celui du soir, qui est désigné dans la règle sous le nom de collation, et après lequel un second appel était fait sous la surveillance du maréchal (§§ 68, 122).

Les fourrages, comme on l'a vu plus haut, étaient faits sous le commandement du confanonier, qui y conduisait de préférence les turcoples ou cavaliers légers, avec la moitié des écuyers, tous vêtus d'esclavines [1], pour ne pas être reconnus de loin par les Sarrasins (§ 122).

On voit dans le § 69 que, de crainte de surprise, les frères qui étaient au fourrage ou en embuscade ne pouvaient ôter à leurs chevaux ni la bride ni la selle, même pour leur donner à manger (§ 69).

Vivres. Le commandeur des viandes avait l'intendance des vivres de l'armée, et distribuait aux chevaliers, aux écuyers et aux sergens les rations qui leur étaient dues (§ 68).

Le grenetier avait la garde de l'orge destinée aux chevaux et aux mulets de la caravane (§ 68); il était également chargé de fournir aux chevaliers la paille sur laquelle ils couchaient dans leurs tentes.

Ordre de marche. Les cas d'alerte pendant le campement étaient prévus par les statuts. « Quand le cri lève dans le camp, dit la règle, » ceux qui sont proches doivent y courir; ceux

[1] Sorte de manteau de pélerin, de couleur brune.

» qui sont plus éloignés se rendent à la cha-
» pelle comme place d'armes (§ 68). » Quand le cri levait hors du camp, on ne pouvait y courir qu'avec la permission des chefs « mes-
» me pour lion ou beste dévorante » (§ 68), et lorsque le drapeau de l'Ordre s'y portait (§ 69). Dans les cas extrêmes, les frères gardés comme prisonniers pour des fautes disciplinaires, étaient armés et envoyés à l'ennemi (§ 122).

Si le matin était arrivé sans alerte, la cloche de la chapelle et le crieur éveillaient le camp. Les appels faits, on criait *le trousser*, c'est-à-dire l'ordre de serrer les bagages et de plier les tentes; puis *le monter*, ou l'ordre de monter à cheval (§ 69). Au signal donné par le grand-maître, l'Ordre se mettait en mouvement. D'abord marchait le turcoplier à la tête de ses turcoples, qui éclairaient la route et les flancs de l'armée. Il pouvait même mener avec lui jusqu'à huit chevaliers comme réserve; mais s'il en avait un plus grand nombre, ils devaient être conduits par un commandeur de chevaliers et un confanon (§ 72). L'avant-garde, ainsi formée, marchait en échelle, comme le reste de l'armée, et de temps à autre le turcoplier devait en détacher un cavalier, pour faire au maréchal le rapport de ce que

les éclaireurs avaient pu découvrir sur la route (§ 72).

Derrière cette cavalerie légère, marchaient les sergens armés d'épées, d'arcs, d'arbalètes, et de courtes javelines; vêtus d'un haliberion sans manicles (haubert sans manches), de chausses de fer sans avant-pied, et coiffés d'un chapel de fer (§ 67).

Les chevaliers venaient ensuite, disposés en échelle [1], marchant au pas et en silence, chacun d'eux précédé de ses écuyers et suivi de son bagage (§§ 69, 70). Durant la marche, il était défendu aux chevaliers de passer d'une échelle en l'autre (§ 70), et de se réunir deux ou trois pour converser (§ 69). Cet ordre de marche ne pouvait être changé qu'au passage des défilés, et sur le commandement des chefs (§ 70). Si un frère prenait la place d'un autre, la règle, pour éviter toute dispute, voulait que celui-ci, au lieu de la reprendre, allât la réclamer du maréchal, qui devait la lui faire rendre aussitôt (§ 122). S'ils traversaient une eau courante, ils ne pouvaient, sans congé des chefs, s'arrêter pour abreuver leurs chevaux,

[1] On a déjà donné l'explication de ce mot, qui est pris dans le sens d'escadron ou de peloton. Il était emprunté de la disposition même d'une troupe qui, en marchant par pelotons, représente la figure d'une échelle.

qu'autant que le baucéant lui-même s'arrêtait (§ 122). S'ils avaient besoin de s'écarter un peu, ils devaient se tenir sous le vent, à cause du sable et de la poussière, « dont ils » auraient faict ennui à la chevalerie » (§ 122).

Souvent, dans ces longues marches, on rencontrait quelques croisés égarés qui venaient se rallier aux troupes du Temple. Une sage prévoyance avait réglé que si cette rencontre avait lieu le soir, le chevalier errant serait placé devant un Templier, qui le surveillerait jusqu'au jour (§ 69).

Dans cet ordre, et à moins qu'une soudaine rencontre de l'ennemi n'en disposât autrement, les troupes du Temple marchaient jusqu'à l'heure de prime, qui était aussi celle de la halte. Cette partie de l'office des chevaliers était chantée en plein air et sous les armes, sans déplier la chapelle; après quoi l'Ordre reformait ses rangs, et le baucéant reprenant sa marche, tout le Temple le suivait (§ 69).

Ordre de bataille. La cavalerie du Temple était, comme on l'a vu plus haut, divisée en deux corps, les turcoples et les chevaliers. Quoique les premiers fussent employés plus spécialement comme éclaireurs, ils avaient une organisation semblable à celle des chevaliers, et formaient la première ligne de ba-

taille. Les uns et les autres chargeaient en échelles, chaque échelle, étant conduite par un commandeur, excepté l'échelle du grand-maître, qui était sous les ordres du maréchal (§ 60).

Les écuyers formaient une sorte de réserve, et étaient formés en échelle, en arrière de la seconde ligne de bataille, sous les ordres du confanonier. Devant celui-ci marchait au pas, et suivant la charge lentement, un turcople portant le baucéant, qu'entourait une garde de dix chevaliers. Il leur était défendu de s'en éloigner sous aucun prétexte; ils devaient seulement « grever les ennemis le plus bel qu'ils » pourront autour du confanon » (§ 70). Et comme le drapeau servait de point de ralliement à toute l'armée, on avait réglé, pour le cas où il serait abattu ou déchiré, que le commandeur de l'échelle au milieu de laquelle il était placé, devait porter « un confanon » ploié entor sa lance pour le déploier si mé- » saventure arrivait de l'autre, sans pouvoir » baisser cette lance pour férir » (§ 70).

Au reste, une même défense était faite à tous les frères de charger sans en avoir reçu l'ordre de leur chef, sous peine d'être mis à pied jusqu'au premier campement (§ 76).

De même, sans en avoir obtenu congé, les chevaliers, « por bleceure ou por plaie, » ne

devaient se retirer de la mêlée (§ 76). Les sergens non armés de fer, pouvaient seuls, quand ils étaient blessés, se porter en arrière de la ligne de bataille (§ 72).

Cette défense de quitter son rang sans congé, ne recevait d'exception que dans le cas « où un crestien alloit follement et les Turs » (Turcs) l'assailloient pour l'occire, le met- » tant en peril de mort » (§ 70).

On avait prévu le cas où le sort des armes serait contraire à la chevalerie du Temple. « Si » la crestienté torne à desconfiture, dont Diex » (Dieu) la garde, nul ne doit quitter le champ, » tant comme il y a confanon en avant, sous » peine d'être chassé du Temple à tout ja- » mais » (§ 70). Si la déroute était complète, les chevaliers devaient se rallier au drapeau des Hospitaliers de Saint-Jean, ou à ceux des autres croisés qui soutenaient encore le combat; et si ceux-ci étaient défaits, les frères pouvaient alors aller « là où Diex plaira » (§ 70).

Marine. Les fréquentes communications que le Temple entretenait avec l'Europe, d'où il tirait ses recrues, ses armes, ses chevaux et la plus grande partie de ses vivres, nécessitaient l'emploi d'une marine considérable. On ne voit pas cependant que l'Ordre en ait jamais possédé une bien importante, et l'on peut con-

jecturer de plusieurs passages de la règle, que c'était des villes maritimes de l'Italie qu'il empruntait les transports dont il avait besoin. Il n'y avait pas d'amiral du Temple; seulement, le commandeur d'Acre était tenu d'entretenir pour le service de l'Ordre quelques vaisseaux dont il avait le commandement (§ 61).

Invalides. Si l'on en excepte les chevaliers engagés seulement *a termine*, comme dit la règle, les Templiers étaient tous liés par des vœux perpétuels aux travaux militaires de l'Ordre. Même quand l'âge ne leur permettait plus de porter les armes, ils suivaient le Temple dans ses expéditions, afin de l'aider de leurs conseils comme prud'hommes. Ils rendaient alors leur épée et leur lance au maréchal, qui donnait à chacun d'eux, en échange de son cheval de guerre, « un roncin à l'au» blaine (cheval marchant l'amble) pour les » déduire. » « Ces viels hommes, disent les sta» tuts, doivent surtout prendre garde de fail» lir dans le boire et dans le manger, à celle » fin que les jeunes se mirent en eulx » (§ 122).

CHAPITRE IV.

Règlemens religieux.

Les dangers continuels dont l'existence aventureuse des Templiers était entourée dans leurs guerres contre un ennemi sans miséricorde, leur avaient fait considérer le martyre comme une des chances inévitables de leur profession. La règle (§ 1) fait un devoir aux frères d'être toujours disposés à en recevoir la palme, et c'est pour les y préparer qu'elle leur prescrit de nombreux devoirs religieux.

Il paraît qu'en outre du chapelain de l'Ordre, dont il a été parlé dans les règlemens hiérarchiques, il existait sous le même nom dans les troupes du Temple un certain nombre de prêtres attachés à l'Ordre, et jouissant de ses privilèges [1]. A en juger par les disposi-

[1] Dans les premiers temps de l'Ordre, les chevaliers étaient soumis pour le spirituel au patriarche de Jérusalem, et aux évêques dans le diocèse desquels ils résidaient. Ce ne fut qu'après que les chevaliers de l'Hôpital eurent obtenu du pape d'avoir des prêtres attachés spé-

tions du § 122, ils avaient une hiérarchie analogue à celle des autres Templiers; les simples chapelains portant, comme les écuyers, le manteau brun, et ceux qui étaient élevés à la dignité de l'épiscopat, portant le manteau blanc, « parce qu'ils sont chevaliers de sainte » Eglise. »

Une troisième classe d'ecclésiastiques est encore mentionnée dans la règle, celle des diacres, qui remplissaient près des principaux officiers de l'Ordre les fonctions d'aumôniers, leur récitant les heures et l'office, que bien peu d'entre ceux-ci eussent su lire eux-mêmes (§ 59). Le commun des chevaliers, à qui cette ressource était refusée, n'étaient astreints qu'à la récitation d'un certain nombre de pater, comme on l'expliquera tout-à-l'heure.

La révérence portée à ses fonctions avait fait accorder au chapelain des priviléges particuliers. Il pouvait raser sa barbe et porter des gants[1]; la meilleure robe close de

cialement à leur Ordre, que ceux du Temple commencèrent à avoir des chapelains, vers l'an 1168 environ. Münter.

[1] Le maçon de l'Ordre partageait seul avec le chapelain le droit de porter des gants (§ 122). C'était, au reste, un privilége que réclamaient tous les maçons, même ceux du siècle. Lors de la construction de la Chartreuse de Dijon, en 1383, le duc Philippe-le-Hardi, pour

la draperie lui appartenait [1]; à table, sa place était marquée à côté de celle du grand-maître, et il était servi le premier après lui (§ 121). Les pouvoirs spirituels qu'il tenait du pape étaient plus étendus que ceux accordés aux archevêques du siècle [2], et ne recevaient de restriction que dans quatre cas, réservés seuls au patriarche : le meurtre d'un chrétien, le combat entre croisés, les coups portés à un clerc, le parjure du prêtre qui s'engageait dans l'Ordre comme laïc (§ 121). Ces prérogatives étaient balancées par des dispositions sévères détaillées dans la règle : « Si le » chapelain est de mauvaise vie, dit elle, et » met discorde ou esclandre entre les frères, » il faut se délivrer de lui plus légèrement et » à moins de conseil que d'un autre frère : on » le mettra aux fers ou en prison perpétuelle, » etc. » (§ 122).

Si l'on s'en rapporte aux §§ 22 et 122 de la

récompenser l'activité des maçons qui y étaient employés, leur distribuait par douzaines des gants qu'il faisait venir de Flandre. Arch. des ducs de Bourgog.

[1] Les robes des autres frères étaient ouvertes par-devant pour qu'ils pussent ôter et remettre leurs armes sans se dévêtir (§ 121).

[2] Il pouvait célébrer la messe dans les lieux mis en interdit. Il avait le droit d'asyle dans sa maison, et pouvait être témoin dans sa propre cause.

règle, le rituel du Temple avait été calqué sur celui du Saint-Sépulcre, dont on avait cependant modifié quelques dispositions peu compatibles avec la vie errante de cette chevalerie religieuse.

Dès que la cloche du camp appelait les Templiers à la chapelle, ils devaient s'y rendre tous. « Le frère forgeron s'il parait le pied » d'un cheval, le boulanger ayant la main à » la pâte, le forgeron dont le fer était rouge » à la forge, » étaient seuls dispensés momentanément de cette obligation (§ 67). L'office, composé des heures canoniales, était entendu par les frères debout et à genoux (§§ 8, 122), à moins d'une permission expresse du grand-maître, chacun d'eux portant son manteau sur ses armes, et une chape par-dessus sa cotte de mailles (§ 121).

Aux matines, qui se disaient deux heures avant le jour, et durant lesquelles on pouvait, de crainte de froid, se couvrir la tête de son manteau (§ 122), ou porter une coiffe de nuit (§ 121), chaque chevalier devait réciter vingt-six pater, après quoi il allait visiter ses chevaux, et voir si ses écuyers avaient mis en ordre son harnais. Il se recouchait ensuite après avoir dit un pater, et se relevait à l'aube du jour pour entendre prime, la messe, tierce et none. Après l'office du matin, durant le-

quel ils devaient réciter cinquante-six pater (§ 122), en attendant les ordres du grand-maître, les chevaliers s'occupaient de vérifier l'état de leurs armes, préparaient des traits, ou se délassaient « de belles paroles et courtoisies » (§ 122).

Le soir venu, ils entendaient vêpres et complies en récitant dix-huit pater et de longues prières pour les morts (§ 45).

Aux repas, le chapelain bénissait la table et disait les graces, tandis que les chevaliers récitaient un pater debout et la tête découverte.

Les §§ 14, 16, 17, 56 et 122 de la règle font connaître la rigueur des abstinences et des jeûnes qu'elle prescrivait à tous les membres de l'Ordre, et qui leur avaient été imposés par le pape Innocent II au concile de Pise en 1134. Ils devaient s'abstenir de l'usage de la viande trois jours par semaine. Les malades eux-mêmes, à l'infirmerie, n'en recevaient point le vendredi. L'Ordre observait deux carêmes : l'un qui commençait le lundi avant le jour des Cendres et durait jusqu'à Pâques; l'autre qui commençait le lundi avant la Saint-Martin pour finir le jour de Noël (§ 77)[1].

[1] Pendant le premier de ces deux carêmes, les frères ne pouvaient prendre leur premier repas qu'après avoir

Trois jours avant la fin du premier, le jeudi-saint, le grand-maître lavait publiquement les pieds à treize pauvres, et leur donnait à chacun une chemise, une paire de braies, deux pains, deux deniers et deux souliers (§§ 58, 122). La règle ajoute que le chapelain doit bien prendre garde que ces pauvres aient les pieds nets, de peur que le maître, en les baisant, ne puisse avoir mal au cœur (§ 122).

Le soir du même jour on pratiquait au Temple une cérémonie qui doit être mentionnée ici. La cloche du camp ne devant pas sonner avant l'office de Pâques, les chevaliers étaient réunis à la chapelle au bruit d'une table battue par un diacre (§ 122). Le chapelain récitait la passion, après quoi les écuyers apportaient à boire à l'assistance, qui était encore à jeun. L'office achevé, les prêtres lavaient les autels avec du vin, qui, recueilli dans des coupes, était bu dévotement par les chevaliers (§ 122).

L'aumône était une des obligations les plus étroitement imposées aux Templiers. Le pain rompu et non achevé pendant le repas devait être donné aux pauvres (§ 18). Les vieilles robes des frères appartenaient de droit aux

ouï les vêpres (§ 122). Cette rigueur n'existait pas pour le carême d'automne.

lépreux (§ 58). Dans la distribution des vivres, la ration de viande pour deux chevaliers était calculée de manière à ce que du reste il y eût de quoi nourrir deux pauvres (§ 68). Quand le grand-maître mangeait au Temple, cinq pauvres y étaient nourris des reliefs de sa table; trois pour chaque commandeur, etc. (§ 122).

Le soin des malades est prévu par de nombreuses dispositions de la règle, qui seront mentionnées tout-à-l'heure. Avant d'entrer à l'infirmerie, ils devaient être confessés, et avoir reçu les sacremens de communion et d'extrême-onction (§ 77). Ils ne pouvaient en sortir avant d'avoir assisté à une messe d'actions de graces pour leur convalescence (§ 77).

On a déjà parlé de la coulpe ou confession disciplinaire qui se faisait au grand-maître, ou à son défaut, à tout autre membre de l'Ordre (§§ 27, 31). En outre, la confession sacramentelle, qui devait être faite au chapelain par tous les frères, est expressément ordonnée par le § 122 de la règle, duquel il semble résulter que cette confession générale était suivie d'une absolution donnée *universaliter*, ce qui servit sans doute de prétexte à l'un des chefs de l'accusation dans le procès de 1311. On voit au reste dans les procès-verbaux de l'inquisition de Toulouse que cette accusation

avait déjà été produite contre la plupart des sectes poursuivies par le saint-office. Toutefois, au concile de Vienne, cette imputation fut abandonnée par le pape, nonobstant les remontrances des Dominicains, qui, malgré leur ancienne amitié pour les Templiers, étaient devenus leurs plus ardens persécuteurs depuis l'établissement des chevaliers de saint Dominique, *cavalieri gaudenti*, qui prétendaient remplacer les chevaliers du Temple.

Au demeurant, cette institution de la confession disciplinaire était commune à la plupart des autres Ordres religieux. Les Hospitaliers de S.-Jean, les Teutoniques, les chevaliers de Calatrava, les Cisterciens, depuis 1254, etc., en pratiquaient également l'usage.

Indépendamment des peines spirituelles imposées dans ces confessions, la règle établit les cas dans lesquels la peine de la discipline devait être infligée aux pénitens. Elle était appliquée pour des fautes assez légères, comme de se présenter en public sans porter le manteau de l'Ordre (§ 122). Ce châtiment était infligé avec *une escorgée*, dit la règle, ou une ceinture de cuir. Le chapelain seul, quand il s'agissait de la discipline prescrite par la règle, avait le droit de la donner; tout autre prêtre, au contraire, pouvait remplir cet office

s'il s'agissait d'une simple pénitence religieuse (§ 122).

Un autre usage consacré par la règle est rappelé dans le même paragraphe : quand un frère était sur le point de traverser la mer pour retourner en Europe, il paraissait devant l'Ordre réuni dans la chapelle, et demandait pardon des fautes qu'il avait pu commettre contre chacun de ses membres, annonçant qu'il était prêt à subir la pénitence qu'il leur plairait lui infliger, et requérant le pardon de ses frères ainsi que l'absolution du chapelain (§ 122).

CHAPITRE V.

Règlemens moraux, civils et judiciaires.

Morale. La morale des Templiers, leur administration intérieure, et les formes judiciaires observées par eux à l'égard des membres de l'Ordre, ne furent pas attaquées par leurs accusateurs avec moins de violence que leur orthodoxie religieuse. Sans prétendre affirmer que les prescriptions de la règle sur ces divers sujets fussent toujours suivies avec une scrupuleuse exactitude, on ne peut s'empêcher de reconnaître cependant qu'elles témoignent d'un esprit bien différent de celui reproché au Temple par ses ennemis.

Le point capital de ces accusations, en ce qui touche la morale, était, comme on l'a déjà dit, l'imputation d'un crime infame et contre nature. Le relâchement général des mœurs dans ces temps reculés, est un fait que les témoignages de l'histoire ne permettent pas de révoquer en doute; mais on ne voit pas de raison pour supposer que les Templiers aient

été, sous ce rapport, plus corrompus que les autres troupes européennes jetées par les croisades sur le sol asiatique. Les textes de la règle justifient de sa sévérité.

Les frères qui s'étaient rendus coupables de ce péché, « si horrible qu'il ne doit être » nommé, » étaient exclus du Temple à jamais (§ 122). La justice ordinaire de l'Ordre ne les protégeait plus de ses formes régulières : le grand-maître les avait en sa discrétion, et les faisait mettre pour leur vie aux *gros fers*, quand il ne les contraignait pas à abandonner la Palestine (§ 123). Il faut bien remarquer aussi que dans tout le cours du procès, quoique des centaines de Templiers déposent de l'autorisation odieuse qui leur avait été donnée, *trois* seulement reconnaissent s'en être rendus coupables. Il est difficile de voir là autre chose qu'un désordre individuel.

La même rigueur de la règle se remarque dans deux autres textes : le premier ordonne aux chevaliers de fuir la société des femmes et le péril de leurs regards, de s'abstenir des baisers de mère, sœur, *et amie* (§ 53); le second, pour éviter les abus qui pouvaient résulter des relations même sacramentelles avec les femmes, interdit aux chevaliers de présenter comme parrains aucun enfant au baptême (§ 54).

On trouve dans la règle un article qui se rapporte peu aux reproches adressés à la sobriété des Templiers. « Si l'on donne, dit-elle, » de grandes et larges pièces de viande, ce » n'est pas pour que les frères et les sergens » s'emplissent le ventre, mais pour leur four- » nir les moyens de pratiquer eux-mêmes » l'aumône directement (§ 122). ». On verra tout-à-l'heure, touchant l'usage du vin, quelles étaient les sages prescriptions de la règle.

Pour fuir l'oisiveté, qui leur était strictement défendue, les chevaliers, quand ils avaient rempli leurs devoirs religieux et militaires, pouvaient s'exercer à certains jeux dont les statuts permettent l'usage tout en en prohibant les abus (§ 122).

Le tir à l'arbalète était un de leurs passe-temps favoris. Ils pouvaient y jouer « dix cou- » pons de chandelle sans plus, » et au besoin mettre en gage la corde de rechange de leur arme, pourvu qu'elle fût dégagée avant la nuit (§ 122). Les jeux de dames et d'échecs étaient sévèrement interdits (§ 122).

La chasse, à cause des dangers qu'elle entraînait en pays ennemi, était interdite aux Templiers. Il n'y avait d'exception que dans le cas où les lions, « qui circuitent pour dé- » vorer, » s'approchaient du camp (§ 35). Toutefois le gibier et les poissons dont ils

pouvaient s'emparer fortuitement leur appartenaient, à la charge de les remettre au commandeur de la viande, qui en faisait la distribution entre les frères (§ 122).

La règle, pour éviter de sanglantes querelles, et maintenir dans l'Ordre une fraternelle concorde, défendait aux chevaliers de « jurer, » payenner, crier, dire laides paroles, » leur ordonnant, au contraire, de se faire entre eux « toutes courtoisies et belles paroles » (§ 122). La médisance n'était pas moins sévèrement condamnée: il fallait garder toute réserve dans ses discours, et si l'on entendait quelques paroles méchantes, les faire cesser ou quitter la place, « sans livrer les oreilles de son cœur » au vendeur de l'huile (§ 33). »

L'esprit de renoncement aux biens temporels avait fait passer en proverbe, au Temple, que « homme religieux qui a maille ne vaut » maille » (§ 122). Il était défendu aux frères d'avoir aucun argent en propre [1]; celui qui mourait laissant un pécule était enseveli, comme les esclaves, en terre profane (§ 122). Il était pareillement interdit, même au grand-

[1] C'était pour assurer l'observation de cette défense, qu'il était défendu aux chevaliers d'avoir « loquet ou » sereure (serrure) en sac ne en malle » (§ 29).

maître, de faire aucune commandise (dépôt) d'argent entre les mains d'un tiers (§ 122).

Comme tout était en commun au Temple, les frères ne pouvaient disposer de rien sans l'autorisation du chef. Même pour donner un *canivet* d'Angleterre ou d'Antioche, ils devaient obtenir sa permission, comme aussi pour toucher, sous quelque prétexte que ce fût, à la besace d'autrui (§ 122).

On a déjà dit que le Temple prenait soin des chevaliers que l'âge ne rendait plus propres au service militaire. La règle ordonne de les entourer de respect et d'honneurs; ceux qui suivent les expéditions doivent être consultés, comme étant les sages et les prud'hommes de l'Ordre (§§ 43, 112).

Un même sentiment de respect pour la faiblesse avait fait ordonner que les chevaliers qui ne pourraient se guérir à l'infirmerie seraient reconduits en Europe (§ 58).

Ceux qui étaient atteints de maladies dangereuses étaient séquestrés dans des chambres ou des tentes séparées (§ 77), et confiés aux soins de l'infirmier, des mages et des physiciens appointés par le grand-maître. Pour assurer davantage le bien-être des malades, l'infirmier jouissait d'une autorité définie par les statuts : il avait sous ses ordres la bouteillerie, la cuisine, le jardin, la gélinerie et la

porcherie (§ 77). En même temps, et pour s'assurer que son zèle ne pourrait aller trop loin, il lui était interdit de faire faire aucune amputation que de l'avis du chef de l'Ordre, qui devait tenir la main à ce que les malades fussent servis de « viandes, chairs, oiseaulx » et blanc mangier propres à les rendre à la » santé » (§§ 44, 122). Et comme la nourriture de l'infirmerie était plus recherchée que celle du Temple, on avait réglé, à cause de la communauté qui était le caractère propre de l'Ordre, que le compagnon du frère placé à l'infirmerie, quoique bien portant lui-même, serait traité comme le malade, et servi à trois mets, au lieu d'un seul qui lui était dû (§ 68). On voit, dans le § 77, que l'infirmier ne pouvait servir à ses malades « fèves, lentilles, » ail, choux *sinon floris*, bœuf, truie, chèvre, » bouc, anguilles, fromage, etc., » et qu'il devait leur demander chaque jour quels mets il leur plairait davantage de manger. Au sortir de l'infirmerie, les chevaliers, avant de reprendre leur rang dans l'armée, devaient, comme on l'a déjà vu, assister à une messe solennelle célébrée pour eux par le chapelain de l'Ordre.

Usages civils. Les usages civils des Templiers

sont détaillés longuement dans divers chapitres de la règle.

On peut juger de la pauvreté primitive de l'Ordre par les dispositions qui se rapportent à l'indemnité due au chevalier *a termine* qui venait à perdre son cheval à la guerre. La maison, dit le § 48, lui en paiera le prix si elle en a les moyens; mais à l'expiration de son terme, il en laissera la moitié à l'Ordre, par charité. On en trouve une nouvelle preuve dans le § 14, qui ordonne aux chevaliers de manger deux dans la même assiette, « por » mesaise (rareté) d'écuelles. »

C'était pour fournir à ses besoins, que la rançon des prisonniers avait été réglée par un tarif, qui en fixe le minimun à 100 besans et le maximum à 1,000 (§ 61), et que le luxe des vêtemens, qui était alors un goût universel, était remplacé au Temple par une rigoureuse simplicité. Les habillemens des chevaliers devaient être faits de telle sorte qu'on pût les mettre et les ôter rapidement (§ 9). Si dans la distribution des robes un frère choisissait la plus belle, on devait la lui reprendre, et lui donner la moins bonne (§ 9). Au lieu de chaînes d'or à attacher le manteau, ils faisaient usage de laes de cuir propres à résister à la fatigue (§ 121). Il était défendu également de coucher sur un matelas, de couvrir d'esclavine

ou de tapis la paillasse, et de porter un chaperon de tête (§ 122) et des souliers à becs, *poulaines* (§ 11). Tous les chevaliers devaient dormir vêtus, une lampe brûlant près d'eux, et prêts à prendre les armes au premier signal (§ 11). Pour éviter des soins superflus, il leur était enjoint de porter les cheveux courts et la barbe longue (§ 11).

Les repas se prenaient en commun, sans places marquées, sinon pour le grand-maître et le chapelain (§ 77), sur des tables auxquelles s'asseyaient, sans se mêler, les chevaliers et la *masnée* [les écuyers et les sergens (§ 122)], dès que la cloche avait cessé de sonner, et après avoir récité les prières d'usage, qui se composaient de trente pater pour les vivans, trente autres pour les morts, et un pater récité debout, tandis que le prêtre bénissait le repas (§ 122). Pendant sa durée, une lecture était faite aux frères, qui l'écoutaient en silence (§ 13, 20). Le grand-maître seul pouvait manger à une table séparée, quand il avait invité un homme du siècle, s'il venait de chevaucher ou de se faire saigner (§ 58). Après la bénédiction de la table par le chapelain, nul ne pouvait la quitter avant la fin du repas, à moins, dit la règle, « que le nez lui saigne » ou que cri se lève » (§§ 67, 122). Pour conserver une juste égalité dans les distributions,

les écuyers servaient les chevaliers « par mê- » me mesure » de bœuf ou de mouton, à leur choix, les jours gras; d'herbages, d'œufs, de poissons salés et de fromage les jours maigres : les dimanche, mardi et jeudi, ils devaient recevoir, en outre, du poisson frais « de » fleuve ou de mer » (§§ 77, 122). Et, comme les mêmes mets ne pouvaient plaire également à tous, chacun pouvait partager et échanger sa part « autant que son bras pouvait s'éten- » dre » (§§ 77, 122)[1].

Le vin était tempré (mélangé) d'eau (§ 19), aussi bien celui des chevaliers que celui de la masnée (§ 122), et leur était servi par mesure dans des hanaps dont ils se servaient en commun (§ 77), à la réserve du grand-maître et du chapelain, qui buvaient chacun dans un hanap particulier (§ 77). On ne voyait sur la table ni « phioles, ni copes de verre, » dont l'usage n'était permis qu'à la table de l'infirmerie (§ 77). Quant à la mesure des rations, il paraît qu'elle n'était pas la même pour tous : « deux écuelles de chevalier en font trois de

[1] On ne voit pas dans la règle quel était le nombre des repas servis aux Templiers. On pourrait inférer du § 78 qu'ils en faisaient quatre au moins : car on lit que les frères qui ont été saignés feront trois repas par jour seulement.

» turcople; deux de turcople en font trois de » sergent » (§§ 68, 122). La mesure du vin, les jours maigres, était le double de celle des jours gras (§§ 68, 122).

La règle prévoit le cas où quelque prud'homme du siècle avait été invité à dîner par le grand-maître, ou un frère de l'Ordre. Dans ce dernier cas, il fallait en prévenir à l'avance le commandeur de la viande, qui devait envoyer de la bouteillerie et de la cuisine de quoi faire honneur à l'hôte du chevalier *a plente* (avec abondance). Comme on avait voulu étendre cette hospitalité jusqu'aux animaux, la règle défend formellement aux frères d'introduire à table « ne chien ne oisel » pour leur donner à manger le pain du Temple, et les faire boire dans leurs hanaps (§§ 68, 122).

Les frères condamnés à tenir la pénitence de l'Ordre, mangeaient à terre, aux pieds du grand-maître, sans nappe et sur le pan de leur manteau (§§ 58, 122). Ils devaient se tenir ainsi en silence, sans rire ni jouer, et attendre que le maître, par charité, ajoutât à leur maigre pitance une part de sa viande : pour quoi faire, dit la règle, on met à son écuelle quatre rations au lieu d'une (§ 77). Et comme les chats et les chiens venaient souvent incommoder le pénitent dans son humble posture, il lui était permis de les chasser,

comme aussi de se retrancher derrière un banc « por se garder de laidure (§ 122). »

Justice. Il n'y avait pas assez de fixité dans les règles de la justice du Temple, pour que son administration ne fût pas mêlée de bien des abus. Ainsi l'autorité du grand-maître y tenait souvent lieu de loi [1], et l'on voit que dans plusieurs cas les statuts consacrent en principe que les peines doivent être graduées en considération, non-seulement de l'offense qu'il s'agit de punir, mais encore du plus ou moins d'estime dont l'accusé est digne : « on » fera au prud'homme la grande faute petite, » disent-ils, et la petite grande au mauvais » frère » (§ 122).

La dénonciation fraternelle servait le plus souvent de base aux poursuites. Quand un Templier découvrait qu'un de ses frères avait failli, il devait, « avec pitié fraternelle, » lui imposer une légère pénitence; s'il ne voulait s'y soumettre, l'autre appelait alors un second frère pour sanctionner son jugement. Si le chevalier pris en faute se refusait encore à la reconnaître et à en faire pénitence (§ 32),

[1] Les statuts font mention d'un chevalier qui avait nié au maître une jatte de beurre, et que celui-ci expulsa de l'Ordre pour cette faute légère (§ 123).

alors celui qui l'avait découverte devait, à la première réunion du chapitre hebdomadaire, dont on fera connaître tout-à-l'heure les attributions, se lever, et révéler la faute dont il réclamait la punition. L'accusé s'avançait la tête nue vers le grand-maître, et exposait sa défense, soit, ainsi que le prévoit la règle, en rétorquant l'accusation contre le dénonciateur, soit en cherchant à se défendre par un alibi. Alors, s'il y avait plusieurs dénonciateurs, ils devaient être interrogés et confrontés séparément avec l'accusé. On trouve aussi que dans quelques cas particuliers il était admis à exercer une garantie sur laquelle le Chapitre, qui formait le tribunal, devait prononcer (§ 122).

Au reste, ce droit de dénonciation appartenait exclusivement aux membres de l'Ordre. Quand un chevalier étranger avait à se plaindre d'un Templier, il devait s'adresser au grand-maître, et lui faire connaître son grief, pour que celui-ci pût en poursuivre la réparation (§ 122).

Comme cette justice du Chapitre ne pouvait accompagner toutes les expéditions des Templiers, et demeurait d'ordinaire avec le gros de l'armée, le pouvoir judiciaire était remis aux mains du commandeur des chevaliers de chaque détachement, et en l'absence

d'un officier de ce grade, les chevaliers devaient élire entre eux un commandeur temporaire, pour garder la règle et en punir les infractions (§ 122).

Il semble résulter de l'examen des statuts, qu'il y avait au Temple deux sortes de peines: les punitions disciplinaires, et les peines judiciaires.

Les premières étaient infligées par les chefs aux subalternes, pour de légers manquemens à la règle et à la subordination : elles consistaient à mener l'âne, faire lè feu, laver les écuelles, peler les aulx, et éplucher les ciboules (§ 122).

Les peines judiciaires étaient prononcées par le Chapitre, contre les infractions plus graves dont les frères s'étaient rendus coupables. Ces peines sont ainsi classées dans les §§ 119 et 120 de la règle:

Perdre la maison. C'était la punition la plus rigoureuse que l'on infligeât dans l'Ordre. Celui qui en était atteint était dégradé, et chassé à jamais du Temple; on le renvoyait nu, portant au cou une corde et une charte de congé. Il pouvait en cet état essayer de se faire admettre dans quelque autre Ordre religieux, excepté dans celui des Hospitaliers, les deux Ordres étant convenus de ne pas recevoir mu-

tuellement leurs déserteurs (§ 122). Les chevaliers du Temple perdaient la maison dans neuf cas : pour crime de simonie, pour révélation des choses dites en chapitre, pour meurtre de chrétien[1], pour larcin, pour sortie par la fenêtre de château fermé[2], pour convention de commune[3]; pour désertion aux Sarrasins, pour crime d'hérésie, pour abandon du drapeau de l'Ordre (§§ 79-86).

Perdre l'habit. Cette peine, qui n'était que temporaire, privait seulement le chevalier des droits et des priviléges de l'Ordre. Il pouvait en être relevé par le Chapitre après un certain laps de temps. La règle détermine les cas suivans, dans lesquels cette punition devait être prononcée : la désobéissance; les coups donnés à un frère ou à un chrétien[4]; le dommage porté à son manteau en le secouant trop rude-

[1] La règle ne permet de donner la mort qu'aux ennemis de la croix, que les chevaliers peuvent « grever et » tuer sans colpe » (§ 40).

[2] Il était défendu aux frères d'aller en ville ou château à plus d'une lieue, pour manger et pour boire, sous peine d'être mis à la pénitence de l'Ordre de un à trois jours (§ 122).

[3] *Commune* ne peut être pris ici dans l'acception actuelle de ce mot, qui signifie ici complot, conspiration.

[4] Il était défendu de battre les écuyers quoi qu'ils

ment; l'incontinence; la calomnie contre soi-même, faite dans le but de se faire chasser; la menace de déserter; baisser l'étendard en bataille; charger avant l'ordre; refuser à un frère le pain et l'eau du Temple; donner l'habit autrement qu'en chapitre; voler le bien d'autrui pour se faire recevoir Templier [1]; briser le sceau ou la masse d'armes du grand-maître ou d'un frère; briser une serrure; donner ou prêter à un homme du siècle les aumônes du Temple; prêter son cheval sans congé; porter choses d'autrui avec celles du Temple; dire à son escient que choses d'autrui appartiennent au Temple; tuer, blesser ou perdre un esclave ou une bête [2]; se livrer au plaisir de la chasse; causer dommage en es-

fissent, afin de ne pas les assimiler aux esclaves, à qui la règle permettait d'infliger ce châtiment (§ 35).

[1] Le crime qui est ici prévu paraît supposer que des conditions pécuniaires étaient imposées par le Temple au récipiendaire. La règle n'en fait cependant connaître aucune : on voit seulement au § 48 que le chevalier *a termine* qui entrait dans l'Ordre, devait se fournir d'un cheval, et des armes nécessaires à sa profession.

[2] Sans prendre congé du grand-maître, on pouvait battre les esclaves de corgées; mais cette permission était nécessaire quand on voulait « les mettre à l'es» chiele ou les larder, sans les mahaigner toutefois » (§ 122).

sayant ses armes[1]; donner bête vivante à quatre pieds, autre que chien ou chat; faire maison neuve à pierre et à chaux; faire dommage au Temple à son escient; passer la porte avec intention de déserter; coucher deux nuits dehors; déchirer l'habit ou le jeter à terre par courroux (§§ 88-118, 122).

Les autres peines mentionnées dans la règle sont celles des fers, qui était infligée pour un temps ou à perpétuité, ce qu'on appelait mettre *in pace* (§ 120), et celle de la discipline, qui était donnée par le chapelain, ainsi qu'on l'a vu plus haut. La règle ne spécifie point les cas dans lesquels ces punitions étaient encourues.

[1] Il s'agit ici des joûtes et des tournois, sévèrement défendus par le Temple, qui, de peur que ces passe-temps chevaleresques ne détournassent les frères des devoirs plus sérieux de leur profession, leur interdisait même de parler entre eux des « prouesses et besognes de che- » valerie mieux dites folies » qu'ils avaient faites avant leur entrée dans l'Ordre (§ 33).



CHAPITRE VI.

Règlemens politiques.

On comprend qu'il ne faut pas chercher dans une règle religieuse et militaire du XII.e siècle quelque chose qui ressemble à la politique des sociétés modernes. On y trouve seulement quelques traces de l'esprit de conduite de l'Ordre dans ses rapports avec les puissances dont la protection lui était nécessaire, et dans ses efforts de développement.

Plusieurs textes de la règle témoignent de l'intérêt que le Temple attachait à se concilier les hommes puissans du siècle. Ainsi, quoiqu'il fût défendu par les statuts, et sous des peines sévères, de faire aucun don des biens de l'Ordre, on voit que ses chefs pouvaient en disposer en partie au profit des amis de la maison. Le grand-maître pouvait donner jusqu'à cent besans, un cheval, même celui d'un chevalier, une coupe d'or ou d'argent, une robe de vair ou d'autres joyaux de prix (§ 58). Le sénéchal pouvait donner « une selle à

» crosse, ung mul ou une mule; » le maréchal, une selle « chevauchée et rendue. » Le commandeur du royaume de Jérusalem pouvait disposer d'une robe de brunette, d'une panne de vair, ou d'une toile de Reims, pour en gratifier « les amis qui font grans présens, » et pour l'accroissement de la maison » (§§ 58, 61). Les simples commandeurs de maisons étaient autorisés aussi à entretenir, par des présens faits secrètement, les bonnes dispositions que les seigneurs témoignaient à l'égard de l'Ordre (§ 65). Quand ces protecteurs du Temple venaient y prendre leur repas, la règle, malgré ses rigoureuses prescriptions contre le luxe de la table, permettait de placer devant eux des coupes et des flacons de verre, ce qui était refusé au grand-maître lui-même (§ 77). Cette condescendance pour les protecteurs de l'Ordre allait encore plus loin : ils pouvaient faire relever de leur pénitence les chevaliers qui avaient été frappés d'une peine disciplinaire (§ 122).

On a vu que la règle interdisait expressément aux frères de posséder en propre une somme d'argent, quelque légère qu'elle fût. Elle leur permettait cependant d'avoir « terres, » champs, hommes et vilains » (§ 40). La raison de cette différence est facile à trouver : l'argent n'eût fait que donner aux chevaliers une

indépendance personnelle contraire à la discipline; les terres et les vilains profitaient à l'Ordre en étendant son influence au-dehors. Un motif de même nature avait fait autoriser en faveur des chefs, et même quelquefois des simples frères, la possession de commandises de bétail. Le § 61 parle des « *boveries* » qui, par permission du maître, pouvaient être gardées par des détachemens de cavalerie.

Un autre soin de la politique du Temple avait été, pour éviter les brigues et les jalousies, d'éloigner de la Palestine ceux des chefs de l'Ordre dont la puissance eût pu faire ombrage à celle du grand-maître : les commandeurs d'Occident, France, Poitou, Angleterre, Arragon, Portugal, Pouille, et Hongrie, ne pouvaient passer d'Europe en Asie sans la permission expresse, non du grand-maître, mais de l'autorité suprême, qui résidait dans le Chapitre (§§ 58-61).

Il reste encore à parler des rapports du Temple avec les autres Ordres, et particulièrement avec celui de l'Hôpital, que les historiens du moyen-âge ont présenté comme nourrissant l'un contre l'autre des sentimens de mutuelle jalousie et de profonde inimitié. On ne peut guère révoquer en doute, il est vrai, la plupart des faits attestés par les auteurs contemporains; cependant il

semble difficile de croire qu'en ces occasions les Templiers suivissent d'autre impulsion que celle des circonstances mêmes dans lesquelles ils se trouvaient placés. Rien ne ressort de leur règle qui accuse le moindre sentiment de haine ou de jalousie contre les Hospitaliers; on y trouve, au contraire, de nombreux témoignages de la conduite fraternelle que les Templiers étaient tenus de suivre à leur égard. Ainsi les deux Ordres se rendaient mutuellement leurs déserteurs (§ 122). Quand les Templiers étaient mis en déroute par les Sarrasins, c'était autour du drapeau de l'Hôpital qu'ils devaient se rallier, de préférence à toute autre bannière de la chrétienté (§ 70). Ils ne pouvaient planter leurs tentes près de celles des autres troupes des croisés; mais la règle leur permettait de se mêler, pour camper, aux frères de l'Hôpital, et de placer avec eux leurs tentes corde à corde (§ 67). Ils ne pouvaient boire ni manger ailleurs qu'au camp ou au Temple; mais quand il s'agissait des maisons ou du camp des Hospitaliers, il leur était permis d'y prendre les repas qui leur étaient offerts (§ 122). Ces dispositions favorables prouvent assez que la rivalité qui divisa souvent, et arma même plus d'une fois les deux Ordres l'un contre l'autre, n'existait ni dans l'esprit ni dans les préceptes de la règle du

Temple, qui, au contraire, suppose entre eux une étroite union, bien plus conforme au but commun de ces deux institutions.

Quant aux autres Ordres, il en est deux particulièrement qui eurent avec le Temple des rapports intimes : l'Ordre teutonique, avec lequel les Templiers furent toujours unis d'intérêt, et que, durant leur procès, le clergé de Livonie essaya d'entraîner dans leur ruine; l'ordre des Dominicains, qui, jusqu'à cette catastrophe, se montra leur fidèle allié. En 1243, le chapitre général des frères prêcheurs avait même statué que toutes les fois qu'un Dominicain, comme confesseur, assisterait au testament d'un mourant, il s'emploierait pour assurer un legs aux Templiers.

Les Hospitaliers de Saint-Jacques, et ceux de Castille en Espagne, entretenaient avec le Temple des relations également amicales. Il y avait un traité de garantie mutuelle entre les trois Ordres, même contre le roi.



CHAPITRE VII.

Du Chapitre.

Dans un Ordre indépendant, comme celui du Temple, et qui avait fondé sa hiérarchie sur le principe de l'élection, la base de l'autorité devait résider, on le comprend sans peine, non dans la personne du chef, mais dans la volonté générale, régulièrement manifestée dans les assemblées de l'Ordre.

On reconnaît, en lisant la règle, que ces assemblées étaient divisées en Chapitres généraux, auxquels tout l'Ordre était convoqué, et en Chapitres hebdomadaires, qui se tenaient chaque dimanche partout où il se trouvait plus de quatre Templiers réunis.

C'était au Chapitre général qu'appartenaient la puissance législative et la puissance judiciaire. Le grand-maître ne pouvait déclarer la guerre et conclure la paix qu'avec son autorisation (§ 58). Il avait également le droit exclusif d'acquérir et d'aliéner les terres et seigneuries de l'Ordre (§ 58). Seul, il pouvait modifier

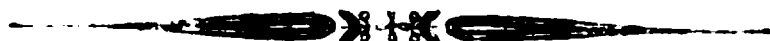
les statuts en ce qui touchait à la hiérarchie, à l'administration civile, et à la justice. L'application des plus graves peines, comme l'expulsion, la privation de l'habit, et l'emprisonnement, lui était réservée. Enfin, c'était à lui qu'était attribué le droit d'élire le grand-maître, et de recevoir les nouveaux chevaliers [1].

La juridiction des Chapitres hebdomadaires qui régissaient chaque commanderie, n'embrassait que les cas disciplinaires, auxquels s'appliquaient les peines légères qui ont été citées plus haut, en parlant des règlemens judiciaires. L'interprétation des points les moins importans de la règle leur était aussi déférée. On ne voit pas, au reste, qu'ils participassent aux autres fonctions dont le Chapitre général était investi. Quant à la forme dans laquelle ils statuaient sur les affaires qui leur étaient soumises, la règle l'explique sommairement. Chaque frère, en entrant au Chapitre, devait se signer, ôter son chaperon « se il n'étoit pelé, » dire un pater, et puis s'asseoir à son rang. Quand l'assemblée était toute réunie, on récitait une prière en commun ; le chapelain fai-

[1] Les Chapitres généraux, dit Münter, étaient très-secrets; mais on en tenait rarement : car ils coûtaient beaucoup, et le grand-maître ne les craignait pas moins que le pape les conciles.

sait une instruction, et l'affaire s'instruisait, comme il a été dit dans les règlemens judiciaires. Les voix étaient recueillies en l'absence des parties, qui ne rentraient au Chapitre que pour entendre prononcer le jugement.

Il semble résulter de quelques textes de la règle, que l'exécution des jugemens était confiée au grand-maître; cependant on n'y trouve rien de précis à ce sujet.



CHAPITRE VIII.

Templiers dont les noms sont cités dans les trois manuscrits de Dijon, de Paris et de Rome [1].

Il a semblé curieux de réunir dans une même liste les noms des membres de l'Ordre dont la règle fait mention, et qui, pour la plupart, ne se trouvent pas cités ailleurs.

Hugues de Payens, fondateur de l'Ordre (§ 2).

Frère Roland,

Frère Godefroy,

Frère Geoffroy Bissot,

Frère Païen de Montdidier,

Frère Archambaud de Saint-Amand, compagnons du fondateur (§ 2).

Pierre de Montaigu, grand-maître de 1219 à 1233 (§ 123).

[1] Le procès des Templiers contient le nom d'un grand nombre de Templiers. M. P.-H. G. en a recueilli 544. Mém. hist. sur les Templiers, p. 345.

Herman de Perigord, grand-maître de 1233 à 1247 (§ 122).

Renaud de Vichiers, grand-maître de 1247 à 1250 (§ 125).

Frère Paris d'Antioche (§ 123).

Frère Hugues d'Acre (§ 124).

Frère Roger l'Allemand (§ 124).

Frère Geoffroy de Fosse (§ 125).

Jean Bouche-de-Lièvre, commandeur à Baffe (§ 125).

Frère Lucas de Château-Pélerin (§ 124)[1].

Martial Sanchez, commandeur de Portugal (§ 124).

Guillaume Fouques, commandeur d'Espagne (§ 124).

Frère Adam (§ 124).

Frère Raymond de Lunel (§ 124).

Frère Guitaut de Braiès (§ 124).

Le maréchal frère Hugues de Monlo (§ 124).

Frère Hermand d'Arc, commandeur de la bouverie (§ 125).

Frère Georges le maçon (§ 125).

Frère Hugues de Sapher, cordonnier (§ 125).

Frère Guillaume de Chârtres, commandeur de Sapher (§ 125).

[1] Château Pélerin, fort et bourgade bâtis par les croisés sur le bord de la mer, à cinq milles d'Acre, au sud de la pointe du Carmel.

Frère Jacques de Ravane, commandeur d'Acre (§ 125).

Frère Margot (§ 125).

Frère Mathieu (§ 125).

Frère Baudouin de Beurage, commandeur de chevaliers (§ 125).

Frère Anseau le Bourguignon (§ 125).



TEXTE

DE LA RÈGLE DU TEMPLE,

TIRÉ

DES MANUSCRITS DE DIJON,

DE ROME ET DE PARIS[1].

§ I.

Ci comence les prologues de la regle del Temple.

Nos parlons premierement à toz cels qui mesprisent segre lor propres volentes, et desirent, o pur corage, servir de chevalerie au soverain roi, et o estudieuse cure desirrent aemplir et aem-

[1] Les notes mises au bas de la page indiquent les variantes du ms. de Paris. Le texte du ms. de Rome est semblable à celui du ms. de Dijon, qui a été seul suivi jusqu'au chapitre LXXVIII. Les chapitres suivans appartiennent exclusivement, comme on l'a dit, au texte de Paris.

plissent parmaignent la tres noble armeure dobedience; et donques nos vos amonestons, vos qui avez menee seculer chevalerie, jusques ci, en laquele Jhesucrist ne fù mie cause, mes solement por lummaine favor vos lembrassastes, que vous seguez cels les quels Dex ha esli de la mase de perdicion, et ha ordenez, par sa agreable pitie, à la deffension de sainte eglise, que vos vos hastez dajoster a els perpetuelment. Devant toutes choses quiquionques soit chevaliers de Crist, eslisant tant sainte conversation, toi entor ta profession convient ajoster pure diligence, et ferme perseverance, qui est si digne, et si sainte, et si haute; est coneue a estre que se ele est gardee purement et pardurablement, tu deserviras a tenir conpaignie entre les martirs qui donerent, por Jhesucrist, lor ames. En cele religion est florie et resuscitee orde de chevalerie, laquele orde despisoit amor de jostise, ce que apertenoit à son office, ne fesoit pas ce que devoit, cest defendre povres, veves, orfelines et esglises, mais sefforcoient a embler et despoillier et tuer, bien ovre [1] avec nos dame, Dex et notre Salveor Jhesucrist, le quele a mande ses amis de la sainte cite de Jherusalem, en la marche de France et de Bergoingnie, lesquels, por le salu de nos, et por lecroissement de la veraie foi, ne cessent doffrir lor ames a Dieu, plesant sacreffice, adonques nos, o toute joie, et o toute fraternite, par les proieres de mestre Hugues de Paiens[2],

[1] MS. B. R. : bien a euvre.

[2] MS. B. R. : Paens.

sos lequele la devant dite chevalerie prist comencement par la grace dou saint espirt, assemblames, a Troies de diverses provinces de outre les mons, a la feste de monseignoir saint Hylaire, en lan de lincarnation Jhesucrist, M et C et XXVIII, au novisme an dou lestablissement de lorde[1] de la chevalerie, oimes par conmun chapitre dou devant dit mestre frere Hugues de Paiens, et selon la conoisance de la petite science de nostre conscience, ce que bien nos sembla et profitable, nos loismes, et ce que nos sembla sans reson, nos leschivames, et tot ce que en present concile ne poit estre dit ne raconte, ne soit conte a legerece de nos, mes a sage porvoiance, ce que laisames et a la discretion de nostre honorable pere sire Honoire[2], et del noble patriarche de Ierusalem, Estienne de la Fierte, celi qui savoit lafere de la terre dorient, et des povres chevaliers de Crist, par le conseil dou comunal concile ensemble le loasmes, jasoit ce que trop grant nombre de peres religios, qui assemblerent en celi concile, loassent lautorite de nostre dit, toutes voies nous devons passer o silence[3] les vraies sentences quil distrent et jugerent, dont je Johan Michiel, par la grace de Dieu, deservi a estre humble escrivain de la presente page, par le comandement del concile et del venerable pere Bernat, abes de Clerevaus, a qui estoit coneuz et creuz cestui Dieu office.

[1] MS. B. R. : ces mots *de lorde* manquent.
[2] Le pape Honorius II.
[3] MS. B. R. : o liscence.

§ II.

Les noms de peres qui furent au concile.

Premier fu Mathe, esveque dAlbane, par la grace de Dieu, legat de la sainte esglise de Rome, R. arcevesque de Rains, H. arcevesque de Sens, et apres lor suffragans, G. esveque de Sessons, lesveque de Paris, lesveque de Troies, lesveque dOrliens, levesque dAuceure, lesveque de Miauz, lesveque de Chalons, lesveque de Loon [1], lesveque de Biauvez, labes de Vercelai, qui apres fu fet arcevesque de Lions et legat de la sainte [2] eglise de Rome, et si fu abes de Cetiaus, li abes de Ponteigni, li abes de Trois fons, li abes de saint Denis de Rains, li abes de saint Etienne de Dijon, li abes de Molesmes, le devant nome B. abes de Clervaus, la sentence duquel les devant diz, o franche voiz, loerent. Si i fu mestre Auberi de Rains, maistre Fouchier, et plusors autres de quoi seroit grieve chose a raconter et des autres qui nestoient mie letrez, me semble profitable chose que nos amenos garanties en ceste chose, que il sont ameors de verite, cest a saveir, li conte Tibaut, li conte de Nevre, Andrea de Baudement, cil estoient en tel maniere a concile par sa fine cure estudieuse, que ce qui estoit fin en-

[1] MS. B. R. : Lion.
[2] MS. B. R. : ces mots *la sainte* manquent.

cercerent, e ce qui ne sembloit resnable desloerent, et mesmement frere Hugues de Paiens, mestre de la chevalerie, avec aucun de ses freres i fu que il avoit amenez ovec soi. Sest a savoir frere Rolant, frere Godefroi, frere Jefroi Bissot, frere Paien de Mondidier, frere Archambaut de Saint Amant, il meismes mestre Hugues o sa desciple maniere e oservance de petit connencement de celi qui dist, Ego principium qui et loquor vobis. Cest a dire, je qui parole a vous sui connencement selonc la connoissance de sa maniere le fist a savoir as devant dit[1] peres.

S III.

En quelle maniere doivent recevoir freres.

Il plot au cumun concile que le conseil qui fu aquilime et examine par la diligence e lestuide de la sainte escriture o la porvoiance de monseignor H. apostoile de la sainte Esglise de Rome, e del patriarche de Jherusalem et de lassentiment del chapitre, et de lotroi des povres chevaliers de Crist du temple qui est in Jherusalem qui fu mis en escrit e qui ne fust obliez, et que fust gardez fermement et que par droit cors peust avenir a son creator, laudoucor[2] dou quel soverain que miel-

[1] MS. B. R. : només.
[2] MS. B. R. : la dousor.

entant que compare a Dieu, laudoucor dou quel resemble a lome[1], e a laquele doucor nos otroit avenir celi a qui desirrent a servir per infinita seculorum secula[2].

§ IV.

Ci conmence la regle de la povre chevalerie del Temple.

Vous abrenoncianz vos propres volentez, e autres servant au soverain roi, o chevax[3] et o armes por le salu de vos ames as termes, estudiez universelment o pur desir doir matines, e trestot le servise enterinement, selonc lestablissement canonical et lusance des reguliers mestres de la sainte cite de Jherusalem, o vous[4] venerables freres por ce meismement est Dieu o vous, ce que vos promeistes le devant monde mespriser, por lamor de Dieu perpetuelment, e mesprisastes les tormenz de vos cors repeuz de la viande de Dieu, e saoulez e ensaingniez des conmandemenz nostre segnor. Apres la fin du devin servise nus ne sespoante daler en la bataille mes soit aparreilliez a la corone mes se aucun frere est mandez por la besoingne[5] de la meson et de la crestiente dorient, laquele

[1] MS. B. R. : a loine.
[2] MS. B. R. : amen.
[3] MS. B. R. : chevaux.
MS. B. R. : *vous* manque.
[5] MS. B. R. : besoigne.

chose nos creons que sovent avendra et ne porra oir le servise Dieu, il doit dire por matines xiii pater nosteres[1] por chascune hore vii, et pro vespres ix, et nos touz emsenble le loons a dire, mes cil qui por tel besoingne seront mandes, et ne poront venir as hores establies au servise de Dieu oir, se estre puet, les hores establies ne soient trespasses a rendre la Dieu dete.

S V.

En quele maniere doivent recevoir freres.

Se aucun chevaliers seculer[2], ou autre home se velt departir de la masse de perdition, et abandoner cest siecle et eslire la notre conmunal vie, ne vous aasentez mie tantost a li recevoir quar einsint[3] dist mesire saint Pol : probate sæpe si ex Deo sunt. Cest a dire, esprovez lesperit se il vient de Dieu. Mes encois que li soit otroiee la conpaingnie des freres, soit leue devant li la regle, et se il velt obeir estudiossement as conmandemenz de la regle, et il plest au mestre et as freres de li recevoir, assemblez les freres en chapitre et devant trestoz ome sa volente et son desirrer et sa demande face o pur corage.

[1] MS. B. R. : nostres.
[2] MS. B. R. : seculier.
[3] MS. B. R. : ensi.

S. VI [1].

La o vous saurez assemblee de chevaliers escomeniez la vous conmandons a aler et se nus [2] i a qui se veille rendre et ajoster a lordre de chevalerie des parties doutremer, ne devez tant solement atendre le profist temporel come le salu eternel de lame dels. Nos le comandons par tel condition a recevoir que il vegne devant lesvesque de cele province et li face a savoir son propossement. Et quant lesvesque laura entendu et asos [3], si le mant [4] au mestre et as freres du temple et se la vie de celui est honeste et digne de la conpaingnie dels, se il semble bien au mestre et as freres soit receuz misericordieusement et se il meurt autretant por langoisse et le travail que il aura soffert, li soit done tout le benefice de la fraternite dun des povres chevaliers du temple. En nule autre maniere a home escomenie manifestement les freres du temple ne doivent avoir conpaingnie ne les soes choses prendre, et ce deffendons nos forment porceque doutable chose seroit que il ne fust escomeniez come celi. Mes se il est solement entredit doir le servise Dieu il puet bien user o li et prendre de sa chose par charite par le congie de son conmandeor.

[1] MS. B. R., titre : Des chevaliers escomeniez.
[2] MS. B. R. : nul.
[3] MS. B. R. : assolt.
[4] MS. B. R. : mande.

§ VII.

De non recevoir enfanz.

Ja soit ce que la regle des sainz peres soffre a recevoir enfanz en religion, nos ne vos en conseillons a chargier. Quar celi qui son enfant voldra doner perpetuelment a relegion de chevalerie, il doit norrir jusques a cele hore que il puisse armes porter vigueréusement, et arrachier de tere les anemis de Jhesu Crist. Des ci en avant le pere et la mere le maignent[1] a la meson, et facent[2] a savoir as freres ce que il demande, et meilor est assez que il ne face vou quant il est enfant, que quant il est daage, et meillor est que il ne se repente pas, que il se repente. Et de ci en navant soit mis en esprove[3] selonc la provoiance du mestre et des freres et selonc loneste de la vie de celi qui demande la fraternite.

§ VIII.

Des freres qui sont trop em piez au mostier.

A noz oreilles est fet a savoir et lavons entendu par vraies garanties cest a savoir que senz mesure

[1] MS. B. R. : menent.
[2] MS. B. R. : fassent.
[3] MS. B. R. : espreuve.

et sanz atemprement[1] vo soez empiez le servise Dieu en tel maniere ne le comandons nos pas, et incois le desloons; mes nos conmandons tant as fors conme as flebles[2], por eschiver lesclande, chante le psalme qui sapele : venite; o tot levitataire et lymne[3], tant les fors come les flebles saseent, et dient lor oroisons o silence et simplement et non criant, que le crior ne destorbe les oroisons des autres freres. Mes a la fin des psalmes quant le gloria patri se chantera, por la reverence de la sainte trinite nonmeement nos levez et soupliez a lautel, et les febles et les mesesiez des chies encliner et en tel maniere le conmandons nos et quant lexposition[4] de lesvangile se lira et le te Deum laudamus se chantera, et tant que toutes les laudes soient chantees, et les matines soient finees, a estre em piez. En tele maniere meismes nos conmandons nos a estre em piez as matines et au toutes les autres hores de nostre dame.

S IX.

Des robes des freres.

Nos conmandons que toutes les robes des freres soient tout tenz dune color; cest a savoir blances ou noires ou buriaus. Et a trestoz les freres cheva-

[1] MS. B. R. : atemprance.
[2] MS. B. R. : foibles.
[3] MS. B. R. : lhymne.
[4] MS. B. R. : dou chief.

liers en yver et en este se estre puet, avoir blans mantiaus, et a nul autre nest otrie davoir blanc mantel fors as devant diz chevaliers de Crist, qui ont abandonee vie tenebrose por asemple de blanches robes, et se reconoissent destre reconcilie a lor criator qui senefie blanchor et enterine chatee; chatee est sainte de corage et sante de cors. Quar[1] se aucuns freres nel[2] parmaissent chastement ne peust venir a repos perpetuel ne vooir[3] Dieu, par la grace[4] de lapostre qui dist : pacem sectamini cum omnibus, et castimoniam, sine qua nemo Deum videbit. Cest a dire ensivez pais a trestoz, tenez chastee sans laquele nus ne puet veoir Dieu. Mes teles robes doivent estre sanz nule perfluite[5] et sanz nul erguel[6]. Et si esgardons que nul frere neit pane de[7] pelice en sa robe, ne autre chose qui appartiegne a lusance dou cors, ne meismes countor se nest daignel ou de mouton, en tele maniere le commandons avoir a trestoz que chascuns se puisse legierement vestir et depoillier, chaucier et deschaucier. Et le drapier ou celi qui est en son leu se doit estudieusement porveoir et penser davoir le guerredon de Dieu en totes[8] les choses devant dites que les oels des envieus et des maus parlanz ne puissent

[1] MS. B. R. : que.
[2] MS. B. R. : ne.
[3] MS. B. R. : veoir.
[4] MS. B. R. : guarentie.
[5] MS. B. R. : superfluite.
[6] MS. B. R. : orguoill.
[7] MS. B. R. : ne.
[8] MS. B. R. : toutes.

noter [1] nules choses es robes doner, que eles soient trop longues ou trop cortes, mes a la mesure de cels qui le doivent user et selonc la quantite de chascun les doit departir. Et se aucun frere par esmeuvement [2] dórguel ou por presontion de corage velt [3] avoir por dete plus bele robe et meillor, la plus vil li soit donee. Et cil qui recoivent les robes noves [4] tantost doivent rendre les viez [5] por doner as ascuiers [6] et as serjans et a la fiee as povres, selonc ce que bien semblera a celi qui tient cel office.

§ X.

Des chemises cotes.

Entre les autres choses nos esgardons misericordieusement que por la grant ardeor de la chalor qui est el pais dorient, des la pasque jusques a la toz sainz par grace, et no mie per dete, soit donee a chascun frere une chemise cote linge a celi qui la voldra user.

§ XI.

Des dras de lit.

Nos esgardons par conmunal conseil robes et ar-

[1] MS. B. R. : en.

[2] MS. B. R. : escomonement.

[3] MS. B. R. : vodra.

[4] MS. B. R. : neuves.

[5] MS. B. R. : vielles.

[6] MS. B. R. : escuiers.

nois de lit ait chascun, selon la porvoiance del mestre.

Nos entendons soufrire a chascun apres le sac la cote [1], et le covertor et a celi a qui faudra i de cels, ait carpite et toz tens countor linge porra bien user, cest a savoir velos [2] et tot tens dorment vestuz de chemise et de braies et de chauces, et la ou il dormiront ait lumiere, jusques au matin, et le drapier se doit porvooir que les freres soient si resonablement rooignez, que il puissent ordeneeement esgarder devant et deriere, et cele meisme maniere conmandons nos fermement a tenir a la barbe et as guernons, que nule superfluite de vice ne puisse estre notee en lor chiere [3].

S XII.

Des bes et des las des solers [4].

Nos defendons les bes et le laz des solers et contredisons que nus ne les ait et a toz cels qui servent a la meson a termine nos ne lotroions ainz le contredisons en toutes manieres que il naient solers a bes ne a laz, quar [5] conneue chose est, et manifeste que abhominable chose estoit as paiens, ne si naient superfluite de cheveus ne de robes longes

[1] MS. B. R. : coltre.
[2] MS. B. R. : velous.
[3] MS. B. R. : chere.
[4] MS. B. R. : soliers.
[5] MS. B. R. : car.

desmesureement, quar cil qui servent a soverain creator doivent par necessite estre nez de denz et de fors, par la garentie Dieu meismes, qui dist : estote mundi quia ego mundus sum. C'est a dire soiez nez, que je sui net.

S XIII.

Dou mengier [1].

El palais, et mielz seroit apelez refretor, doivent mengier li frere conmunaument. Mes porce que seignal dautre gent de religion navez acustume laquel chose vous seroit necessaire soevement et priveement vos convient demander ce que mestier vos sera a la table, et o toute humilite et subiecion de reverence, quar lapostre dit : manduca panem tuum con silencio. C'est a dire : menive [2] ton pain en pes [3]. Et le psalmiste : posui ori meo custodiam, cest a dire je mis garde a ma bouche, cest je pensai que je ne faillisse a ma langue, cest je gardai ma bouche quele ne parlast malement.

(4)

Touz tens au disner et au souper dou convent, soit leue la sainte lecon se estre puet. Se nos amons Dieu toutes les soes saintes paroles, et les suens

1 MS. B. R. : coment il doivent mangier.
2 MS. B. R. : mange.
3 MS. B. R. : pais.
4 MS. B. R., titre : De la lecon.

sainz conmandemenz devons ententivement desirrer aoir; le liseor qui list la lecon nos enseigne a tenir silance ainz que il comance a lire.

S XIV.

Des escuelles e des henas.

Por mesaise descueles menivent li freres ii et ii, porce que plus estudieusement lun se porvoie de lautre que aprei ce deviene laronesse abstinence, ne se tremelle[1] au comun mengier. En ce nos semble juste chose que chascun frere ait egal mesure de livroison de vin en son henap.

S XV.

De la refection de char.

Trois fois nos soufise mengier char en chascune semmaine. Se la nativite de nostre seignor ni[2] avenist, o la feste de toz sainz, ou de nostre dame, ou des xii apostres, que[3] par l'acustumance de mengier char est entendue charriable corruption de cors. Mes[4] se il avient le jor del mardi tele jeune porquoi la char conevist a lessier, le demain[5] en

[1] MS. B. R. : sentremesle.
[2] MS. B. R. : nen.
[3] MS. B. R. : car.
[4] MS. B. R. : mais.
[5] MS. B. R. : lendemain.

soit donea plente as freres, et le jor del diemanche a trestoz les freres dou temple, et a chapelains et as clers soient donez ii mes de char, por lanor de la sainte resurection de Jhesu Crist, et lautre mesnie[1] cest a savoir les escuiers et les serjanz dun mes se tiengnent a paiez, et de tant rendent gres[2] a Dieu.

§ XVI.

Des mes de sor semaine.

Es autres jors de sor semaine cest a savoir le lundi, les mercredi et meismes le samedi, aient les freres de ii mes, ou de iii, de leun[3] ou poument et ce entendons nos que ce soit[4] sotenuz, quar celi qui ne menive de lun mes meniera[5] de lautre.

§ XVII.

Des mes del vendredi.

Le jor dou vendredi conmunalement a trestote la congregation soit donee viande de caresme, por la reverence de la passion de Jhesu Crist, et geuner des la feste de toz sainz, jusques a pasques, se

[1] MS. B. R.: maisnee.
[2] MS. B. R.: graces.
[3] MS. B. R.: leum.
[4] MS. B. R.: soufisant et si comandons que ce soit tenu.
[5] MS. B. R.: mengera.

le jor de noel ni avenist, ou feste de nostre dame, ou de XII apostres, mes de celes freres febles et mesesiez ne sont tenuz. Mes des paques jusques à la toz sainz [1], poent mengier II foiz se sor [2] ci ni avenist geune generale.

§ XVIII.

De graces rendre.

Touz tens apres mengier et apres souper, tuit li frere doivent rendre graces a Dieu o silence, se lesglise est pres dou palais ou il menivent, et se ele nest pres, en la place meismes, o humble cor [3], rendent graces a Jhesu Crist qui est soverain procurieres. Le relief dun pain brisie soit done as povres et le pain entier soit garde.

Jasoit ce que le guerredon des povres, lequel est le rengne [4] dou ciel sanz doutance, soit done as povres ne que dent la foi cristiane vos reconoisse de cels sanz doutance, nos conmandons que le disme del pain soit done a vostre aumosnier.

§ XIX.

De la collacion.

Quant le jor sen vet, et la nuit vient, oi le signe

[1] MS. B. R. : tousains.
[2] MS. B. R. : sur ce.
[3] MS. B. R. : cuer.
[4] MS. B. R. : regne.

de la campane ou la criee ou selonc les usances de celle contree trestoz vos aprochiez daler a complie. Mes nos[1] conmandons premierement a prendre general collation, mes nos metons celle collation en larbitre et en la descretion dou mestre. Quant il voldra de legue et quant il voldra[2] por miserricorde del vin tempre soit done resnablement, voirement nen doit estre pris a superfluite, mes charsement[3]. Quar Salemon dist : ora[4] vinum facit apostetare[5] sapientes. Cest a dire le vin fet abestorner[6] les sages.

S XX.

De tenir silence.

Quant li freres issent de complie, il nont nule licence de parler palesement, se ne fust por grant beisoigne. Mes chascun sen aille[7] soement[8] et en pes en son lit et se il ha mestier de parler a son escuier, belement et en pes li die ce que il li aura a dire. Mes se par aventure en cele espace, quant il issent de complie por grant necessite de besoingne de chevalerie, ou de lestat de la meson, que par

1 MS. B. R. : *nos* manque.
2 MS. B. R. : comandra.
3 MS. B. R. : escharsement.
4 MS. B. R. : quia.
5 MS. B. R. : apostatare.
6 MS. B. R. : bestornier.
7 MS. B. R. : sen voise.
8 MS. B. R. : soevement.

aventure le jor ne puet soufrire a cele besoingne acomplir, nos entendons que li mestres ou une partie des freres[1], ou cels qui ont a governer la meson apres le mestre, il poent convenablement parler, et por ce nos le conmandons en tele maniere a estre fet, car il est escrit : in multi[2] loquio non effuges peccatum. Cest a dire, que trop parler nest pas sen pechie. Et en autre leu : mors et vita in manibus lingue. Cest a dire la mort et la vie soit el poier[3] de la lengue. Et en celi[4] parlement paroles oiseuses[5] et de vilanie esmovement a rire en toutes maniere defendons. Et se aucune chose est dite en celi parlement qui ne soit a dire, quant vos vendrez en vos liz, o toute humilite et o pure devotion, nos vos conmandons a dire lorison pater noster.

S XXI.

Des freres travailliez.

Les freres qui sont travalliez por la grant besoingne de la meson se poent sofrir de lever as matines, par lasentement et par le congie dou mestre, ou de cels qui sont ordenez sor[6] celi office. Mes il doivent dire por matines xiii pater noster, si come il est establi desus en cele maniere que la parole sa-

[1] MS. B. R. : anciens.
[2] MS. B. R. : qui multo.
[3] MS. B. R. : en pooir.
[4] MS. B. R. : celui.
[5] MS B. R. : huisonces.
[6] MS. B. R. : sur.

corde au cuer. Ensint dist David : psallite sapienter. Cest a dire : chantez sagement. Et en autre leu il meismes David dist : in conspectu angelorum psallam tibi. Cest a dire : ie chanterai a toi devant les angeles; et ceste chose soit toz tenz en larbitre dou mestre et de cel qui sont ordenez a cel office.

§ XXII.

De la vie comunal.

Len list en la sainte escriture : dividebatur singulis prout quique opus erat. Cest a dire que a chascun estoit departie la chose si come li estoit metier. Porce nos le disons que nule persone soit eslevee entre nos mes doit estre porvoiance des malades, et cil qui a mains de mesese rende graces a Dieu et ne se trebole, et qui plus ha de mesese si sumilie por son enfermete et ne senorgeillisse par la misericorde en tele maniere trestoz les membres seront en pes, et nos deffendons que nus nembrace abstinence sanz mesure, mes que fermement tiegne la conmunal vie.

§ XXIII.

Dou mestre.

Li mestres puet doner a qui que il voldra le cheval dun frere et les armeures, et que que chose que il voldra, et le frere a qui aura este la chose

qui sera donee, ne sen doit trobler ne correcier [1], quar sachiez a certes se il se correcoit il le feroit contre Dieu.

§ XXIV.

Dou conseil doner.

Icels freres sont apellez au conseil, les quels li mestres conoistra a sages et a profitables dou conseil doner, quar ensint le conmandons nos et non mie trestoz. Quar quant il avient que il vuelent tretier de grant chose, ensint conme de tere doner [2], ou parler de lafere de sa meson, ou de frere recevoir, adonques se il plest au mestre, est convenable chose dassembler toute la congregation, et oir le conseil de tout le chapitre. Et ce que semblera au mestre plus profitable et meillor si le face.

§ XXV.

Des freres mandes.

Les freres qui seront mandez par les diverses contrees dou siecle, et par les diverses parties dou siecle se doivent afforcier a tenir les comandemens de la regle, selon [3] lor pooir et virve [4] sans repravement

[1] MS. B. R. : corrouser.
[2] MS. B. R. : de comunal tere doner.
[3] MS. B. R. : segont.
[4] MS. B. R. : vivre.

en viandes et en vin et en autres choses, et que il puissent avoir bon tesmoing de cels de fors que il ne soellent[1] en fet ne en dit[2], le proposement de religion, et que il doignent essemple des bones evres, et de sapience, meismement a cels a qui il sajosteront, et a celi en qui ostel il herbegeront soit aornez de bien. Et se estre puet ne soit de nuit sanz lumiere la meson ou il gerront, et ou il serront herbergiez, que le tenebros animi[3] ne lor amaine achoison de mal dont Dex[4] le deffende.

S XXVI.

De la pes.

Chascun frere se doit porvoeir[5] que il ne mangne[6] en corous ne en ire[7] son frere, quar la soveraine pitie de Dieu la ansint le puissant frere come le febles[8], par le nom de charite.

S XXVII.

Coment les freres doivent aler.

Covenable chose est a trestoz les freres qui sont

[1] MS. B. R. : faillent.
[2] MS. B. R. : en.
[3] MS. B. R. : enemis.
[4] MS. B. R. : Dieus.
[5] MS. B. R. : estudiousement.
[6] MS. B. R. : maigne.
[7] MS. B. R. : ni aire.
[8] MS. B. R. : le povre.

profes por le saint servise fere, et por avoir la gloire de la soveraine beneurte, et por poor dou feu denfer echiver que il teingnent ferme obedience a lor mestre, quar nule chose nest plus chiere a Ihesu Crist que de tenir obedience. Quar maintenent que aucune chose sera comandee de par le mestre ou de celi a qui li mestres en donra pooir, il soit fet sanz demorance. Ansint come se Dieu leust conmande, quar de tex[1] dist Ihesu Crist et est verite par la bouche de David : Ob auditu auris obedivit michi. Cest a dire il obei a moi si tost come il mot oi, parce prions nos les chevaliers freres qui ont abandonee leur propre volonte, et a toz les autres qui servent a termine, prions fermement conmandons que il naillent[2] en vile ne en cheite[3] sanz congie dou mestre ou de celi qui sera mis soz cel office, fors de nuit au sepulcre et as leus doroisons qui sont dedenz les murs de la cite de Jerusalem, et ensint poent aler ii freres emsenble, et en autre maniere ne voisent de jor ne de nuit, et puisque il sont en herbeige arestez nul frere, ne nul escuier, ne nul serjant ne voist à lostel de lautre por echaison de li vooir, ou por parler[4] sanz congie, si conme il est dist desus. Nos conmandons par conmunal conseil, que en cele meson qui est ordenee de Dieu, nul frere ne conbate ne non[5] repose selonc sa propre volente, mes selonc les con-

[1] MS. B. R. : tels.
[2] MS. B. R. : que il ne presume daler.
[3] MS. B. R. : cite.
[4] MS. B. R. : a lui.
MS. B. R. : *non* manque.

mandemenz dou mestre, de soz cui tuit doivent acliner que il puissent sivre cele sentence de Iehu Crist, la quele il dist, non veni facere voluntatem meam sed ejus qui misit me patris. Cest a dire, je ne ving pas fere la moie volente, mes la volente de mon pere, qui mha[1] mande.

S XXVIII.

Coment il doivent changier.

Sanz congie dou mestre, ou de celi qui cel office tendra, nul frere ne changie chose a autre, ne ne demant[2], se la chose nest petite ou ville.

S XXIX.

Des sereures.

Sanz congie dou mestre, ou de celi qui tel office tendra, nul frere nait loquet ne en sac ne en male; a ce ne soient tenuz les conmandeors de mesons ne de provinces, ne meisme li mestres. Sanz congie dou mestre ou de son conmandeor, nul frere, ne evre letres ne de ses parenz ne de nul home, mes puis qui il aura le congie, se il plest au mestre, ou au conmandeor, soient leues les letres devant li.

[1] MS. B. R. : mi a.
[2] MS. B. R. : demande.

§ XXX.

Des dons seculiers.

Se par grace, aucune chose est donee a aucun frere dome seculier, qui torne[1] a viande, il la doit presenter au mestre ou au conmandeor de la viande. Mes sil avient que aucun suen[2] ami, ou son parent, que il ne la veille doner fors à li[3], il ne la praingne sanz congie dou mestre, ou de celi qui cel office tendra. Mes se au frere est mandee aucune autre chose de ses parenz, ne la prengne sanz congie dou mestre, ou de celi qui tendra cel office, ai[4] cestui commandement devant dit ne volons mie qui soit tenuz les commandeors, ne les bailliz, asquels especialement cest office est comande à fere[5].

Se aucun frere parlant, ou chevauchant, ou en autre maniere faille[6] legerement, il meismes doit mostrer par son gre[7] la faille au mestre, par corage de satisfaction fere, et se il nen est costumier si en ait ligiere penitence[8]. Mes se la faille est trop grieve si soit departiz de la conpaignie des freres que il ne boive ne ne menive[9] a nule table avec

[1] MS. B.R. : come.
[2] MS. B.R : sien.
[3] MS. B.R. : lui.
[4] MS. B.R. : a.
[5] MS. B.R. : faire.
[6] MS. B.R. : faillira.
[7] MS. B.R. : ,egre.
[8] MS. B.R : penance.
[9] MS. B.R. : maigne.

les freres mes tout seus[1] par soi et soit sozmis a la misericorde et au iugement dou mestre et des freres, que il puisse estre sauf a jor[2] dou iugement.

S XXXI.

Des grieves colpes.

Devant toutes choses devons porvoir se aucun frere puissant et non puissant, fort ou feble, veille essaucier[3] petit et petit et orgueillir[4], et sa colpe deffende, et remaigne sanz descepline. Mes se il ne le velt amender, si soit mis en plus destroite paine, mes se par piteus amonestement est fet a Dieu priere por li, et ne se vodra amender, mes plus et plus se voldra[5] en orgueillir, soit desracinez dou piteus tropel[6]. Selonc lapostre qui dist : auferre[7] malum ex vobis. Cest a dire ostez les mauves de vos. Besoing est que vos ostez la mauvese oeille de la conpaingnie des foibles freres. Mes li mestres qui deit tenir en la main le baston et verge[8], le baston de qui doit sostenir les febleces et les forces des autres, la verge del quel[9] doit ferir les vices de

[1] MS. B. R. : soul.
[2] MS. B. R. : au jor.
[3] MS. B. R. : se veille.
[4] MS. B. R. : enorgueillir.
[5] MS. B. R. : sen voudra.
[6] MS. B. R. : troupel.
[7] MS. B. R. : auferte.
[8] MS. B. R. : e la verge.
[9] MS. B. R. : de la quele.

cels qui faudront por amor de droit, par conseil dou patriarche estudie cele chose à fere. Mes einsint[1] come dist monseigneur saint Maxime : que la debonerete ne soit plus large que la colpe, que desmesuree destresce ne face retorner le pecheor a mal[2] fere.

S XXXII.

De murmure.

Nos conmandons par le devin amonestement[3] foir[4] une pestilence envie, murmure, livor, detraction. Adonc chascun se garde estudosement de ce que dist lapostre : ne sis criminator et susurro im populo[5]. Cest a dire : ne soies blameor ne mesdiant[6] au pueple de Dieu. Mes quant le frere conoistra clerement que son frere aura failli par feblement[7], et o pitie fraternel soit chastie entreus ii priveement, et se il nel velt oir, si ajoste i autre frere et se il mesprise lun et lautre devant tretout, le chapitre manifestement le reprengne, de grant avoiglece soit cil plain qui detraient les autres, et moult sont de grant malaurte plain cil[8] qui ne se

[1] MS. B. R. : ausi.
[2] MS. B. R. : mau.
[3] MS. B. R. : a nos.
[4] MS. B. R. : fuir.
[5] MS. B. R. : in.
[6] MS. B. R. : mesdisant.
[7] MS. B. R. : paisiblement.
[8] MS. B. R. : quil ne.

gardent de porter envie les uns as autres, dont il sont plungie en lancienne villete[1] dou deable[2].

§ XXXIII.

Que nus ne se glorifie de ses failles.

Ja soit ce que toutes paroles[3] oiseuses soient coneues generalement estre pechie que[4] diront cil qui de lor propre pechie se glorifient devant le tres droict[5] iugeor Ihesu Crist, dont ne nos mostre ce[6] David le prophete qui dist[7] : obmutui et silui a bonis, cest a dire : que a la fiee se doit len tenir de bien parler por silence tenir[8] : tant se doit len[9] plus tenir et cesser de mal parler por esciver painne de pechie. Nos deffendons et fermement contredisons que nus[10] frères les proeces[11] quil font[12] au siecle, lesqueles seroient mielz dites folies en besoingnes de chevalerie, et le delit de la chair, quil font o les chetives fames, ne raconte a nul frere, ne a nul autre, et se il avenist chose que il oist

[1] MS. B. R. : vieilliesse.
[2] MS. B. R. : diable.
[3] MS. B. R. : huisonces.
[4] MS. B. R. : qui.
[5] MS. B. R. : droit.
[6] MS. B. R. : dont nos demostre ce.
[7] MS. B. R. : lequel dist.
[8] MS. B. R. : tener.
[9] MS. B. R. : lon.
[10] MS. B. R. : nuns.
[11] MS. B. R. : pesces.
[12] MS. B. R. : ont faites.

conter a autre frere, tantost le face tere, et se il ne le puet fere tere, tantost abandone la place et ne baille ses oreilles[1] del cuer au vendeor de loile[2].

S XXXIV.

Que nus ne demant.

Ceste usance[3] conmandons proprement a tenir et fermement a garder entre les autres, que nul frere ne demant par non le cheval de lautre ne ses armeures. En quel maniere sera donques fet, se lenfermete dou frere ou la feblece des ses bestes, ou de ses armeures soit conneue, tel que le frere ne[4] puist aler, a la besoigne de la meson, sanz domage veigne au mestre, et li mestre cele besoigne en pure foi, ou a celi qui est en son leu en tel office apres le mestre, et en veraie fraternite de ci avant remaigne en la disposicion dou mestre, ou de celi qui tient cel office.

S XXXV.

Des bestes et des escuiers.

Chascun frere chevalier puet avoir III bestes et non plus, se nest par le congie dou mestre, por la

[1] MS. B R. : orelies.
[2] MS. B. R. : luile.
[3] MS. B. R. : ausance.
[4] MS. B. R. : ni.

grant mesese de povrete qui en present est a la mason[1] de Dieu et del temple Salemon. A chascun frere chevalier otroions a avoir III bestes, et I escuier, et se celi escuier sert de son bon gre a la charite, le frere ne le doit batre por nulle colpe que il face.

S XXXVI.

Que nul frere nait lorain.

Nos deffendons de tout en tot que nul frere nait or, ne argent en son frain, ne en son estref[2], ne en ses esperons. Ce est a entendre que il les achatent. Mes se il avient que tel viez hernois dor[3] lor soit done en charite, que lor ou largent soit dès coleres[4] que biaute[5] resplendesable ne soit veue as autres, ne orguel[6] bien le puet avoir. Mes se nuef hernois lor est done, de ce porvoie li mestre quil en fera.

S XXXVII.

Des con[7].

Nul frere nait cointure ne en escu, ne en lance,

[1] MS. B. R. : maison.
[2] MS. B. R. : estriers.
[3] MS. B. R. : dore.
[4] MS. B. R. : descoloure.
[5] MS. B. R. : beauté.
[6] MS. B. R. : ni orgouill.
[7] MS. B. R., titre : Des cointures des lances.

quar ce nest nul profit, ains entendons que ce soit grant domage.

(1)

Cestui conmandement qui est establi de nos est a trestoz profitable chose a tenir, et por ce conmandons nos que fermement soit tenuz de ci en avant, et que nul frere ne face de ci en avant mengeure linge ne lange principalment, ne autre se non profinel.

§ XXXVIII[2].

Nos contredisons comunalement que nul frere ne praigne oisel o autre oisel, a tel egiens[3] ne convient pas ajoster delit[4]. Mes oir volentiers les conmandemens de Dieu et sovent estre en oroisons, et chascun jor reconestre a Dieu, o lermes et o plurs en ses oroisons, le mal que il ha trespase. Ne nul frere naille[5] especialment o cel home qui prent oisel o autre oisel. Come il soit convenable chose a tout home religieus aler simplement et humblement, et sainz[6] ris et non parler moltes paroles, mes resonablement, et non crier trop haut, et por ce conmandons nos especialment a toz freres que il ne voisent en bois, o ars, ne o arbalestes, por bestes berser, ne o celui qui ce fara[7], se nest por

[1] MS. B. R., titre : Des mangeures.
[2] MS. B. R., titre : De la chace.
[3] MS. B. R. : a relegios.
[4] MS. B. R. : a deliz.
[5] MS. B. R. : aler.
[6] MS. B. R. : sans.
[7] MS. B. R. : fera.

amor de celui garder des desloiaus paiens; ne ne devez aler apres chiens, ne crier, ne iangler[1], ne cheval poindre por covoitise de prendre beste sauvage.

S XXXIX[2].

Veritable chose est que a nous est done especialment, si come por dete, que vous devez metre vos ames por vos freres einsint come fist Iehsu Crist, et deffendre la terre des mescreanz paiens, qui sont anemis au fil de la virge Marie. Ceste defense desus dite, nest mie entendue del lion, quar il vet avironant et cercant que il puisse devorer, et les mains de li contre trestoz et le mains de touz contre lui.

S XL[3].

Cest maniere de novele religion creons que par la devine escriture, et par la devine providence, prist conmencement en la sainte tere dorient; cest a savoir que la chevalerie armee puet[4] sanz colpe tuer les anemis de la crois, por ce nos jujons por droit vos estre apelez chevaliers dou temple, o double merite et beaute de proece, et poez avoir terres et homes et vilains et chans tenir et gover-

[1] MS. B. R. : jauglier.
[2] MS. B. R., titre : Dou lion.
[3] MS. B. R., titre : Coment puent avoir terres et homes.
[4] MS. B. R. : puisse.

ner justement et votre droiture prendre dels, si come il est establi especialment.

S XLI[1].

Vos qui avez abandonnees les deliteuses richeces de ce siecle, creons estre subjez de bone volente a paurete, dont nos esgardons a vos qui vivez de vie connunal, dismes a avoir, se li evesques dou leu a cui la disme doit estre rendue par droit, la vos velt[2] doner en charite, par lassantement de son chapitre, de celles dismes que lesglise ha dont puissiez[3]. Mes se aucun home[4] lai celes dismes de son patrimoigne retient encores a son domage contre lesglise, et la vos velt lessier par lotroi dou prelat et de son chapitre, fere le puet.

S XLII[5].

Nos savons porvoir que persecutors sont sanz nombre et gent qui amainnent tencons, et efforcent cruelment de tormenter lor amis et les feables[6] de sainte esglise, por la clere sentence de notre concile, nos esgardons que se aucuns ha es parties de la contree dorient, ou en autre aucun

[1] MS. B. R., titre : Des dismes.
[2] MS. B. R. : veull.
[3] MS. B. R. : possiet.
[4] MS. B. R. : hons.
[5] MS. B. R., titre : Des jugemens.
[6] MS. B. R. : feels.

leu et vos demande[1] aucune chose, par homes feables et ameors de verite nos conmandons de la chose a jugier, se lautre partie le velt sofrir, cestui meismes conmandement soit tenuz perpetuelment en toutes choses qui nous seront toletes[2].

S XLIII[3].

Nous conmandons par piteus esgardement, que les vieuz[4] freres et febles soient ennorez[5] estudiosement et soient regardez selonc la feblece dels. Et sauve lautorite de la regle en celes choses qui sont necesseres a lor cors, ne soient en nule maniere en destrece.

S XLIV[6].

A freres malades soit donee estudieuse garde et mise, et soit servi selonc ce que dist lesvengile, come Ihesu Crist dist : infirmus fui et visitastis me. Cest a dire : je fui malade et vos me visitastes, et ce ne soit mie oblie, quar les[7] freres qui sont mesesiez doit len tretier[8] en pes et estudieusement,

[1] MS. B. R. : demandra.
[2] MS. B. R. : tol ves.
[3] MS. B. R., titre : Des freres vieils.
[4] MS. B. R. : veaus.
[5] MS. B. R. : honores.
[6] MS. B. R., titre : Des freres malades.
[7] MS. B. R. : tels.
[8] MS. B. R. : traiter.

quar de tel servise sanz dotance[1] gaaigne[2] lou regne de paradis dont nos conmandons a lenfermier que il se provoie estudieusement et fealment, des choses qui sont necesseres as diverses maladies, si come en viandes, en chars, en oisiaus et en toutes autres viandes qui rendent sante, selonc laisement[3] et le poir de la meson.

S XLV[4].

Quant aucun frere trespasse de vie a mort, laquele nest pardonee a ne lui[5], nos conmandons, o pur corage, chanter la messe por lame de li[6] et fere le servise Dieu par les prestes[7] qui servent au soverain preste, et a nos sont a termine, a la charite et a toz les freres qui sont present, la ou li cors est, sont a termine en charite, iusques a VII jors a dire C pater nostres, et trestoz les freres dou conmandement de cele meson ou le frere trespasse, doivent dire C pater nostres, si come desus est dit, puis quil[8] sauront la mort dou frere, por la pitie de Dieu, encorres prions nos et conmandons par lautorite pastoral, que I povre soit repeuz de tel viande et de tel vin jusques a XL jors por le frere

[1] MS. B. R. : doutance.
[2] MS. B. R. : lon.
[3] MS. B. R. : laise.
[4] MS. B. R., titre : Des freres mors.
[5] MS. B. R. : nuili.
[6] MS. B. R. : lui.
[7] MS. B. R. : prestres.
[8] MS. B. R. : puis il.

mort, si come seroit le frere vif. Toutes les autres offertes, lesqueles estoient fetes[1] sanz discrecion en la mort des freres et en la sollempnite des pasques, et es[2] autres sollempnites, que les povres chevaliers dou temple avoient acostume par leur propre volente, en autres manieres deffendons. Mes de jor et de nuit avec corage soit en sa profession, que il puisse conchanter[3] en ce au plus sage de toutes les prophetes, lequel dist : calicem salutaris accipiam, cest a dire, je prendrai le calice de salu. Cest je vengerai la mort de Ihesu Crist por ma mort. Quar einsint conme Ihesu Crist mist son cors por moi, et je sui apareillez en tele maniere metre mame[4] por mes freres ici ha convenable offerte[5] ci ha vif sacrifice et moult plesant a Dieu.

S XLVI[6].

Toutes offertes et toutes manieres daumosnes, en quelque maniere, soient fetes as chapellains et as clers et as autres qui remaignent par termine a la charite, par luniversite dou comunal[7] concile, en toutes manieres nos conmandons a rendre les serveors de lesglise, selonc lautorite dame Dieu,

[1] MS. B. R. : faites.
[2] MS. B. R. : et en les.
[3] MS. B. R. : que il se puisse acomparer.
[4] MS. B. R. : marme.
[5] MS. B. R. : vees.
[6] MS. B. R., titre : Des prestres et des clercs qui servent a la charite.
[7] MS. B. R. : comun.

solement viandes et robes aient, et nule autre chose presument a avoir, se li mestres par son bon gre ne lor velt doner en charite.

S XLVII[1].

Il sont chevaliers en la meson de Dieu et del temple Salemon qui servent par misericorde et remaingnent a nos a termine. Dont nos, por pitie, vos prions et a la parfin fermement conmandons se en trectant[2] la puissance de Dieu a menase[3] acun dels afin por la mor de Dieu, por pitie fraternel i povre ait VII jors viande por lame de li, et chascun frere estant en cele meson die XXX pater nostres.

S XLVIII[4].

A touz les chevaliers seculiers qui desirrent o pur corage servir a termine a Ihesu Crist et a la meson dou temple Salemon, nos conmandons achiter[5] fealment cheval convenable et armes et ce que mestier li sera en tel besoingne. En apres nos conmandons a lune partie et a lautre metre le cheval em pris, et le pris metre en escrit, quil ne soit obliez. Et toute la chose qui mestier est a lescuier

[1] MS. B. R., titre : Des chevaliers seculiers.
[2] MS. B. R. : tretant.
[3] MS. B. R. : enmenast.
[4] MS. B. R., titre : Des chevaliers seculiers qui servent a termine.
[5] MS. B. R. : acheter.

et al[1] chevalier et au cheval por sa vie, et meismement les fers au cheval soient donez selonc laisement de la meson par fraternel charite. Se dedanz le terme par aventure avenist que le cheval morist en servise de la meson, se la meson a le poir, le mestre li rende. Se a la fin del terme le chevalier sen voisist retorner en son pais, la moitie dou pris dou cheval lesse le chevalier par charite a la meson, et lautre moitie, si il i plest, recevra de lamosne de la meson.

S XLIX[2].

Quant[3] les escuiers come les serjanz qui veulent servir a la charite a la meson dou Temple, por le salu de lor ames, a termine, venanz de diverses parties[4] et provinces, a nos semble chose profitable que soient receues lor fiances, que li envios anemi ne lor mete en corage dels repentir ne retrere de lor bon proposement.

S L[5].

Par conmunal conseil de trestot le chapitre a tos contredisons et conmandons a estre detrenchie

[1] MS. B. R. : au.
[2] MS. B. R., titre : De la fiance des sergans.
[3] MS. B. R. : Tant.
[4] MS. B. R. : *diverses parties* manque.
[5] MS. B. R., titre : Des mantiaus blans.

si come familier vice, que sanz discretion estoit en la meson de Dieu, et des chevaliers dou temple, que les serjans et les escuiers naient[1] blanches robes, dont il solloit avenir[2] grant domage a la meson; car es parties doutre les monz sourdoient faus freres et mariez et autres, que il disoient quil estoient freres dou Temple, et il estoient dou siecle; cels nos aquistrent[3] tant de hontes et de domages a lordre de chevalerie, que meismes les escuiers de la sen orguellisoient, por ce fistrent sourdre[4] plusors esclandres. Donques soient donees assiduelment robes noires, et se il ne les poent teles trover, tels conme il les porront trover en cele province, teles soient donees, ou ce qui sera de plus vil pris, cest a savoir burel.

S LI[5].

Si les homes qui sont mariez demandent la confrarie[6] de la meson, en tele maniere le vos otroions a recevoir, que lun et lautre apres sa mort vos otroit la partie de son bien, et tout quanque deci en avant conquestera. Entretant il doivent mener honeste vie, et estudier de bien fere a freres. Mes il ne doivent mie porter blances robes, ne blans

[1] MS. B. R. : nen aient.
[2] MS. B. R. : *avenir* manque.
[3] MS. B. R. : nos aquistoient.
[4] MS. B. R. : naistre.
[5] MS. B. R., titre : Des freres maries.
[6] MS. B. R. : et le benefice et les oroisons.

mantiaus. Mes se le baron muert[1] eincois que sa feme, li frere doivent prendre la partie de ses biens, et de lautre partie ait la dame le sostenement de sa vie, quar[2] cel ne sembleroit pas droit a nos, que tels freres[3] habitassent[4] en une meson, avec les freres qui ont a Dieu promise chastee.

S LII[5].

Perillose chose est conpaingnie de fame, car[6] le deable ancien par conpangnie de fame ha degete plusors del droit sentier de Paradis; dames por serors, de ci en avant ne soient receues en la meson dou Temple, por icestre choses[7] freres de ci en avant ne convient acostumer ceste usance que flor de chastee apareisse toz tenz entre nos.

S LIII[8].

Nos creons perilleuse chose estre a tout religiou[9] trop esgarder face de fame, et por ce nul ne de vos

[1] MS. B. R. : muer.
[2] MS. B. R. : que.
[3] MS. B. R. : confreres.
[4] MS. B. R. : deussent habiter.
[5] MS. B. R., titre : Des serors.
[6] MS. B. R. : que.
[7] MS. B. R. : por i ces tres chiers.
[8] MS. B. R., titre : Que il naient familiarite de femmes.
[9] MS. B. R. : toute religion.

nosse[1] basier fame, ne veve, ne[2] pucelle, ne mere, ne soror, ne ame[3] ne nule autre fame, et adonques la chevalerie de Jhesu Crist doit fouir en toutes manieres basier de fame, par quoi les homes soloient maintes foiz perillier, que il puissent converser et maindre perpetuelment o pure conscience et o seure vie, devant la face de Dieu.

S LIV[4].

Nos conmandons a trestoz freres que nul de ci en avant soit hardi de lever enfanz de fonz et ne nait[5] vergoigne del refuser comperes ne conmeres quar cele vergoigne amaine plus gloire que pechie.

S LV[6].

Touz les conmandemenz qui sont diz et escriz desus en ceste presente regle, sont en la discretion et en lesgart dou mestre.

S LVI[7].

Coneue chose soit a toz les freres dou temple

[1] MS. B. R. : de nos presume.
[2] MS. B. R. : ni.
[3] MS. B. R. : ne ante.
[4] MS. B. R., titre : De non estre conpere.
[5] MS. B. R. : et nen ait.
[6] MS. B. R., titre : Des comandemens.
[7] MS. B. R., titre : Ce sont les festes et les jeunes que tuit li frere dou temple doivent jeuner et celebrer.

qui sont present, et qui a venir sont, que il doivent geuner les vegiles des XII apostres, cest à dire[1] saint Pierre et saint Pol, saint Andreu[2], saint Jasque[3], saint Phelipe, saint Thomas, saint Berthelemi, saint Symon et saint[4] Jude, saint Jasque, saint Mathe, la vegile saint Johan Baptiste, la vegile de lascension, et les ii jors devant derouvisons[5], la vegile de pentecoste, les iiii tens, la vegile saint Loranz, la vegile de nostre dame mi aost, la vegile de toz sainz, la vegile del batistere, toutes ces festes devant dites doivent geuner, selonc les conmandemenz dou pape Innocent, par le concile qui fu fait en la cite de Pise, et se nule de ces festes devant dites avenoient au jor de lundi, le samedi devant[6] doivent geuner. Se la nativite de nostre seignor vient[7] au jor de vendredi, les freres doivent mengier char por lennor de la feste; mes le jor de feste saint Marc, doivent geuner por les letenies, quar il est establi de Rome por la mortalite des homes. Mes se la feste avient dedenz les octaves de pasques, il ne doivent pas geuner.

[1] MS. B. R. : ce ést a savoir.
[2] MS. B. R. : Andre.
[3] MS. B. R. : Jacques.
[4] MS. B. R. : *saint* manque.
[5] MS. B. R. : derevoisons.
[6] MS. B. R. : avant.
[7] MS. B. R. : avendra.

S LVII[1].

La nativite de nostre seignor, saint Estienne[2], saint Johan levangeliste, les Innocenz, les octaves de noel, qui est le jor de len renof[3] le batestire[4], la chandelor, saint Mathie lapostre, lAnontiation de nostre dame de marz, la pasque o iii jors apres, la saint Jorge, saint Jasque et saint Phelippe, ii apostres, linvention de sainte croiz, lacension de nostre seignor, la pentecoste et ii jors apres, la saint Johan Batiste, saint Pierre et saint Pol, ii apostres, sainte Marie Magdelainne, saint Jasque lapostre, saint Loranz, lassumption[5] de nostre dame[6] et lexaltation de saint croiz, saint Mathe lapostre, saint Michiel, saint Symon et saint Judes, la touz sainz[7], la saint Martin fors de charrues, la sainte Chaterine[8] fors de charrues, saint Andreu[9], saint Nicholas fors de charrues, saint Thomas lapostre, et nules del autres festes moult petit garde len a la meson dou Temple, et ice[10]

[1] MS. B. R., titre : Ce sont les festes qui doivent estre gardees en la maison dou temple.

[2] MS. B. R. : la feste saint Estienne.

[3] MS. B. R. : la renuef.

[4] MS. B. R. : sainte Marie.

[5] MS. B. R. : lassention.

[6] MS. B. R. : la nativite de nostre dame.

[7] MS. B. R. : la feste de touz sains.

[8] MS. B. R. : saint Andre sainte Catherite.

[9] MS. B. R. : *saint Andreu* manque.

[10] MS. B. R. : ce.

volons nos et conseillons que soit fermement garde et tenu, que trestoz le freres dou temple doivent geuner des le diemanche devant la saint Martin, jusques a la nativite de nostre seignor, se par aucune enfermete ne le lessent, et se tant avenist[1] que la feste de saint Martin avenist au[2] diemanche, le diemanche avant doivent tuit li freres lessier char.

S LVIII.

Ci commencent les retraez et lestablissemens[3] del Temple.

Li mestres doit avoir iiii bestes et i frere chapelain et i clerec a iii bestes, et i frere serjant a ii bestes, et i valet gentilhome, por porter son escu et sa lance, a une beste, et quant il aura servi une piece, le mestre le puet fere frere chevalier si li plest, mes que il ne face trop sovent, et si doit avoir i fereor et i escrivain sarrazinois et i turcople, et i queue[4], et puet avoir ii garcons à pie et i turquement qui doit estre gardez en la quaracvane. Et quant li mestres chevauchera de terre en autre, le turquemant doit estre mene en destre par i escuier, et par i beste de la quarevane. Et quant li mestres retornaera, si doit estre mis en la

[1] MS. B. R. : chose.
[2] MS. B. R. : jor de.
[3] MS. B. R. : de la maison.
[4] MS. B. R. : cuecq.

quarevane, et par guerre le puet tenir li mestres[1] a sa corde. Et quant li mestres chevauchera de terre[2] en autre, si puet mener ii somiers, et quant il est en herberge ou a lerbage si les puet tenir à sa corde. Et quant il chevauche de terre en autre, ou quant il est guerre, si puet mener iii somiers, ou se il pase le flum Jordain ou le pas dou chien et quant il retorne a la meson ou il doit sojorner, li somiers doivent retorner en la somelerie, et fere le servise de la meson.

Li mestre doit avoir ii freres chevaliers a conpaignons, qui doivent estre si[3] preudomes que il ne doivent estre getez de nul conseil ou il ait v freres ou vi, e doivent avoir autel mesure dorge come li[4] mestres. Et quant les freres de convent prenent la mesure por xii, les bestes dou mestre prenent por[5] x. Et quant il est guerre et li[6] frere chevauchent, la provende doit estre conmunal, et non doit crestre[7] fors par chapitre. Et tout ansint est de toile et del vin. Mes li mestres puet amenuisier de lorge tant come dure lerbage. Mes quant lerbe faut, la provende doit estre einsint come ele estoit devant.

Se Dex[8] fet son conmandement daucun[9] des con-

[1] MS. B. R. : *li mestres* manque.
[2] MS. B. R. : leuc.
[3] MS. B. R. : ensi.
[4] MS. B. R. : et.
[5] MS. B. R. : a.
[6] MS. B. R. : les.
[7] MS. B. R. : ne amermer.
[8] MS. B. R. : Dieus.
[9] MS. B. R. : de nul.

paignons dou mestre, il puet prendre a son hues[1] de son hernois ce que li plera, et lautre partie doit retorner au mareschal en la quarevane.

Li mestres ne doit tenir clef ni serreure de tresor. Mes il puet avoir el tresor une huche o toute la serreure por garder[2] ses jouaus; se avoir est presentez au mestre, il doit estre mis en la recete.

Li mestres puet prester de lavoir de la meson jusques à M besans par une partie des preudomes de la meson. Et se li mestres velt grant avoir prester, il le doit fere par une grant partie des preudomes de la meson; le maistre puet doner c besans ou i cheval a i prodome e ami de la meson, et si puet presenter une cope dor ou dargent, ou robe de ver[3] ou autre biaus jouaus de c besans en aval[4]. Mes li mestres le doit ferre par le conseil des les[5] conpaignons et des prodomes de la meson ou il sera, et ce doit estre fet por le profist de la meson, et puet doner toutes armeures fors espee et fors[6] fer de lance, et fors coutel darmes[7].

Quant avoir vient doutremer, il doit estre mis el tresor, par le conmandement del conmandeor de roiaume de Iherusalem, et il nen doit riens prendre ni remuer, devant que[8] li mestres lait veu et fet son conmandement.

[1] MS. B. R. : eus.
[2] MS. B. R. : tenir.
[3] MS. B. R. : doner.
[4] MS. B. R. : en jus.
[5] MS. B. R. : de ses.
[6] MS. B. R. : ne.
[7] MS. B. R. : se ne puet en doner.
[8] MS. B. R. : tant que.

Quant bestes vienent doutremer, elès doivent estre mises en la quarevane dou mareschal, et le mareschal nen doit nules doner, ne remuer, devant que li mestres les ait veues, et si le maistres en velt nules prendre a son cors, il le puet bien fere, et si puet i cheval, ou ii fere garder en la quarevane, por doner as prodomes dou siecle amis de la meson, et se chevaus sont presentez a son cors, il les puet doner a quelque frere il voldra, et li mestres puet demander et prendre lequel cheval qui voldra dun des freres, por doner a i riche home del siecle, par acroissement de la meson, ou por chevaucher a son cors, et au frere en doit estre bel. Et li mestre, porceque li freres la bien garde, le cheval li puet doner c besans se il velt, dont li freres puisse achater i cheval, ou se non li mestres doit proier le mareschal qu'il doint au frere tel cheval dont il se tiegne a paié, et le mareschal le doit fere, se il en ha son comandement.

Li mestres ne puet doner terres ne aliener ne prendre chastel en marche, se non par chapitre. Ne ne doit relaschier ne alargir nul conmandement, qui soit fet par li et par le convent, se nestoit par li et par le convent. Ne ne doit commencier guerre ne fere trives en terre ne en chastel[1] de quoi la meson ait la siegnorie sanz le convent. Mes se tant est chose que les trives ne soient brisees, li mestre les puet bien alongier, par le conseil des freres qui sont en cel pais.

[1] MS. B. R. : castel.

Quant li mestres vient de chevauchier, il puet[1] mengier en sa chambre, ou quant il est sainniez, ou quant il a semons chevaliers ou autre gent dou siecle, et quant il est dehetiez si puet gesir en sa chambre, et ses conpaignos doivent mengier el pales[2] o les autres freres, et quant il est gueriz il doit mengier a une des tables de lenfermerie, et mielz en doit estre a toz les freres de lenfermerie[3].

Li mestres ne puet metre conmandeors es chies des roiaumes, se par chapitre ne les met. Come le seneschal, le mareschal, le conmandeor de roiaume de Jherusalem, le conmandeor de[4] Iherusalem, le comandeor dAcre, le drapier, le conmandeor de la tere de Triple et dAntioche, celui de France et dAngleterre, de Poito, dAragon, de Portigal, de Puille, de Hongrie. Et les nonmez conmandeors des parties docident ne doivent venir en la terre dorient, se par conmandement dou mestre et par chapistre ni viennent. Et des autres conmandeors des terres et des autres bailliz, por la povrete des terres, est en la discretion dou mestre, a metre par chapitre, ou sanz chapitre, par le conseil dune partie des preudomes de la meson; et se il ne le met par chapitre, il les puet oster sanz chapitre, par le conseil dune partie des preudomes de la meson[5].

[1] MS. B. R. : bien.
[2] MS. B. R. : palais.
[3] MS. B. R. : por amor de lui.
[4] MS. B. R. : la cite de.
[5] Après cet alinéa, le MS. de la B. R. continue par cet autre alinéa écrit après coup sur la marge inférieure (folio 15, verso) :

Quant li mestres velt aler en la terre de Triple ou dAntioche, il puet prendre el tresor iii m. besanz ou plus, se mestier est, por aider as masons de la. Mes il ne les doit mie prendre sanz le comandeor dou roiaume de Jherusalem, qui est tresorrier dou convent, et [1] doit tenir et garder les cles dou tresor, et doit au maistre baillier les besanz. Mes se tant est chose [2] que les maisons se puissent sofrir, li mestres doit retorner arrieres les bezans au conmandeor, et le conmandeor les doit metre el tresor.

Quant li mestres chevauche dune terre en autre, il cerchera et regardera les chestiaus et les mesons, et se il velt il fera lune maison haider a lautre se mestier est. Et se il velt nule chose prendre des conmandeors des choses qui sont en lor conmandement, par els en doit prendre ce que il en prendrá. Et einsint doit estre des bailliz, dou greignor jusques au menor.

Se li mestres ou les conmandeors demandent as conmandeors qui sont desoz els, que il lor mostrent les choses de la meson, il les doivent mos-

Et se visiteors ou comandeors fait pas chapitre general est rappelez par le maistre, et par le convent et il demore por quelque achoison que ce soit, il est relaches et doit mander au maistre et au convent la boule et la borse, et denqui en avant le visiteor ne se doit entremetre de la visitacion, ne le comandeor de la baillie, ne les freres ne lor doivent estre obeissant, mes doivent metre i frere preudome en leu de comandeor, et faire a saveir au maistre et au convent et atendre lor comandement. E ensi doit estre entendu des baillis qui se font par conseil dou maistre.

[1] MS. B. R. : qui.

[2] MS. B. R. : se tant avenist.

trer tretotes, et se nul en mentoit ou retenoit aucune chose, et il en estoit ataint, il en porroit perdere la maison; et si avoir fust donez à la meson, et li mestres le recoit, il le doit rendre en la main del conmandeor del roiaume de Jherusalem et il le doit metre el tresor conmun.

Quant li mestres se depart [1] del roiaume de Jherusalem, il puet le conmandeor de la terre ou i autre lessier en son leu et a celui qui remaint en son leu ne croist pooir fors de conseillier aucune chose qui soit avenue en la terre, et que li mestres ni puissent venir, et de chapitre tenir, et as armes quar tuit sont en son conmandement.

Li mestres ne doit envoier nul frere en son leu en la tere de Triple ne dAntioche, fors [2] les conmandeors qui i sont, se nestoit por aucune chose qui fut sorse en la terre, por conseillier ou por veoir les garnissons des chastiaus, et de ces choses li doivent obeir.

Se li mestres velt envoier i des prodomes de la meson outremer en son leu por les beisoignes de la meson, par chapitre le doit fere et envoier, et puet geter hors toz les bailliz sanz relassier fors le seneschal [3].

Quant nos tenons chapitre general, se li mestres velt envoier freres outremer por lor maladies, ou por la besoingne de la meson, il doit apeler le mareschal et le conmandeor de la tere, et le drapier

[1] MS. B. R. : sen part.
[2] MS. B. R. : sus.
[3] MS. B. R. : que leneschau.

et le conmandeor dAcre, et iii ou iiii des prodomes de la meson, et lor doit dire : alez veoir les freres qui seront profitables por envoier es parties doutremer; et il doivent aler en lanfermerie et veoir les freres, et veoir cels qui sont dehors lenfermerie, et cels qui plus lor sembleront resnables de mander outremer si doivent fere metre en escrit, et puis retorner devant le mestre et mostrer lescrit et se il i a aucune chose a amender, par lor conseil doit estre amende.

Se aucun jouel est prensentez a la meson dou temple en aumosne, li mestres le puet prendre et doner la ou il voldra, ou metre en sa huce [1] avec ses joaus.

Le vin de la conplie est en la discretion [2] dou mestre ou del tolir ou del doner, et la quarte beste et le secunt escuier des freres chevaliers, et la secunde beste des freres serjanz, qui ne les ont par chapitre, sont en la discretion dou mestre.

Touz les jors que li mestres est en la meson dou temple, v povres doivent mengier por lui en la meson, autele viande come li frere megeront.

[3] Quant viant apres pasques por les granz despensses que les mesons font as moissons, les conmandeors dient au mestre que il nont pas assez char, li mestres le puet mostrer as freres, et lor doit demander lor avis, se le freres sen acordent

[1] MS. B. R. : huche.

[2] MS. B. R. : volente.

[3] Les cinq alinéas suivans sont transposés dans le MS. de la B. R. Ils sont ainsi disposés : 2, 3, 4, 5, 1.

de perdre la char, le mardi si sen sueffrent. Mes quant li ble feront sciez il la doivent recrover.

Trestoz les freres qui sont mis en penitence, pardevant le mestre mis, nes puet lever de [1] tere se par li ne sont levez et les mestiers et les geunes lor puent li freres pardoner fors de lever de terre et le vendredi.

Nus ne puet doner congie de sainniier, ne de baignier, ne de corre cheval ne de bohorder [2] en leu ou li mestre soit, se [3] li mestres ne le done.

Quant li mestres chevanche et aucun frere lencontre [4], ou il se met en sa rote il ne se doit partir de lui, se par son congie non [5].

Quant li mestres menive a la table de convent, il puet presenter de lescuele a qui qui il velt [6] et ce ne puet fere nul frere fors le mestre.

Toutes les choses que li mestres fet par conseil dou covent, doit connunalment as freres demander lor avis et fere ce a quoi le plus des freres sacordera [7].

Se aucun home dou siecle ou aucun frere dou temple de ca mer ou de la mer envoie aucun present a frere dou temple, et Dex ha fet son conmandement dou frere a qui le present vient, le present doit aler en la main dou mestre.

[1] MS. B. R. : la.
[2] MS. B. R. : bouhorter.
[3] MS. B. R. : par.
[4] MS. B. R. : aveuc lui.
[5] MS. B. R. : ne sen part.
[6] MS. B. R. : il voudra.
[7] MS. B. R. : et li maistres.

Li mestre ne doit fere frere sanz chapitre. Mes se il estoit en leu ou il ne puise trover chapitre et il fut por Dieu pries d'aucun proudome que il le feist frere, porce que il fust tant malade que len cuidast que il ne puist trespasser [1], adonc par le conseil des freres qui la seront, le puet fere frere se il voit que il puisse estre frere droiturelment et se Dex li done santé au plus tost que il sera en nostre meson, il doit fere sa proffession devant toz les freres, et aprendre ce que frere doit fere.

Trestoute la robe que li mestre lesse de son vestir et de son gesir, doit estre donee as mesiaus por Dieu, ou la ou il vera que ele soit bien [2] en place. Et se le mestre done des robes quil aura portées à aucun [3] frere, il doit fere doner i autre por Dieu en leu de cele ou as mesiaus, ou la ou il verra quele soit bien enploiee.

Le jeudi asolu, la ou li mestres, il doit laver les piez a xiii povres et doit doner a chascun des povres chemise et braies, et ii pains et ii deniers, et i solers. Et se il estoit en leu que il ne les peust avoir, en la primere meson dou temple que il vendra, la ou il les puisse avoir les doit doner [4].

Quant vient au tens de guerre que les freres sont as armes as chans, li mestres puet prendre vi ou viii ou jusques a x freres chevaliers por estre en sa conpaignie.

Trestuit li freres dou temple doivent estre obe-

[1] MS. B. R. : que il peust estordre.
[2] MS. B. R. : meaus enploiee.
[3] MS. B. R. : nul.
[4] MS. B. R. : por Dieu.

dienz au mestre et li mestres doit estre obedient a son convent.

§ LIX[1].

Li seneschal doit avoir iiii chevaucheures[2] et[3] leu dune beste mulache, puet avoir i palefroi et doit avoir ii escuiers et i frere chevalier a conpaingnon, qui doit avoir iiii bestes et ii escuiers et i frere serjant a ii beste, et un dyaque escrivain por dire ses hores, et i turcople a une beste[4], et si puet avoir ii garcons a pie et tot ce puet mener o soi et doit porter autel bole con le mestre.

Li seneschal porte confanon et tente roonde, aisint come li mestres, et en trestoz les leus ou li mestres nest, il est el leu dou mestre, et quant il chevauche, ses bestes doivent avoir autel provende dorge come celes dou mestre, et en toz les leus que li mestres nest, tot le somage des terres et des mesons, et toutes les mesons et les viandes, sont el conmandement del seneschal.

Quant li seneschal est en une des teres sanz li mestre, il la regardera et en prendra ce que il voldra, et fera lune maison aidier a lautre et se il velt frere remuer de terre en autre, bien le puet fere fors en la terre ou li mestres sera.

Li seneschal puet doner a i prodome ami de la meson, i palafroi ou i mul, ou une mule, ou une

[1] MS. B. R., titre: Cy comencent les retrais dou seneschau.
[2] MS. B. R. : chevaucheuras.
[3] MS. B. R. : en leu.
[4] MS. B. R. : et un escrivain sarazinois avec i beste.

sele a croce, ou une [1] coupe dargent, ou une robe vaire ou descarlate ou de ci en aval [2]. Mes se tant toz [3] i ces dons doit fere par le conseil des freres qui seront es parties ou il sera por le profist de la meson.

S. LX [4].

Li mareschal doit avoir iiii bestes et ii escuiers, et en leu dune beste mulace puet avoir i bon turquemant, et se nul frere li demandoit por cheval, il ne li donra pas, se il ne velt, et se il tenoit roncin a geneteres [5] dont frere sen tenist a paie et il li demandast, il li doit doner. Et si doit avoir i frere serrjant a une beste, et il li puet prester se il velt une autre beste de la quaravane, et doit avoir i turcople ou i beste, et i aguillier de iiii toilles et de iii bastons et de ii cropieres et une gribelovoire [6] a ses escuiers e a son hernois et deit avoir autel hernois come frere de convent, e autel provende con li convenz; et quant il chevalchera en herbage, o [7] le convent, ou alors le somage del conmandeor de la terre li doit faire porter son aguillier et son chauderon e son orge en quelque tere que il sera.

[1] MS. B. R. : bele.
[2] MS. B. R. : jus.
[3] MS. B. R. : mais trestous.
[4] MS. B. R., titre : Ci comencent les retrais dou mareschau dou convent del Temple.
[5] MS. B. R. : tel.
[6] MS. B. R. : grebeleute.
[7] MS. B. R. : avec.

Li mareschal deit aver a son conmandement tout le hernois e les armeures de la meson. Et celes que lun achate por doner as freres de convent[1] et toz les gaains que as armes afierent ancores viengent il en achatement, si deivent il aler en la main del mareschal, et tout le hernois qui as freres[2] afierent qui ait este de frere don Dex ha fait son conmandement, ausi deit venir en sa main, fors arbaleste qui deit venir en la main del comandeor de la tere. Et les armes turquoises que li conmandeor achatent por doner as freres serjens des mestiers qui sont en leur conmandement[3]. E les departies des freres deit faire li mareschauz en tous les leus ou il est, et ne doit metre frere en son leu, sil ne vait fors de la terre, ou si ne fust malades.

Quant guerre e cri lieve, les conmandeors de maisons deivent lor bestiau e lor proies recolir. Et quant il les unt recolies il doivent tuit venir en leschele dou mareschal. Et puis ne se deivent departir sen congie.

Toz les freres chevaliers et[4] les freres serjenz et les gens darmes sont al conmandement del mareschal quant il sont as armes. E le mareschal en quelque terre quil seit, si puet achater chevaux, muls, et mules. Mes il le deit faire a saver al maistre se il i est. E li maistre li deit faire doner des bezans se il veit que mestier en seit.

[1] MS. B. R. : ou de don ou daumosnes.

[2] MS. B. R. : qui as armes.

[3] MS. B. R. : et les comandemens.

[4] MS. B. R. : Trestous les freres sergens doivent aler au turcoplier et ne sen doivent partir sans congie. Et trestous les freres sergans, etc.

Le mareschal puet doner a i prodome del siecle i sele qui ait este chevalchée e rendue. Et si puet doner autre menuz hernois, mes que il ne le face trop sovent [1].

Li maistres ne deit riens faire sen le conseil del mareschal en leu o il seit [2].

Quant le mareschal est en la terre de Triple ou dAntioche li conmandeor de la terre de Triple [3] li peut meitre la mareschaucie en sa main se il viaut, et se il viaut il ne la metra pas. Et se le mareschal viaut il la prendra. Et se il ne viost il ne la prendra pas. Et se li comandiers la met en sa main e il la prent, il puet doner as freres ce que mestier lor sera. Et se il ne la met en sa main, le menu hernois sera en la main del mareschal del convent. Il le puet doner et delivrer as freres, e non a riens de poer [4] en la mareschaucie del pais fors des amandemenz [5] de la meson, que il deit faire par tot la ou il est, et del menu hernois. Mes se il prie de cheval qui seit en la carevane, por del doner a aucun frere qui seit en estage en la tere, le somareschal de la tere len a a obeir. Et se le mareschal del convent li prie de doner a frere qui ne seit a estage en la tere il le puet refuser se il viost. Mes se il eust guerre en pais e il eust frere mesaisie de cheval, ou dautre beste mulace, e il deust aler en chevau-

[1] MS. B. R. : sans le maistre ne doit riens faire.

[2] MS. B. R. : cet alinéa manque.

[3] MS. B. R. : *de Triple* manque.

[4] MS. B. R. : Et se il y a mareschau en la terra, li mareschau dou convent nen a riens de poer.

[5] MS. B. R. : comandemens.

chie, le mareschal del convent puet aler en la carevane e vooir[1] quil i aura. Et puet conmander al somareschal[2] de la terre de[3] aisier tel frere, et de celui tel e il len a a obeir. Et quant li frere sont revenuz, les bestes deivent retorner e la carevene. Et si i a ii escheles di chevaliers, li mareschaus de la terre en deit avoir une e sil ni a mareschal en la terre, li conmandeor[4] deit avoir lune[5] sil le velt sofrir.

Li mareschaus del convent puet metre se il veut par le conseil del somareschal[6] le confanonnier, et se li mareschaus veut envoier dune maison en autre del hernois de la mareschaucie, ou porter en ost, ou en chevachie, ou en lerbage, li conmandiers de la terre li deit faire porter sur les somiers ce que le mareschal li baillera.

En la terre ou le mareschal del convent seit, li conmandiers de la terre ne puet faire somage des bestes de convent sen parler a li. Et si comme est dit desus del mareschal del convent en la tere de Triple, en autel menierre deit estre en la terre dAntioche.

Le mareschal del convent deit faire toz les apieus, et[7] toz les conmandemenz as freres, la ou li mais-

[1] MS. B. R. : ce.
[2] MS. B. R. : mareschau.
[3] MS. B. R. : tel chevau a.
[4] MS. B. R. : de la terre.
[5] MS. B. R. : eschiele.
[6] MS. B. R. : e.
[7] La fin de cet alinéa et l'alinéa suivant manquent au MS. de la B. R. Ils sont remplacés par ce qui suit : Le mareschau doit tenir chapitre en la terre de Jerusalem.

tre est, ou autre en leu de lui. E la ou il est, quar il est baillis del convent.

Li mareschal deit tenir chapitre en la terre de Jherusalem, se li mestres ni est, ou le seneschal, ou autre qui seit en son leu dou mestre.

Quant les bestes vienent doutremer, eles deivent estre gardees en la carevane, tant que li maistre les ait veues. Et li mestres en puet prendre a son hues se mistier li est, ansi come est dit desus, i cheval ou ii por doner. Mes il le deit faire garder en la carevane, tant que il les ait donez. E puis le mareschal puet departir les autres[1] as freres, la ou il vera que mestier sera.

Se aucun frere trespasast de cest siecle ou il[2] fust mandez sen son hernois en autre pais, li hernois deit remaneir en la mareschaucie de la tere, e le hernois des autre freres de convent deivent estre e la mareschaucie del convent.

Quant li frere se departent por les mesons li mareschal ne puet nus remuer se nest por changier i frere por autre. Ne le mareschal[3] ne puet prendre nul frere qui seit estans en la tere por pormetre en convent ne por remuer fors de la tere. Ne le mareschal del convent ne puet laissier en la terre nul frere de convent se par le mestre non.

Quant li maistres ou les freres gitent[4] les freres de chapitre, por faire conmandeor de camer, le mareschal nen doit estre pas gitez, se li convent ne

[1] MS. B. R. : bestes.
[2] MS. B. R. : et il fust estagant en la terre ou il.
[3] MS. B. R : dou convent.
[4] MS. B. R. : ietent.

li aura fait [1] ainceis de sa baillie. Mes fors [2] le seneschal sen plus, toz les conmandeors de camer puet len geter de chapitre por faire mareschal, senz aver merciz de lur bailies fors le seneschal, e le conmandeor del reame de Jherusalem.

Le mareschal ne puet geter de renc son conpaignon [3] por aler de terre en autre por estage, mais par quinzeine. E por somage len puet giter e por eschele.

Li maistres et li conmanderes de la terre deivent trover en la mareschaucie ce que mestier i sera fors acier et de fil de Borgoinne [4].

§ LXI [5].

Li conmanderes dou realme de Jherusalem doit avoir iiii bestes, et en leu dune beste mulace puet avoir i palefroi, et ii escuiers, et i frere sergent a ii chevaucheures, et i diaque qui sace [6] escrire, et i turcople a i beste [7], et i escrivain sarazineis a i beste, et ii garcons a pie, con li seneschal, et i aguillier autel con le mareschal, et une gribeloere por ses escuiers. Mes le drapier deit estre son conpaingnon.

Le conmandeor de la terre est tressorier del convent et toz les avoirs de la meson, de quelque par-

[1] MS. B. R. : ne li aura ancois faite mercis de sa baillie.
[2] MS. B. R. : por.
[3] MS. B. R. : son compagnon de renc.
[4] MS. B. R. : fil de Bergoigne.
[5] MS. B. R., titre : Comencent les retrais dou comandeor de la terre de Jerusalem et dou royaume.
[6] MS. B. R. : saiche.
[7] Le MS. B. R. ne fait pas mention du turcople et de sa beste.

tie que seient aporte[1] de ca mer, ou de la mer, il deivent estre renduz en[2] bailiez en la main del conmandeor de la terre. Et il les deit metre en tresor, e il ne doit nus oster[3] ne remuer, jusques a tant que li maistres les ait veuz et contez[4], si seront mis en escrit. Et li conmanderes les deit metre[5] en tresor, et si en puet faire la besoigne de la meson, et se li maistres ou une partie des prodomes en veulent oir conte, il le[6] deit rendre.

Li conmanderes de la terre deit garnir la draperie de toutes les choses qui mestier i seront, e li conmanderes i puet prendre[7] ce que il voldra par le conseil[8] del drapier. Et li drapiers len a[9] a obeir.

Li conmanderes del reaume de Jherusalem[10] puet doner[11] i mul, ou i mule, ou i cope dargent, ou une robe de vert, ou de brunete, ou une pane de vair, ou une teile de rains, as amis qui font les grans presenz[12] a la maison. Et toutes robes vaires et de gris et descarlate[13] qui vienent de don ou daumosnes à la meson sont del conmandeor de la terre[14].

[1] MS. B. R. : ou.
[2] MS. B. R. : et.
[3] MS. B. R. : et non doit riens tochier tant que.
[4] MS. B. R. : et quant il les aura veu.
[5] MS. B. R. : garder.
[6] MS. B. R. : lor.
[7] MS. B. R. : toutes les choses.
[8] MS. B. R. : le sentiment.
[9] MS. B. R. : et il len a.
[10] MS. B. R. : li comandeor de la terre.
[11] MS. B. R. : i palafroi.
[12] MS. B. R. : prest.
[13] MS. B. R. : et tuit li drap qui ne sont taillie qui viennent de dons ou daumosne en la maison.
[14] MS. B. R. : et les autres robes taillees doivent venir en la draperie.

Li conmanderes de la terre deit avoir les achaz et les lesses de c bezans, et de qui en sus, qui sont faites as maisons de son conmandement. Mes se laisse monte de m bezans en sus, si deit estre mise en la recepte. Et de c bezans en jus, deit venir en la main del conmandeor de la meson, la ou lamone est donee [1]. Et se laisse est faite sur mer [2] et de grant avoir ou de petit, si deit venir en la recepte.

Se esclaves seraint [3] qui seit en la main del conmandeor de m bezans en sus, deivent venir en la recepte, et se la reanson est de m bezans en jus, si deit venir en la main del conmandeor. Et se li esclaves est de la mareschaucie et la raenson ne monte jusque a m bezans, si deit venir en la main del mareschal. Et se la raencon monte de m bezans en sus, si deit venir en la recepte.

Le conmandeor puet doner as freres des bestes mulaces de sa corde ou i ou ii, ou i des essomers. Mes quil ne le face trop sovent. Mais le conmandeor ne deit pas tenir a sa corde la beste que li freres aura changee, ainz deit aler en la mareschaucie, se li mareschal ne en a done congie de changier al frere [4].

Se le conmandeor fait norir polains as freres de son conmandement, e aucuns freres le demandast por cheval, e il sen tenist apaiez, bien en puet doner i ou ii. Mes quil ne face trop sovent.

[1] MS. B. R. : faite.
[2] MS. B. R. : a la maison.
[3] MS. B. R. : se esclaf se rechate.
[4] MS. B. R. : au frere de changier.

Se le conmandeor a mestier de chevaus por les freres de ses boveries, ou de ses mandres, et il en demande al mareschal, il li en deit bien aider, sil a de quoi. Et il puet[1] prester polains ou chevaus. Mes quant il voldra il les porra[2] recovrer, por en herneschier les freres de convent. E le conmandeor les li deit rendre, quant il en aura mestier. Et se aucuns freres demande al mareschal beste que il ait prestee de la mareschaucie, il la poet prester[3], quar toutes les bestes qui sont[4] de la mareschaucie i deivent retorner. Mais se le conmandeor achate polains[5], ou autre bestes por norir, de celes ne deit prendre le mareschal senz congie del conmandeor, ou del maistre, ou se le mareschal na de quoi il les puisse achater, sil[6] le mostre au mestre ou al conmandeor, il li deit faire balier les bestes que li frere de son conmandement[7] auront nories, de quoi[8] il pora a paier les freres de convent. E le mareschal ne puet nule chose prendre[9] quil[10] ne le face a savoir al conmandeor. Et le conmandeor len a a obeir.

Le conmandeor puet achater somers ou chamieuz, e autres bestes qui mestier li auront a son afaire.

[1] MS. B. R. : bien.
[2] MS. B. R. : bien.
[3] MS. B. R. : doner.
[4] MS. B. R. : issent.
[5] MS. B. R. : et il les baille as freres.
[6] MS. B. R. : et il.
[7] MS B. R. : *de son comandement* manque.
[8] MS B. R. : celes.
[9] MS. B. R. : et li maistre nen puet nule prendre.
[10] MS. B. R. : meisme.

Tuit li gaain e toutes les bestes a bardes, e toz les esclaves e tot le bestiage, que les messons del realme de Jherusalem gaaignent par guere, deivent estre al conmandement del conmandeor de la terre fors[1] les armeures et les armes, qui affierent à la mareschaucie.

Se le conmandeor del realme de Jherusalem viost chevalcher par la terre, cil porte avoir avec li, il puet demander al mareschal tant de freres con il en aura mestier, por mener en sa conpaingnie, e le mareschal les li deit baller. Si les bestes del conmandeor de Jherusalem[2] fusent lasees et travalees, et il eust besoing dautre bestes por la besoingne de la messon, il les deit demander al mareschal, ou a celui qui sera en son leu, et il les deit faire aveir. E le conmandeor deit metre les soues bestes en la carevane. Et quant il retornera il deit les soes bestes prendre, et rendre les autres, la ou il les prist. Se le conmandeor viost une selle faire garnir en la mareschaucie, ou por son cors ou por autre[3], il le puet bien faire, mes quil ne le face trop sovent.

Ne le conmandeor de la terre ne puet envoier nul frere fors de sa ballie en autre terre por stage[4], se par le maistre nes envoie.

Toutes les maissons, et toz les casiaus del reame de Jherusalem, et toz les freres qui i sont esta-

[1] MS. B. R. : les bestes a selles.
[2] MS. B. R. : *de Jherusalem* manque.
[3] MS. B. R. : ou por aucun ami de la maison.
[4] MS. B. R. : estage.

genz[1], sont al conmandement del conmandeor de la terre[2] dou realme de Jherusalem.

Ne le conmandeor ne deit faire granz semonses ne granz presenz au genz del sicle, ne as chevaliers la ou li maistre seit, se nest a aucun ami de la meison priveement. Et se li maistres ni est, il le puet faire. Se le conmandeor a mestier de despense, il le doit faire a saveir al maistre, e par lui en doit prendre ce quil[3] prendra.

Tuit li vaisel de mer qui sont de la meson de Acre, sont al conmandement dou conmandeor de la terre. E le conmandeor de la volte dAcre e toz les freres qui sont de soz lui sont a son conmandement. Et totes les choses que li vaisel aportent, deivent estre rendues al conmandeor de la terre. Mes se chose nomee est[4] mandee en au mestre, ou a autre frere, tele chose deit estre rendue la o ele est mandee[5].

§ LXII[6].

Li conmandeor de la cite de Jherusalem deit

[1] MS. B. R. : estans.

[2] MS. B. R. : les mots suivans manquent.

[3] MS. B. R. : en.

[4] MS. B. R. : chose nomee y est.

[5] L'alinéa suivant se trouve après celui-ci dans le MS. B. R. : Quant vient au despartir les freres dou convent par les maisons, li comandeor puet dire au mareschau tant en metre en tele maison et tant en lautre. Et li mareschau le doit faire quil en doit metre plus ne moins.

[6] MS. B. R., titre : Ci comencent les retrais dou comandor de la cite de Jerusalem.

aver iiii bestes, e en leu dune beste mulace puet avoir ii turquement, ou i bon roncin [1], e i frere sergent a ii bestes, e i escrivain sarazineis autre [2] beste [3] et deit aver autel provende come li maistre. Et deit aver en la cite de Jherusalem conmandeor chevalier de soz lui.

Le conmandeor de [4] Jherusalem deit aver x chevaliers a son conmandement, por conduire les pelerins qui vont a flum Jordain, e deit aver [5] tente reonde e confanon baucent, tant come sa ballie dure, por ce que quant il herbergeront sil trove aucun prodome meseisie, quil le meist en la tente e le peust [6] des aumones de la meson, e por ce deit il porter tente reonde et mener somers e porter viandes, e raporter les pelerins [7] se mestier en est.

Quant len porte la veraie croiz en chevalchie, le conmandeor de Jherusalem e les x chevaliers la deivent garder jor et nuit, et deivent herberger au plus pres quil porront de la veraie croiz [8]. E sil avenist que la herberge fust arestee, tuit deivent herberger avec le convent.

Le conmandeor de Jherusalem puet doner [9] che-

[1] MS. B. R. : et ii escuiers.
[2] MS. B. R. : a une.
[3] MS. B. R. : et i turcople a i beste.
[4] MS. B. R. : de la cite de.
[5] MS. B. R. : porter.
[6] MS. B. R. : et le servist.
[7] MS. B. R. : sur les somiers.
[8] MS. B. R. : Tant come la chevauchie durera, et chacune nuit ii freres doivent veillier a garder la vraie croiz, et se par avanture il avenist....
[9] MS. B. R. : partout ou il est.

vaus as freres, e muls e mules, e seles turqueises a home del siecle, sel li est presentee. Et tot le gain qui est fait[1] outre le flum Jordain qui aferent al conmandeor de realme de Jherusalem, le conmandeor de la cite de Jherusalem en deit aver la meitie[2]. E tot le gain qui est fait de ca le flum Jordain, il ni prent riens. En ceis sont del grant conmandeor de realme de Jherusalem ceus qui a lui afierent.

Trestoz les chevaliers del siecle qui sont en Jherusalem e sont aus solz[3] de la messon, deivent chevauchier[4] pres de li, et deivent chevauchier a son confanon e tuit li frere qui sont en la vile estanz et tuit cel qui vont e qui vienent, tant con il i sont[5].

S LXIII[6].

Le conmandeor de la tere de Triple e celui dAntioche, chascuns deit aver iiii bestes[7], et i diacre a une beste, et i turcople a une beste, et i escrivain sarazineis a une beste, et i garcon a pie. E en toz les leus o il sont en lor balie, sont en leu del

[1] MS. B. R. : par guerre.
[2] MS. B. R. : moitie.
[3] MS. B. R. : assis.
[4] MS. B. R. : doivent aler herbergier.
[5] Le MS. B. R. ajoute : et le mareschau ni ceus sont en son comandement et par son congie doivent faire ce que il feront.
[6] MS. B. R., titre : Ci comencent les retrais des comandeors de la terre de Triple et dAntioche.
[7] Le MS. B. R. ajoute : et en leu dune beste mulace, puet avoir i palafroi et i frere sergent a ii bestes.

mestre, se li maistre ni est, e deivent avoir tente reonde e confanon baucent et[1] chevalier aconpaing, que il puet lever de renc por mener de terre en autre. E deivent avoir autel provende dorge con li mestres. E toutes les genz qui sont estant en maisons de lur bailies sont a lor conmandement e a armes et senz armes, e puent tenir chapitre se li mestres ni est[2].

E les conmandeors deivent garnir li chiteaus de lor conmandement de curain[3], de ble, de vin, dacier, de fer, e de sergenz por garder les portes, e les autres choses doivent trover les chatelains. Et se riens lor faut, e il nont de quoi achater, les conmandeors lor deivent trover e doner de quoi il achatent.

Les mareschaucies de lor balies sunt a leur conmandement, e il unt a trover les garnisons des chevaus e des muls, e des mules, e dautre chose[4] qui mestier i sera. Et si na mareschal en la terre, il deivent doner as freres le hernois qui mestier leur sera. E deivent faire les conmandemenz de la meson par tot la o li mareschauz de convent ne sera. Et se riens leur faust, li conmandeeur leur ont a trover les garnisons de leur mareschaucies, e ainsi a la draperie, e deivent trover ce que mestier leur sera. Et sil neust mareschal es teres, li conmandeors leur i puent metre e oter par les chapitres des terres. E tot ausi puent les conmandeors

[1] MS. B. R. : et i.
[2] Le MS. B. R. ajoute : Tant come lor baillies durent.
[3] MS. B. R. : cuitam.
[4] MS. B. R. : et de lautre hernois.

metre e ouster les draper e les chatelains qui sunt en leur balies.

E ces conmandeors ne deivent faire granz semonses ne grans pressenz as genz, ne as chevaliers de siecle, en leu o li mestre seit, se nest a aucun ami de la messon ou confreres. Et nus ne puet doner congie de seignier, ne de corre cheval a ravine[1], en leu o il seit se par lui non.

Ne ces conmândeor nônt poer de crestre, ne de menier la provende dorge ne les bestes des freres jeter au haraz, sil nen ont conmandement del maistre et del chapitre. Se li maistre nest en la terre, o sil i est, sil le puent faire par le conseil des freres de convent, fors de[2] la quarte beste qui est en leur volente de metre au haraz, ou de tenir a demie provende.

E les conmandeors si vuelent verrunt les tressors des chatiaus e des maisons chevetaines de leur conmandement, e les garnisons, e sil en vuolent riens prendre par les conmandeors des maisons en deivent prendre ce que il en prendrunt.

E les conmandeors puent doner bestes, robes tot ausi con est dit de sus de seneschal por le profit de la meison. E toz les jors quil sunt en la meson del temple en leur balies, deivent[3] iii povres, por Deu, viande des freres avoir.

E les conmandeors ne puent doner assise a nul home, se par le maistre ne le font. E quant le con-

[1] Le MS. B. R. ajoute : ne bouhorter.

[2] MS. B. R. : que.

[3] MS. B. R. : mangier.

mandeor [1] dAntioche vait en la tere dErmenie i puet mener chepelain et porter chapele.

S LXIV [2].

Li drapier de convent deit aver iiii bestes, iiii [3] escuiers e i somer [4], e i aguilier, autel con le seneschal [5], e une griboleure por ses escuiers, e autre a ses parmentiers. E li hernois de la parmetrie deivent porter li somer e son aguilier ensement.

Li drapiers deit doner as freres ce que mestier leur sera de vestir et de gesir tant con il afiert a sa balle, fors les carpites des liz. Quant robes vienent doutremer li drapiers deit estre au desplier les trouseaus, e toz les presenz qui vienent a frere de convent il les doit prendre, e rendre la o il vout; e si deit prendre garde que les freres seient roongiez honestement. Et se aucuns non fust, il le puet conmander, e cil len a a obeir, quar apres le maistre e le mareschal, li drapiers en est plus tenuz [6] des autres freres.

Li drapiers se deit prendre garde que se aucuns freres fait soacle [7] e teigne chose quil ne deit, que il li face lessier e rendre la o il deit, quar tuit li

[1] MS. B. R. : de la terre.
[2] MS. B. R., titre : Ci comencent les retrais do drapier.
[3] MS. B. R. : ii.
[4] MS. B. R. : et i somelier.
[5] MS. B. R. : con li mareschau.
[6] MS. B. R. : que nul.
[7] MS. B. R. : souvercle, et tiegne.

frere deivent estre contre celui qui dit mefait des mason [1].

Li drapierz deit avoir del frere quant en le fait tote le robe, fors de vair ou descarlate, et se il donent or ou argent [2] a la maison quant il se rent, juque a x besans deivent estre a la draperie, e le sor plus al conmandeor de la terre. E toute ansi come lest dit de sus del drapier de convent, est dit entendu dou drapier de la terre de Triple, e de celui d Antioche, fors de laguilier qui ne deivent pas avoir.

S LXV [3].

Les conmandeors freres chevaliers de maisons deivent avoir iiii bestes e ii escuiers [4] e a ii de lor bestes autel provende con le maistre, e as autres ii [5] tex con le convent. E quant li frere del convent tienent iii bestes il en puet tenir iiii, e quant il en tienent ii, il en puet tenir iii. Et le conmandeor puent doner c besans al mareschal et [6] al drapier, e xx al somareschal, e x a soz drapier, et a i autre frere de convent puet doner i besan o une cote chemise, e une garnace, ou i cuir de daim, ou i bogueran.

[1] MS. B. R. : qui dit ou fait des-raisons.

[2] Le MS. B. R. ajoute : ou monoie.

[3] MS. B. R., titre : Ici comencent les retrais des freres chevaliers comandeors des maisons.

[4] MS. B. R. : chascun.

[5] MS. B. R. : bestes.

[6] MS. B. R. : et L au drapier.

Les conmandeors des maisons chevaliers puent doner luis a lautre juque a c muis de leur cuisinat e faire bonte de leur viande, e puent changier ou doner i de leur somiers a i frere de convent, e li freres del change deit prendre congie al mareschal ou metre sa beste en la caravane.

Ne ces conmandeors ne deivent faire grans presenz ne grans somonses[1] en leu ou li maistre seit, ne le conmandeor de la tere, sil ne le font par os se nest a acun confrere, ou aucun ami de la meson priveement.

E ces conmandeors ne autres ne puent attaindre[2] par os sols nul frere qui seit en lor bailies, por paroles quil aient entre eus, porquoi eles vienent en chapitre, quar autant sera creu li frere conm li conmanderes mes des conmandemenz que les conmandeors font as freres qui sont en leur conmandement[3] creu. E les puent ataindre par eaus sol, e en puet prendre quanque en puet prendre de frere[4] sauf labit.

Se le conmandeor veut doner bestes de sa corde a i frere de convent, il en deit prendre congie[5]. E la beste del frere[6] deit estre misse en la carvane. Mes se li freres de convent fait change[7] al comandeor de beste par le congie del mareschal, la beste del frere deit remaindre al conmandeor.

[1] MS. B. R. : as gens dou siegle.
[2] Les trois mots suivans manquent au MS. B. R.
[3] MS. B. R. : seront.
[4] MS. B. R. : *de frere* manque.
[5] MS. B. R. : a son comandeor.
[6] MS. B. R. : del convent.
[7] MS. B. R. : de beste.

[1] Se li conmanderes a aucuns polains i les puet doner as freres de son conmandement, ou autres chevaucheures sil les a, e puet doner a lur freres casaliers une beste mulace, ou de quoi il lachatent, e puent achater des vilans de lor casiaus polains, ou somiers, por norir [2]. Ne ces conmandeors ne puent bastir nules maisons noveles de chauz, ne de mortier, ne de pierre, senz le congie del maistre, ou del grant conmandeor de la terre, mais maissons decheues puent refaire et raparalier.

S LXVI [3].

Li conmandeor des chevaliers deit estre en conmandement del conmandeor de la tere, ou a armes ou senz armes, la o le mareschal nest il na poer fors de doner congie as freres de seignier, e de beinier, e de corre cheval ravine. E puet doner [4] a i frere de convent une nuit gesir de fors, et puet tenir chapitre la ou le mareschal nest, ne le conmandeor de la tere.

S LXVII [5].

Les freres chevaliers de convent chacons deit

[1] MS. B. R. : Et si le comandeor a aucun bons polains.

[2] MS. B. R. : *por norir* manque.

[3] MS. B. R., titre : Ici comencent les retrais dou comandeor des chevaliers.

[4] MS. B. R. : congie.

[5] MS. B. R., titre : Ici comencent les retrais des freres chevaliers et des freres sergens dou convent.

aver iii bestes [1], e la quarte beste et le secont escuier [2] est en la discretion dou maistre, e deivent aver a leur bestes comunalment [3] orge e aubers, e chauces de fer, heaume, e chapel de fer, espee, escu, lance, mace turcoise, jupel darmer, espalieres, soliers darmer, iii coteau darmes [4], i de pain tailier, et i canivet, e puet aveir coiteures [5] de cheval, e ii chemisses, es ii braies, e ii paieres de chauches, e une petite centure que il deivent ceindre sur lor chemise, e ensi deivent gesir toz les freres dou temple, fors quant il sont malades en lospital, adonc le deivent faire par congie e deivent aver i jupel a girons devant e dereres, e une pelice couverte, e ii mantaus blans, lune a pane, e lautre senz pane. Mes celi a pane deit rendre en este, e li drapiers le li puet bien laissier por sa mesaise, e deit aver une cote e une chape, e une ceinture de cuir por ceindre, et iii dras de lit, cest a savoir i sac por metre palle, e i lincel, e une estamine ou ce que li drapiers li voudra doner, e une carpite se len leur done por covrir leur lit, e leur hauberz quant il chevauchent. Mes la carpite deit estre blanche o neire [6]; e ii petit sac, lun por metre sa robe de lit, e lautre por les jupeaux darmer e leur espaulieres, e i meneor de

[1] MS. B. R. : et i escuier.
[2] MS. B. R. : se il ont.
[3] MS. B. R. : provende dorge.
[4] MS. B. R. : iii couteaus, i darmes et lautre de pain tailier et i canivet.
[5] MS. B. R. : covertures.
[6] MS. B. R. : ou reie.

cuir e[1] i treslit por mener leur haubert[2]. E puent avoir une toale de mengier[3] e une chemise a covrir leur chevaus. E sil ont carpitre a colier il ne deivent aveir point de chemise. E deit aveir i chanderom por cuisiner, e i bacin por mesurer orge, e puet tenir une hache e une raspe par congie. E sil vait de tere en autre, il ne le puent porter a toz jors, fors par le congie del maistre. E puent aveir iii paires de bessaces, une de freres e ii descuiers[4], e une cengle a bocle, e autre senz bocle, e une longe, e i esmelier de cuir[5], e i cuillerier, et puet aveir i chapiau de bonet, et i de feutre, e une gribeloere, e i chevilier, e leur jupeaus darmer deivent estre tuit blanc.

E les jupeaus des freres sergenz deivent estre tuit noire, la croiz roge davant e dareres, e puent aveir leur manteaus ners, o bruns. E puent aveir tot ansi con les freres chevaliers, fors le herneis de bestes quil nont pas, e fors la gribeloere e le chauderom. E puent aveir haliberions senz manicles, e chauces de fer senz avant piez, e i chapel de fer, et toutes ces choses devant dites puent auci[6] selonc laise de la messon, e si puet doner lun frere de convent a lautre une garnache sen congie, que il aura tenue i an, e une cote veille, e i jupel viel, e chemises, e braies, e housiaus, e

[1] MS. B. R.: ou.

[2] MS. B. R.: et sil a lun, il nen puet avoir lautre.

[3] Le MS. B. R. ajoute: e autre de teste laver, et une carpite por grebelerluer orge.

[4] Le MS. B. R. ajoute: et ii hanas por boivre et ii flascons.

[5] MS. B. R.: de cor.

[6] MS. B. R.: avoir.

une lanterne, sil la set faire, e i cuir de dain, e une chevrotine.

E se aucuns escuiers se depart de son sengnor, et il ait bien son terme fait a la meson, son segnor ne li deit riens prendre de la robe quil ait preste, fors garnache de i an e cele de ii ans li poet doner sil viost.

Il i a v freres sergenz que chacuns puet avoir ii bestes, ce est le somareschal, li confenoniers, le frere queu de convent, le conmandeor de la volte de la mer [1], le ferreor do convent. E chascuns de ces v puet avoir ii bestes [2], e nus des autres freres sergenz ne deit aver que une chevaucheure, e lautre li maistres li puet prester e reprendre quant li plaira.

E sil avenist que aucuns de ces v freres devant nomez fust mis conmandeor en aucune messon, lautre beste deit aver le mareschal.

Nule chose que home del siegle donast a frere de convent por son cors, il ne le doit prendre sen congie, se ne fust aucuns dons ou aucune lesse que fust donee a la meson en aumone, et cele puet prendre e doner a la maison.

Nus freres ne puet acorricier ses estrivieres de vers les pendanz ne sa ceinture ne la renge de sespee, ne son braier senz congie, de vers la bocle le puet faire senz congie.

Nus freres ne se deit beigner, ne seigner ne prendre mecine [3], ne corre cheval ravine sen

[1] MS. B. R. : dAcre.
[2] MS. B. R. : et i escuier.
[3] Le MS. B. R. ajoute : ne aler en vile.

congie. E la o il ne puet aler senz congie il ne puet envoier son escuier sen congie, ne sa beste.

Se li frere sunt a la table [1] e li nes saingne a acun, o cri [2] se leve, ou de feu, ou de merlee de chevaus, por eschiver le domage de la meson por toutes ces choses se puent lever senz conge, puis torner al mengier a la table sil vuelent.

Quant li frere sont herberge en dortoir, il ne se deivent remuer senz congie por gesir en autre otel, e quant il sont herbergie, e leur tentes sont tendues, il ne deivent remuer de leu en autre sen congie. Ne nus ne deit aler en herberge de genz do siecle, ne de religion, senz congie, se ne fusent herberge pres del hospital, corde a corde.

Quant la campaine soine, o la crie por dire les hores, ou por asembler les freres, tuit li frere deivent aler au moutier, se par destreice de maladie ne fust, ou sil neust le mains en la paste, ou le fer bouliant en la forge por batre la chaude, ou ne parast le pie de i cheval por ferrer. E par ces choses devant dites puent li frere demorer de none. E des vespres e quant il ont fait ce que desus est dit, il deivent aler au motier por dire lur ores, o por oir, o aler la ou li autres freres seront ale. Mes des autres hores ne puent demorer senz congie, se par maladie ne remainent.

E quant li frere oient ensemble la messe, o les hores ensemble, deivent agenolier et seoir estre enpiez, quar tot ansi devise la regle. Mes li viel et li

[1] MS. B. R. : et il manivent.
[2] MS. B. R. : de guerre.

mesaisie se deivent tenir autre part[1], sil ne se puent ansi continir con li autre frere[2] font, et cil qui ne sevent quant les freres se deivent agenolier[3], le deivent demander a cels qui le sevent e aprendre coment il le font[4].

S LXVIII[5].

Quant le confanon prent herberge, li frere deivent herbergier entor la chapele, e de fors les cordes, chacuns venant en sa rote, et cil qui sont de fors deivent tendre lur gribeloerres de fors, e metre lur hernois par dedenz, e chacuns frere puet prendre place por toute sa conpaingnie.

Nus freres ne deit prendre place juque a tant que len ait crie[6]: herbergiez vous segneurs freres, de part Dieu, e juque a tant que le mareschal lait prise, fors le maistre e la chapele, e la tente de la viande avec son conmandeor. E li conmandierres de la terre, e se aucuns freres leust prisse, le mareschal la puet doner a cui quil voudra, sil ne lavoit par congie.

E chacuns freres puet prendre place en moutier, ou en la chapele, ce est a saver de la porte jusque a la moitié. Quar de qui en avant[7] feroient ennui au prestres, porquoi il est defendu. E quant len dit

[1] MS. B. R.: dou moustier.
[2] MS. B. R.: sains.
[3] MS. B. R.: ni estre as ores.
[4] Le MS. B. R. ajoute: et doivent estre derriere les autres.
[5] MS. B. R., titre: Coment les freres doivent prendre herberge.
[6] MS. B. R.: tant que la criee ait crie.
[7] MS. B. R.: de ci en amont.

les hores, lun frere deit aler quere lautre qui aura sa place [1] delez lui sil ni est.

Nus freres ne deit envoier en forrage senz congie, ne abuche jusques a tant que an le criera, si nest pres de herberge que il puisse oir la crie e deivent covrir les robes des esclavines [2] o des carpites ou dautre chose, e sil font aporter pierre de sus il deivent prendre congie et la sele de croce ne deivent envoier senz congie, ne nus freres qui ait ii escuiers nen deit envoier que i, mes que en la [3] herberge apres si quil le puisse avoir al besoin se mestier li fust.

Ne nul ne puet aler en desduit, fors que tant quil puisse oir la crie ou la campaine, e les freres qui sont estant es maisons, partens de guerre ne deivent chavauchier fors tant com est dit de sus, ne par guerre ne par pais.

Nus freres ne deit chevauchier senz heuses, une leue de terre senz congie. En seur jor [4] entre ii mengiers, nus freres de convent ne puet chevalchier senz congie.

Le crieor e le grenetier deivent herbergier o le cofannonier, e por celi qui criera deit len ansi faire con par celi qui le fera crier.

Quant li frere sont herbergie et len crie aus li-

[1] MS. B. R. : jouste.

[2] Esclavine, sorte de manteau de serge noire. « A cloak or » mantle of coarse black serge enveloped his whole body. It » was in shape, something like the cloak of a modern hussar, » having similar flaps for covering the arms, and was called a » *sclaveyn* or *sclavonian*. » Walter Scott, Ivanhoe.

[3] MS. B. R. : mais entre herberge.

[4] MS. B. R. : et sur jor.

vreisons, li frere deivent afubler lor mantiaus, e aler belement e en pais lun apres lautre, e prendre de la part deu ce que len lor voldra doner. E se genz del siecle ou freres qui ne seront herbergie en la herberge, leur envoient presenz de viandes, il les deivent envoier al conmandeor des viandes, e nen deivent retenir senz congie. E se le conmandeor leur envoie il le puent mengier o doner senz congie la ou il vodrunt. Mes plus belle chose est que le conmandeor leur rende, que il le retenist. E sil i a nul frere qui menvist [1] viande de enfermerie por sa maladie, li frere qui font o lui herbergie, en puent mengier en tel menere que li freres ne en ait sofraite.

Chacuns freres puet semondre toz prodomes que len deit honorer que il veingne en la herbergie, o sil passe davant sum [2] otel e le conmandeor de viandes doit doner al frere des viandes quil aura si largement que tuit cil de lotel en puisent avoier a plante por honor del prodome, et ansi est des baillis come des autres.

Touz porchaz de viandes sont defenduz as freres de convent e des viandes de maison e dautres genz fors les herbes des chans, e pessons, e oiseaus, e bestes sauvages, sil les sevent prendre senz chacier, quar la chace est deffendue en la regle.

Ne nul frere ne puet [3] tenir viandes a son outel fors celes que len li balle en la tente de viande, se

[1] MS. B. R. : menive.
[2] MS. B. R. : pardevant son ostel.
[3] MS. B. R. : doit.

par congie ne la tient. E quant li conmandeor des viandes fait renc[1], des viandes por livrer as freres conmunalment, il ne deit metre ii pieces de i leu, ne ii hanches, ne ii espaulles ensemble, mes au plus conmunalment quil pora le deit partir as freres. Se le conmandeor des viandes viost faire crier as livraisons, il le deit faire a saver al frere sergent del maistre, en ceis quil face crier. E quant il vait[2] a livreison, len li doit doner por le maistre del plus bel qui i sera e li conpaingnons del maistre deit prendre ainsi com le conmandeor des viandes li donrra.

Il nest pas[3] bele chose que le conmandeor des viandes face presenz par herberge a nul frere, sil nest mesaisie, ainz deit livrer conmunalment ansi as uns com as autres, et as mesaisiez puet doner de ii viandes ou de iii des meilleurs quil aura, quant li sain nauront que dun mes. E si deit doner en renc as malades ansi con as sains. E quant li sain auront de ii viandes, au mesaisiez deit on doner de iii, o de plus, ne mains de ii mes il ne deivent avoir, quant li sain nauront que dun mes.

Les escueles de char de ii freres deivent estre teles que de ce qui remaindra devant les ii freres se puissent soutenir ii povres, e de ii escueles de freres face len iii de turcoples, e de ii turcoples face len iii de sergenz.

Les mesures deivent estre igaus, e quant li frere

[1] MS. B. R.: de pieces.
[2] MS. B. R.: et quant li frere sergent dou maistre vait.
[3] MS. B. R.: mie.

geunent, len deit livrer entre ii freres, iiii mesures de vin. E quant il ne genent entre ii freres v mesures, entre ii tureoples iii mesures, e ansi deit estre de la mesure de luille, et ansi deit estre en la terre de Triple e dAntioche.

Nus freres ne deit par nom demander cheval, ne mul, ne mule, ne autre chose, se elle nestoit petite[1], o que son cheval arbraste o que il fust restis il le deit faire monstrer ou nuntier al mareschal, e sil est voirs le mareschal ne li deit faire tenir, ains li deit changier sil a de quoi. E sil ne li veut changier, le frere se puet tenir a mesaisie de son cheval, sil veut tant con il le tendra quil ne montera sus. Ne le mareschal ne li deit faire force de monter sus, ne nul conmandement se par bone volente nest.

Se cri leve en la herberge, cil qui sont devers le cri deivent issir cele part, o lur escuz e o lur lances, e les autres freres deivent aler a la chepele por oir le conmandement que len fera. E se li criz lieve de fors la herberge, e il nen deivent issir sen congie, ne por lion, ni por beste devorant.

§ LXIX[2].

Quant le convent viost chevalchier, il ne deivent faire metre lur seles ne trouser, ne monter, ne

[1] Le MS. B. R. continue ainsi : Et se aucun frere eust chevau qui fust restif ou tirant ou qui se dressast ou quil il chiet il le doit mostrer.....

[2] MS. B. R., titre : Coment li frere vont en rote.

mover de la place, fors quant le mareschal le fera crier, ou quant il le conmandera. Mes les chevi-liers, e les flacuns viz, e la hace de berie [1], e la corde [2], e le puiseor puent metre sur lur bestes avant que len crie le troser, et se aucuns freres viost parler al mareschal, il deit aler a pie, e quant il i aura parle, i deit retorner en sa place, il ne deit aler avant que len crie le monter fors de sa place for tant con la herbergie de ses conpain-gnons dure.

Quant li mareschal fait crier le monter, li frere deivent regarder lur places que riens de lur her-nois ni remaine, e puis deivent monter, et aler en rote belement e an pais le pas o laublaine, leur escuiers apres eus, e metre sei en la rote sil trove place delivre a lui e a son hernois. E sil ne la trove vuide, si la puet demander a i frere qui prise lau-ra, e il la li donra sil viost, e sil viost il ne la donra pais. E quant il ont prise la rote, chacuns freres deit metre son hernois e ses escuiers devant sei. E sil est nuit tenir silence, se ne sest por au-cune besoingne profitable. E puis deit aler bele-ment e en pais en sa rote, juque o lendemain que il aient oi prime e dite en la manere qui est esta-bli en la mason, e tant con la herbergie dure. Li freres qui a prise la rote la puet doner a i autre frere qui prise ne laura, e devant li que dareres, mes ne la deit doner, e puis ces ii freres ne autres qui donee lauront, ne prise en ceste mainere, ne

[1] MS. B. R. : berrie.
[2] MS. B. R. : de berrie.

la poent doner a nul autre, ne devant ne dareres. E se ii frere veulent parler lum a lautre, le premier deit venir al desraiens en tel manere, que lur hernois seit davant. E quant il auront parle, chacuns deit retorner en sa rote. E se aucuns freres chevaulche du coste la rote por son afaire, il deit aler et venir de souz le vent. Quar sil aleit de sus le vent la podre fereit mal e enui a la rote. E se tant avenist chose que frere ne seust ou ne peust avenir en sa rote, i des freres le deit meitre par devant li tant quil soit jorz. E puis si deit torner au plus bele e o plus tost que il pora[1].

Nus freres ne deit chevauchier coste la rote ne ii, ne iii, ne iiii, ne plus por solacer ne por parler, ains deivent aler emprés lur hernois e tenir lur rote belement et en pais. Ne nus frere ne se deit esloingnier de sa rote sen congie[2]. E sil passe aigue corant en terre de pas[3] i puent abevrer lur bestes sil velent senz congie. Mes quil ne facent grevance a la rote. E sil passent aigue en terre de regart, e le confanon passe outre senz abevrer, il ne deivent abevrer senz congie. E si le confanon sareste por abevrer, il puent abevrer senz congie, e se criz lieve en la rote, li frere qui seront devers le cri puent monter sur leur chevaus e prendre leur escuz e leur lances e estre tuit coi o atendre le conmandement del mareschal. E li autre se deivent traire vers le mareschal por oir son conmandement.

[1] Le MS. B. R. ajoute : et aussi est il doit des escuiers.

[2] Le MS. B. R. ajoute : por abeuvrer, ne por autre chose.

[3] MS. B. R. : de pais.

Quant il est guere e li frere sont herbergie [1] e cri lieve, il ne deivent issir senz congie, tant con li confanon seit issuz. E quant il est issuz, i deivent tuit aler apres al plus tost quil puent, e ne se deivent armer ne desarmer senz congie. E sil sont en enbuchement, o il gardent foriers ou soient en leu o il aient regard ou il voisent de leu en autre, il ne deivent oster frain ni cele ne doner lur bestes a mengier senz congie.

S LXX [2].

Quant il sont establi par escheles, nus freres ne deit dune eschele en autre aler senz congie [3], ne prendre escu ne lance senz congie. E quant il sont arme, e il vont en eschele, i metent devant eus leur escuiers o leur lances, e ceus o lor chevaus dareres eus, ou en tel maniere con le mareschal conmandera, ou celui qui est en son leu. Ne nus freres ne deit torner la teste de sa beste de vers la coe por luitier [4] ne por crie ne por autre chose puis quil vont en eschele.

Se aucuns freres veut asaier son cheval por savoir sil sen porroit aider ou sil eust riens o adrecer en la sele ou es covertures il puet desus monter, e por salir en poi sen congie. E puis torner bellement [5] en leschele, e sil veut prendre son escu

[1] MS. B. R. : en ostel ou en herberge arrestee.
[2] MS. B. R., titre : Coment il doivent aler en eschiele les freres.
[3] Le MS. B. R. ajoute : ne monter sur son chevau.
[4] MS. B. R. : baeter.
[5] MS. B. R. : et en pais.

e sa lance il en deit prendre congie. E qui voidreit armer sa teste de sa coife de fer il le puet bien faire sen congie. Mes de la desarmer le puet il pas[1]. E sil avenist par aventure que aucuns crestiens alast folement, e aucuns Turs li corust sus por lui ocire, e il fust en peril de mort, e aucuns freres qui fust celles parties, vosist partir de seschele por lui rescourre, e sa confiance le repreist quil le peust rescore, bien le puet faire sen congie, e puis torner en seschele belement, e en pais. Sil autrement poignoit ne desrenioit[2], len le puet faire a pie juque a laberge e prendre en lui quanque en puet prendre sanz labit.

S LXXI[3].

Quant le mareschal viost prendre de par Deu, de la main del somareschal le confanon, le somareschal deit aler al turcoplier, se le mareschal ne le retient. E puis le mareschal deit commander a v o vi freres[4], o juque a x, a garder lui e le confanon. E ces freres deivent grever lor ennemis entor le confenon, au plus bel quil porront. E ne se deivent esloigner ne departir, ains se deivent tenir o plus pres quil porront del confanon, que sil eust mestier de laide quil li puissent aider. E li autres

[1] Le MS. B. R. ajoute : ne nul frere ne doit poindre ne desranger sans congie.

[2] MS. B. R. : justise en seroit prise si grant come daler a pie.

[3] MS. B. R., titre : Quant li mareschau prent le confanon por poindre.

[4] MS. B. R. : chevaliers.

freres puent poindre avant e areres, a destre e a senestre, la ou il cuideront grever leur anemis, en tel maniere que se le confanon a mestier daide, quil li puissent aidier, e le confanon a eus se mestier leur estoit.

E le mareschal deit establir le conmandeor des chevaliers a porter i confanon ploie entor sa lance[1]. E celui frere ne se deit esloigner del mareschal, al plus pres quil porra, que se le confanon del mareschal cheoit ou descire ou aucune mesaventure en avenist[2], quil puisse despleier son confanon. O se il se deit contenir en tel maniere que les freres se puissent ralier a son confanon, se mestier leur estoit. E se li mareschauz fust ensi bleciez o atornez, que il ne peust fornir la pointe, celi qui porte le confanon plie, deit fornir la pointe. E cil qui sont establi por garder le confanon, deivent aler o li.

Ne le mareschal ne nus qui porte confanon plie[3], ne deit ferir ne abaisier por nule achaisom de ferir.

E ceus nomeement qui manent eschele[4] ne deivent poindre ne desranger, si par congie no o par acort del maistre ne le feisent sil i estoit, o de celui qui en son leu seroit. Sil ne convenist faire par force o que len fust en pas estroit que len ne peust legerement le congie prendre, o demander, e sil aveneit en autre manere grant iostisse en sereit prise, ne labit ne li porroit remanoir.

Chacuns conmandeor de eschele deit aver con-

[1] Le MS. B. R. ajoute : et cil doit estre i des x.
[2] MS. B. R. : dont Dieu ne veuille.
[3] MS. B. R. : en la bataille.
[4] MS. B. R. : de chevaliers.

fanon plie e puet conmander juque a x chevaliers por garder lui e le confanon. E tot insi con il est dit del mareschal, tot ansi est dit de toz les conmandeors qui mainent eschele. E sil avenist que aucuns frere ne peust avenir[1] a son confanon quil fust alez trop avant o por poor de Sarazins qui fussent entre lui e le confanon, o il ne seust quil fust devenuz, il deit venir al primier confanon quil trovra de crestiens. E sil trove celi de lopital, il se deit tenir a celui[2], e la deit estre bellement e en pais tant quil puisse avenir a son confanon[3]. Ne il ne se deit remuer por plaie, ne por bleceure senz congie. E sil est si atainz quil ne puisse prendre le congie, il i deit envoier aucun frere qui le preigne por li. E sil avenist que la crestientez tornast a descunfiture, dont Dex la gart, nus freres ne deit partir del champ por torner a garison, tant com il ait confanon baucant en avant[4]. Quar sil se partoit il en perdroit la meison a toz jors mais, e sil veit quil neust mais nul recovrer, il deit al primier confanon de lospital ou de crestiens, se nul en i a, e quant celui o lautre torneront a desconfiture, di qui en avant puet aler li freres a garison, la o Dieu plaira.

[1] MS. B. R. : assener.

[2] MS. B. R. : et doit faire assavoir a celui qui conduit leschiele ou a autre.

[3] MS. B. R. : quil ne puet venir a son confanon.

[4] MS. B. R. : baussant en estant.

S LXXII[1].

Le frere turcoplier deit aver iiii bestes e en leu dune beste mulace puet avoir i turquement, e deit aver une gribeloere e provende autel con le convent. E la provende, e la gribeloere, et le chauderom deivent porter li somer, e sil est en otel, ou en herberge, e cri leive il ne deivent issir senz congie. Mes le mareschal le deit asener a une foiz de ce quil doivent faire, e il sen deit issir en aucun leu e di qui deit envoier cele part ou le cri ert, i turcople ou ii por vooir que ce seroit, e puis le deit faire a savoir al mareschal ou a celi qui sera en son leu, que il puise mander al conmandeor son conmandement.

Quant li turcoplier vait au coreors e len li balle v ou vi ou viii chevaliers des x en aval sont al conmandement del turcoplier. E se il en i a x, e li ait comandeor des chevaliers et confanon baucant, le turcoplier sera a son commandement, et quant les escheles de convent sont ordenees, le turcoplier deit tenir ses gens en eschele, et estre anssi conme li autre, e se deit tenir en tel manere del confanon porter, come il est dit desus del mareschal. Ne il ne deit poindre, ne hardeier, se ansi con li maistre, ou li mareschaus li conmandra.

Tuit li sergent frere, quant il sont armes, sont el comandement del turcoplier, e senz arme ni sont pas. Mes li turcoples i sont, o armes, et senz ar-

[1] MS. B. R., titre : Ci comencent les retrais dou turcoplier.

mes. Li somareschal[1], celi del conmandeor de la tere, le confannonier, le frere sergent dou maistre[2], si ne sont en eschele[3] ne sont a son conmandement.

Les freres sergenz qui sont arme de fer, se deivent ansi contenir as armes, si come il est dit desus de freres chevaliers. Et les autres freres sergenz[4], sil bien le font, grant gre an aient il de Dieu et des sainz. E sil veient quil no puissent sofrir, ou quil soient blecies, il se puent traire areres senz congie, sil ne veulent; senz domage que il aient de la messon.

Se len met freres por garder les sergens darmes, il ne se deivent departir por poindre, ne por autre chose senz congie. Mes, se le mareschal, ou les freres poingnent, il deivent mener les sergens, sersez e rengiez apres, il plus bel quil porront. Que si le frere avoient mestier de aide, que les sergenz lor puissent aidier.

S LXXIII[5].

Le somareschal deit aveir II bestes e une grebeloere, et provende con li convenz. E li somier li deivent porter la gribeloere, et il deit livrer chalier[6] le menu hernois as freres. Et puet doner vielles

[1] MS. B. R.: les six mots suivans manquent.

[2] Le MS. B. R. ajoute : celui dou mareschau et celui dou comandeor de la terre. Cette leçon est préférable.

[3] MS. B. R.: du turcoplier.

[4] MS. B. R.: qui arme ne sont.

[5] MS. B. R., titre : Ici comencent les retrais dou sous mareschau.

[6] MS. B. R.: et il doit livrer as freres le menu hernois et faire chargier et rapareiller se il puet.

seiles, lotres hoernus, puiseors, lances, espees, chapiaux de fer, armes turquoises [1] e peniaus viez e noviaus, e tot autre menu hernois, de ci en aval, e tot ce a il a doner, la ou le mareschal il est, e la ou il non est, si nest aucune chose ou le mareschal meste defensse; e de lautre gros hernois, le somareschal ni a riens a doner, fors con le mareschal li conmandera.

Se frere vait outre mer, ou trespasse de cest siecle, et veut doner enterinement le hernois, ou faire garder de tant quil voldra, il le deit mander ou conmander a soz mareschal quil le garde. E il le deit garder juque a tant que li mareschal lait veu, et en en puet riens doner le soz mareschal. E se le mareschal, puis quil aura veu ne met deffense, il puet doner ce que a lui afiert.

Toz les freres de la mareschaucie sont a son conmandement, a lui deivent respondre de lor labor ou a celui qui est en son leu, e il lur deit doner [2] les choses qui afierent a lor labor, e faire avoir; e il les puet envoier al servise de la meison, et doner conge daler deduire de maiison [3] en autre, e au jors de festes, la ou le mareschal non est, le confanonier est a son conmandement, si come il est desus devise. E sil i a escuier senz sengnor, e le somareschal le demande, por metre en carevanes des chevaus, o si li prie daucun escuier [4] donner a I frere, il

[1] Le MS. B. R. ajoute : vieilles et arbalestres qui escharront a la mareschaucie.

[2] MS. B. R. : por chatier et faire avoir toutes les choses.

[3] MS. B. R. : maison.

[4] MS. B. R. : de caravane.

o deit faire, e le confanonier li deit balier[1] des escuiers, con il en demande[2], e les a por metre en la carevane et il li em deit obeir.

E se le mareschal a trop des escuiers en la carevane, e le confanonier en eust mestier, il li deit balier bonement[3]. E en pais for que tant con il aura mestier en sa carevane, e entors les leus o li confanoniers nest, le somareschal puet prendre la justise des escuiers, s'il veut, et il le forfont e prendre les escuiers de carevane, et doner as freres quil verra qui en auront mestier, et puet metre II escuiers en la carevane des bestes.

Se li confanoniers asemble chapitre des escuiers, e le somareschal i veut venir, il puet tenir chapitre e prendre la justise des escuiers si veut. E[4] les escuiers que il a preste as freres de mestiers, o des freres qui nont que une beste, deivent alèr al confanonier, quant on criera que les escuiers de carvane i ailent[5].

§ LXXIV[6].

Le confanonier deit aver II bestes e une gribeloere et provende con li convens. E li somer li deivent porter la gribeloere, e toz les escuiers de la meson sont a son conmandement. E en toz les leus

[1] MS. B. R. : tant.
[2] MS. B. R. : se il les a.
[3] Le MS. B. R. ajoute : sauve la garnison de la quaravane.
[4] MS. B. R. : trestous.
[5] MS. B. R. : y voisent.
[6] MS. B. R., titre : Ci comencent les retrais dou confanonier.

o il est il les deit retenir e prendre leur fiances, e leur deit les establisemenz de la meson retraire, e les choses por quoi il puent perdre la meison, e estre mis en fers et futez[1], e faire paier quant il auront fait leur termine, e faire tenir chapitre, e asembler[2] quant mestier sera, e prendre la justise de ceus qui lauront forfait, en la manere qui est establi en la meison, et si lur deit faire doner orge, e paille, e solers.

[3] Li grenetiers e la gaite sont à son conmandement, e deit avoir chacuns daus i beste. E se li frere sont ensemble e envoient leur bestes e leur escuiers a somage[4], ou a herbe, ou autre part en servise de la meison, conmunalment li confanoniers les deit mener et ramener en rote, o confanon baucant au chief de la rote. En toz les leus que les freres manivent, e li escuier[5] manivent al convent, li confanoniers deit garder les tables. E se li frere sont herberge[6] e prenent livreson, il ne sen doit entremetre se il ne viaut.

Quant le convent chevauche[7] en rote, il deit aler devant le confanon, et le deit faire porter a i escuier o a la gaite, e deit mener la rote en tele manere con li maistre li conmandera.

Quant il est guerre, e li frere vont en eschele,

[1] MS. B. R. : et frustes.

[2] MS. B. R. : quant il plaira et.

[3] Ce qui suit, et se rapporte au grenetier, manque dans le MS. B. R.

[4] MS. B. R. : de la maison.

[5] MS. B. R. : et les freres.

[6] MS. B. R. : et li escuiers prenent livroison.

[7] MS. B. R. : Les deux mots suivans manquent.

i turcoples deit porter le confanon et li confanoniers deit faire aler [1] les escheles, e se li mestre ou li frere poignent, li escuier qui mainent les chevaus en destre, deivent poindre apres lur segnors. E li autres deivent prendre les mules ou lur segnor chevauchent, et deivent remaindre o le confanonier. E il deit avoir i confanon plie en sa lance, e quant le mareschal poindra, il deit faire metre les escuiers en eschele, e desplier son confanon, e deit aler apres ceus qui poingnent, au plus bel e a plus ordeneement quil pora, le pas ou lanblaure ou al mieuz quil semblera.

S LXXV [2].

Li conmandeor freres sergenz des maisons deivent aver une beste, e autel provende dorge [3] con li convenz, e puet doner iiii deniers a i frere e puent aveir i de leur sergenz por escuier. E se li confanoniers li baille i escuier [4], il le puet prendre quant il voldra.

S LXXVI [5].

Li freres casaliers puent aver ii bestes e i escuier e autel provende dorge con li maistre, e puet

[1] MS. B. R. : les escuiers en eschiele.
[2] MS. B. R., titre : Des freres sergens comandeors des maisons.
[3] MS. B. R. : *dorge* manque.
[4] MS. B. R. : quant il li plaira.
[5] MS. B. R., titre : Des freres kasaliers.

doner iiii deners [1] a i frere e une ventriere puent as bestes que il chevauchent.

S LXXVII [2].

Li maistre e toz les autres freres forz e sains, deivent mengier à la table de convent, et deivent oir la beneicon, e dire chascuns une pater noster avant qu'il trenche son pain, ne que il menive. E quant il auront mengie si deivent rendre graces a Dieu, de ce quil lor aura done. E ne deivent parler tant quil aient rendu graces au motier, sil est pres, e si n'est pres, en ce leu [3] meismes.

Li maistre, ne nus autres freres, ne deit avoir fioles a la table de convent, de vin ne deaige, ne en deit sufrir que freres les i porte.

E se home dou siecle envoioit presenz de vin, ou dautres viandes [4], le maistre, sen plus, puet le present envoier en lemfermerie, ou la o il plaira, fors en la table de convent. Mes [5] tuit li autre frere serjens leur est presente, il deit envoier al maistre, sil est a la table de convent [6], ou a la table al frere enfermier. E se le maistre manive [7] a la table den-

[1] MS. B. R. : et puent tenir une esventiere as bestes que il chevaucheront.

[2] MS. B. R., titre : Coment le maistre et les freres doivent mangier en covent.

[3] MS. B. R. : au leu.

[4] MS. B. R. : ou de viande.

[5] MS. B. R. : et.

[6] MS. B. R. : et se il nest.

[7] MS. B. R. : a autre table ou.

fermerie o autre table, quant il ne menive a la table de convent, si li deivent envoier.

Se tant est chose que len doint beuf a la table de convent, e mouton [1] a ceus qui ne manivent beuf, le commandeor de la meison les deit metre a une part de la table de convent, fors le maistre e le frere capelain. E chascuns frere peut demandier [2] de la viande as escuiers.

Se len porte as freres char crue, o seur semee [3], ou qui flaire [4], il le deit montrer a ses conpaingnons, e en li deit changier.

Maintes feiz done len al convent de ii char, que cil qui ne menivent dune menive del autre. Si con a noel, a pasques, e as ii quaresmes prenanz, e iii chars quant les maisons en sont aisies, e li conmandeor le vuelent. E les escueles deivent estre conmunauz, si con est dit desus en lescrit del conmandeor des viandes.

Au jor que ne menive [5] char, deivent aver de ii cuisinaz, mes si len done eus ou fromage, ou peisons, il ne deivent aver que dun cuisinat, se les conmandeors ne leur vuelent faire bonte. Mes as ii quarantaines [6] leur deit an doner de ii ou de iii, que celui qui ne voldra de lune si aura de lautre. E quant vient al diemanche, ou a mardi, o al jeu-

[1] MS. B. R. : *a* manque.

[2] MS. B. R. : se il veaut de la viande des sergens.

[3] MS. B. R. : soursemee.

[4] MS. B. R. : il la puet rendre et len li doit changier se len est aisies.

[5] MS. B. R. : de.

[6] MS. B. R. : karesmes.

di, il est usee chose que len leur done peisson fres ou sale, ou autre conpanage. Mes se len lor done poisson le lundi, ou le mercredi, ou le vendredi[1], li conmanderes[2] lur puet oster i des cuisinaz si veut, si leur done le pesson de sa borse.

[3]E sergent escuiers qui geunent chacun jor deivent aver de ii cosinaz e chacuns sa mesure de vin.

Usee chose est que au vendredi on ne lor done que dun cuisinat, e apres herbes e autre conpanage, e chacuns freres puet demandier de cesque len menive a table de convent, e que len done as autres freres, es belement doit parler chacun frere, e tenir silence, e escoter le clerc qui list la lecon, e chacuns puet doner de sa viande a ceus qui sont entor lui, tant com il puet estendre son braz[4].

Li maistres puet doner de sa viande a ceus qui sont a terre, e font leur peneance, e porce deit len metre en lescuele del maistre tant de viandes con a iiii freres, ou de char ou de pesson, ou dautre conpanage; ne le maistres, ne autres, ne deit aveir autres viandes, ne de mengier, ne de boirre, a table de convent; fors ce que len done conmunalment as freres de convent. E nul ne deit aver place sene[5] à la table de convent fors le maistre e le frere capelain, qui menive apres li.

En toz les leus ou li maistre est, deivent men-

[1] MS. B. R. : ou le samedi.
[2] MS. B. R. : de la maison.
[3] Cet alinéa manque au MS. B. R.
[4] MS. B. R. : sans plus.
[5] MS. B. R. : qui soit soe.

gier iii povres, e quatre a chascune maison chevetaine, e en chateus por De e por les freres, viandes des freres.

Quant la campane sone [1], li frere chaplain e li povres, e tuit li frere chevalier se puet sooir, e li freres sergent deivent atendre tant que la petite campane sone, e puis se deivent sooire, deivent emplir la table de denz. E puis de fors henas, escuelles, toalles, deivent estre conmunauz, fors le maistre et les freres chapelains a qui len seufre [2] leur enas. Quant le convent a de iii mes de char, e autre viandes [3] la mesnie deit aveir de ii mes, li turcople, e tuit cil qui menivent a leur table, deivent aver atant de ce que li convenz menive, e li povre que len fait mengier en la meison, o il sont establi, deivent aver viandes autretel con li convenz.

S LXXVIII [4].

Le frere enfermier deit aver tant de discretion, que il deit demander as freres mesasiez, e qui nosent [5] ne ne puent mengier de la comunal viande de lenfermerie, li enfermier lur puet demander de quele viande i porront mengier. E il li deivent dire, puis quil lor demande. E il lor deit faire aparelier tant quil puissent mengier de la conmunal

[1] Les quarante-un mots suivans manquent au MS. B. R.
[2] MS. B. R. : dou henap.
[3] MS. B. R. : ou dautre viande.
[4] MS. B. R., titre : Les retrais dou frere enfermier.
[5] MS. B. R. : ne puent.

viande de lenfermerie, et nomeement as freres qui sont febles, e relevez de maladie deit on faire, si con il est dit desus. E a ceus qui sont malade de la quartaine, puet en doner char trestoz jors de la semaine, fors le vendredi, e ensement la quaresme de saint Martin, juque as avenz, e en avenz iii jors la semaine.

Tuit li frere mesaisie e li viel, qui ne puent sofrir la viande de convent deivent mengier en la table de lenfermerie, et li frere[1] quant il sont seiniers, deivent mengier iii foiz senz plus. O se li frere, ieune ou li viel[2], o ci qui ont la quartane, demandent de la maniere[3] de convent, len leur deit doner; mes as autres freres qui menivent por leur mesaise, ne en doit ont riens doner, si ne fust por essaier sil poeient sofrir le convent, si por ce leur e puet on doner une foiz ou ii. Sil le puet sofrir si deit aler a mengier au convent.

Lentiles, ne feves, ales, chorches, ne chos si nest flori, ne cheer de beuf ne de truie ne de chievre ne de bouc ne de chatron ne anguiles[4] ne deit oin doner a la table de lenfermerie, fors quant le convent en menive a ceus que nos avons dit de sus. E quant aucune frere menivent por semonse, par celui qui semondre les puet, formage ne puet on doner pour mes a la table denfermerie.

Quant li maistre deit mengier à la table denfermerie, il deit mander a lenfermer quil li face ator-

[1] MS. B. R. : sains.
[2] MS. B. R. : seignie ou viel.
[3] MS. B. R. : viande.
[4] Le MS. B. R. ne parle pas des anguilles.

ner viandes, et en la table qui pluz pres sera de lenfermerie doit len metre une teaille, e vin et egue et fioles et copes de voirre. E puis le frere enfermier doit fere tuit atorner de viandes que trestoz les autres soient amendes por lui.

Nul frere qui menive a la table de lenfermèrie ne puet avoir copes ne fioles de voirres se ne fust por aucun[1] grant ami de la meson.

Tuit li frere que ne puent oir les hores ne aler au motier por leur mesaise deivent aler gesir en lenfermerie. Mes bone chose est qui soient avant confes et comeniez, et quil prie le chapelain del enoliement se mestier est. Mes li maistre sans plus puet gesir en sa chanbre, quant il est malade. E chascuns freres, quant il est malade, puet iii foiz mengier en son lit, se il veut, cest asavoir lores que il ne puet aler au moster por sa maladie e lendemain iusques a vespres que il doit entrer en lenfermerie si il nest amendez. Mes as freres qui seront malades de menoison, ou de leide nafre, ou de geter par la goule ou de fernesie, ou dautre leide[2] maladie, que les autres freres ne puissent sofrir, à cels doit len baillier une chambre, a plus pres que len pora de lenfermerie, tant que il soit bien amendez, et que les autres freres le puisent sofrir.

Le frere enfermier doit dont fere[3] aparelier de viandes as freres qui gisent en lenfermerie, et ce que ci aucun demandra, se il le puet trover en la

[1] MS. B.R. : gentil home ou por.
[2] MS. B.R. : *leide* manque.
[3] MS. B.R. : tant.

messon, ou a vendre en la vile, et[1] se il le demandent. E si lor puet doner congier de sainier et de rere lor barbes[2] lenfermier. Mes de rere leur barbes, ou de trenchier plaies mortieus, ou de prendre medecine, est le congie a prendre del maistre ou de celui qui tient son leu.

Le conmandeor de la meson doit trover au frere enfermier ce que mestier li sera a table denfermerie, et en lanfermerie des freres. E deit metre en son comandement la botellierie e la grant cuisine e le four e la porcherie et la gelinerie et le iardin. E si le conmandeor ne velt ce fere, il doit doner au frere enfermier tant de monoie que il puisse a table de lenfermerie et en lenfermerie des freres, fere avoir ce que mestier i sera.

Le conmandeor de la terre doit fere avoir as freres ce que mestier lur sera, et ce dont il achiteront les mecines que mestier lur auront.

Quant li freres issent[3] del ospital il deivent aler au mostier tot premerement por oir la messe, e le servise de Ihesu Crist, et apres poent mengier iii foiz al lospital, e puis poent issir, si sont tant gueri que il puissent aler au mostier, e oir totes les ores, e puis deivent mengier a la table de lenfermerie, tant que il puissent mengier seurement de la viande del convent.

Le conmandeor de la terre, ou li maistres, dei-

[1] MS. B. R. : sirop.

[2] MS. B. R. : testes. Cette leçon est préférable à celle du MS. de Dijon.

[3] MS. B. R. : de enfermerie.

vent trover le mige fisicien as freres malades, por els visiter, e por doner conseil de lur maladies.

§ LXXIX.

De leslection dou maistre dou temple [1].

Quant le maistre dou temple trespasse, et Diaus fait son commandement de lui, se il trespasse au royaume de Jerusalem, et le mareschau est present, il remaint en leu de maistre, et doit tenir le chapistre por loffice de la mareschaucie, que il tient, tant que par lui et par le convent et par tous les bailliz deca mer ayent esgarde et fait grant comandeor qui tiegne leu de maistre. Et si doit assembler tous les prodomes de la baillie, et doit prier toz les perlas de la terre et les bones gens des relegions, que il soient a son obsequie et a son enterrement. Et o grant luminaire de cierges et de chandeles, son servise doit estre fait, et sevelis o grant honor. Et cest luminaire de chandeles est otroier a lui solement, por lennor de la maistrie. Et trestous les freres qui sont present, doivent dire, dedens VII jors, CC pater nostres, et tout ensement doivent faire tous les freres qui sont de la baillie de cele maison, et si i doivent estre, se il ne lor covient remandre por aucune necessite. Et C povres doivent estre repeus por larme de lui au

[1] Ce chapitre et les suivans appartiennent exclusivement au manuscrit de Paris.

disner et au soper. Apres doit len son hernois departir si come dun autre frere de convent, fors la robe de son cors et de son gesir, qui doit venir en la main de laumosner, et doit estre donee enterinement por Dieu as mesaus, si come il faisoit de ces robes vieilles, quant il pernoit les nueves. En apres si doit faire assavoir le mareschau le trespassement dou maistre au plus tost que il porra, a toz les commandeors des provinces de ca la mer, et que il viegnent a jor nome por la maison coseillier, et por eslire grant comandeor qui tieigne leu de maistre. Et se estre puet sans grant damaige de la maison en Jherusalem, ou dedens le royaume, doit estre celebree leslection dou maistre. Car la est le chief de la maison et la sovraine province de tout le temple. Mais se il avenist que le mareschau, ou tout le convent, fust en la terre de Triple ou dAntyoche, et le maistre trespassat ici, ce que dessus est dit dou mareschau dou temple el royaume de Jerusalem, doit estre entendu des deux commandeors de ces deux provinces, et chacun por soi. En si come le mareschau deveroit tenir le chapistre deslire le grant comandeor, se il se faisoit dedens le royaume de Jerusalem, en tele maniere le doit faire le comandeor de la terre de Triple ou dAntioche. Et se il trespasse dedens le royaume de Jerusalem, et le mareschau ne fust au royaume, le comandor dou royaume de Jerusalem doit faire son obsequie, si come un des autres conmandeors des provinces, et doit faire assavoir au mareschau, et au convent, et as autres

comandeors, la mort dou maistre au plus tost que il porra.

El non de la sainte Trinite et le grant comandeor qui a faire est, por tenir leu de maistre, se il se fait dedens le royaume de Jerusalem, le mareschau doit tenir le chapistre si come il est dessus dit, et doit estre esleu par le comunal accort, et a la volente de toz les freres, ou dela plus grant partie.

El leu, et en non de Dieu, le grant comandeor se doit traire a une part avec le mareschau, et avec les comandeors des III provinces, se estre y pueent, que il ne soient empoiches de canonical empeeschement, avec les autres proudomes bailliz, et autres cels qui a lui et as autres prodomes semblera que soient a apeler por conseil doner, et ne mie tous. Et ensemble avec aus, traitera dou tens et dou jor que il puissent assembler convenablement de leslection faire. Et chascun des comandeors des provinces doit venir au jor nome, sans mander querre avec une partie des prodomes de sa baillie, que sans damaige porra amener, et de celi jor en avant le grant comandor doit porter la boule dou maistre, et faire toz les comandemens de la maison, en leu dou maistre, jusques alors que Dieu aura pourveu la maison de maistre et de governeor. Et si doit estre ausinc estre obeis come le maistre, se il vivoit, et trestous les freres dou temple de ca mer doivent jeuner III vendredis, en pain et en aigue, des icele ore jusques au jor nome de leslection, et des cest jor en avant chascun comandeor doit aler en sa baillie, et traitier la be-

soigne de la maison au plus beau, et au meaus, que Dieu li ensoignera, et doit prier et comander a ces freres que ils soient en oroison et en prieres, que Dieu coseille la maison de pere et de maistre. Et ceste priere meisme doit estre faite a toutes bones gens de religion.

Venu le jor nome de leslection dou maistre, le convent et trestous les baillies, ensi come dessus est dit doivent assembler en leu nome, selonc ce qui bien lor semblera. Et quant ce vient apres matines dou jor que leslection se veaut faire, le grant comandeor doit semondre la plus grant partie des prodomes de la maison, et non pas toz les freres, et doivent par conseil mettre fors II ou III prodomes de la maison, freres et des plus comunaus, et plus se mestier est, et ensi lor len comender que il voisent for dou coseil, et il y doivent obeir. En apres le grant comandeor face sa demande deaus, et a celui cui sacordera tout le conseil, ou la plus grant partie, celui sera comandeor de leslection. Apres si les doit rapeler, et a celui qui est esleu doit faire asavoir que il est de par Dieu fait comandeor de leslection dou maistre. Et celui qui esleus doit estre, tel que il aime Dieu et justise, et soit comunaus a toutes lengues, et a toz les freres, et que il aime pais et concorde en la maison, et ne maintiegne partie, et trestous les XIII esliseors dou maistre doivent estre tels et de diverses provinces, et de diverses nations, et ancois que il partent dou conseil, le grant comandeor entre lui et trestous les autres freres dou conseil, se doivent doner un frere chevalier por compaignon, tel come il est dessus, et

cestui conseill, et cest assemblee, soit tous tens faite sans remuer.

Apres les matines dou jor de leslection, porce que il puissent veillier, por Dieu prier jusques au jor des ici en avant, ses II freres doivent aler en la chapele, por Dieu prier que il les adresse, et conseille que il puissent parfaitement, et selonc sa volonte accomplir loffice et le comandement qui lor est en charge. Et chascun doit horer par soi, et ne doivent parler à nul autre frere, ne nul autre frere a eus, ne assembler ensemble, se nest por parler de ceste chose que il ont a traitier. Et doivent, toute nuit, parmaindre en oroisons et traiter de lafaire de leslection, et trestous les autres freres del conseil se en puet despartir, et ceaus qui sont mesaisies, reposer en lors lis, et prier Dieu quil conseille la maison, et les autres freres lais, selonc la puissance de lor cors, doivent estre en oroisons et en priere, jusques au jor.

La prime sonee, et les freres venus au mostier oyr prime, et chantee la messe dou saint esperit o grant devocion, et oye tierce et midi humblement et en pais, entrent en chapitre. Et oy le sermon, et la priere faite selonc la costumance de lordre de la chevalarie, et apres, le grant comandeor doit prier les freres, et comander, que il apelent entre eaus la grace dou saint esperit, par la quele il puissent avoir tel maistre et tel pastor, par qui la maison soit conseillee, et trestoute la sainte terre, en qui servise la maison est establie et ordenee. Et trestous freres se doivent agenoillier en terre, et faire et dire ses oroisons come Dieu lor

aura enseigne. Et apres, le grant comandeor doit faire venir le comandeor de leslection et son compaingnon devant luit, et devant tout le chapistre, et lor doit comander, en vertu dobedience, cestui office qui dessus est dist, en peril de lor armes, et en guerde de paradis, que toute estuide et toute entente aient, deslire lor compaingnons que en cetui office sauront aveuc aus. Et si lor doit encores comander que, ne por graces, ne por hayne, ne por amor, mais soulement diau (deux) voiant devant lor zeaus, eslisent tels compaignons par lor sens, lesquels ententent a la pais de la maison, ci come dessus est dit de aus, et il doivent issir de chapistre. Et ces II freres doivent eslire autres deus freres et seront IIII, et ces IIII doive eslire autres II freres, seront VI. Et ces VI freres doivent eslire autres II freres, et seront VIII. Et ces VIII freres doivent eslire autre II freres, et seront X. Et ces X freres doivent eslire autre II freres, et seront XII, en lennor des XII apostres. Et les XII freres doivent eslire ensemble le frere chapelain, por tenir le leu de Jhesu Crist, le quel se doit moult eforcier de tenir les freres en pais, et en amor, et en acort, et seront XIII freres, et de ces XIII freres deivent estre les VIII freres chevaliers, et les IIII freres sergens et le frere chapelain; et ces XIII freres esliseors doivent estre tels, come dessus il est dit dou comandeor de leslection, de diverses nations et de divers pais, por la pais de la maison tenir. En apres, tous les XIII esliseors doivent entrer devant le comandeor et devant les freres, et le comandeor de leslection doit prier les

freres ensemble trestous, et le grant comandeor, que il prient Dieu por eaus, quar de grant faiz les ont charchies. Et tantost toz les freres ensemble doivent se geter en terre en oroisons, et prier Dieu, et tous les sains, et toutes les saintes, par qui la maison prist comencement, que il la conseille et adresse de maistre, tel come il set que mestier a la maison, et a la sainte terre. Apres ce, doivent tous XIII endressier devant le grant comandour, et il doit comander a tous les XIII esliseors, et chascun par soi, que en celui office ou il sont ordenes, ayent Dieu devant lor zeaus, et nentende a autre chose, mais a lennor et au profict de la maison et de la saincte terre. Et quant cele persone qui lor semblera plus profitable à trestous, ou a la plus grant partie, il ne lairont a metre en celui leuc, ce est de maistre, por nule hayne, ne por nule male voillance. Et celui qui profitable ne lor semblera a trestous, ou a la plus grant partie, por nule grace, ne por nule amor, ne lapelent, ne eslisent a tenir si grans leu come de la maistrie. Et cestui comandement soit fait a toz les XIII esliseors, devant trestout le chapistre, par le grant comandeor, en tele maniere : Nos conjurons de par Dieu, et de par ma dame sainte Marie, et de par mon seignor saint Pierre, et par touz sains, et de par toutes saintes de Dieu, et de par tout le chapistre, en vertu dobedience, sous paine de la grace de Dieu, et que au jor dou jugement se en tele maniere come vos devez naler en ceste eslection, soiez tenu de rendre conte et raison devant la face de Diau, et de toz ses sains, que vos

tel frere dou temple eslisies, qui vos semblera plus digne, et plus profitable, et plus comunal a trestous les freres, et a la maison, et a la sainte terre, et de meillor renomee. Et le comandeor de leslection doit prier le grant comandour et trestous les freres, que il prient Dieu por eaus que il les conseille, et trestous les XIII esliseors sen istront ensemble de chapistre, et iront en tel leuc qui sera convenable delection faire.

El nom de la sainte trinite, cest dou pere, et dou fils, et dou saint esperit, amen. Ci comence a traitier de leslection, et des persones nomer, lesqueles sembleront profistables a eslire por maistre. Premierement des persones des freres qui sont de ca la mer, ou el convent, ou es baillies. Et se tant est chose que Dieus veille soufrir quil soit trove profitable a cele luec tenir, et le comunal acort i soit de tous xiij ou de la plus grant partie, celui soit esleus maistres dou temple. Mais se il avenist chose que plus profitable persone fust trovee es parties d'outre mer, et acorde i eust de toz xiij, ou de la plus grant partie, celui soit esleus a maistre dou temple. Et se il avenist chose, dont Dieu les deffende, que les xiij freres se partissent en iij parties, ou en iiij, et ne fussent acordables, le comandeor de leslection aveuc aucun des autres preudomes, doivent venir en chapistre devant le comandour et devant trestoz les freres, et lor doit requerre que il soient en oroisons, et en prieres, que Dieus les adresse, sans nule parole tenir de la discorde qui entre aus est, dont Dieu les deffende. Et cestes prieres doivent estre faites pluisors fois

as requestes des esliseors. Et trestous les freres se doive agenoillier, et abaissier en terre, et prier la grace dou saint esperit que les esliseors conseille et adresse de maistre faire. Apres, il doivent retorner a lor compaignons, en la place de leslection faire. Et se il avenist chose par quoi il se peussent acorder a une persone eslire, celui est maistres que par le comunal acort de la plus grant partie est nomes et esleus. Et celui qui qui ensi comunaument est esliz, se il est de ca la mer, come nos avons dit dessus, et est el chaspitre aveuc les autres freres. Tous les xiij esliseors doivent venir devant le comandeor, et devant tous les autres freres dou chapistre. Et le comandeor de leslection doit dire por soi, et por tous ses compaignons comunaument, a trestous les freres : Biaus seignors, rendez grace et merci a nostre seignor Jhesu Crist, et a ma dame sainte Marie, et a tous sains, et a toutes saintes, que nous somes acorde tous comunaument. Et si avons de par Dieu esleu par vos comandemens le maistre dou temple, vos en tenes vos apaies, de ce que nos en avons fait. Et il doivent dire tous ensemble, et chascun par soi : « oil, de par Dieu. » Et li prometes vos a tenir obedience, toz les jors de sa vie; et il doivent repondre : « oil de par » Dieu. » Apres, doit faire demande au grand comandour en ceste forme : comandeor, se Dieu et nos tavons esleus por maistre dou Temple, promette nos a estre obedient tous les jors de votre vie, au convent et tenir les bones costumes de la maison et de las bones usances. Et il doit respondre : oil, se Dieu plaist. Et cele demande doit estre faite a iij,

ou a iiij de plus preudomes de la maison. Et se la persone est presente, qui est esleue, il doit venir parler a lui, en tele maniere, et nomer le par son nom et dire : et nos, el nom dou pere et dou fis et dou saint esperit, nos avos esleu a maistre et eslisons vos freres. Et adonc le comandeor de leslection doit dire as freres : biaus seignors freres, rendes grace a Dieu, veez ci notre maistre. Et tantost les freres chapelains doivent comencer te deum laudamus. Et les freres se doivent tantost lever, et prendre le maistre en grant devocion et a grant joie et porter le, entre lor bras, a la chapele et offrir le a Dieu devant lautel, quil la porveu a la governance de la maison, et il doit estre agenoillons devant lautier, tant que lorison soit dite a Dieu por lui. Et les freres chapelains doivent dire :

Kyrie eleison. Kyrie eleison. Kirie eleison. Pater noster. Et ne nos inducas in tentationem, sed libera nos a malo. Salvum fac servum tuum. Deus meus sperante in te. Mitte ei domine auxilium de sancto. Et de Syon tuere eos. Esto ei domine turris fortitudinis. A facie inimici. Domine exaudi orationem meam, et clamor meus ad te veniat. Dominus vobiscum. Et cum spiritu tuo. Oremus. *Oratio*. Omnipotens sempiterne Deus, miserere famulo tuo, et dirige eum secundum tuam clementiam in viam salutis eterne, ut te donante tibi placita cupiat, et tota virtute perficiat, per dominum.

De toutes les choses qui ont estee dites, et retraites entre les freres esliseors, doit estre tenu silence a celer come chapistre, quar grant escandre, et grant haine en porroit sordre, qui soufrerait a

retraire les paroles qui entre les freres ont estee dites et retraites.

§ LXXX.

Ces sont les choses per quoi freres de la maison dou Temple per la maison. De symonie.

La premiere chose per qui frere dou temple pert la maison, si est symonie, quar frere qui vient par symonie a la maison, la doit perdre par ce, quar il ne puet sauver sarme, et symonie se fait par don, ou par proumesse a frere dou temple, ou a autre qui li puisse aidier a entrer en la relegion dou temple.

§ LXXXI.

De descovrir chapistre.

La seconde chose si est se frere descuevre son chaspitre a nul frere dou temple, qui ni ait este, ou a autre home.

§ LXXXII.

Qui tue ou fait tuer crestien ou crestienne.

La tierce chose est qui tue, ou fait tuer, crestien ou crestienne.

§ LXXXIII.

De larrecin.

La quarte chose est larrecin, qui est entendu en pluisors manieres.

§ LXXXIV.

Qui ist de chastel, ou de maison close fors par porte.

La quinte chose est qui ist de chastel, ou de maison close, par autre lueuc fors par la droite porte.

§ LXXXV.

De comune [1].

La sixte chose est comune faire, quar comune est faite de deus freres ou de ci en amont.

[1] Il ne faut entendre par ce mot de *commune* rien qui ressemble au système communal. *Commune* ne signifie ici que complicité, complot fait entre plusieurs. Dans le chapitre CXXII, cette expression est répétée souvent dans cette acception. Voy. chapitre CXXIII.

§ LXXXVI.

De cil qui fui as Sarrazins.

La septieme chose est qui laisse la maison et sen voise a Sarrazins, il en perdra la maison.

§ LXXXVII.

De heresie.

La huitieme chose est heresie, ou qui vait encontre la loi de nostre seignor.

§ LXXXVIII.

De cil qui laisse son confanon por paor des Sarrazins.

La novisme chose est se freres laisse son confanon, et fuit por paor des Sarrasins, il en perde la maison.

§ LXXXIX.

Ces sont les choses par quoi frere dou temple pert son abit, qui refuse le comandement de la maison.

La premiere chose est se frere refuse le comandement de la maison, et se maintient en sa redie, et ne veille faire le comandement com li aura fait,

len li doit lever labit, et le puet ou metre en fers, et se il se repent avant quon li ait leve labit, et damaige nen est aucun a la maison, labit est en la volente des freres, ou dou perdre, ou dou laissier. Car il est dit en notre maison que quant on comande a un frere qui face la besoigne de la maison, il doit dire : de par Dieu; et se il disoit : je nen ferai riens, tantost cil comandor doit assembler les freres, et tenir chapistre, disant les viels homes de la maison que on li puet lever labit, par le comandement que il a refuse, car la premiere promission que nos faisons, ci est obedience.

§ XC.

De frere qui bat frere.

La seconde chose est se frere met sa main ireement, ni corrossoucement, sur autre frere, labit ne li doit remaindre, et se le bateure est laide, on len puet metre en fers, et si ne doit porter confanon baussant, ni boule dargent, ne estre en leslection de maistre; et ce a este fait mainte fois, et avant que om li esgarde la faute, il se doit faire assoudre, car il est escomenie, et se il nest assols, il ne doit mangier avec les freres, ne doit estre au mostier, et se il fiert home de religion ou clerc, il se doit faire assoudre, avant com li esgarde la faille.

§ XCI.

De frere qui bat crestien ou crestienne.

La tierce chose est se frere fiert crestien, ou crestienne, darmes emolues, ou de pierres, ou de bastons, ou de choses dont il le puisse tuer ou mahaigner a un cop, labit est en la volente des freres, ou dou perdre, ou dou laicier.

§ XCII.

De frere qui est ataint de feme.

La quarte chose est se frere estoit ataint de feme, quar nos tenons a ataint se frere entret en mauvais leu, ou en mauvaise maison, aveuques mauvaise feme, soul a solon aveuques mauvaise compaignie, labit ne li puet demorer, et si le puet om metre en fers : et ne doit porter confanon buissant, ne boule dargent, ne estre en esletion de maistre, et ce a este fait de pluisors.

§ XCIII.

De frere qui met mensonge sur autre frere dont il dee perdre la maison.

La quinte chose est se frere met chose sur autre frere, dont il puisse perdre la maison se il en fust ataint, se le frere qui repris laura, ne le puet

ataindre, labit ne le puet demorer, puis que illi fait crier merci en chapistre, et se il se desment en chapistre, labit est en la volente des freres, ou dou perdre, ou dou laicier; et se il nel fa venir en chapistre, om nel puet venir a labit, par chose que il die, puis que il se desmente, et ne se veaut maintenir en sa erredie.

S XCIV.

De frere qui seme blasme sur soy.

La VI chose est se frere se met mensonge dessus, por avoir congie de la maison, et ne fust atains, labit ne li puet demorer.

S XCV.

De frere qui demande congie.

La septisme chose est se freres demande congie en chapistre, de aler a sauver sarme en autre religion, et len ne li veul doner, et il dit que il laissera la maison, labit est en la volonte des freres, ou dou perdre, ou dou laicier.

S XCVI.

De frere qui dit quil sen ira as Sarrazins.

La VIII chose est se frere disoit que il sen iroit a Sarrazins, encore ne le deist il par ire, ne par

corros, labit sera en la volente des freres, ou dou prendre, ou dou laĭc̆ier.

S XCVII.

De frere qui baisse confanon en fait darmes.

La ix chose est se frere dou temple, qui porte confanon en fait darmes, et il le baisse por achaison de ferir, et damaiges ne avient, labit est en la volente des freres, ou dou prendre, ou dou laissier. Et se il en fiert, et damaige en avient, labit ne le puet demeurer; et si li puet om esgarder de mettre en fers, ne que jamais ne porte confanon, ne soit comandeor en fait darmes.

S XCVIII.

De frere qui porte confanon, et poigne sans congie.

La x chose est se frere qui porte confanon poigne sans congie de celui qui done li puet, se adonques nestoit en pas estroite, ou en leu ou il ne peust avoir le congie aussi come il est dit en les retrais, labit est en la volente des freres, ou dou prendre, ou dou laicier; et se grant domaige en avenist, om le porra esgarder de mettre en fers, ne que jamais ne porte confanon, ne ne soit comandeor en fait darmes.

§ XCIX.

De frere qui poigne sans congie.

La XI chose est se frere qui est en fait darmes poigne sans congie, et damaige en avient, labit est en la volente des freres, ou dou prendre, ou dou laissier, mais se il vet un crestien en peril de mort, et sa conscience le reprent que il le puisse secorre, ensi come est dit es retrais, il le puet faire, et en autre maniere nul frere dou temple ne doit poindre sans congie.

§ C.

De frere qui refuse a autre la viande dou temple.

La XII chose est se frere refuse a autre frere, alant ou vent, le pain et laigue de la maison, si que il ne le laist mangie aveuc les autres freres, son abit ne li doit demorer par ce; cuar quant on fait frere len li promet le pain et laigue de la maison, et nul ne li puet tolir, por chose que il face, ce nest aussi come est establi en la maison, ou qui deffendist la porte a frere, et que il ne laissast entrer dedans la porte.

S CI.

De frere qui done labit a home que il ne doit.

La XIII chose est se frere done labit de la maison a home a qui doner ne le deust, ou a qui il nen la pooir de doner, ou sans chapistre, labit ne li doit demorer. Et celui qui a pooir de doner ne li puet tolir sans chapistre, et se il le faisoit labit ne li puet demorer.

S CII.

De frere qui prent chose dautre. parquoi il ayde a estre frere.

La XIV chose est se frere pernoit chose dome dou siecle parce que il li deust aidier a estre frere dou temple, labit ne li puet demorer parce, car il fait simonye.

S CIII.

De frere qui brise boule de maistre ou dautre.

La XV chose est se frere brise boule de maistre ou de celui qui tient son luec, sans congie de celui qui doner lui puet, labit est en la volonte des freres, ou dou prendre, ou dou laicier.

S CIV.

De frere qui brise serreure.

La XVI chose est se frere brise serreure, sans congie de celui qui doner li puet, et autre damaige nen avient, labit est en la volente des freres, ou dou prendre, ou dou laicier.

S CV.

De frere qui done a home dou siecle les aumosnes de la maison.

La XVII chose est se frere dou temple done les aumosnes de la maison a home dou siecle, ou a autre que a frere dou temple, sans congie de celui qui doner li puet, son abit est en la volonte des freres, ou dou prendre, ou dou laissier; et la chose porra estre si grant aver, ou se il alienoit terre, cel abit ne li porra demorer, et por le grant damaige de la maison le porra om esgarder de mettre en fers.

S CVI.

De frere qui preste chose de la maison sans congie.

La XVIII chose est se frere preste chose de la maison, sans congie de celui qui doner li puet, en luec ou la maison la perdist, labit ne li puet

demorer, et le prest porra estre si grant et en tel leu, que hom le metra en fers.

S CVII.

De frere qui preste sa beste a autre frere sans congie.

La XIX chose est se frere prestat sa beste a autre frere, en aucun luec ou il ne peust aler sans congie, et la beste se perdist, ou moreust, ou se mahaignast, labit est en la volente des freres, ou dou prendre, ou dou laissier; mais il la puet bien prester en desduit, en la vile ou il set.

S CVIII.

De frere qui porte choses dautrui avec celes de la maison.

La XX chose est qui porte choses dautrui avec celes de la maison, dont les seignories des terres en perdent lor droitures; labit est en la volente des freres, ou dou prendre, ou dou laissier.

S CIX.

De frere qui disoit a son etient que les choses dautrui estoient de la maison.

La XXI chose est se frere disoit, a son essient,

que les terres ou laver dautrui fust de la maison, et il ne le fust, et fust prove, ne ataint que il le feist ou par malice, ou par convoitise, labit est en la volente des freres, ou dou prendre, ou dou laissier. Mais se la conscience le dit, il le puet dire ou faire toute garentie sans aver damaige.

§ CX.

De frere qui ocist ou mahaigne ou pert esclaf.

La XXII chose est se frere ocist, ou mahaigne, ou pert esclaf, par sa defaute, labit est en la main des freres, ou dou prendre ou dou laissier.

§ CXI.

De frere qui ocist ou mahaigne o pert beste.

La XXIII chose est se freres ocist, ne mahaignast beste, ou perdist par sa defaute, labit est en la main des freres, ou dou prendre, ou dou laicier.

§ CXII.

De frere qui chace, et damaige en avient.

La XXIIII chose est se frere chace, et damaige en avient, labit est en la volente des freres, ou dou prendre, ou dou laissier.

§ CXIII.

De frere qui assaie ces armeures.

La xxv chose est se frere essaie armeures, et damaige en avient, labit est en la volente des freres, ou dou prendre, ou dou laissier.

§ CXIV.

De frere qui donast beste, fors chien, ou chat.

La xxvi chose est se frere de bergerie, ou demandre, donast beste, fors de chien, ou de chat, sans congie de son comandeor, labit est en la volente des freres, ou dou prendre, ou dou laissier.

§ CXV.

De frere qui fait maison neve sans congie.

La xxvii chose est se frere fait maison neve de pierre, ne de chaus sans congie dou maistre, ou dou comandor de la terre, labit est en la volente des freres, ou dou prendre, ou dou laissier. Mais les autres maisons descheues puet il redrecier sans congie.

§ CXVI.

De frere qui fait le damaige de la maison a son etient.

La XXVIII chose est se frere dou temple fait le damaige de la maison a son essient, ou par sa deffaute, de quatre deniers en amont, labit est en la volonte des freres, ou deu prendre, ou dou laissier. Car tout damaige nous est deffendu, et le damaige porroit estre de si grant quantite, que len le porroit mettre en fers.

§ CXVII.

De frere qui passe a porte por entention de laissier la maison.

La XXVIIII chose est se frere passe la porte, par entention de laissier la maison, et puis se repent, om li porroie aler a labit, et se il va a lospital, ou en autre luec, fors de la maison, labit est en la volente des freres, ou dou prendre, ou dou laicier, et se il y va une nuit, labit ne li doit demorer.

§ CXVIII.

De frere qui laist la maison et gist il nuis de fors.

La XXX chose est se frere laisse la maison, et sen

vait et gist deux nuits dehors la maison, il en pert son abit, que devant I an et I jor il ne le doit recovrer, et se il retient les choses qui sont deffendues plus de II nuis, il en pert la maison.

§ CXIX.

De frere qui rent son abit par sa volente ou jetast par corros.

La XXXI chose est ce frere aucun rende son abit par sa volente, ou il le jetast par corros a terre et ne le veulle reprendre, par proiere, ne par semondre que len li face, et autre frere lenlieve avant de lui, il en pert son abit. Et devant I an et I jor ne le doit recovrer, et se il le reprent avant par sa volente, il seroit en la volente des freres, ou dou prendre, ou dou laissier.

Et se il, par avanture, ne le vousist reprendre, et aucun frere preist labit, et li meist au col dou frere que labit auret rendu, le frere en perdroit le sien, qua nul frere ne doit rendre abit, ne faire frere, fors le chapistre, et celui a qui labit est rendu en tel maniere, sera en merci des freres, ou dou prendre, ou dou laissier. Et en toutes les autres choses, fors de II derraines, de celui qui gist II nuis de fors la maison, et de celui qui rent son abit par sa volonte, qui sont dan et de jor, ensi come nos avons dit dessus, mais les autres failles de labit sont en la volente des freres, selonc que la faille est faite, et au portament dou frere, ou dou prendre, ou dou laissier.

Et quant om esgarde a un frere labit, on le tient aptes, aussi comme est dit, en la maison, et se om prent a frere son abit, puis est quitte de toutes les penances que il avoit a faire.

Et quant len prent a frere labit, et len le met en fers, il doit herbergier, et mengier a la maison de laumosner, et nen est tenu de venir au mostier, mais il doit dire ces hores, et doit laborer aveuques les esclas, et se il morroit, faisant sa penance, len li doit faire servise de frere.

Et nul frere, qui nen ait pooir de faire frere, nen a pooir doster abit, sans congie de celui qui li puet doner.

S CXX.

Ces sont les failles qui pueent estre esgardees a la maison dou Temple.

La premiere est de la maison perdre, et si y a chose dont len le puet mettre en fers, et en prison perpetuelle.

S CXXI.

Del abit perdre.

La segonde chose est de labit, et si a chose de quoi len le puet mettre en fers.

La tierce chose est quant om laisse labit, por Dieu, a aucun frere, celui est a III jors, tant que Dieus et les freres le relaschent, et doit estre mis a des en sa penance sans respit.

La quarte chose est de II jors; ou dou tiers, la premiere semaine.

La quinte chose est de II jors, sans plus.

La VI est a I jor, sans plus.

La VII est au vendredi, et a la descepline.

La VIII est quant hom met frere en respit devant le maistre, ou devant aucun preusdeshomes de la maison, por estre assenes daucunes choses dont les freres ne soient certains.

La IX est quant om met frere au frere chapelain.

La X est quant on met frere en pais.

S CXXII.

Ces sont les retrais des freres chapelains.

Les freres chapelains doivent faire autele promission come les autres freres, et aussi se doivent tenir come les autres freres, fors dendrer del pater nostre, doivent dire lor hores, et doivent porter robes closes, et rere lor barbe, et puent porter gans, et quant il sont en present ou frere trespasse, il doivent chanter la messe et dire le servise en luec de C pater nostres. Et as freres chapelains doit hom porter honor, et lor doit hom doner de la meillor robe de la maison, et doivent soir a la table, premiers pres dou maistre, et premiers doivent estre servis. Les freres chapelains doivent oyr les confessions des freres, ne nul frere ne se doit confesser a autre part, fors que a lui, par que il puisse avoir le frere chapelain sans congie. Car il en ont grei-

gnor pooir de lapostoile des aus assoudre, que un arcevesque. Se frere chapelain faut, il doit crier merci en son chapistre, come un autre frere, sans agenoillier, et doit faire ce que li frere li esgarderont. Se frere chapelain laisse la maison, et puis revient crier merci a la porte, il se doit despuillier a la porte dou chapistre, et venir au chapistre devant les freres, et crier merci, sans agenoillier. Et se il ne fait chose par quoi il doit perdre la maison, on le doit metre en sa penance, et doit estre un an et un jor sans son abit, et doit mangier a table de maisnee sans toaille, et doit faire tous les jeunes que les autres freres font, qui sont en penance, tant que les freres le relaschent, et doit venir le dimenche a la descipline priveement au frere chapelain, et aussi doit faire de toute descipline que il doit rendre, et puet chanter priveement en sur semaine sans note. Et quant les autres freres, qui sont en penance, laborent aveuques les esclas, le frere chapelain doit dire son sautier en luec de laborer. Et se il y a frere chapelain qui soit de mauvaise vie, ou qui met discorde entre les freres, ou quil mete escandre, on se puet de lui delivrer plus legierement, et amains de conseill que de un autre frere, que ensinc nos comanda lapostoile, quant il nos dona les freres chapelains. Et se il fait penance avec son abit, il doit mangier a tabla de tucoples, sans toaille, et il puet bien faire tel chose que en le metra en fers ou en prison perpetuel.

§ CXXIII.

Ces sont les choses de quoi frere chapelain ne puet assoudre.

Ces sont les choses de quoi frere chapelain ne puet assoudre frere dou Temple. Ce est assavoir, se il tue home, ou feme crestianne,

Lautre est se frere met sa main sur autre frere, en maniere que il feist sanc trait de naffre,

Lautre se frere dou temple met sa main sur nul home dautre religion, ni enclerc, ni en pestre, qui soit ordenes de sainte yglise.

Lautre est se frere qui ait ordres, et les mente en nee quant il vient a la maison per symonie.

Le frere chapelain ne les puet pas assoudre, car lapostoile les a retenus en lyglise de Rome, et por ce covient quil sen fassent assoudre au patriarche, ou a larcevesque, ou a levesque de celui pais ou il sont.

([1])

Vis abrenunciare seculo. R. Volo. Vis profiteri obedientiam seculum canonicam institutionem, et secundum preceptum domini pape. R. Volo. Vis assumere tibi conversationem meorum nostrorum. R. Volo. Tunc ille qui eum alloquitur dicat prius: Deus auxilietur et benedicat nobis tocius..... dicatur, post ea dicat professionem suam. Ego No. regulam commilitonum Christi, et milicie ejus, Deo adjuvante, servare volo, et promitto, propter

[1] Il doit manquer ici un titre de chapitre omis par le scribe.

vite eterne primium, ita ut ab hac die non mihi liceat collum excutere de jugo regule, et ut hec peticio professionis mee firmiter teneatur, hanc conscriptam obedientiam, in presentia fratrum in perpetuum, trado et manu mea sub altare pono, quod est consecratum in honore Dei omnipotentis, et beate Marie, et omnium sanctorum, et de hinc promitto obedientiam Deo, et huic domui, et sine proprio vivere, et castitatem tenere, secundum preceptum domini pape, et conversationem meorum domus milicie Christi firmiter tenere. Tunc dimittat cum super altare et prostratus dicat : Suscipe me domine secundum eloquium tuum et vivam. Tunc alii. R. Et non confundas me ab expectatione mea : postea dicat : Dominus illuminatio mea. R. Dominus protector vite mee. Postea : Kyrie leison, Criste eleison, Kyrieleison. Pater noster. Tunc sacerdos dicat : Et ne nos. — Levavi oculos. Ostende nobis Domine. Salvum fac servum tuum. Intret postulatio mea in conspectu tuo, Domine. Erravi sicut ovis que periit. Ecce quam bonum. Sit nomen Domini benedictum. Domine exaudi oracio. Oremus.

ORACIO.

Suscipe quis domine hunc famulum tuum ad te de procella hujus seculi laqueis, que dyaboli fugientem, ut ad te susceptus et instanti seculo salvatum, et in futuro seculo se gaudeat a te feliciter muneratum. Per Cristum.

ORACIO.

Deus qui per te, et per sanctos patres nostros,

regulare magisterium precipue sancti Cristi quis clemenciam tuam ut omnium sanctorum tuorum intercessione placatus, clementiam super hunc famulum tuum seculo abrenunciatum, respicias et cor ejus a seculi vanitate convertas, et ad superne vocationis amore accendas, et gratiam quam in te preservas infundas, ut proteccionis tue munitus, presidio quod te donante promittit hoc impleat. Et sue professionis ex.secutor effectus, ad ea que perseverantibus in te promittere dignatus es, pertingere mereatur. Per dominum nostrum, Jesum Cristum, filium tuum, Qui tecum vivit et regnat.

Chascun frere dou Temple doit savoir que il nest de riens tant tenus, come de Dieu servir, et a ce doit metre·chascun tout son estuide, et sentente, et speciaument en oyr le sien saint servise, quar a ce ne doit nul faillir, ne guenchir, com il en soit aisies. Car ensi come dist nostre regle, se nos amons Dieu, nos devons volentiers oyr les soes saintes paroles et entendre. Et nus frere ne doit estre sans son abit, quant les hores se chantent, et se frere boit ou manive, il ne doit estre sans son abit, et doit tenir son abit en tel maniere, que il ait les las de son manteau en son col. Et se il a sa chape, quant il oit ses hores, illa doit avoir vestue, o son jupel darmer, se il nen avoit, mantel, et en tele maniere porroit bien mangier le frere, se il nen avoit mantel. Quant la campane de matines sone, chascun frere se doit lever tantost, et chaucer soi, et affubler son manteau, et aler au moster, et oyr le servise, quar nus ne doit demorer, se il nen est travaillies le jor, ou se il nen fust mesaisies; et

par ces choses puet demorer en son lit. Mais il en doit faire prendre congie dou maistre, ou de celui qui est en son luec; et chascun frere puet venir a matines en braies, et en chemise et sans autre ceinture, fors la petite, et en coiffe, mais chausses doit estre de chausses, et de soliers, et doit avoir son abit aussi come dessus est dit; et toutes les autres hores les freres doivent oyres vestus, et chaucies de toutes riens, selonc que le tens, et la saison le requierent. Quant les freres sont au mostier, et les matines se chantent, chascun doit tenir silence, et oyr le servise belement et en pais, et doit dire XIII fois la pater noster por matines de notre dame, et por celes dou jor XIII fois, sil li plaist. Mais se il veaut, il se puet bien soffrir dou dire, puis que il les ot, mais plus bele chose est que il les die, que se il sen soffre. Quant li freres partent de matines, chascun doit aler regarder ses bestes et son harnois, se il est en luec ou il puisse aler, et doie, et se il y a aucunes riens a amender, il li doit amender, ou faire amender, et se il a mestier por parler o son escuier, il li doit parler belement, et apres sen puet aler couchier arriere, mais il doit dire une pater nostre quant il sera couchies, porce que se il a de riens failli, ou de brisier la scilence, ou d'aucune autre chose, que nostre sires li perdone.

Quant la campane de prime sone, chascun frere se doit tantost lever, et vestir, et chaucier de toutes riens, ensi come dessus est dit, et doit aler au mostier, et oyr le servise enterinement, et tout premierement il doit oyr, ou dire prime, et apres doit oyr la messe, se il puet; et apres la messe doit oyr,

ou dire tierce, et midi, quar ensi est a costume a la maison; et se chascun frere oie ou dist tierse, et midi, devant la messe bien le puet faire; et quant la primiere messe est chantee, se len i chante plus de messes au mostier, bien les puet oyr chascun frere, ancois les doit oyr que laissier se il nen a autre chose a faire; et, toutes fois, se le frere veaut aler, quant la messe premiere est dite, et il ait oy tierce, et midy, bien le puet faire. Mais devant que il aille autre part, doit chascun frere aler regarder son hernois, ensi come dessus est dit. Quant li freres sont issus dou mostier, se il ne chevauchent, ou len ne lor fait autre comandement, chascun doit aler en sa place, et apareillier ces armeures et son hernois, se riens y a a apareillier, on le doit faire apareillier, on doit laborer pels ou chevilles; ou autre chose que affiert à lor office, et se doit efforcier chascun frere que li henemis ne les treuve huisons, quar le henemi assaut plus hardiement et plus volentiers de mauvais desirers, et de vaines pencees, et de dire laides paroles, home huisons, quil ne fait celui quil treuve entrepris daucun bon labor. Quant la campane de mangier sone, chascun frere doit mangier au premier convent, que nus ne puet demorer sans congie, se non por ces choses qui seront ci apres nomees; mais chascun frere doit prendre garde estudiousement que devant quil manive nule chose, que il ait dit ou oit matines, prime, tierce et midi; et surtout ces LX pater nostres, lesquels sont establies a dire a chascun frere dou temple, chascun ior, por les freres, et por les autres bienfaitors mors et vis; cest a savor les XXX,

por les mors que Dieu delivre des poines de purgatoire, et les mete en Paradis; et les autres xxx, por les viz, que Dieu les gart de pechies, et lor pardoit les fautes que il ont faites, et les condue a bone fin; et ces LX pater nostres nul frere ne doit laissier, que il ne les die chascun jor, tout enterinement, se il nen eust tele maladie quil ne les peust dire, sans damaige de son cors.

Quant li freres sont venus a la table por mangier, se il ont prestre il le doivent faire venir et attendre le tant que il soit venus, se il est en luec ou il puisse tost venir; et apres doivent garder que il ait a la table pain et vin, et aigue se il ne doivent autre chose mangier. Et se il y ait ce que i doit estre, le prestre se il y est, doit faire la beneisson et chascun frere doit dire une pater nostre en pies, et puis se doit aseir et puet trenchier son pain, et devant que il ait en tele maniere fait de la beneisson, il ne doit trenchier son pain ne mengier, ne boire; et en cele meisme maniere se il ne avoient prestre, doit chascun frere faire dou pater nostre, et des autres choses, et apres puet mengier de par Dieu, en tous les lieus ou il y ait convent; tant come le convent manive doit lire aucun clerc la sainte lesson, et ce fu establi por ce que li freres tenist meaus silence, et entendissent a les saintes paroles de nostre seignor, et ensi le comande la regle, quar sachies, en tous les leus ou le convent manive, doit estre tenue silence, et par frere, et par tous autres gens, et assis meisme quant li freres manivent a table denfermerie, doit chascun mengier belement et en pais, et tenir silence. Quant

li freres manivent au convent, nus ne doit mengier, ne boivre, fors tele viande come le convent mengera, et bevra comunaument, ne maistre, ni autre, se ce ne fust changies, cest a savoir que lon donast a aucun frere aucune viande de change, porce que il ne mengoit de cele dont le convent avoit este servis devant comunaument. Quant lon sert le convent, tos jors doit len aporter apres le mes le change, porce que il en y a aucun qui ne manive del mes, quil puisse mengier dou change se il veaut, et li change tous jors au convent doit estre pire que le mes que len done devant, et chascun frere qui ne manive dou mes comunal, puet prendre le change se il veaut; chascun frere qui manive au convent, puet demander de la viande de la masnee se il laime plus que la viande dou convent, et len li doit doner, mais se il manive de la viande de la masnee, il ne doit point mengier de la viande dou convent, ou se il manive de cele dou convent il ne puet manger de cele de la masnee. Et se chascun frere qui manive au convent puet demander de ce que les autres freres manivent, mais il se doit garder que il ne manive de change. Quant li freres manivent au convent, nus ne doit doner de la viande de devant soi, ne pain, ne autre chose a nul home, ne a nul oisel, ne a nule autre beste, ne doit semondre nul home de bevre a son henap, si ne fust tel home qui fust digne de mengier au convent, mais se aucun autre home venist parler a un frere qui manjast au convent, bien le porroit semondre le frere de bevre, mais il doit faire aporter de vin de la boteilarie ou

dautre part que de la table de convent; et de mengier len puet semondre tout preudhome qui venist au palais quant li freres manivent, et le puet faire seir a une des tables dou palais a tele come a cel home affiert; mais toutes fois le frere doit parler ou faire parler au comandor de la maison ou a celui dou palais et il ne li doivent refuser. Et quant il manivent aussi a la table denfermerie, nus ne doit doner de la viande devant soi a nul home, ni a oisel, ni a beste, ne doit semondre home de bevre ni de mengier se non come dessus est dit des freres qui manivent au convent, mes toutes fois il est plus lait que le face au convent que qui le fait en lenfermerie et tout est deffendu.

Nul frere qui demore au convent ne doit porter chaussons ne deus paires de chauces, ne doit gesir en materas sans congie, ne doit tenir esclavine ni carpite, ne autre chose qui fust a aisement de son cors sur la pailace sans congie fors le linceau solement[1].

Quant li frere sont assis por mengier au convent puis que il ont brise lor pain nus quil ait brise ou qui ait mengie ne beu aucune rien, ou soit au mengier ou au soper, ne se doit lever ne poi ne asses tant que il ait dou tout mangie, et se il sont au premier convent nus ne se doit lever tant que

[1] Cette disposition des statuts touchant certaines parties des vêtemens, ne se trouve ici que par interposition, puisque cette partie du chapitre CXXII ne s'occupe que de la nourriture des Templiers. Au reste, il y règne une grande confusion, qui peut être attribuée à la suppression faite par le copiste des titres des chapitres.

il se lievent ensemble se ce ne fust que le nes saigniast a aucun frere, quar cil se porroit lever sans congie puis torner au mangier quant le sanc li seroit estanche; et por cri darmes, se il sont certains que li cri soit leve par frere ou par aucun preudhome et por meslee de chevaus, et por fuec se il se prist en lor maison, se porroient lever aussi sans congie et puis torner au mangier.

Quant li frere ont mangie au premier convent il se doivent lever tuit ensemble comunaument quand le clerc qui lit dist : tu autem Domine etc., et nus ne se doit demorer a la table et doivent tuit ensemble aler au mostier se il est pres et doivent rendre graces a nostre seignor de ce que il lor a done, et doit dire chascun une pater nostre et le prestre et le clerc se il en y est, doivent aler devant les freres au mostier et doivent rendre graces a Dieu et faire et dire tels oroisons come est acostume a la maison, et se le mostier nestoit pres, en la place meisme doivent dire lor oroisons, et faire les graces ensi come dessus est dit. Se il fussent au mostier et puis que le frere est leve de la table il ne doit dire bone parole, ne male, tant que il ait rendues graces a Dieu ensi come dessus est dit.

Quant li freres vont mangier a la table au derrain convent, il doivent faire de la beneisson ensi come il est dit de ceaus qui mengierent au premier convent, et doivent estre servis dautel viande et de tant come le premier ont este servis et en tele maniere, et nule autre viande ne doit len doner as derrains fors de tele come li primiers auront eue, se il i ait de tele; mais se cele viande failloit au

derrain convent il convendroit que len servist les freres dautre viande, mais cele viande ne doit estre mie miaudre que cele dont lon aura servi lautre convent, et saiches que li frere le doivent prendre en pacience et tenir seu en pais, mais bien saiches que celui qui sert les freres, et cil qui depart la viande doivent en tele maniere la chose departir que li derrain en aient ausi come le premier.

Quant li freres manivent au derrain convent len ne lit pas la sainte leson, mais toutes voies li freres doivent faire de silence et dautre chose, asis come dessus est dit de ceaus qui manivent au premier convent, fors que tant que chascun frere, qui manive au derrain convent, sen puet lever de la table quant il a mengie, mais il doit faire de graces et des autres choses, ensi come il est dit dessus de ceaus qui manivent au premier convent et en ceste meisme maniere le puet faire chascun frere qui manive en lenfermerie, soit au premier convent ou au derrain, et dou lever et des graces. Mais bien sachiez que li freres qui manivent a table denfermerie au derrain convent ne doivent estre servis de nule autre viande fors de tele come li premier auront este servis se ce nestoit que la viande fust faillie quar adonques lor convendroit a doner de aucune autre et se lon le feist il seroit tenu a glotonie et devroit on chargier grant penance a celi qui lauroit fait; et ce est a entendre de ceaus freres qui puet souffrir la comunau viande de lenfermerie, quar o plus mesaisie convient que len face avantage et as viels, et as foibles, et ensi le comande la regle.

Quant le comandeor dou palais voit quil y ait grant plante de la viande de lenfermerie et poi de cele de covent, il puet bien dire as freres qui doivent mangier a table de covent au derrain convent, que il aillent mangier o lui a la table denfermerie, il li en doivent obeir, et le comandeor dou palais puet faire servir ceaus freres de la viande de lenfermerie ensi come le premier convent aura este servi, quant li freres ont rendues graces a Dieu, assi come dessus est dit, il sen pueent aler en lor places, et doivent faire au meaus que nostre sire lor enseignera.

Quant il est pres de none, o de vespres, o de quelque hore que ce soit, chascun frere se doit tenir en tele place quil puisse oyr la campane ou que lon le trovast se aucun lalast querre por oir ces hores. Apres quant la campane de none sonera chascun doit aler au mostier oir none, et apres quant la campane de vespres sonera, chascun frere doit aler oir vespres que nus ne doit demorer sans congie, fors le frere dou four, se il avoit les mains en la paste, et le frere de la grosse forge se il avoit le fer boillant au feu, lequel pue demorer tant que il layt batue cele chaude, et le frere de la ferrie se il parast le pie de cheval ou d'autre beste de selle, ou se il leust pare, il puet demorer tant que il lait ferre[1], mais tantost come il auront faite ceste besoigne, il doivent aler au mostier, ou la ou len chante les hores, et les doivent oir ou dire se il ne les puent oir et deves savoir que nus freres se il

[1] Ce qui précède est une répétition du chapitre LXVII.

nen ait mesaisie ne doit bevre vin entre mangerie et vespre et cil nen doivent point boivre qui manivent au convent, fors que une fois maintenant que none est chantee.

Quant li freres ont oy vespres ou dites, tuit cil qui manivent ii fois le jor doivent aler souper au premier covent que nus ne puet demorer sans congie se non ensi come dessus est dit, de ceaus iii lesquels pueent demorer de mangier et de souper[1], et de none et de vespres por celes choses qui sont dessus nomees, et doivent faire au souper de la beneisson, et de la leisson, et de graces, et des autres choses ensi come dessus est dit, que il doivent faire au mangier.

Quant li freres jeunent, ils doivent oyr none ou dire devant quil manivent et puent mangier se ce ne fust en la grant karesme, quar en ce le karesme puis que li premier dimenche est passe, doit chascun frere oyr et dire vespre, devant que il manive au jor que il jeune.

Quant la campane de complies sone, tuit li frere se doivent assembler au mostier, ou la ou il ont accostumer a assembler, et pueent bevre tuit comunaument sil qui bevre vorront, aigue ou vin tempre si au maistre plaist ou selonc ce qui sera accostume en cele maison, mais ille doivent faire en tele maniere que il ni ait superfluite, et en tel maniere le comande la regle, et apres selon i fait comandement il i doivent obier belement et en pais, apres doit chascun frere oyr complie ou dire,

[1] Il s'agit des malades, des faibles et des vieillards.

se il ne sont en leu ou illais puissent oyr, et quant la complie est chantee, chascun frere doit aler regarder ces bestes et son hernois, se il sont en leu come dessus est dit; et se il veaut riens dire a son escuier, ille doit dire belement et soef, et puis sen puet aler couchier; et quant il sera couchies, il doit dire une pater nostre por ce que ce il est de riens failli, puis que la complie fu dite. Dieus li pardoint; et chascun frere doit tenir silence, depuis que complie est comence, jusques apres la prime, se ce ne fust par aucune necessite[1].

Et doit chascun frere savoir que se ne sont en luec ou il puissent oyr les hores, chascun doit dire por chascune de ces hores ci apres nomees, la pater nostre tantes fois come il est nome ci apres cest assavoir, por prime, tierce, midi, none et complie por chascune hore, XIIII pater nostres, VII fois por les hores de notre dame, et VII fois por les hores dou jor, et les hores de notre dame doit lon toz jors dire en estant et oir, et celes dou jor lent puet toz jors dire et oir en seant et por vespres doit chascun dire XVIII fois la pater nostre, IX fois por celes dou jor, et les hores de notre dame doit on dire tousjors premierement a la maison, fors que les complies de notre dame, que lon doit dire tous jors derrainement en la maison, por ce que nostre dame fu comensament de nostre religion, et en li et a honor de li sera, se Dieu plaist, la fin de nos vies, et la fin de nostre religion quant Dieu plaira que ce soit.

[1] Répétition d'un alinéa précédent.

Et chascun frere qui oye les hores se puet bien souffrir dou dire se il veaut mais plus bele chose est que illes die, que si sen souffre et plus saine est. Et sachies quant li freres sont au mostier tuit se doivent ensemble agenoillier, ou estre en pies, ou en seans, tant come le servise se chante; se ce ne fust aucun qui ne le peust faire por son mesaise en tele maniere, et sil doit estre en une part apres tous les autres freres.

Chacun fratre est tenus de oir ces hores enterinement, et nus frere ne doit issir du mostier tant que ces hores soient finees, se ce ne fust por besoigne que il ne peust eschiver, ou por ce que il aloit querre celui que est place de coste lui au mostier, lequel il doit aler querre se il nestoit venu quant lon comense le servise, et se le doit querre au mains en la place de son lit et des bestes. Chascun frere se doit prendre garde que il soit au finement des hores, porce nomeement quil est acostume en la maison que au finement des hores fait hom les apeaus et les comandemens, fors que a la complie, quar adonques lor doit hom faire a collation devant que la complie se comense, et porce les fait on devant, quar se lon les faisoit apres len briseroit la scilence, et toutefois bien le porroit lon faire ce besoing i estoit, mais meaus est sans pechie se lon le fait avant que apres. Et nul frere ne doit partir de la place ou il font lor collation, tant que la petite capane sone, se ne le faisoit par comandement, et jacoit ce que nus frere ne vocist boivre, si i doit il venir avec les autres por savoir se lon i fera comandement.

Chascun frere est tenu de oyr volentier les comandemens, chascun frere qui nait este au finement des hores, et doit demander as autres qui y auront este se lon i a fait nul comandement, et illi doivent dire ce se ne fust chose qui lor fust deffendue, mais te comandement a este fait come de mende freres en servise, ou por asses dautres choses, il doit venir tantost a celui qui aura fait le comandement, et li doit dire, beau sire je ne fui pas au comandement, et apres doit faire ce que celui li coumandera. Quant la campane sonera por assembler les freres, nul frere ne doit demorer sans congie; nul frere ne doit prendre congie por autre frere, ne des hores ne de apel ne de chapistre ne de nule riens, se le frere por qui il prent le congie ne li ait dit ou mande.

Quant un frere dit a un frere que il li preigne congie daucune chose, a qui aferra congie cel frere li doit prendre le congie; et se il ne li prent il en est chargies, et li autres en est delivrez. Quant aucun frere veaut prendre congie des hores por un autre frere, il doit dire en tele maniere : « Sire, » dones congie a tel frere, » et le doit nomer et il doit dire la chose porquoi le frere veaut demorer des hores, ou soit por mesaises ou por autre chose, et se fut establi en tele maniere porce que le comandeor conoisse le frere, et se il veoit que celui frere est acostumes de perdre ces hores trop souvent, le comandeor le doit amonester et prier li quil se gart, ensi come la regle le comande; et se le frere ne sen veaut chastier, le comandour le doit

faire passer par la justice de la maison; et li puet refuser le congie.

Nul frere ne doit dire a home dou siecle que il li preigne congie, ni a autre fors a frere dou temple, mais il puet bien mander par un home dou siecle, ou par aucun autre, a un frere que il li preigne le congie. Quant le maistre fait comandement a un frere, le frere doit dire: De par Dieu; et doit faire le comandement se il puet et sait, et se il ne puet, ne ne sait faire, il doit prier a aucun qui prie le maistre que il le relaische dou comandement, por ce que il ne le puet faire, ou ne set, ou que li comandemens fust desrenables, et li maistre est tenus de relaissier le frere, se il voit que la chose soit en tel maniere; et en tele maniere le doit faire chascun comandeor a tout frere qui fust a son comandement, et aussi chascun frere doit dire : « De par Dieu » a tout comandement que son comandour li fist, et apres faire ensi come dessus est dit. Chascun frere se doit garder de faire ce que est defendu a la maison.

Quant frere vient a prime, il doit estre vestus et chaucies de toute rien, quar il ne doit venir en chemise, ni en garnache, sil nen avoit cote ou jupel, ni en coife[1]. Nus frere ne se doit pignier apres complie. Nul frere ne doit porter mantel sur sa teste, senon quant il est en enfermerie, et quant il vait a matines, quar adonques le puet porter, mais il ne le doit pas tenir quant le servise se chante.

[1] Répétition d'un alinéa précédent.

Chascun frere se doit prendre garde estudiosement de son hernois et de ses bestes. Nul frere ne doit corre son chevau dont il ne tient a paies, ni galoper sans congie, et nomeement celui dont il ne fait servise, le pas ou lembleure se puet aler desduire. Nul frere ne puet corre chevau ravine sans congie enterine, se il ne porte arbalestre et veaut tendre a cheval la ravine, il puet corre son cheval I ravine, ou II, ou III, sans congie, se il veaut. Nul frere par hastive ne puet corre son chevau avec autre persone demie ravine sans congie. Nus frere ne doit corre cheval ravine enterine, ne porter armes sans congie enchausses, et demie ravine le puet faire. Quant frere vont apenseement por corre ravine, il doivent chaucer lor heuses. Quant freres bohordent, il ne doivent geter lances quar il est deffendu por damaige qui porroit avenir. Nus frere ne doit mareschaucer sa beste ne faire chose par quoi la covenist sejorner sans congie.

Nul ne doit prendre nule chose dautrui place sans congie dou frere de qui place est, se aucun frere treuve la beste daucun autre frere en sa place, il ne la doit oster ni remuer, mais il doit dire au frere de qui la beste est, que illi livre sa place, et le frere li doit delivrer, li mareschaus ou celui qui est en son leu li doit faire livrer.

Chascun frere qui chevauche entre son desduit, doit laissier sa place et son hernois en comande a aucun frere. Nus ne doit gajeure metre ni a corre cheval ni a autre chose, se ce ne fust materas sans fer, ou autre chose qui ne costast argent ne a luit ne a autre, come lanterne descoverte, ou masse de

fust, ou pels de berrie ou de grebeleure sans et ces choses meismes qui ne coustent argent, ensi come dessus est dit, puet doner un frere a autre sans congie, et chascun frere dou temple puet juer o autre frere o sa balestre, x copons de chandele sans congie, mais nient plus, et tant puet perdre le jor, et pue metre en guage la fauce corde de sarbalestre por les copons, mais il ne doit mie laissier la corde la nuit sans congie, et autre guage frere ne puet ni ne doit metre a traire de arbalestre. Nul frere ne doit seignier son baudrier sur sa guarnache en sa ceinture en sur jor.

Chascun frere puet juer a chevilles tout marrain sans fer, ou au forbot se le marrain est sien, et sachies que a nul autre jeu frere dou temple ne doit joer, fors qua marelles asqueles chascun puet juer se il veaut por desduit, sans metre gajeures as eschas ni a tables nul frere dou temple ne doit juer ne as eschacons. Et se frere treuve autrui hernois, il ne le doit retenir, mais se il ne set de qui la chose est, illa doit porter ou faire porter a la chapela[1], ou seil saveit de qui la chose est, illa doit rendre. Se lon aporte hernois a la chepele qui ait este troves, et larneis soit de la maison et autrement lon ne set de quel frere il est, se le harnois afiert a la mareschaucie, len le doit rendre a la

[1] C'était un ancien usage de porter à l'église, où on les exposait publiquement, les objets trouvés par hasard. A Semur (Côte-d'Or), dans l'église Notre-Dame, on voyait encore il y a dix ans une verge de fer fermée d'un cadenas, à laquelle étaient suspendues toutes les clefs trouvées dans la ville. Il y en avait dont la forme accusait cinq ou six siècles d'existence.

mareschaucie ou la permenterie; se il est de la permenterie, ou a aucuns des autres mestiers en cele maniere.

Nul frere ne doit faire avantage de la provende a nului de ces bestes, en maniere que les autres bestes eussent mesaise. Nul frere ne doit por chacier orge sans congie por ces bestes, fors la prevende de quoi len livre comunaument au grenier. Nul frere ne doit retenir une provende dorge en sa place, quant il prent lautre prevende, et se il la retient ille doit conter. Quant li frere donent demie prevende a penseement a lor bestes, la demie prevende doit estre des x, et sachies que as bestes de quarrane doit lon doner demie prevende tousjors, mais ele doit estre de x et as bestes aussi que les freres de mestier tienet, doit len doner demie prevende de x et ensi doit estre toz jorz, se le covent ne sestoit autrement acordes, nomeement que la demie provende fust de plus ou de mains. Nul frere de covent ne doit entrer en vile ne en casal ni en chastel ni en jardin, ne en mandre ne en maison dedens une legue pres de sestage, sans congie, se ce fust quil alast aveuques aucun frere bailli, lequel eust pooir de mener le en celui luec.

Et saiches que chascun frere se doit garder, soit de covent ou de mestier, quil nentre en vile ni en jardin ni en mandre cele nestoit a son comandement. Nul frere ni de covent, ne de mestier, ne doit mangier ne boivre vin sans congie, en luec qui soit a une legue de terre, ou a mains de maison, ou il ait estage de freres, se ne fust par grant necessite, mais aigue puet bien bevre cil en a be-

soing, et vin porroit bien bevre se il estoit avec i evesque ou avec un arcevesque, ou avec aucune autre personne de yglie qui fust graindre en dignite que evesque, et a lospital de saint Johan puet bien boivre se il veaut, et se mestier li est mais ille doit faire entel maniere come il feroit se il estoit a maison.

Quant aucun frere vait a aucun des mestiers por sa besoigne, il ne doit entrer en la garda robe sans congie dou frere qui est sur cele office ou de major. Quant li frere de covent demandent as freres de mestiers les choses qui lor ont besoing, ille doivent demander belement et en pais; et les freres des mestiers lor doivent doner belement, et sans noise, et sans damaige se il en sont aisie, et se il nen sont aisie, il leur doive esconduire belement et en pais; et se il le faisoit en autre maniere, justise en deveroit estre prise, quar discorde en porroit sordre entre les freres; et sachiez chascun frere se doit garder que ne meuve son frere a ire ne a corrost, et ce est apres comandement de la regle.

Nul frere ne doit mener son hauberc, ni ses chauces de faire en sac, ni en guarelle, ni en profinel, mais en meneors de cuir, ou en treillis le doit mener; mais le treslis ne doit pas pendre en corde, por mener son hauber, mais entres mains le puet mener, tant come il ou i sergent le porra tenir de une part; et par congie le puet tenir et pendre en cordes.

Nul frere ne doit mengier au palais en chap vestu, et ni au convent, ni a lenfermerie, et nus

freres qui ait le matin mangie au convent, ne puet souper le soir autre part, fors que au convent, ne maistre ne autre, mais se il avenist que le maistre eust mangie le matin en lenfermerie, et chevauchast le jor meisme en desduit ou en autre part, et menast o soi freres qui eussent le matin mangie au convent, bien les puet le maistre semondre quil soupent au lui en meisme le palais, ou il auront mengie le matin; mais se le maistre a mengie le matin ou convent, il doit souper le vespre au convent se il soupe, et non autre part; et quant le maistre manive a autre table que au convent, laumonier doit prendre cele viande toute qui se lieve de cele table, por doner as povres sergens, as povres escuiers qui sont en lenfermerie, et doit prendre de la table denfermerie les brocs et le rost, et le mengier blanc, sil y est.

Nus frere ne doit porter chaperon en sa teste. Nul frere ne doit porter coife sans chapiaus de bonet. Nul frere ne doit pendre son mantel entor son lit en crochès, car chascun frere est tenus porter honor a son abit. Nus frere ne puet faire paindre sa lance sans congie, ne puet forbir sespee sans congie, ni son chapel de fer, ni son cotiau darmes, ni paindre son chapeau de fer.

Nul frere ne doit jamais jurer, ne ires, ne paies, ne doit jamais dire laide parole, ne vilaine et mains la doit faire. Chascun frere est tenu de dire et de faire totes cortoisies, et toutes beles paroles. Nus frere ne doit porter gans de cuir, fors le frere chapelain, a qui len les soufre de porter por lennor du cors nostre seignor, lequel il tient sovent entre

ces mains, et le frere masson les porte aucunes fois, et len le sueffre por le grant travail que il soufrent, et porce que il ne se blesent si ligierement en lor mains, mais il ne doivent nul porter quant il ne laborent mie.

Chascun frere doit porter gans darmer, quant il a vestue ces espaulieres por armer soi, et autrement il ne doit nule porter sans congie. Nul frere ne doit tenir retrais, ne regle se ne les tient par congie dou convent, quar par le convent ont ete desfendus et furent deffendus a tenir as freres, porce que les escuiers les troverent aucune fois, et les lisoient, et nos establissemens si descouvroient as gens dou siecle, laquele chose peust estre damages de nostre relegion, et porce que tele chose ne peust avenir, le convent establi que nus frere ne les tenist; nul frere se il ne fust bailli, tel qui le peust tenir por loffice de la baillie, ne doit porter ne tenir monee sans congie.

Quant un frere demande monee a aucun frere de nostre bailliz, por acheter aucune chose, il ne doit achetier au plus tost que il porra ce porquoi il li demande, et autre chose il ne doit acheter sans congie, mais par congie le puet faire; et chascun frere dou temple baillis le puet faire et doner tel congie, et chascun frere bailli puet doner congie a un autre frere, ne doner un canivent dAntioche ou dEngleterre. Et se freres sont en luec ou il ny aie point dou comandeor de chevaliers sur eaus, et il est aucun frere chevaliers baillis entre aus, de celui doivent prendre les congie que mestier lor seront; et se il navoient ni comandour

de chevaliers, ne autre frere chevalier bailli, li frere meisme par acort pueent metre comandeor des chevaliers un des freres qui seront en la presence, celui qui lor semblera plus renables, et de celui il doivent apres prendre lor congies. Et se les freres estoient freres sergans, bien porroient prendre le congie daucun frere sergan bailli, se il i fust, et se il veussent autres comandeors de chevaliers. Mais bien sachies que nul frere sergant ne doit estre comandeor de chevaliers, ne doit tenir chapistre en leu ou il ait chevaliers.

Chascun frere dou temple, et maistre et autre, se doit garder ententivement que il ne tiegne monee en propre, ne or, ne argent; quar religios persone ne doit avoir propre si come dit li sains: que « home religious qui a maille, ne vaut maille. » Nul frere ne doit avoir propre de nule chose, de poi ni dasses, ni en comande, ne fors comande, et especiaument est deffendu de monee sur toute autre chose. Mes les freres baillis puent tenir les choses qui lor est besoing por lor offices, mais il les doivent tenir en tele maniere que il les mostrent a celuit en quel comandement il sont, se il lor demande, quar si les escondisoient et estoient ataint, il lor seroit conte a larrecin, et en perdroit la maison, don Dieu gart tout frere dou temple. Toutes les choses de la maison sont comunaus, et sachies que maistre, ni autre, na pooir de doner congie a un frere de tenir propre, ne de un denier, ne de plus, ne de faire chose que ce que il a promis a Dieu et voe.

Especiaument et nomeement ce est a savoir obe-

dience, et chastete, et vivre sans propre. Mais le maistre puet bien doner congie a un frere, quant il vait de terre en autre, ou quant il se remue de luec en autre, de porter monee por faire sa besoigne, et por acheter ce que mestier li sera; et cestui meisme congie li puet doner autre comandeor se il y ait, mais tantost come le frere sera la ou il doit demorer, il doit rendre ce que li sera demore de la mone au tresor, ou a celi qui li aura done, se il li puet rendre et doit, quar il ne la doit tenir poi ni asses; quar se il avenist que un frere morust, et len li trovast monoie sur lui, ni en sa robe de vestir, ni de gesir, ni en ces besaces, il li soit conte a propre et a larrecin, et ces mauvais freres on ne doit enterrer o les autres bons freres qui sont ales de cest siecle, ni doit estre mis en terre benedite, et li frere ne li sont tenus de dire le pater nostre, ne de faire le servise que il doivent faire por frere mort; mais il le doivent faire enterrer aussi come un esclaf, dont Dieu gart tout freres dou temple.

Mais se il avenist que aucun frere moreust, et lon trovast apres que il eust monee au tresor en comande, ou en comandement de aucun autre frere bailli, len ne doit pas faire aussi de celui frere come il est dessus dit dou mauvais frere, por ce que cestui ne la pas desur soi, ne en luec ou la maison le puet perdre ne deust par raison. Ja coit ce que il eust failli laidement et trespasse son vou et sa promesse, en doit lon avoir merci, et faire li por pitie et por misericorde ensi come a un autre frere, et prier por larme de lui que Dieu

li perdoint. Mais se lon trovast la comande fors de nostre maison, et le frere de cui la comande estoit fust mort, qui ne leust confes a tel home par qui la maison le recovrast, ou le deust recovrer, de tel frere devroit len faire aussi come il est dessus dit de celui mauvais frere a qui lon auroit trovee la monee sur lui.

Et sachies que se le maistre meisme avoit mise la comende de fors de la maison en tel maniere, et morust que ne se confessast en tel maniere que la maison len peust recovrer ou deust, lon devroit de lui faire au tel et pis come dessus est dit dou frere faus et mauvais; car sachies que tant come la personne plus tient, et plus devra en notre maison, se il fait tel fail en apenseement.

Et sachies que nus frere, ne tresorier ne autre, ne doit tenir ansi longuement la comende de un autre frere et especiaument de monee ni dor, ne dargent, et celui qui le fait laidement et prent partie en lait pechie, an quoi doit le frere qui garde la comende amonester le frere de qui la comende est, que el en a charge et porquoi la monee li fu donee, ou que il la rende au tresor, ou a celui qui li donast, et celui len doit obeir; et sachiez que nus frere ne doit metre comende de monee fors au tresor, et se il nest tresorier, au coumandour dou palais, ou au comandeor de la maison dont il sera destage; et les comendes des dras cosus et a coudre se doivent metre en la parmenterie, fors les cotes des escuiers cousues, et les chemises, et les braies, et les garnaches de bernie, lesqueles se doivent metre en la chauestrie; et tout le harnois

qui se vent de la permenterie se doit comender a la permenterie, et celui qui se vent de la sous mareschaucie, et chascun frere quant il met son hernois en comende dessus, et nul frere ne doit prendre comende dautre frere sans son congie.

Nul frere de mestier, ne de prison, ne autre nul, ne doit batre esclaf en maniere que li mete les fers au col sans congie se il est desservi, ne le doit metre en eschiele ne larder sans congie, mais le doit bien batre et puet sans congie des corgees se il est desservi; mais que il se gart de mahaigner le. Nul frere, se il nest fils de chevalier, ne doit porter mantel blanc, ou de fils de chevalier ne li autre frere ne le doivent soufrir, mais se le pere de aucun gentilhome avoit este mort devant que il eust receu chevalerie, et fust tel que le deust estre et peust, por ce son fils ne perdroit mie sa gentilesse, an quoi peust estre chevalier et frere dou temple, et porter mantel blanc. Nul frere qui ne fust de loial matrimoine ne doit porter mantel blanc, tout fust il chevalier et fils de chevalier.

Quant aucun frere dou temple est si viel quil ne puet user le fait des armes, il doit dire au mareschau en tele maniere : « Biau sire, je vos prie » por Dieu que vos pernes nostre hernois, et le do- » nes a tel frere qui en fase le servise de la maison, » quar je nen puis point faire, ensi come mestier » seroit a moi et a la maison. » Et le mareschal le doit faire et puet, mes il doit doner au prodome aucune beste soef enblant por lui desduire, se le frere le veaut avoir, mais toutes fois en doit le mareschal parler au maistre devant que il pregne le her-

nois dou frere. Car ni mareschau, ni autre, ne puet prendre le harneis de un frere ni par volente, ni en contre sa volente, sans parler au maistre ou a celi qui tenist leuc de maistre, en maniere que lon li ostast tout son hernois; mais se un frere ait une beste dont il ne puisse faire le servise, ensi come il est acostume a la maison, il la puet bien rendre au mareschau, et le mareschau la doit prendre et puet, sans parler au maistre, ni a autre, et en doit doner un autre au frere, se il en est aisie, et le frere en est mesaisie. Et sachies que en tele maniere le doivent faire les vies homes de la maison, et ceaus qui ne puent faire lor servise por le profit de lor armes et de la maison. Car sachies il est grant damaige de la maison, quant un frere tient III ou IIII bestes et son autre hernois sans faire servise a la maison. Les viels homes doivent mostrer bon essample as autres, et se doivent estudiousement garder quil ne fassent outrage ne en mangier ne en boivre, ni en robes, ni en nule chose; por ce especiaument que li jeune frere se doivent mirer en eaus; et au portement des viels homes li jeune doivent aprendre de quel portement il doivent estre.

Chascun frere se doit efforcier de vivre honestement, et de mostrer bon essample as gens dou siecle, et dautre religions, en toutes choses en tele maniere que cil que le veiront ne pouissent nul mal noter en son portement ne en son chevauchier, ne en son aler, ne son boivre, ne en mengier, ne en son regarder, ne en nul de ses fais, ne de ses euvres. Et especiaument se doit chascun frere es-

forcier de tenir soi humblement et honestement, quant il oit le servise nostre seignor, ou le dit, et doit faire ces oroisons et ces aflictions ensi come il est acostume a la maison.

Quant li frere sont au mostier, ou a autre part, et les hores se chantent, ou li frere meisme les dient, chascun doit faire teles avenies come sont acostumes a la maison tous les jors, se ce ne fust tels jors que lon feis IX lecons en cele maison ou il seroient, ou se ne fust dedens les octaves des festes des ques lon est acostume a faire octave en la maison dou temple, et as avens quant les antiphoines se chantent, les quels lon claime les os, li freres ne doivent point faire de venies as vespres, mais a toutes les autres hores les doivent faire la veille de laparission, ne de noel, ne fait lon point de avenies a nules des hores, et tous jors quant lon laisse les avenies les doit hom laissier la veille de la feste que lon doit faire IX lecons a none del jor.

Quant vient a la grant karesme, toutes fois que le prestre ou le diaque dit : flectamus genua, quand la messe se chante, tuit li frere qui ne sont mesaisie se doivent agenollier, et quant il dit : levate, se doivent lever. Le premier mecredi de la grant caresme, tantost come les matines sont dites, le prestre et le clerc doivent comencer les VII psalmes penitentials, et tant come les VII psalmes se dient, tuit li frere doivent estre en pie, fors que a la fin de chascune psalme quant len dit gloria patri, se doit chascun frere agenoillier et lever soi maintenant; et quant les VII psalmes sont fenies, les prestre et le clerc doivent comencier la letanie, et dire

la toute belement et soef a toutes les oroisons que si affierent, se disant les freres se doivent agenoillier sur lor pis, et escouter cele servise o grant devocion; et ces VII psalmes et ceste letanie se doit dire en tele maniere tous les jors, tant que au mecredi saint se feste de IX lecons ni avenist, et chascun jor le doivent li frere faire ensi come dessus est dit.

Et le premier mecredi meismes de la grant karesme, lequel lon claime le mecredi des cendres, tuit li frere doivent recevoir les cendres sur lor chiefs, les queles cendres le frere chapelain lor i doit metre ou un autre prestre, se il ne poeent avoir frere chapelain, en remembrance que nos somes cendres et en cendres retornerons.

Quant vient le samedi a mi-karesme, quant len chante cele antiphene, que est apelee media vita, a toutes les fois que len dit : sancte dominus, sancte fortis, sancte et imortalis, tuit li frere doivent faire avenies a toutes les fois que lon dit sancte, soit feste ou non.

Mais dou mecredi saint, puis que none est sonee, ne se font point davenies en la maison, fin ques au lundi apres les octaves de la pentecoste, se ne fust le jor dou vendredi saint, a la fin des hores, quant len dit : Kyriel, Crist eleison, Kyri eleison, et miserere mei Deus; quar adonques doit chascun estre agenoiles et sur son pis, finque les oroisons sont fenies a chascune des hores, et celui vendredi meismes, quant le diacres ou le prestre dit flectamus genua, quant lon chante le servise, se doit chascun frere agenoillier, et quant il dit levate, se doit le-

ver, si come est dessus dit; et apres la Pasques, totes les fois que lon fait commemoration de la resurection, se doit chascun frere agenoillier, et nule autre avenies les freres ne doivent faire, fors ensi come il est retrait.

Mais sachies bien que li frere mesaisie ne sont pas tenus de faire des avenies, ne des aflictions, tant que il soient si amende que il le puissent faire sans grevance de lor maladie. Le Jeudi saint est acostume a la maison que lon sone les campanes a matine, et as autres ores, finques a la messe; mais puis que la messe est comencee, ne les doit-on soner finques a la veille de Pasques, quant lon comence : gloria in excelsis; et en cele ore les doit lon soner bien et hautement; le jeudi saint ne doit len doner point de pais, mais quant la messe est chantee, et les vespres, laumosner doit avoir apareillies XIII povres, o aigue chaude, et cifles, ou gavetes, et toailles asses, et li frere doivent laver les pies as povres, et essuer o les toailles, et apres baisier lor pies humblement; et sachies que li aumosnier se doit prendre garde que cil povres, qui doivent estre laves, nen aient laides maladies as pies, ni en jambes, quar par avanture porroit faire mal au cuer daucun frere; et entre tant come cel servise se fait, le prestre et le clerc, doivent estre en surpelis, et o la croiz, et doivent dire teles oroisons come sont acostumees a la maison a cel jor, et apres le comandeor de la maison se il ni ait major, doit doner as povres qui auront este laves, a chascun II pains, et uns solier nuef, et II deniers, et tout ce se doit faire le jeudi saint, devant que les fratres mani-

vent[1]. Le jeudi saint, quant il est pres de complie, lon doit batre une table, et au son de cele table, li frere se doivent assembler au palais, ensi come il feissent se lon sonast la campane, et le prestre et le clerc doivent aler aussi au palais, et doivent porter la croiz, et adonques aucun prestre ou diaque doit lire au palais levangile, cele qu'il ont acostume a lire a cel jor, et la doit lire sans titre, et se puet seir quant il lit, se il veaut; mes il doit estre revestus, et quant il aura leu une piece, il se puet reposer; et li sergent doivent a porter le vin as freres, et li frere puent bevre se il veulent, et quant il auront beu, celui qui lit doit lire ce que est demore de levangile; et quant levàngile sera fenie, li frere et li prestre, et li clerc doivent aler au mostier, et li pestres doivent laver les autiers, et apres doivent jeter vin et aigue par dessus les autiers. Et adonques est acostume à la maison, que tuit li frere aillent aorer les auties, et baisier les, et doit chascun frere traire un poi de cel vin tempre, que est espandu sur les autiers, en sa bouche, et le doit boivre; et apres quant tuit li frere qui sont present ont en tele maniere fait, la complie se doit chanter, et quant ele est chantee, li frere doivent faire ensi come il est dessus retrait. Le jor dou vendredi saint, tuit li frere doivent aorer la croiz, o grant devocion, et quant il vont a la croiz, il doivent estre nus pies, et doivent celui jor jeuner en pain, et en aigue et mangier sans toaille; mais

[1] Tout ce qui précède touchant le lavement des pieds est répété du chapitre LVIII.

les tables doivent estre lavees, devant que len mete le pain par dessus, et a nule autre jor frere dou temple ne doit mangier sans toaille, se il ne fust en penance en terre; car adonques doit mangier sur le pan de son mantel, et sans toaile, ensi come sera retrait ci apres quant luec sera.

Et jasoit ce que li frere manivent au convent le jor dou vendredi saint, bien se puet lever de la table; quant il aura mangie, se il veaut au premier convent, et se ne puet il faire, mais a nul autre jor.

Les autres jeunes, lesquels les freres dou temple doivent faire, sont ces. Ce est a savoir que il doivent jeuner toz les vendredis de la feste de toz sains, jusques a pasques, fors le vendredi qui est entre les octaves de noel, et se la feste de noel avenist au jor de vendredi, tuit li frere doivent mangier char, por honer de la feste de noel, viegne tuit li frere dou temple doivent mangier char.

Et encores se la feste de laparicion, ou de la purification de notre dame, ou de saint Mate, lapostre, avenoit au jor de vendredi, li frere ne sont tenus de jeuner vendredi.

Encores tuit li frere dou temple sont tenus de jeuner, chascun an, II caresmes, et comencent a jeuner tous tens, la premiere le lundi devant la feste saint Martin, qui est en novembre, et doivent jeuner tant que à la veille de noel.

Lautre caresme doivent comencer toz jors le lundi devant le mecredi des cendres, et doivent jeuner finques à la veille de pasques.

Chascun frere est tenu de jeuner la veille de la-

parition, et la veille de saint Mathe, lapostre, et le jor de saint Marc, et la veille de saint Phelippe, et de saint Jaque II apostres, et III jors devant lasention, et la veille de la pentecoste, et la veille de saint Johan Baptiste, et la veille de saint Pierre et de saint Pol, II apostres, et la veille de saint Jaque, apostre, et la veille de saint Laurens, et la veille de saint Barthelome apostre, et la veille de saint Mathe, apostre, et la veille de saint Symon et saint Jude apostres, et la veille de saint Andre, apostre, et la veille de saint Thomas, apostre. Les jeunes de IIII tens sont asis tenus a faire as freres dou temple, et si les font une fois le mecredi, et le vendredi, et le samedi, qui vient apres le mecredi des cendres, et une autre fois les font le mecredi, le vendredi, et le samadi, apres le jor de la pentecoste, et la tierce fois le font le mecredi, le vendredi et le samadi qui vient apres la sainte croiz de septembre, et la quarte et la derraine fois le mecredi, le vendredi, et le samadi, apres la sainte Lucie virge. Et nul autre jeune li frere dou temple ne doivent faire sans congie, ne ne puent, fors les vendredis, et les autres jeunes qui lor sont esgarde en chapistre, et ceaus il ne font pas par congie, ancois le font par comandement dou chapistre, et ce lor sont en charge, vendredi en penance, ou aucun autre jeune, il les doivent faire et si les puent faire sans congie, autre fors que le confessor.

Mais bien sachies que frere dou temple ne se doit confesser fors que a son frere chapelain, si ne le feist par grant necessite, et que il ne peust avoir nul frere chapelain, mais par congie le porroit

faire. Et doivent savoir tuit li frere dou temple que toz jors, apres none, doit lon dire vespres des mors en la maison, et li freres les doivent oyr, se ce ne fust vigile daucune feste dont len feist IX lecons : quar adonques se puent soufrir de dire vespres des mors; et lavant veille de noel, et lavant veille de laparition, et le jor de sainte trinite, et dedens les octaves des festes que lon ait acostumees a faire a la maison; se puet om soffrir de dire vespres de mors.

Et insi deves savoir que vigiles de mors se doivent dire, tous jorz au temple, entre none et vespres, fors que en la grant caresme, en laquele puis que le premier dimenche est passe, lon les dit entre mangier et complie, as jorz que lon jeuné et as autres jors, a tele hore come dessus est dit; mais par cele meisme raison, que lon laisse vespres des mors, puet hom laissier les vigiles, et celes vigiles li frere chapelain, et les autres prestres, et les clers, doivent dire par eaus, et li autre frere se puent bien soufrir de loir, se il veulent, mais sachies que mult est plus bele chose que illes oyent se il nen ont greignor besoigne a faire.

Il est acostume a nostre maison que len dit toz jorz au mostier, devant que lon comenses matines, les XV psalmes fors que a feste de IX letons, et fors la veille de noel, et fors la velle de laparition, mais dedens les octaves de noel, ne de pasques, ne de pentecoste, ne de lassumption notre dame, ne de la feste de qui le saint est de lyglise, ne dit on nules des XV psalmes. Les ores de notre dame doit lon dire toz jorz en la maison dou temple, fors que la veille

de noel, ne le jor, ne dedens les octaves, ne la veille de laparition, ne le jor de la purification notre dame, ne dedens les octaves. Se la septuagesime ni aveneit, ne dit len en la maison que un servise.

Mais se la septuagesime avenist dedens les octaves, il covendroit que lon feist toutes les hores toz les jors, et le servise de notre dame, et celui dou jor apres la septuagesime, et que len leissast les octaves. Le jor de la nuntiation de notre seignor, ne le jor de rainpalmes [1], ne le jeudi saint, ne le vendredi saint, ne la veille de pasques, ne le jor de dedens les octaves, ne le jor de la sention, ne la veille de la pentecoste, ne le jor, ne dedens les octaves, ne le jor de la sumption notre dame, ne dedens les octaves, ne le jor de la nativite notre dame, ne dedens les octaves, ne le jor de toz sains, ne le jor dou saint de qui lyglise est, ni dedens les octaves, ne le jor de la dedication de lyglise, en qui paroche il sont estajant, ne dedens les octaves, ne fait len que un servise en la maison dou temple.

Et tout le servise que lon fait en cel mostier que nous avons a retrait, chascun frere doit oyr ententivement, se il en est aisies, et en est tenus, fors que des vigiles des mors il sen puet bien soufrir, ensi come dessus est dit.

Mais li frere mesaisie, quant il ne pueent oyr le servise, ni faire les afflictions, ensi come les sains, quant il sont au mostier, il se doivent tenir a une part dou mostier par derrieres les autres freres,

[1] Dimanche des rameaux.

et puent estre en seant, et en tel maniere il doivent escouter le servise, o grant devocion, et tenir scilence, et faire et dire le bien que il porront, sans grevance de lor cors.

Encores doivent savoir tuit li frere dou temple que lon doit faire en notre maison, la ou il y a mostier ou yglise, procession le jor de noel, et de la paricion, de la chandelor, et de rainpalme, et de pasques, et de lascention, et de la pentecoste, et de la sumption de notre dame, et de la nativite de notre dame, et de tous sains, et del saint de qui est lyglise, et de la dedication de lor yglise, et ces processions sont apelees generaus, porce que tuit li frere generaument qui sont present en cele maison ou la procession se fait, y doivent estre se il en sont aisies, et ne pueent demorer sans congie. Encores seil estoient en les apertenances de la maison, en quelque leu que il soient, se doivent il estre a la procession se il puent; et si fait len au temple encores autres processions, lesqueles sont apelees privees, por ce que li frere chapelain, et li prestre, et li clerc, les font priveement sans les autres freres. Car li autre frere ne sont tenu daler se il ne veulent, mais se il veulent bien y pueent aler. Mais se les processions voisent en leu ou li frere ne puissent aler, as autres jors sans congie, il en doivent prendre congie daler la, et autrement il ne doivent aler.

Tuit li frere dou temple doivent porter grant honor, et grant reverence, a lor mostier, et sachies que nul frere ne doit jeter dou mostier nule rien qui i soit mise, por faire servise au mostier, ou

a ceaus qui laiens oyent lor servise, se il ne len getast par congie, ni potence ni autre chose, tout la eust il aportee.

Nul frere ne doit estre tant come le servise se dit, par non que il demore en cele partie du mostier, en laquele le prestre et le clerc demorent, quant il font le servise notre seignor, se il ne le font par congie, se il ne fust frere chapelain ou clerc; porce que par aventure lor feroit aucune grevance a faire lor servise. De toutes les autres choses que afierent au servise notre seignor, doit chascun aumeus quil porra, segon laisse de la maison, et ensi come notre ordenaires, lequel fu estrais de lordenaire, del sepulcre le devise [1].

Et deves savoir que en cele maisme maniere que il est dit dessus, que li frere se doivent contenir de aler au mostier, et de oyr le servise, quant il sont par les estages, en tel maniere le doivent faire quant il sont en herberge de aler en la chapele, ou la ou le servise se chantera, fors que tant que en luec de la campane, il ont maintes fois la crie; et sachies que li frere sont tenus de obeir à la crie, aussi come a la campane, ou come a celui qui le fera crier.

Et quant se vient que lon crie que les freres dient matines par lor ostels, ou lor autres hores, il se doivent tantost lever et dire les, et en quelque leu que frere soient, ou il naient point de pestre, ni autre qui lor die les hores, il doivent

[1] Il faut entendre par ordinaire le rituel que l'Ordre avait emprunté en partie de celui du Saint-Sépulcre.

dire, por chascune hore, ceaus pater nostres qui lor sont establies a dire, se il en sont aisies, en tel maniere que il rendent a notre seignor ce que illi doivent rendre au terme qui lor est establi, quar le terme il ne doivent trespasser a lor pooir; encores est il en eaus que il le rendent devant le terme que apres; mais toutes fois, se aucun obliast qui ne rendist a Diau la deue dete, au terme qui est establi, il la doit rendre apres au plus tost que il porra.

(1)

Quant li frere sont herbergie, il doivent avoir I comandor, lequel doit estre sur les viandes et celui doit despartir et livrer les viandes as freres, bien et comunaument ensi come il est devise ci apres; et celui comandour doit estre un des viels homes de la maison, et tel qui doute Dieu et sarme ayme. Quant les freres se veulent herbergier, il ne puent tendre iii grebeleures sans congie ensemble, ne de qui ensus, mais il puent tendre sans congie ii et non plus. Quant li frere sont herbergie, se il manivent au covent, il se doivent cotenir et de mangier, et de lever, et de lesson, et de toute autre chose, ensi come il dit dessus quil doivent faire par les autres estages; et se il manivent en lenfermerie, il se doivent contenir ensi come il feroient se il fussent en lor autres estages. Et se il avenist que les freres manjassent par ostels, chascun frere se doit prendre garde des autres freres, especiaument de ces compaignons, que il se contienent bien et bel come prodome, et ensi

1 Il doit manquer ici un titre : Du Commandeur des viandes.

come il est establi, et que li uns ne meme plus asprenie que lautre, ne que li comuns, se non ensi come la regle le comande, et que li autre ne sabandonent ne se alargissent a faire les choses qui fussent contre la honeste et les bones costumes de notre maison.

[1] Quant len crie que li frere doivent aler as livroisons, il doivent aler de chascun ostel i ou ii, et puent mener de lor maisnees ceaus qui lor semblera que bien soit, por aporter lor viandes, et le comandour de la viande lor doit doner enrenc, au plus comunaument qu'il porra, que ne doit faire bonte, ni avantage, a nui, ni se ne fust por son mesaise, que ensi le comande la regle, que hom ne doit pas regarder la persone, mais la mesaise dou frere, et la personne dou maistre doit lon regarder, quar a lui doit lon doner dou meilor, et dou plus bel, mes as compaignons dou maistre, et as autres freres qui sont en sa compaignie, doit om doner come en renc aussi come au comunal, et se present de viandes sont mandes comunaument au couvent, il doivent estre porte a la tente des viandes, et le comandor des viandes le doit departir comunaument par tous les freres.

Et se le comandor des viandes veaut faire present as freres daucune chose, comunaument le doit faire. Et sachies que li frere ne doivent faire nul autre porchas de viande, fors ce que lon done au comunal, se ce ne fussent herbes de chans, ou poissons, se il le sevent prendre par eaus maismes,

[1] Ce qui suit est la répétition du chapitre LXVIII.

ou bestes sauvaiges, se il les sevent prendre sans chasser, en maniere que il ne trespassent les comandemens de la maison; ou se vins, ou aucun autre viande, vient a aucun frere de present, ou dautre partie, il le doit mander a la tente de viande, et le doit faire assavoir au comandor, et se le comandor le veaut retenir, bien le puet faire, mais ne seroit pas bele chose, quar il est plus bele chose que il li rende.

Quant li frere sont en herberge, li frere de lun ostel puent bien presenter de tel viande come il auront, as freres de un autre ostel, et est bele chose que il le facent.

Et sachies que la piece de char de ii freres doit estre tele, que de ce qui demorera devant ii freres, sen puissent bien soustenir deus povres, et de la piece de ii freres doit lon doner a iii turcoples, et de la piece de ii turcoples, doit hom doner a iii persones dautre maisnee[1].

Et sachies que les piesses ne furent pas establies si larges ne si grans, porce que li frere ne li sergant en puissent bien raemplir lor ventres, quar il en puissent bien et aiseement passer o mains, mais tuit premierement furent establies si grans et si beles, por amor de Deu et des povres, por doner a laumosne. Et porce fut establi encores que nul frere, ne au couvent, ne en lenfermerie, ne peust riens doner de la viande de devant soi, porce que laumosne ne sa apetissast, porquoi chascun puet savoir que tant come len apetisse la livroison

[1] Ce qui précède est la répétition du chapitre LXVIII.

qui fu establie as freres, come de viandes, tant apetisse laumosne.

Et encores est il comandement a la maison, que li frere quant il sont servi de char, ou de formage, trenchent de lor piesse en tele maniere que il en ayent asses, et que il laissent la piesse bele et enterine au plus que il porront, sauve que il en ayent asses et largement, ce que besoing lor en sera; et ce fu ensi establi porce que la piesse fust plus honorable por doner a aucun povre honteus, et au povre plus honorable de prendre la.

Quant le comandor de la viande fait livrer la char as freres, il se doit prendre garde ou cil qui est en son leu, quil ne mete ensemble deus bones piesses, ne ii mauvaises, come deus hanches, ou ii espaules, mais doit doner de lun et de lautre au plus comunaument quil porra; et en tel meisme maniera doit len servir le couvent au palais, que deus bones piesses ne mandent ensemble, mais apres la bone la mauvaise toz jors, porce que li uns frere change o lautre tous jorz, et chascun frere puet doner de la viande de devant soi as autres freres qui sont entor lui, tant come il puet estendre le bras[1], mais non plus; et tous jors celui qui a le miaudre doit semondre celui qui a le pior, et se il avenist que en aucun hostel eust i ou ii ou plus qui mangassent por lor mesaise, viande denfermerie, li frere qui sont herbergie o eaus, en puent mangier en tel maniere que il ni ait mesaise; et sachies que le comandour de la viande

[1] Répétition du chapitre LXXVII.

doit doner a celui frere mesaise, de la viande en tel maniere que li compaignons del frere en puissent avoir aucune riens se il en voloient.

Le comandor doit livrer aussi en renc la viande denfermerie, come cele de couvent; le comandor de la viande doit faire avantage as freres mesaisies, de celes viandes que il aura, et quant li frere qui sont sains, ont de ii mes, les mesaisies en doivent avoir de iii; et quant il ont de un, tant soulement li mesaisie en doivent avoir de ii au mains; et se il lor veaut faire point de bonte, bien le puet faire, et presens lor puet faire; et ce ne puet il pas faire as sains, se non comunaument, ensi come dessus est dit. Se un prodome, ou deus dou siecle, ou de religion, pasast devant la herberge, chacun frere le puet semondre, quant il passe devant son ostel; et le comandor de viande doit doner au frere qui aura semons le proudome, si largement des viandes que il aura por amor dou prodome qui tuit cil del hostel en aient a plante[1].

Nul frere ne doit tenir a son hostel nules autres viandes fors celes que len done a tente des viandes sans congie.

Quant pain ou vin demore en ostel de un jor en autre, le frere del ostel le doit rendre, ou le doivent conter a la tente, quant il prennent lor livroison. Et sachies que les livroisons, cest assavoir les piesses, et les mesures, doivent estre comunaus et les autres livroisons aussi. Et quant li frere jeunent, len doit doner entre ii freres iiii

[1] Répétition du commencement de ce chapitre.

mesures de vin; et quant ils ne jeunent v mesures, et entre ii turcoples doit len livrer iii mesures, et ensi doit estre la mesure de luile, et par toute la terre de sa mer.

Quant li frere sont en herberge, il ne doivent aler en desduit sans congie, fors tant que il puissent oyr la crie, ou la campane; ne as estages meismes, fors tant que il puissent oir la capane. Ni puent faire soumage, meismes de lor bestes, pres ne loing sans congie; et est entendu por somaige toute chose que lon tressast entre les arsons de la cele ou que pendist de ca ou de la.

Quant frere veaut mander ces bestes au somaige, ou veaut porter aucune chose dessus sa beste, il doit faire covrir la celle, ou le panel quelque ce soit, dune esclavine o daucune autre chose.

Nul frere, ni en herberge, ne en autre part, ne puet prester sa beste a frere, ni a autre home, sans congie por aler plus loing desduit. Nul frere, ne en herberge, ne en autre part, ne doit laissier prester son chevau ne sautre beste sans cogie. Nul frere ne doit la nuit laicier a nule de ces bestes les entraves ne la museliere en nule place sans congie.

Quant lon done congie as freres de aisier lor chevaus et lor bestes la nuit, nul ne doit tenir la chemise dou chevau par tel congie sur son chevau, si enpressement la chemise ni estoit nomee; et deves savoir que quant frere prent congie, ou demande de quel chose que ce soit, il doit bien faire entendre et esclarsir la chose por quoi il demande le congie a celui a qui il demande le congie; et ne

doit faire nule couverture, et tel qui ait le pooir de doner le congie au frere quant il aura bien entendu la chose, porquoi il le demande, se la chose est raisnable, et il le puet doner sans damaige de la maison, il est bele chose que il done le congie.

Quant les bestes manivent paille comunaument nul frere ne doit doner herbe a ces bestes sans congie, et nomeement entre les bestes qui manivent paille ne lor en doit il point doner. Nul frere ne doit metre a ces bestes bourians, ne cordes, ni autres choses por faire le ambler sans congie, et ii freres ne doivent chevauchier en une beste, et se tant avenist que cris levast en la herberge, li frere qui sont herbergie de cele part, ou le cris est leves, se doivent traire cele part o lor escu et lor lance, et ne se doivent esloignier de la herberge, tant quil aient autre commandement, et tuit li autre frere qui ne sont de cele partie doivent tantost aler en la chapele, por oyr le comandement se lon en fait point, mais se le cris estoit de fors la herberge, il doivent issir sans congie au cri por quelque chose que i fust leves [1].

Quand la herberge se doit despartir, et il semble bon au maistre, et as autres preudhomes, que se departe, le comandeor de la terre doit assener le mareschau combien de freres il metra a chascun des estages; et le mareschau len doit crere, quar le comandeor sait meaus de nul autre combien de freres puent demorer en chascun des estages, et

[1] Répétition du chapitre LXVIII.

combien chascun en puet souffrir et adonques le mareschau doit faire le renc por despar les freres et ainsi come il est dessus dit des autres choses au plus comunaument que il porra, et les doit mander par les estages se il puet, ensi come le comandeor li aura conceille, et quant le mareschau aura les freres despartis, et lor aura fait comandement, que il sen aillent par lor estages, chascum frere doit requerre son hernois et le hernois del hostel, en tel maniere que quant il partiront de la heberge, qui ni demore rien de son hernois, si ne fait par congie et le mareschau ou celui qui fera le renc, doit doner a chascun des estages un comandeor des chevaliers et celui comandeor des chevaliers quant les freres seront en lor estage lor doit doner la place de lit, et des bestes, et les pailliers, et si lor doit doner en renc au plus comunaument que il porra. Et celui comandeor des chevaliers lor doit tenir chapistre, si plus grant ni venist qui fust en la presence, et doit faire les comandemens et li freres doivent obeir aussi a lui come il feroient au maistre, quar tuit sont a son comandement, et delui doivent prendre les congies ceaus que il lor porra doner.

Et se il avenoit quil eust estages de freres en aucune mandre, le comandor de la maison ou dou chastel, en qui comandement la mandre sera, les choses que mestiers seront as freres, ausi come se il fussent estajans en la maison, ou au chastel dont il est comandor, fors les vernigaus et les escueles, lesquels le comandor de la vote lor doit trover; et quant li frere sont par les estages il se doivent

moult efforcer de contenir ce en tel maniere quil soit a honor de Dieu et de la maison, et au profit de lor armes; et chascun se doit garder a son pooir quil ne corrosse son frere; et chascun se doit prendre garde estudiousement de son frere, que il ne face, ne die, ne se contente en fait, ne en semblant, en maniere que ne deust; et se autre frere veist que autre frere feist chose que ne deust, ou aucun mauvais semblant, il len doit chastier par lui tout soul une fois [1]. Et se le frere ne se veaut chastier par sa priere, ne par son amonestament, il doit apeler un autre frere et len doit amonester, oyant le frere et se il ne sen veaut amender encores, par lamonestament de II freres, le bon frere doit reprendre le frere qui ne se veaut amender au premier chapistre, ou il seront ensemble, devant tous les freres, et faire passer par la justice de la maison, car tout ensi le comande la regle.

Et sachiez que tuit li frere qui seront en cel chapistre, doivent estre contraires a celui frere qui fait tel deraison ou autre; quar nus frere ne doit a son etient maintenir deraison, et nomeement en chapistre, quar se il le faisoit, la justice de la maison sen porroit corrompre laidement, et en tel maniere le religious seroit perdu.

Et deves savoir que comandement est de la maison que en tous les leus ou il y ait assembles IIII freres, ou de qui en sus, qui il tienent chapistre se il puent convenablement, la veille de noel, et de pasques, et de pentecoste, et aussi doivent te-

[1] Voyez chapitre XXXI.

nir chapistre chascun dimenche, fors les dimenches des octaves des III festes devant nomees, des quels est en la descrption des freres et de celuit en qui comandement il sont, ou dou tenir ou dou laissier, et por le proufit de la maison et le besoing len porroit bien soufrir a tenir chapistre a aucun autre dimenche; mais toutes fois il se devrait faire par lesguart des freres qui seroient present, ou dune partie des plus preudhomes.

Chascun frere quant il entre en chapistre se doit seigner, el nom dou pere, et dou fis et dou saint esperit, et doit oster son chapeau de bonet, et sa coife si nen est peles, et se il est peles il puet laissier la coife; et tout en pies doit dire une pater nostre, devant que il sasee, et puis se doit asseir, et ensi le doit faire chascun; et quant tuit li frere ou la plus grant partie seront venus apres celui qui doit tenir le chapistre, devant que il comense son sarmon doit dire as freres: « beaus seigors freres, estes sus en pies, et pries notre seignor que il tramete hui la soe sainte grace entre nos, » et a donques tuit les freres se doivent lever en pies, et doit chascun dire une pater nostre; et le frere chapelain se il est present doit faire aussi sa proiere, au tele come li semblera, devant que le chapistre se comense, ce est le sarmon; et puis se doivent seoir, et saiches que il se doivent prendre garde entintivement que nul home, se il ne fust frere do temple, ne le puisse oir quant il tienent lor chapistre.

Quan la priere est faite, celui qui doit tenir le chapistre doit comencer son sermon en non de

Diau, et faire le au plus bel que il saura, et au miaus, et doit amonester les freres et prier et comander que il samendent.

Et puis que le sarmon est comences, nul frere ne se doit remuer de sa place por aler a triere sans congie, mais avant puet bien aler sans congie, quant cil qui tient le chapistre aura feni son sarmon, chascun frere qui cuide avoir failli se doit lever en pies, et doit faire dou chapel et de la coife ensi come dessus est dit, et doit venir devant de celui qui tient le chapistre, et se doit agenoillier une fois ou ii ou plus, et doit estre humblement come cil qui se confesse, et doit dire en tel maniere : « Biau sire, je cri merci a Diau, et a notre » dame, et a vos, et as freres, de ce que je ai failli en » tel maniere », et raconter la faulte enterinement et veraiement, ensi come il aura este, que il ne doit mentir ne por honte de la char, ne por paor de la justise de la maison, quar se il mentist ce ne seroit pas confessions; et sachies que nostre chapistre furent establi por ce que li frere se confessassent de lor fautes et les amendassent. Apres que le frere aura retrait tout ce de quoi il cuidera avoir failli, et ce sera bien confesses enterinement, celui qui tient le chapistre li doit comander que il sen aille de fors, et le frere se doit aler en tel leuc que il ne puisse oir ni entendre ce que diront li frere qui seront au chapistre, quar nul frere puis que il est hors dou chapistre ou par faute ou por ce que il est en penance, ne doit escouter ce que li frere qui sont en chapistre font ne dient ni regardent. Apres quant le frere est hors dou chapistre, celui

qui tient cel leuc doit retraire la faute del frere devant tout le chapistre, et se doit prendre garde que il ne change riens, et quant il lor aura retrait ensi come le frere aura confesse, il se doit demander comunaument lor avis, et faire ce que la plus grant partie sacordera, et quant li frere comunaument auront dit lor avis ensi come lor semblera, et le comandour aura bien entendu a quel chose la plus grant partie sacorde, il doit faire retorner le frere devant soi, et li doit mostrer la faute et retraire come ele est grant, et coment les freres le tienent a failli, et li doit comander que il face ce que li frere li ont esgarde, et li doit retraire lesgart des freres, mais il ne doit pas dire : tel frere fist tel esgart ou sacorda a ce, quar il auroit descovert son chapistre.

Quant i frere crie merci en chapistri daucune faute, tuit cil qui cuident estre entaiche de cel pechie en doivent aussi crier merci aveuc celui; et chascun frere quant il crie merci de une faute doit crier merci de toutes les fautes de qui il cuide avoir failli, et de tant de fautes come il aura faites, quantes que seront, lon ne puet ne li puet esgarder, mes que une penance, puisquil en aura crie merci de toutes ensemble.

Quant un frere crie merci dune faute, nul autre frere ne se doit lever por crie merci de sa faille, tant come ce le soit regardee, se nestoit entachies de cele meisme faille ensi come dessus est dit. Se un frere crie merci de c. fautes a une fois, et covient qui soit en respit de une de celes, il covient quil soit en respit de toutes.

Quant li frere sont en chapistre, tuit doivent estre contre celui qui fait ou dit des raison, et chascun se doit tenir belement et en pais, et ne doit nus parler se lon ne li demande daucune chose, ou se ce ne fust que aucuns feist ou deist de raison, quar tuit devoient estre contre celui qui fait ou dit de raison, chascun le puet reprendre sans lever soi de sa place et sans congie, mais qui le face maintenant que il aura fait ou dit la desraison, et chascun est tenu de faire le amender, et en nule autre maniere frere ne puet reprendre autre frere de sa place, fors le maistre. Et le maistre puet reprendre et doit de sa place tuit autre frere que il veule sans remuer ce.

Chascun frere quant vient en chapistre doit venir a pences et remembres se il a de riens failli ni trepasse son vou et sa permission, et au chapistre meisme sen doit bien apenser, et se il ait bien oies ou dites ces hores, et se il ait corrosse son frere de nulle chose, et se il ait bien gardes les commandemens de la maison, et se il cuide de riens estre failli, si en doit crier merci, et amender se devant que il parte del chapistre; quar puisque le sarmon dou chapistre est fenis, nul frere ne doit reporter sa faille dou chapistre, ancois se doit amender en toutes manieres se il puet, et se il reportast a son etient la faille, ele seroit plus grant et sen iroit desobedient.

Mais bien saiches que le maistre ne nus autre qui tiegne chapistre, ne doit faire nule chose que se doit faire par chapistre et par esgart des freres, devant que il ait faite la priere et le sarmon, au tel

come li semblera, quar en toutes les assemblees de chapistre que nos faisons, devons requerre la grace nostre seignor au coumencement.

Nul frere ne puet demorer de chapistre sans congie, se il ne fust malade en lenfermerie. Nus frere ne se doit departir de chapistre sans congie, se il ne guidast tantost revenir en cel chapistre meisme, devant que le chapistre despartit. Nul frere puis que le sermon est fenis, ne puet riens mostrer a autre frere sans congie, en maniere que il le feist lever de sa place, ne que il meismes se levast, mes tant quant frere est en pies par devant celui qui tient le chapistre, chascun se puet lever de sa place sans congie, et reprendre le frere qui est en pies de ce que il saura que il aura failli.

Quant aucun frere sait que son frere ait fait ou dit chose que il ne doit, il en doit faire amender au premier chapistre ou il seront ensemble an dui, et ne le doit laissier issir dou chapistre sans faire le amender, mais bele chose est que le frere qui sait que son frere ait fait ce que il le doit apeler au frere qui aura failli devant que il entrent en chapistre autre part, et que il lamoneste par devant un frere ou ii en tel maniere : Biau frere membre vos de tel chose; et li doit retraire la faute, et li doit dire : amendes vos au premier chapistre que vos seres; et dient li prodome que asses a dit un frere a un autre, quant illi dit membre vos de tel chose, et cil a qui lon dit ceste parole se doit tenir por repris, et sen doit amender au premier chapistre ou il sera, ensi come est dessus dit.

Nul frere ne doit reprendre autre frere par de-

vant nul home, se il ne fust frere dou temple, et un frere ne puet reprendre ni doit en chapistre, ni defors son frere, ni porter garentie contre lui par oyr dire, mais de ce que il aura veu et oy le puet reprendre, et porter guarentie contre lui, et se il le faisoit autrement, il seroit trop lait, et porroit estre tenue comune.

Quant li frere veaut reprendre un autre, il se doit prendre garde que il ne le repreigne duisous ces choses, mais se il ne lait repris par defors ensi come dessus est dit, ou encores se il la repris et le frere ne se veulle amender, il le doit faire en tel maniere quant il seront en chapistre, quar devant que il se liève il doit dire a celi qui tient le chapistre : Comandour, ou biau sire, denes moi congie de parler a un frere; et cil li doit doner le congie, et quant il a eu le congie il se puet lever et doit apeler par nom le frere que il veaut reprendre; et celui se doit lever en pies et doit oster son chapel et sa coife, se il est apeles, et doit venir devant celui qui tient le chapistre. Adonques le repreneor li doit mostrer belement, et en pais, cele chose de laquele il sait que il a failli, quar par cuider nus ne doit reprendre son frere, et si il doit dire en tel maniere : beau frere cries merci de tel chose, et li doit retraire la chose ou faute ensi come ele aura este dite ou faite, et celui qui est repris doit dire : biaus sire, je crie merci a Dieu, et a nostre dame, et a vos, et as freres, de ce de quoi cestui ma repris; et se doit agenoillier a chascune fois que il sera repris, et sil set de quoi il est repris en verite, le frere qui est repris le doit

otroier devant tous les freres, quar nus ne doit mentir en chapistre.

Mais se la chose dont il est repris est mensonge, il doit dire en tel maniere : « Biau sire, je cri merci » a Dieu et a notre dame, et a vos et as freres, de » ce de quoi cestui me reprent, et se doit agenoillier, » mais saches que la chose nest pas en tel maniere; » ou puet dire : « Messire non plaice a Dieu que je » feisse onques cele chose. » Ou sire : « la chose est » autrement, » et doit dire plainement de la chose, quar ensi come est dessus dit, il ne doit mentir ne por la honte de la char, ne por paor de la justice de la maison; et celui qui aura mestier de guarentie ne doit pas apeler par nom celui que il veaut traire por garentie, ne nomer le sans congie; mais il doit dire a celui qui tient le chapistre : « Sire il » y a frere qui set ceste chose, i ou plus; » et adonques le comandeor doit dire, « se il y ait nul frere » qui saiche riens de ce, vieigne avant, » et se il ait aucun qui saiche coment la chose a este il se doit lever et venir devant le comandor, et doit porter guarentie de ce quil aura veu et oy, et ne doit dire autre chose fors la verite; et cele il ne doit celer ni changer, por amor ni por male voillante de lune part ne de lautre, quar ce seroit trop grant pechies et porroit estre conte a comune; et se le frere qui sait la chose ne se voloit lever quant le comandor laura comande une fois ou deus en la maniere que dessus est dite, le comandor doit dire au frere qui veaut lautre frere traire a guarentie : « Biaus frere faites le venir avant, » et adonques celui le puet apeler par nom, et celui se doit lever

et faire ensi come dessus est dit de la guerentie; et a cel frere qui doit porter la guerentie porroit lon et devroit regarder grant faute, et en chargier li grant penance, seil sait riens de la chose por qui il estoit apeles en guarentie, porce que il ne se leva tantost come lon fist comandement; et se le frere qui est repris veaut reprendre celui qui la repris, et il sait que il ait failli de rien, bien le puet reprendre sans demander autre congie, tant come il seront en pies; et si le doit reprendre et mostrer li sa faute ensi come dessus est dit; et celui qui sera ataint de sa faute le comandor doit geter fors ou ambedeus se il sont ataint, mais il ne doit nul frere jeter de chapistre por nule chose de quoi le frere fust repris, se il nestoit ataint; et quant li frere seront de fors, le comandor doit raconter la cose ou la faute de quoi il auront crie merci, et seront ataint ensi come ele aura este retraite devant lui; et apres en doit demander comunaument as freres qui seront en cel chapistre lor avis, et faire ce a que la plus grant partie sacordera; et quant li frere averont dit ce que lor semblera comunaument, il doit faire de ceaus freres qui sont de fors, ensi come dessus est dit de cel frere qui crie merci par sa volente de sa faute; et se li frere esgardent que li frere qui sont de fors soient ades mis en penance, le comandor les i doit metre maintenant que il lor aura retrait lesgart des freres; et encores se li frere ni esgardent que il i fussent ades mis en lor penace, le comandor qui tient le chapistre tantost come il lor aura retrait le resgart des freres, lor puet dire « ales vos depoillier; » et puet

prendre la descipline et metre les ades en penance, se il voit que il soit bien, et li frere en sont aisies, quar ce est en sa discretion.

Un frere puet reprendre un autre frere en la maniere que dessus est dit, par soi ou II, ou III ou vint; mais un frere ne puet ataindre un autre frere par soi soul, mais II freres puent ataindre un autre frere, ou deus ou C; quant les II et les C voient que la chose nest pas en tel maniere tant quant il sont en chapistre, quar guarentie de non nen est receue en notre chapistre, se par autre chemin ne se puet ataindre.

Mais se un frere ou II disoient en chapistre a un autre frere : « Biau frere, vos feistes tele faute a » Chastiau Pelerin dimenche, cries merci; » et le frere respont : « Non, plase a Dieu, quar je estoie » dimenche a Barut; » et il le puet prover par un autre frere ou par plus que ce soit verites, le frere qui fust repris doit estre quites, et li freres qui lont repris sont ataint que il ont menti sur lui. Lon les puet blasmer de comune, et en tel maniere puet lon ataindre guarentie de non par autre chose ne par autre chemin.

Et se il avenist que II freres, ou plus, repreissent un autre frere, ou deus, ou plus, et le maistres ou celui qui tient le chapistre doutent que li frere feissent la reprise par malice, il puet et doit lun frere faire issir de chapistre et oyr de lautre, de quel chose il le reprendra a son frere, et coment il seit la chose de quei il le reprent, et se il le vit ou loit, et quant il aura bien enquis la chose de celui, il doit et puet faire celui issir dehors, et ape-

ler lautre et oyr de lui, ensi come de lautre, ce que il sait de cele chose; si amdui sacordent, le frere qui ait este repris est quites, et delivre de tele chose dont il lavoient repris, et si puet lon noter a ces, de mal sur les autres II, et conter ã grant mauvaiste et encore a comune.

Et sachies que nul frere dou temple ne puet estre ataint par nul home dou siecle, ni dautre religion, ni par II ni par plus senon par frere dou temple, et en tel maniere come dessus est dit, de nule chose en tel maniere que justise de la maison corrust sur lui.

Mais se aucun prodhome dou siecle ou de religion tel qui fussent dignes destre creus, ou qui fussent confreres de la maison, disoient au maistre por verite, que tel frere fait la honte de la maison, le maistre por la guarentie de ceaus prodomes, en puet travaillier cel frere asses, et faire li de la duree asses, et le doit faire sans parler as freres et sans lor esgart; et sachies que le mauvais frere doit li bons maistres partir et esloigner de la conpaignie des bons, et ensi le comande la regle.

Quant cil qui tient le chapistre demande as freres lor avis daucune chose en chapistre, il doit demander premierement a ceaus qui plus doivent savoir de ce chose, et des usaiges de la maison, et apres as autres comunaument, segont que il valent plus et sevent, et segont que il sont de meillor vie.

Chascun frere quant lon li demande son avis en chapistre, il doit dire ce que meaus li semblera; quar ce ne doit laicier por lamor de lun, ne por haine de lautre, ne por apaier lun, ne por cor-

rouser lautre, mes plainement doit avoir veu devant ces zaus et por amor de Dieu en doit faire et dire ce que il dira et ce que il fera. Nul frere ne doit reprendre autre frere, fors par charite, et par entencion de faire li sauver sarme.

Quant aucun frere est repris daucune chose ou faute que il ait faite, il ne se doit corrosser, ansois en doit mercier celui qui la repris, et se un frere reprent un autre duisonzes, bien li en puet lon enchargier penance.

Et saichent tuit li frere dou temple que quant un frere est issu fors de chapistre, ou por ce quil ait este repris daucune faille, ou porceque il meismes en ait crie merci de son gre, len doit regarder le portement dou frere et la vie, et la qualite et la quantite de la faute et se la persone est de bon portement et la faute est legiere, les freres len doivent passer legeriement. Et se la persone est de mal portement et la faute est grant et laide, li frere li en doivent enchargier aspre penance et dure, et mainte fois fait hom au prodome de la grant faute petite et au mauvais de la petite grant; quar assis come li bons doit proufit et honor avoir en sa bonte, aussi le mauvais doit avoir damaige et honte en sa mauveistie. Et sachies que por la plus petite defaute et deshobedience, de quoi frere trespasse, le comandement de la maison, puet lon regarder deus jors entiers la premiere semaine, segont le portement dou frere, mais por nule faille ne puet lon plus regarder, sinon touchast a labit, ou a la maison, dont Dieu gart chascun frere; et deves savoir que puis que celui qui tient le chapistre a jete un

frere fors de chapistre, por esgarder a li faute, cel frere ne puet retorner au chapistre por reprendre autre frere sans congie, mais por crier merci daucune faute que il eust obliee i puet bien retorner, et doit sans congie; chaucun frere doit bien et volentiers faire la penance qui li est enchargee par chapistre.

[1] Et cestes sont les penances lesquels lon puet encharger as freres a ceaus qui lauront desservi. La premiere est de la maison perdre, dont Dieu engart chascun. La segonde est de labit perdre. La tierce est quant lon laisse labit por Dieu. La quarte est a deus jors et au tiers la premiere semaine. La quinte quant len prent a frere ce que lon i puet prendre sans labit, ce est a deus jors. La sixte est de un jor. La septisme est au vendredi. La hutisme est au frere chapelain. La nuvieme est pais. La disaime en respit.

La premiere est de perdre la maison a tos jorz mais, puet lon esgarder et doit tout frere por ix choses, des queles est la premiere symonie; ce est assavoir quant frere est venu en la maison por don ou por promesses, que il en ait fait ou autre por lui a son ceu, ce que ja Dieu ne place que seint; quar cil qui sera en tel maniere venu a la maison perdra la maison, se il en est ataint proves, et celui qui en tel maniere li aura done labit, devroit perdre le sien abit et jamais ne devroit avoir a son

[1] Tout ce qui suit est la répétition des chapitres LXXIX et suivans : seulement le péché de sodomie est mentionné ici pour la première fois.

commandement nul frere, ni pooir de doner abit dou temple, et tuit cil frere qui seroient acorde que li abit fust dones en tel maniere, se il savoient que il ne le deussent faire devroient perdre le lor abit, ne jamais ne lor devroit lon demander de faire frere.

La segonde est se frere descovrist son chapistre a nul home ni a frere, ni a autre se il neust este.

La tierce est se frere ocist crestien ou crestienne.

La quarte est se frere fust entaiches de lor puant pechie de sodomie, lequel est si ort, et si puant, et si orrible, que il ne doit estre nomes.

La quinte est se frere feist comune contre autre frere, et comune se fait de deus, et de qui en sus, quar i home sol ne puet faire comune.

La siste est se frere fuie de champ por paor des Sarrazins, tant come il eust baussan en estant, et laissast le confanon, et ce est a entendre des freres chevaliers et des freres sergens aussi, quant il sont armes de fer. Mais se il eust aucun frere sergent qui ne fust armes de fer, et sa conscience le reprist, que il ne peust faire laitance, ne soufrir la ou le besoing, bien se porroit traire arriere sans damaige que il eust de la maison, si d'autre chose ni failloit. Mais i frere chevalier ne le porroit pas faire en tel maniere, on fust arme de fer ou non, quar sil ne doit laissier le confanon por nule chose sans cogie, ni par bleceure ni por autre chose; mais se le frere chevalier ou le frere sergent estoit bleces, en tel maniere que il ne li semblast que il poist soufrir le besoing, il puet prendre ou faire prendre congie de retraire ce, et le mareschal ou cil qui est en

son luec lì doit doner, se illi demande ou autre por le frere blece; et par cel congie le frere blece se puet retraire sans damaige que il ait de la maison. Et se il avenist que le frere chevalier, ou le frere sergent aussi fussent armes sans fer, li un come li autre en tel maniere doivent demorer o le confanon, tuit comunaument et frere chevalier, et frere sergent, que nus ne sen doit despartir, tant come il y ait confanon bassant en estant, et se aucuns le faisoit, il perdroit la maison, tuit fust il frere sergent; car adonques puis que il sont tuit comunnaument armes, comunaument devroient prendre ce que Dieu lor voudra doner.

Mais se il avenist que il ni eust baussant en estant, et il y eust autre confanon de crestiens en estant, il doivent aler a celui ou soient arme de fer ou non ensi come dessus est dit, et especialment a celi de lospital, et se il ni ait aucun confanon de crestiens, chascun puet aler a garison la ou Dieu le conseillera et li enseignera sans damaige avoir de la maison. Mais bele chose est que notre frere se tiegnent tous jorz ensemble se il pueent, et o confanon et sans confanon.

La septime est se frere trove en mescreandise, se est se il ne creit bien as articles de la foi, ensi come lyglise de Rome y creit, et le comande a creire.

La hutiesme est se frere laissast la maison et sen alast a Sarrazins.

La novisme est se frere feist larrecin de les choses de la maison, et cest pechie si amont de branches, et en mult de manieres i puet len cheoir qui

ne sen prent garde ententivement et toutes fois por chascune maniere quant frere le fait il en part la maison se il en est preves; et sachies que len claime latrecin quant le frere emble des choses de la maison et frere se ist de chatel ou dautre maison fermee de nuit fors, que par la porte, il li est conte larrecin, se le maistre ou i comandour demandast de un frere qui fust a son comandement que illi mostrast les choses de la maison qui seroient en son comandement et en son pooir, le frere les doit toutes mostrer, et se il en retenist aucune chose que il ne li mostrat, il li seroit conte a larrecin. Se frere laissast la maison, et en son aler enportast aucunes des choses que il ne deust en porter, et en tele maniere avec cele chose il y eus deus nuis fors de la maison, il li seroit conte a larrecin. Se frere meist les aumosnes fors de la maison, en maniere que il les donast ou prestast ou les meist en comande, il ne les doit pas noier, si home li demande ancois lès doit assembler, quar se il les neiast et apres en fust prouves, se il seroit conte a larrecin, et toutes ces choses dessus nomees feroient perdre la maison a tos freres qui les feist, segon les usaiges de la maison sans recovrer, et saichent tuit li frere dou temple, que quant il avient que un frere par son pechie, ou par sa grant meschance laisse la maison et sen vait, cel frere se doit prendre garde estudiousement que il ne porte autre chose fors ce que nos vos dirons ci apres. Il sen puet aler ensi come il vait à la prime au mostier, fors que il ne doit porter nule chose double, ni coutel darmes, mais il en puet

porter sa chemise et ces braies, et son jupel de vestir, et sa cote et sa garnache et sa ceinture, et ses chauces et ses soliers, et si en puet porter I mantel ou sa chappe, mais se il en porte lun il ne doit mie en porter lautre, mais si le manteaus li est demandes il le doit rendre, que il ne le doit retenir en nule maniere, la seconde nuit il en perdroit la maison a tous jors. Encores sachies que tout ne fust il demandes, si en perdroit le frere la maison se il le retenist, puis que il seroit ale fors de la maison deus nuis, ou de qui en sus, et ensi le pert por deus nuis come por C; mais bien sachies que mouit est bele chose et dœuvre de charite et de misericorde que li mantiaus li soit demandes, et si en puet en porter une coiffe et I braier, et toutes ces choses dessus nomees sont a entendre celes que il tient vestues en son cors, quant il sen vait fors de la maison, mais que il ne les eust prises de la place daucun autre frere.

Les choses que il ne doit pas porter sont cestes, ce est a savoir or, ni argent ne nules armeures, ce est chapiau de fer, ni jupel darmer, ni espaulieres, ni haubert, ni hauberion, ni espee, ne lance, ni escu, ne masse turquese, ni coutel darmes, ni chauces de fer, ni arbalestre, ni armes turquoises, et briement se contient tout en ceste parole, ne nul riens qui as armes aferra, et se il emportast nules de ces choses dessus nomees il en perdroit la maison sans recovrer. Chascun frere se doit garder que il ne mete sa main en besaces, ni en huche d'autre frere, sans congie de celui qui doner li puet; et se il le faisoit, len li porroit conter a lare-

cin; et encores se le frere qui feroit ceste chose estoit de mal portement, et se frere feist chose por quoi il doie perdre la maison a tos jors, mais, avant que lon li done congie de la maison, il doit venir tous nus en ces braies, une corte a son col au chapistre, devant tous les freres, et se doit agenoillier pardevant le maistre, et doit ausi come il est desus devise, de celui que lon mete en penance a i an et a i jor, et apres le maistre li doit faire chartre de congie que il sen aille sauver en autre religion plus estrete; et dient aucuns de nos freres que il doit entrer en lordre de saint Benoit ou de saint Augutin, et que il ne doit entrer en nule autre relegion, mais ce ne lor octroions nos pas; quar en toute relegion plus estroite puet entrer por sauver sarme, se li frere de cele relegion li veulent consentir, fors que en la relegion de lospital de saint Johan, duquel fu establi en tel maniere, par acort des freres dou temple et de ceaus de lospital, que ja nus frere qui issist de lospital ne venist au temple en maniere quil preist labit de lor maison; ni en lordre de saint Ladre, nul frere dou temple ne puet entrer, se ne fust porce que il devenist mesiaus, ne en plus large relegion frere qui laisse la maison do temple ni puet entrer, sans dispensation de celui qui a le pooir.

Encores deves savoir que il y a aucunes autres choses porquoi frere dou temple porroit perdre la maison; quar il est establi en notre maison que quant le maistre, ou autre qui ait le pooir de doner labit de la maison a aucun home, et le veaut doner, il le doit faire jurer sur sainte evangile que

il dira verite de tout ce qui il li demandera; et quant il aura jure et promis, celui qui le doit faire frere li doit dire: « Biaus dous amis, pernes » vos garde que vos dite verite de ce que nos vos de- » manderons; quar se vos en menties et apres en » estoies proves que vos en eussies menti, vos en » serees mis en fers, et vos en feroit lon asses la » honte, et en predries la maison. » Apres se il doit estre frere chevalier, cil qui le fait frere li doit demander: « Biau dous amis, aves vos ni home per » vos que vos le sachies, done ne promis nule chose » a nul home, parquoi vos aidast à venir a notre re- » ligion, quar ce seroit symonie, et ne vos porroies » sauver; estes vos chevalier et fis de chevalier, ou » estes vos estrais de chevaliers devers votre pere, » en maniere que vos deies estre et pussies cheva- » liers; estes vos de loial matrimoine; aves vos fait » vou ni promission ni aves porte habit de nulle au- » tre religion; aves vos feme espouse, ni plevie, ni » juree, dites en verite, quar se vos en menties et » vos en fucies atains, len vos esteroit labit, et vos » feroit lon de la honte asses, et apres vos ren- » droit a votre femme. Deves vos nule detre parquoi » la maison en peust estre travaillee, quar se vos le » faisies lon vos osteroit labit, et vos feroit asses » de la honte, et puis vos rendroit lon au detour. » Aves vos nule maladie reposte? Estes vos prestres, » ni aves ordres sacres? » Et celui qui veaut estre frere doit respondre briement a chascune de ces demandes dessus dites, « oy ou non; » mes toute fois il doit dire la verite, quar se il en mentist, et apres fust proves que il en eust menti, et que

il sen fust parjures, lon le devroit metre en fers, et faire li de la honte asses, et puis doner li congie de la maison; et se il eust feme, et se il estoit endetes, rendre le a son detor.

Mais li prodome de notre maison si sacordent que se celui qui en tele maniere seroit rendus, pooit tant faire a sa feme que ele sen entrast en aucune religion, et se rendist, ou se il avenist que ele morust et il estoit en autre maniere de bone vie et de honeste, que sans ce que les usances de la maison senbrisassent, il porroit retorner a la maison, si as freres plaisoit sans faire penance. Mais il feroit son vou et sa promission ausi come devant au commencement. Et de celui qui seroit rendu au detour, dient notre prodome que se il puet faire en tel maniere, meisme quant il seroit delivres dou detour, en tele maniere que il ne li peust rien demander, ni a la maison por lui, mais se il estoient prestres ou que il eussent ordres sacres, ce est que il fussent diacres ou sos diacres, il ne seroient pas mis en fers, ne ne li feroit hom autre honte, fors que lon li osteroit labit, et apres lon le rendroit au patriarche ou a levesque, et a celui frere ne doivent soufrir que il demore en abit de chevalier; car notre regle deffent que frere ne porte mantiau blanc se il nestoit chevaliers, ni onques ne fut uses ne veu que frere chapelain portast mantel blanc en la maison dou temple, se il ne fust apeles au regimen daucune eveschie ou darceveschie. Mais quant il avient que aucun frere chapelain est esleu arcevesque ou evesque daucune yglise, il puet porter mantel blanc; mais avant

que il le porte il le doit requerre moult humblement et devotement, et au maistre et au convent, que il li otroient labit de frere chevalier, et il li doivent otroier debonairement et volentiers, por amor de la dignite a que il est venus, et porce que il est grant honor de la religion.

A chevalier ne demande lon pas se il est sers ou esclaf de nul home; quar puis que il dist que il est chevalier devers pere de loial matrimoine se il est vers, il est frans par nature.

Mais se il disoit que est il chevaliers et tel qui puet et doit estre chevaliers ensi come dessus est dit, et ne fust vers, lon li doit oster le manteau blanc et doner li conge de la maison, et bien li porroit lon faire de la honte asses; mais toute fois dient li prodome de la maison, que se le frere en tel maniere avoit perdu le mantel blanc, et requeroit o grant devocion que por Dieu, et por notre dame, et por pite et por misericorde, li otroiast lon labit de frere sergent, et prometoit que il serviroit Dieu et la maison dou temple en abit de frere sergent, bien et humblement leaument cum un autre bon frere sergent, et que il obeiroit as comandemens de la maison, garderoit son vou et sa promission ensi come il avoit promis a Dieu et a notre dame, et a la maison, bien le porroient souffrir en tel maniere et otroier li et doner labit de frere sergent; et le maistre ou autre qui eust son pooir quant a ce, se le maistre i estoit, il li devroit metre labit de frere sergent au col, et li devroit demander devant que il li donast cel abit, se il le prometoit ensi come dessus est dit;

et se il lo treast adonques li porroit metre le mantel au col, et li devroit otroier le pain et leigue de la maison, et les autres choses que lon promet as freres, ensi come len fist au comencement; et ensi le porrient faire notre prodome ce a eaus plaisoit, mais il se doit par esgart des freres; mais bien sachies que se il ne semblast bon as freres que cel frere demorast en la maison, que il li porroient bien doner congie por toz jorz mais; et sachies que tout frere a qui lon done congie de notre maison, se doit rendre au plus tost que il porra en autre religion, et en plus estrete, et se doit faire en toutes manieres se il puet dedens XL jorz; et se il ne se voloit rendre et li frere le puent trover, il le doivent prendre et metre le en fers et doner li sa soustenance, et le doivent tenir en tel maniere tant que il ait pence ou autre por lui de son ordenement, ensi come il est dessus devise. Et ce fu establi en tel maniere, porce que aucun mauvais, quant il estoient partis de la maison, aloient par le monde et vivoient hontousement et deshordeneement, et mult de damaiges et de hontes en avenoient à la maison, et por ce fu establi ensi que mais ne se peut faire.

Quant len demande a celui qui veaut estre frere, se il ait nule maladia reposte, il en doit dire la verite, et se il eust la maladia et il la neast, quar quant lon le doit faire frere, lon li demande en chapistre et apres quant labit li fust done seroit proves que il en eust menti, il en porroit estre mis en fers et perdre la maison, se la maladie fust tele que il en fust mahaignes de tout le cors ou dau-

cun de ses membres, ou tel que lon cuidast bien veir que il ne peust jamais guarir por verite; mais se la maladie estoit legiere, et tele que il en deust amender dedens brief termine, ne seroit pas bele chose que il en perdist la maison; quar ce n'est pas entendu de ces maladies legieres, ancois li doivent faire li frere merci et misericorde, et encores se le frere estoit mahaignes, bien le porroient li freres soffrir a lor maison, se a eaus plaisoit o tot son abit, se la maladie neust en soi autre grant laidure; mais cel soffriment se devroit faire par esgart des freres; mais bien sachies que il ne seroit pas bone chose que il usast en la maison de soufrir les en tel maniere puis que il sen seroient parjures, se la maladie touchast a mahaing de cors et de membre, et en sur que tout deves savoir que se la maladie touchast a meselerie ou a cele male maladie que lon claime epilentique, ou que fust autre maladie enflective, lon li doit doner congie de la maison por tos jors mais; quar en nule maniere lon ne le puet ne le doit retenir en la conpaignie des freres, a qui lon done congie de la maison. La maison nen est de riens tenue de prover de nule chose, porce que il lavoit neie, quant il li fu demande par son sairement et sen estoit parjures.

Mais celui qui en tel maniere seroit malades, se il lavoit confesse devant celui qui lauroit done labit, et devant tuit le chapistre en audience de tous, quant cil qui le devoit faire frere li demanda, et apres celui qui li auront demande li donast labit, tout fust il fait par acort des freres, devant lesquels li malades auroit regei et reconeu sa maladie, lon

ne li devroit ni porroit oster labit, ni doner li congie de la maison, se il ne le requeroit, mais bien le porroit on metre en aucun luec prive, fors de la compaignie des freres, et en celui luec lon li devroit doner ce que mestier li seroit, come a un autre frere mesaisie.

Mais celui qui li auroit done labit, et tuit cil qui ci seroient acorde en tel maniere, ont deservi que li abit lor soit oste, qui ne lor doit demorer ni puet par raison; porceque labit a este done por lor acort a tel home qui nestoit digne davoir le. Et saches que a ces freres que ci seroient acorde auroient faucees lor consciences si faucement, et si laidement, que jamais lon ne lor doit demander conseil de faire frere; et celui qui auroit done labit a tel home, ou a autre qui ne fust digne a son etient, ne doit jamais avoir pooir de faire frere, ancois le doit avoir perdu a tos jors.

Et si aucune laide maladie avenoit a un frere puis que il auroit receu notre abit, len devroit metre cel frere en aucun luec prive, ensi come dessus est dit, et porvoir bien et bel de ce que mestier li seroit, por sa maladie, tant come il vivroit, se la maladie ne touchast meselerie, quar de celi doit estre autrement et en autre maniere.

Quant il avient a aucun frere que par la volente de notre seignoir il chiet en meselerie et la chose est provee, li prodome frere de la maison le doivent amonester et prier que il demande congie de la maison, et que il se rende a saint Ladre, et que il preigne labit de frere de Saint Ladre; et le frere malade, se il est home de bien, lor en doit obeir,

et encores lor seroit plus bele chose que il requist le dit congie par sei mesmes devant que lon leust amoneste ne prie; et se le frere requiert ledit congie, le maistre, ou celui a qui il afiert, li doit doner ledit congie, mais il le doit faire esgart des freres; et après le maistre et li prodome de la maison li doivent porchacier et aidier com li abit de saint Ladre li soit dones, et se doivent prendre garde estudiousement que tel notre frere, que en tel maniere sera rendus a saint Ladre, ni ait grant mesaise de les choses qui li soient mestier a sa poure soustenance, tant come il vivra.

Mais toutes fois bien saiches que se le frere, qui en tele maniere sera devenus meseaus, fust si durs que il ne vousist demander le congie devant dit, ne partir soi de la maison, lon ne li doit, ni ne puet, jeter labit ni oster, ni jeter fors de la maison; mais ensi come dessus est dit des autres qui ont laides maladies, le doit lon metre a une part fors de la compaignie des freres, et en cele place doner li sa soustenance.

Et sachies que toutes celes choses que lon demande a frere chevalier quant il doit estre frere, toutes celes meismes et en cele meisme maniere le demande hom a frere sergent quant lon li veaut doner labit; et cele meisme justise en doit lon prendre se il en mentist, et tant plus demande len a frere sergent se il est sers ni esclaf de nul home, et se il estoit et le confessast par devant les freres, lon ne li doit doner labit; et se il le neiast quant len li demande el chapistre ou il auroit este frere, et apres quant il auroit este frere fust proves que

il en eust menti, lon li doit oster labit et le doit on rendre par sa main a son seignor, se celui qui fust frere sergant fust chevalier et il le niast aussi au chapistre, quant cil li demande qui le devoit faire frere, et sur ce labit de frere sergant li fust dones, et apres il fust atains que il fust chevalier, len li doit oster labit et metre le en fers, et faire li de la honte asses, et doner li congie de la maison; quar se il est chevalier et tel que le doit estre, il ne puet demorer a la maison en abit de frere sergent. Quar ensi come celui qui ni est ne le doit estre, ne doit porter en la maison mantel blanc, ensi celui qui est chevalier en tel maniere come il doit estre, ne doit en la maison porter mantel brun.

Mais bien dient aucun qui si au maistre, et as freres, plaisoit que il li otroiassent le mantel blanc por pitie, et misericorde, que en tel maniere le porroient retenir a la maison; mais sans mantel blanc il ni porroit demorer. Mais nos ne nos acordons pas que jamais tel home puisse demorer en la maison, quar par tels semblances sen porroit faire et porchacier decevemens et damaiges a la maison, et as freres.

Nul frere dou temple por quant que il soit gentils hons, se il nest chevaliers, devant que li abit li soit done dou temple, puis que il ait receu labit, ne puet jamais estre chevaliers ne porter mantel blanc, si ne fust tel qui fust evesques, ou de qui en sus, ensi come il a este retrait dessus.

Au frere chapelain quant lon le veaut faire frere, doit hom demander tout en cele maniere, come il

est dit dou frere chevalier ou dou frere sergent, fors que lon ne li demande point se il est sers, ni esclaf daucun home, quar puis que il est prestre il doit estre franc, ne se il ait femme espouse, ni plevie, ni juree, et en tel maniere meisme doit dire verite, celui que lon veaut faire frere chapelain, quant lon li demande come cil que lon veaut faire frere chevalier, ou frere sergent, et se il en mentist, et apres en fust proves quil en eust menti, lon li porroit faire aussi come dessus dit de un autre frere, fors que il ne seroit pas mis en fers, ne li feroit lon autre honte, mais lon li prendroit labit, et le rendroit on au patriarche ou a levesque; et si y a encore une autre chose par quoi frere puet perdre la maison; ce est a savoir se aucun home se rent a maison por home lai, et lon li done labit de la maison come a home lai, et apres il se face ordener as sains ordres sans congie de celui qui li puet doner, lon li puet doner congie de la maison, se li maistre et li frere si acordent, et bien le pueent laissier et souffrir le a la maison, se il veulent, en abit de frere chapelain; mais en autre abit ni a nul autre servise il ne puet demorer en abit en notre maison, puisque il est ordenes a saintes ordres en notre maison; mais ce que lon en fera doit estre fait par esgart des freres, et se li maistre et les freres sueffrent que il demore a la maison, il li doivent faire crier merci de la desobedience que il a faite, quar il se fist ordener sans congie, et li doivent enchargier grant penance et dure, segont la discrecion des freres, et segont son autre portement; mais bien seroit plus saine chose

que il eust congie por tos jors mais, por chastier les autres.

[1] La segonde penance que lon puet regarder a frere, plus dure et plus aspre apres la maison, si est del abit perdre, dont Dieu gart chascun frere. Et ceste penance esgarde lon a frere por asses de meschances qui li puet avenir. Car lon puet regarder a perdre labit a un frere, se il avait boute et feru autre frere, par ire ou par corrous, en maniere que li eust fait les pies remuer de sa place, ou se il li eust rompu par corrous les las de son mantel, et cel frere qui ce auroit fait en tel maniere seroit escomenies, et se devroit faire assoudre, et tantost come frere est sans son abit, ces armeures doivent estre rendues en la chevresterie en la carravane, et si les puet hom doner as freres quant il en auront mestier, et ces bestes aussi doivent estre rendues a la carravane dou mareschau, et si les puet doner as freres qui en seront mesaisies. Et se frere ferist par corros aucun crestien de chose dont a un cop le peust tuer, ou mahaigner, labit ne li doit remanoir. Se frere feust prove que il eust jeu o femme, labit ne li puet remanoir, et si le doit lom metre en fers et jamais ne doit porter confanon baussant, ni boule, ni doit jamais avoir frere a son comandement, ne doit estre en eslection de maistre, en maniere que il soit un des XIII eslisans. Se frere met mensonge sur soi meismes, labit ne li doit remanoir. Se frere dit que un autre sien frere ait dit ou fait chose par quoi le

[1] Répétition des chapitres LXXXVIII et suivans.

frere, se il eust dit ou fait chose dont il deust ou peust perdre la maison, se il en estoit proves, et il ne le peust ataindre, et en feist tout son pooir de ataindre le, et ne se veaut repentir ni desmentir, ancois demore tous jors en serredie, labit ne li puet remanoir.

Car sachies que quant un frere met sur un autre frere en son chapistre chose de quoi le frere sur qui la chose est mise peust perdre la maison se il en estoit proves, et le frere ne le puet ataindre, il doit perdre le sien abit, se il ne se veaut desmentir et dire en tel maniere : « Beau seignors » freres, devant tous el chapistre je vos fais a savoir » que je ai dit sur cest frere, et sachies que ce que » je ai dit mau de lui est tout mensonge, quar je » ne sai veraiement fors que bien, » labit est en la volente des freres ou dou prendre ou dou laissier, et sachies que tel frere qui en tel maniere se cera desmentis en son chapistre, ne doit jamais estre creus contre nul frere de chose qui touche a la maison ni a labit, ne lon ne li doit demander son avis, quar il meismes cest proves et atains a mauvais, et nus puis que il est proves qui soit mauvais ne doit jamais estre creus contre nul home de bien. Si frere ocist ou pert esclaf por sa defaute, labit ne li doit remaindre. Se frere dit par cert, encores le die par corrous par ire que il sen ira as Sarrazins, et freres loient, et le frere que la parole ait dite nest de bon portement, labit nen puet remaindre, mais se le frere est de bon portement, labit est en la merci des freres ou dou prendre o dou laisier.

Se frere tue ou mahaigne bestes de cele par ire, ou par corrous, ou par sa defaute, labit est en la volente des freres. Se frere portast chose de gens dou siecle, ou dautre que dou temple, et deist que de la maison fussent, et ne fust vers, et les seignorages des terres en perdissent lor droitures et lor pahages, labit ne li puet remanoir, se nul frere qui neust pooir donast beste vive de iiii pies, se ne fust chien on chat for de la maison, labit est en la mercis des freres. Se aucuns freres fust reveles envers les comandemens de la maison, et les refuse sans repentir et demore en serredie, et ne velle faire lamendement por prieres, ni por amonestement, lon li puet prendre labit et metre le en fers, et tenir le longement en tel maniere; mais il est plus bele chose, quant il avient que un frere, ou par ire ou par corros dit que il ne fera le comandement de la maison, que lon le laisse refroidir son corros, et apres lon doit aler a lui, et li doit dire belement et en pais: « Biaus frere, » por Dieu faites le comandement de la maison; » et se il le fait et damaiges nen est avenus, lon li doit soufrir por Dieu, et avoir bone merci de lui, et lon li puet faire grant bonte et grant misericorde, et en tel maniere est plus bele chose selonc Dieu, et se il ne le veaut faire, hom li doit hoster labit, et faire de lui ensi come dessus est dit de metre en fers.

Le maistre ou un autre comandor qui tiegne chapistre, se il a un frere qui soit a son commandement, comandast que il criast merci daucune chose, et le frere ne vousist crier merci, ancois de-

morast en sa erredier, labit ne li doit demorer; mais se ne porroit pas estre fait en tel maniere se un simple frere reprist un autre frere simple; quar se un frere simple ne veaut crier merci por un autre frere qui ne soit son comandor, il ne doit pas perdre son abit, mais bien le puet lon enchargier grant penance, et aspres et dure; car maintenent que un frere dit a autre, « cries merci » de tel chose, » le frere en doit crier merci se il est en leuc, et faire ensi come dessus est dit. Se frere demande congie en son chapistre et lon ne li veaut doner, et sur ce il dit que il sen ira et laissera la maison, labit ne li doit remaindre. Se frere briast la boule dou maistre, labit ne li doit remaindre, et dient aucuns de nos viels homes que se aucuns frere brisast la boule de celui qui seroit en luec de maistre, len li porroit oster labit par meisme cele raison, tout ne fust la faute si laide por le damaige quen porroit avenir. Se frere donast labit de la maison, en maniere que ne deust, ou le donast a tel home qui ne fust digne davoir le, labit ne li puet demorer, et celuit qui en tel maniere aura done labit, ne doit jamais avoir pooir de faire freres.

Se aucun frere prestast des aumosnes de la maison sans congie, a tel home ou a tel luec ou la maison les perdist, labit ne li doit remaindre. Se frere qui ne ait pooir donast des aumosnes de la maison as gens dou siecle ou dautre religion que dou temple sans congie, labit ne li doit remanoir. Se frere a qui il nafiert feist maison neuve de pierre et de chaus sans congie, labit ne li doit re-

maindre; les autres maisons decheoites pueent il redressier et apareillier sans damaiges que il i ait, ancois li doit lon bon gre savoir. Se frere senvait par ire ou par corrous fors de la maison, et gist une nuit fors sans congie, lon li puet prendre labit se lon veaut et as freres plaist, et laisser se as freres plait. Mais de ceste chose sachies que lon doit bien garder le frere, et son portement se il est de bon portement et de bone vie, et doneste, li frere li doivent plus de bonte faire, de tant que miaus li puent laissier labit, et plus hardiement et plus legierement se doivent et puent acorder de laissier li. Mais se il gist deus nuis de fors sans congie, et ait rendues les choses bien enterinement que il doit rendre, que il nait riens enporte que il ne doit porter, il porra recovrer son abit, quant il aura este en penance un an et un jor, mais devant que il ait este en penance i an et i jor il ne le doit recovrer; mais se il enporte chose que il ne doie enporter et gist ii nuis de fors et cele chose sans congie, il a perdue la maison por toz jors; et sachies que il est moult seure chose a frere qui laisse la maison, que se il ne veaut retorner maintenant dedens les deus jorz, que il le segont jor mande le mantel a la maison; quar se il le retenist les deus nuis il en porroit perdre la maison, ensi come dessus est dit; se frere getast son abit en terre devant freres par corrous, et li freres le priassent que il le reprist a son abit et il ne le vousist prendre, et aucun frere lenlevast devant que il leust repris, il ne le puet recovrer devant i an et un jor; mais se aucun frere preist

labit dou frere qui lauroit gete, et li tornast au col, celui frere qui en tel maniere aura rendu labit a cel frere qui lauroit gite, il perdroit le sien abit, et lautre frere qui en tel maniere lauroit recovre, seroit en la merci des freres, ou dou prendre ou dou laissier; et deves savoir que celui qui en tel maniere rendroit labit a celui frere qui lauroit gete, perdroit son abit par ceste raison, quar nul frere qui ne puet doner abit ne le puet rendre, et qui le fait il en doit perdre le sien; et ensi come lon' done labit par chapistre, ensi le doit om rendre par chapistre; et porce doit savoir chascun frere, que chascun commandour ne puet prendre labit dou frere qui refuse son comandement tout soit le frere a son comandement, quar nus comandour qui ne puet faire frere ne doit prendre abit de frere.

Mais se il avenist que aucun comandour qui ne peust faire frere, eust freres a son comandement, et aucuns de ceaus freres refusast son comandement, il li doit faire amonester ensi come dessus est dit, et apres se il ne veaut faire le comandement, il puet tantost soner la campane et assembler les freres; et quant les freres seront assembles, il doit tenir chapistre et doit celui faire crier merci de ce que il a refuse son comandement, et le doit jeter de fors, et li freres se doivent tuit acorder que il soit en respit, ou devant le maistre, ou devant cel comandor, qui ait pooir de prendre labit. Et nule faille porquoi frere puet perdre labit ne se doit regarder ne juger devant tel qui nen ait pooir de prendre labit, ni celui qui tient

le chapistre ne le doit soufrir, ne li frere ne se doivent acorder; et se nus sacordoit bien le puet hom esgarder a faille et en chargier grant penance; quar il ne seroit pas raison que li frere feissent lor esgart sur un frere, devant cele personne que peust prendre au frere ce que li frere li auroient esgardes ques que fust lesgart des freres grant ou petit; et porce fu establi en la maison segon que seroit grant ou petite la falle, que ele se regardast devant le maistre, ou devant tel comandor qui eust pooir de complir lesgart des freres, quels que il fust, durs ou legiers. Et sachies que maintes fois avient au temple que un comandour puet faire frere sergent, et non pas frere chevalier et cel comandour qui ne puet faire frere chevalier, ni puet ne doit prendre labit de frere chevalier, quar nul ne doit prendre ni ne puet fors tel abit come il puet doner a frere; et ensi come chascun se doit garder que il ne doñe labit en la maniere que il ne doit, ensi se doit garder quil ne le preigne dun autre frere en la maniere que il ne doit, et se il le faisoit par cele meisme justise en devroit passer; et porce que li abit ne se preist en la maniere que ne deust, fu establi qui ce preist devant le maistre, ou devant tel qui tenist son luec dou maistre; et nus na pooir de faire frere ni de prendre abit priveement, se il ne tient luec dou maistre, ou se le maistre ne li ait done congie especiaument de faire le. Se frere rent outrament son abit par sa volonte, il ne li doit recovrer devant un an et un jor; et si deves savoir que qui soit este dit dessus que de toutes les choses qui

ont este retraites, porquoi frere puet perdre labit, toutes fois il est en la merci des freres, ou dou prendre ou dou laissier, fors de ces iii deraines, ce est a entendre de celui qui laura gete, se autre frere leust leve avant que il leust repris, et de celui qui leust rendu par sa volonte, et de celui qui eust geu ii nuis de fors sans congie, ensi come dessus est dit.

Et sachies que tant come frere est sans abit, il doit estre de fors la porte dou mostier, et doit venir le dimenche a la discipline apres levangile au frere chapelain se il est en present; et se le frere chapelain ni estoit, a celui prestre qui fera le servise, et doit venir a sa discipline a grant devocion, et recevre le en pacience devant toute le pueple qui sera au mostier. Et quant celui frere vient a la descipline il doit estre tous nus, fors de ces braies, lesquels il doit avoir chacees; et doit estre chauces de chauces et de soliers. Et quant il aura receu la discipline, il s'en doit retorner fors dou mostier la ou est sa robe, et se doit vestir de sa robe et oir le servise notre seignor belement et en pais, aussi come un autre frere, quar tout frere qui est en penance sans son abit est tenu de oir le servise notre seignor enterinement, aussi come un autre bon frere, et quant il en veaut demorer des ores, il ne doit prendre congie ou faire prendre ensi come un autre frere.

Mais se il avenist que aucun frere, qui fuist a un an et i jor en penance, fust malades en tel maniere que il convenist que il demorast tout cel an, o une grant partie de lan, en sa place sans aler au

mostier, au chief de lan li devroit lon rendre son abit, et li doit om conter por fait aussi le tens que il ait demores malades en sa place, con cel tens el quel il a faite dou tot sa penance, et con il fust chascun jor venus au mostier, et chascun dimenche a sa discipline porce que il nen est demore en lui que il nen ait faite sa penance; et quant Dieu veaut doner la sante ou la maladie a home nul ne le puet refuser; et se le frere morust faisant sa penance, lon doit faire de lui come dun autre frere, et li doit lon coudre la croiz sur lui come a un autre frere, et tant quant frere est en penance, il doit gesir en lospital, et se il est mesaisies laumosner li doit faire avoir les choses qui li auront mestier por sa maladie; et tant quant il est mesaisies il puet mangier a lospital, et tant con il est sains il doit laborer o les esclaf, et quant il manive il doit seoir en terre par devant la maisnee et mangier de lor viande, et toz jorz doit tenir vestue une chape sans crois; et se lamonsnier fait aucune fois a la maisnee de ce que se lieve devant les freres, aucune pitance a ceaus freres qui sont a terre ne dorra il point, ou soient sans abit, ou soient o tout lor abit; quar il nen doivent point avoir; mais se le maistre manive au convent, il puet mander de la viande devant soi as freres qui manivent a terre; mais nul autre ne lor puet riens doner, ne le maistre meisme se il mangast en lenfermerie ou autre part, fors au convent ne lor en puet doner. Et ensi le puet le maistre faire a frere qui est en penance o tout son abit, et chascun frere qui est sans abit en penance doit jeuner iii jors la semaine

en pain et en aigue, tant que Dieu et li frere le relaissent daucun des jors; et le frere se il fait la penance bien et bel, il li puent relaissier dun jor ou de deus, quant bien lor semblera. Se sont les jors que il doit jeuner tant come il est sans abit, le lundi, le mercredi, le vendredi, et quant li frere relaissent autre frere qui est sans abit de un jor, le premier de quoi il le relaissent doit estre entendu le lundi, et le segont le mecredi, et dou tiers li frere ni nul autre ne le puent relaissier ce est dou vendredi. Car a tout frere qui manive en terre par esgard des freres, convient quil jeune le vendredi, ou soit sans abit, ou o tout son abit; mais tantost come il est leve de terre, il est quites dou vendredi et de tos les autres jors, tant come il afiert a cele penance, per quoi il fu mis a terre cele fois.

Et quant lon rent labit a frere qui ait este en penance sans abit, il ne doit pas estre leves tantost de terre, ancois doit mangier a terre o tout son abit, au mains une fois en plus; et tant come il est a terre puis que li abit li est rendus, il demore au vendredi; mais puis que il a mangie une fois a terre o tout son abit, on le puet lever quant a Dieu et as freres plaira; et si le puet on longuement tenir se as freres plaist, et il nait faite sa penance en la maniere quil doit. Et nus frere ne doit laissier la maison por entrer en autre religion sans congie dou maistre ou dou convent; et se il le fesoit autrement que il nen eüst congie dou maistre et dou convent, et il vousist retorner arrieres en la maison, il ne porra pas recovrer la maison avant devant un an et I jor, que il sera en penance, ensi

come dessus est dit, et est a costume a la maison; et encores dient aucuns que puis que le frere ait demande congie de entrer en autre relegion, et li maistre et li convent li ait done, et li frere i soit entres par cel congie, que cel frere ne doit jamais retorner en notre maison, ne li convent ne le doit soufrir.

Et sachies que notre pere lApostoile, qui est maistres et peires de notre relegion sur tous autres apres notre seignor, fait priere a la maison por aucun qui en tel maniere, ou en autre, eust laisee la maison, il la fait sauve la justise de la maison; quar il ne faut ni ne veaut pas legierement faire proiere por quoi la justise de la maison se perdist; ancois veaut et comande que le soit prise en ceaus qui lauront deservie, selonc les usances de la maison; et tout frere puis que li abit li ait este pris par esgart des freres, est quites et delivres de toutes les autres penances que il avoit a faire a cele ore que li abit li fu pris, et ce establi en tel maniere que asses li estoit penance dure et aspres, la grant mesaise et la grant dolour et la grant honte que il avoit, quant il perdi son abit et toute lonor que il jamais deust avoir en la maison, mais a ceaus qui sont a I an et a I jor, ne sont pardones les penances que il avoit a faire quant il laisa la maison, ancois est tenus de faire les quant il aura recovert son abit, porce que a celui na pas este faite la honte, ne pris li abis par devant les freres, ancois par sa mauvaisetie a faire honte, premierement a son cors, et apres a Dieu, et as freres, et a la maison dou temple; quar il est

desparti de si bele compaignie et de si sainte come il est de la maison dou temple, ou quar ce delivrera de si honoree, et de si bele chose, come est li abit dou temple, ne doit pas avoir profit en sa folie ne en sa mauvaistie, ancois il doit avoir damaige. Et nul frere qui ait perdu son abit par esgart des freres, ou en autre maniere par sa folie, ensi come dessus est dit, ne doit jamais dire son avis en chapistre contre frere de faille qui puisse monter a la maison perdre ou labit, ni celui qui tient le chapistre ne li en doit riens demander. Nul frere qui ait perdu son abit par sa mauvaistie, ne doit jamais ne puet porter guarentie contre autre frere de chose qui touchast a labit ni a la maison, ne lom ne le doit creire, mais tant que a deus jors ou a trois puet porter guarenties et dire son avis de qui en jus.

Nul frere qui ait perdu son abit por sa mauvaistie, ne doit jamais au temple porter boule, ne bourse, ni doit ne puet estre comandor des chevaliers, ni porter confanon bausant, ni avoir frere a son comandement; et li maistres ne nus autre qui tient chapistre, ne doit demander son avis de chose qui se face par esgart des freres a nul frere qui ait en chapistre faucee sa conscience, se il en est ataint ne il ne len doit dire.

Ne le maistre ne autre ne puet par raison metre en pais frere de faille qui monte a la maison perdre ou a labit, ne doit soufrir quil soit mis en pais, et se il le fait il fait contre Dieu et contre sa permission; quar la justise doit estre prise en chascun frere quant il fait ce que ne doit, et ensi doit miaus

estre prise au greignor come au menor, car ont plus grant leuc tient la persone, ou plus lait est le fait se il fait ce que il ne doit; et tant come la faille est plus grant et plus laide, tant en doit on miaus prendre la justise.

Et se frere feist chose de quoi il peust perdre la maison, et de cele chose il est en respit, il ne puet ni ne doit porter guarentie contre autre frere de grant faille, ni de petite, tant come il demore en cel respit.

Nul frere qui ait faite chose par quoi il doit perdre la maison et frere le puet ataindre encores fust il mis en pais, ce qui ne puet estre ne ne doit, ni doit jamais porter guarentie contre frere de grant faille, ne de petite, ni doit, ni puet dire son avis ne cil qui tient le chapistre ne li en doit demander, ne doit ni ne puet reprendre frere de nul riens que il ait faite tout lait il veu. Quar il ne doit estre creu contre frere de nul riens, quar nul ait faite chose par quoi il doit perdre la maison nen est frere dou temple, et especiaument se il en puet estre atains par freres qui le fuient II ou plus. Et sachies que li freres qui sevent que aucun frere aie fait chose parquoi il doie perdre la maison, faillent laidement se il len selent; quar puis que il a fait ce par quoi il doie perdre la maison, il ne demore a la maison en la maniere que bon frere i doit demorer, porqui il ne feroit jamais proufit et grant damaiges i porroit venir a la maison. Et de nulle faille par quoi frere doit perdre la maison puis que il en est atains, ne puet hom regarder a frere autre penance fors que la maison perdre, se

non est ensi come il est dessus retrait de cel qui vient en chapistre, des choses que lon li demande quant lon le fait frere, et apres est proves que il en ait menti.

Se le maistre ou autre qui tiegne chapistre ou ne le tiegne, met en pais frere de faille qui monte a perdre la maison, encores le face il pardevant freres, et le frere qui est mis en pais nest pas quites; quar chascun frere qui saiche verite de la chose len puet reprendre, et doit toutes les fois qui sont ensemble en un chapistre; et le puet faire passer par la justise de la maison, se lon le puet ataindre et nul frere qui ne puet faire frere, ne doit soufrir que faille qui touche a la maison ou a labit, soit regardee devant lui se il tenist chapistre.

Et saichent tuit li frere dou temple que se labit est pris a un frere, a un chapistre et en cel meismes chapistre li est rendus, par la priere des freres, et por sa grant repentance, puis que il soit ales fors de la porte de la maison en cel meisme chapistre, se tient sans abit il demora a deus jors, quar le tiers li est pardones quant labit li est rendus, por grant honte et por la grant angoisse que il ait receue par devant les freres; encores se en cel chapistre meismes, devant que il passast la porte, li abis li estoit rendus par la priere des freres, mais que li abis eust este pris, si demoreroit il a deus jors, et li seroit perdones li tiers ensi come dessus est dit. Mais il ne se puet pas user que li abis soit rendus en tel maniere, sans issir fors de la porte; quar quant on prent labit on le prent par comunal demande des freres, et le doit on ren-

dre par comunal esgart et par comunal demande des freres qui seront en cel chapistre. Encores dient li viels homes de notre maison que quant labit est esgardes a prendre a I frere, lon la por pris se il est de grant repentance et de bon portement. Mais bien sachies que segont les establissemens de la maison, puis que li frere ont esgarde que li abis soit pris a un frere il li doit estre pris, et se li frere li veulent laissier apres, por la grant repentance que il veent au frere, il convient que il soit de rechief jete de fors, et que la demande en soit faite un autre fois a tous comunaument, et adonques se li frere si acordent a laissier il le puent laissier; et se le frere qui ait perdu son abit manive au palais sans habit un mangier, et le jor meismes li est rendu labit a I jor, quant li abit li est rendus. Quar les II jors li sont perdones, por la honte que il ait receue par devant les freres, premierement et apres par devant les meismes freres et les gens dou siecle, et se il avoit mangie au palais XX jors, ou XXX, ensi meïsmement quant labit li est rendus, demoreroit il a un jor que cel ne li puet estre pardones, tant quant les chapistres se tienent, a celui especiaument qui ait pooir de lui metre en penance. Et nul qui ne puet faire frere ni prendre son abit ne puet metre frere en penance sans abit, car besoing est que cil qui mete frere en penance sans abit aye pooir de doner li congie, et por soi et por son chapistre daler en autre religion por sauver sarme, se il demande le dit congie.

Et quant laumosner le veaut remembrer devant les freres, il doit dire en tel maniere : « Biaus sei-

» gnors tel home ou tel sergent, ou tel chevalier, » et nome le, qui fu notre frere est a la grant porte » et requiert la maison que il a laissee par sa folie, » et atent la merci de la maison ; » et cil qui tient le chapistre doit dire : « Biaus seignors freres, sa- » ves nul de vos que tel home qui fut notre frere » ait faite chose ni porte riens fors de la maison, » parquoi il ni puisse ni ne doit retorner et reco- » vrer la maison ; » et adonques se il y ait nul frere qui riens en saiche, il le doit dire, et nul ne doit dire, mais ce que il saura de verite, et se il nait faite chose parquoi il doie perdre la maison, ensi come dessus est dit, et cel fol frere aura este une grant piesse a la porte por miaus reconoistre sa folie, et quant as prodomes semblera que il soit bien que il doie venir devant eaus en chapistre, il se doit despoillier tout nu en braies a la grant porte, la ou il est, et si doit venir en chapistre avec une corde en son col, devant cel qui tient le chapistre, et de cel luec il doit prier et souploier o plors, et o lermes, a tous les freres comunaument, et requerre les o grant humilite, que il aient pitie de lui. Et adonques cil qui tient le chapistre li doit dire : « Biau frere vos vos estes folement portes de » ce que vos aves laissie la maison et votre reli- » gion ; » et celi qui veaut la maison recovrer doit dire que il se repent moult, dont il en est mult dolent, et mult corrousses, de ce que il cest portes si folement, et que il sen veaut amender mult volentiers, ensi come il est establi en la maison. Et se le frere counust estre de mal portement, et que il en fera sa penance bien et bel, cil qui tient

le chapistre, li doit dire en tel maniere : « Biau » frere vos saves que vos aves a faire une grant » penance et longe et se vos demandicies congie » de rendre vos en autre religion por votre arme » sauver, je cui que vos ferees votre profit. » Et si il demande ledit congie ensi come dessus est dit, cil qui a le pooir de lui metre en penance si a le pooir de doner li ledit congie, o le conseil des freres qui seront au chapistre, auquel il demandera ledit congie; et se il ne demande ledit congie, lom ne li puet doner ni doit le congie, ne li doit hom veer que il ne retorne a la maison, et recovrer por ce quar il ne est faite chose porquoi il doie perdre la maison; mais avant que il veigne el chapistre por crier merci, le puet hom et doit metre en lonc respit, et faire le atendre longuement a la porte, porquoi il puisse bien connoitre sa folie et sa malaurte; mais ne portant se le frere qui veaut la maison recovrer, est coneus de bon portement, li freres li doivent tantost faire issir de chapistre fors, et le doivent faire vestir de cele robe come a lui afiert, et doit avoir vestue une chape sans crois, et se le il doit tenir vestue en surjor; et celui qui tient le chapistre doit dire et comander a laumosner que il se preigne garde de li, et que il le faces dormir et herbergies en sa maison, quar en tele maniere est establi en la maison; et que il li enseigne les choses que il doit faire, et puis que il est en penance, laumosnier li doit aprendre ce que il doit faire, et doit laumosner metre le jor en escrit que le frere comencat sa penance, por ce que lon en scee remembrant; et quant il aura son terme com-

pli, cest i an et i jor lon li doit tantost rendre labit, et si li doit on rendre par chapistre et faire de lui ensi come dessus est dit. Et tout frere qui est en penance sans abit, et quites de lannee dou servise quil i afiert, mais il ne doit touchier nul armeure.

Et sachies que quant i frere qui ait laissies la maison vient por recovrer la maison, se il laisse la maison de ca mer, lon le doit trametre la ou il laissa la maison, et la il doit etre mis en penance, et doit faire ensi come dessus est dit, de recovrer la maison se il nait faite chose parquoi il doie perdre la maison. Mais se il laisse la maison de la la mer, et vien de sa mer por crier merci et por recovrer la maison, bien le puet om metre de sa mer en la penance, se as freres plaist et se lon est bien certain que il nait faite chose ne portee fors de la maison, porquoi il doie perdre la maison.

Et sachies aussi que quant un frere se vait par entention de laisier la maison, li aumosnier doit apeler un frere ou deux prodomes, et doit aler en la place dou frere qui sen est ales, et doit metre en remembrance et en escrit tout ce que il trovera dou hernois dou frere, et ne plus, ne main; por ce que quant le frere retornera par la volente notre seignor, por recovrer la maison, que lon seet remembrant se il en est riens porce que il ne deust porter, et especiaument que lon saiche se lon treuve son hernois ou non, quant il sen fu ales, et de qui en avant il en doit estre fait ensi, come dessus est dit, de doner li congie ou de metre le en penance, ou de rendre labit. Et quant lon rent a frere son

abit celui qui le rent doit dire en tel maniere : « Biau frere, se entre tant com vos aves este en » penance, vos aies de riens trespasse le comande» ment de la maison, cries merci au premier cha» pistre ou vous seres. » Et cil frere qui a recovert labit le doit faire ensi come celui li est comande; quar sachies que tout frere qui est en penance sans abit, se doit garder de trespasser le commandement de la maison, de faire ce que il en doit faire, ensi et meaus come il fust o tout son abit; et se il faut de riens, il se doit amender ensi come i autre frere, quant il aura recovert son abit au premier chapistre ou il sera, et a nul lon ne doit esgarder son abit, se il nen est fait tel faille porquoi il le puisse perdre, quar moult serait laide chose que lon esgardast a frere tel penance que il eust deservie, ou tel justise que lon i deust prendre ni peust, segont lestablissement de la maison. La tierse faille que lon puisse regarder a frere plus grant, si est quant lon laisse labit por Dieu, et cel frere est a III enterinement, tant que Dieu et li frere li fassent merci, et li eslaischent daucuns des jors; et cel frere doit ades estre mis en sa penance sans respit, et doit mener lasne, ou faire aucun autre servise des plus vils de la maison, cest de laver les escueles en la cuisine, ou peler les aus, et les ciboles, ou faire le fuec, et celui qui mene lasne i doit estre et aidier au chargier, et au deschargier, et doit porter son mantel lace bien estroit, et doit aler au plus humblement que il porra.

Et nul frere ne doit avoir honte de penance, en maniere que il len laisse a faire; mais chascun doit

avoir bien honte de faire le pichie, et la penance doit chascun faire volenterement; et cel frere a qui lon laisse labit por Dieu, doit faire cele penance premierement que nule autre que il en ait a faire, et se il est dehaities laumosnier li puet doner le bruet de lenfermerie; et se il estoit issi malades que il le covenist entrer en lenfermerie, il doit mostrer son mesaise a laumosnier, et il le doit mostrer au maistre ou a cel qui tien cel office, cest le mareschau ou le comandour des chevaliers, et ces doit assembler les freres, et lor doit mostrer la mesaise del frere, et demander en conseil; et si quant li frere auront entendu la maladie dou frere, si sacordent a lever, il lor doit demander se il sacordent que il soit mis en lenfermerie, et il se doivent acorder se le frere est si malades que il en ait grant mestier; et adonques si puet le frere entrer en lenfermerie et la se doit contenir come un autre frere malades, et aisier soi, et mangier de tout ce que il cuidera que bon li soit come un autre frere.

Mais tantost come il li sera comande, il doit retorner en sa penance, sans parler as freres et ne doit mangier au palais fors que a la terre, tant que Dieu et li frere li aient fait merci et laient leve de terre; mais il puet tant sofrir en lenfermerie et demorer, quil puisse soffrir la viande dou couvent.

Et saiches que tout aussi come le frere qui est en penance doit estre leves per esgart des freres, aussi doit entrer en enfermerie par esgart des freres, se maladie li sorvient demorant en la penance, segont les usances de la maison, se li frere autrement ne sacorderent quil fust leves por Dieu et

por sa maladie; et ensi doit estre quelque penance que li frere face, ou de III jors enterinement, ou de II jors et del tiers, ou de II, ou de I jor, et tel penance come de laissier labit a frere por Dieu, regarde lon a frere qui ait faite chose por quoi il porroit et devroit perdre son abit, et li porroit on prendre si as freres plaisoit a raison; et de tele faille qui monte a labit lon ne doit jugier as freres nule petite penance, quar asses fait lon de bonte as freres puisque il ait faite chose par quoi lon li doit, et puet prendre et oster labit; se lon li laisse por Dieu de tant en la merci des freres, a nul frere ne puet om esgarder III jors plainement, se il nait faite chose parquoi lon li puisse prendre labit.

La quarte penance que lon puisse regarder as freres plus grant, si est a deus jors et auties la premiere semaine se le tiers i est nomes, mais si le tiers ni estoit nomes, il seroit a deus jors sans plus; et ceste penance puet om esgarder a frere por la plus petite faille que il trepasse le comandement de la maison; et se le tiers jors i est nomes simplement sans determiner quels soit li tiers, cel tiers doit estre le lundi; mais se li frere dient en tel maniere nos acordons a deu jors et au tiers la premiere semaine a tel jor come il fist la faute, il doit jeuner por le tiers jor quelque jor que ce soit se il ne fust dimenches; et se il ait faite la faute a dimenche il doit jeuner le lundi au luec dou dimenche, et se il ait faite la faute le mecredi o le vendredi, il doit jeuner le lundi por le tiers jor, et a quelque jor autre il face

laute il doit jeuner a tel jor come il laura la faute faite.

La quinte penance que lon puet regarder a frere plus grant, est sans plus de ii jors; et frere qui est a ii jors ou au tiers, la premiere semaine ou a iii jors tout plainement, doit mener lasne et fairé lun des vils servises de la maison, et doit faire de la penance ensi come dessus est dit, et doit aler le dimenche a la discipline au comensament doù chapistre, devant que lon face la priere. Et quant lon regarde a frere que lon preigne ce que lon i puet prendre sans son abit, il doit estre entendu quil soit a ii jors non plus, et ceste soloit estre la plus grant penance que lon esgarda a frere sans labit.

Mais apres por la diversite de aucuns mauvais freres, i fu mis le tiers la premiere semaine, porce que il ne se voloit amender ni garder de faire ce que il ne devait faire; et a cel frere qui est a ii jors ou a deus et au tiers, ou au tiers jor tout plainement, ou se il estoit a i jor puet hom bien quant lon le met en penance, dire se il est frere chevalier ou frere sergent dou covent, que il se preigne garde de son hernois, et se il estoit frere de mestier que il se preigne garde de son labor ou de son office.

La sexte penance est a i jor sans plus, et cel frere qui est a i jor nen est pas a lasne, ni au mestier, ensi come dessus est dit de ceaus qui sont a ii jors, ou a ii et au tiers, ou a iii jors plainement; et nul frere qui soit en penance a terre ne doit touchier armeures, se ne fust porce que eles se guastissient en aucun luec, et que il

ne les peust autrement amender; et sachies que chascun frere quant il est en penance, se doit tenir belement en sa place en sur jor, et se il sait laborer de charpenterie ou dautre chose, il li doit faire, et ensi se doivent contenir tous les freres qui sont en penance.

Et nul frere tans come il est en penance ne doit aler a nul apel, ni a nul comandement qui se face par assemblement de freres, mais priveement lor puet lom demander de conseill se besoing est. Et se un frere ou deus, ou plus, sont en penance et cri lieve, et lon ait mestier des freres, li chapistre lor puet prester chevaus et armes sans lever les de terre, et sans avoir grant merci deaus; mais tantost come il seront retorne dou cri, il doivent retorner en lor places, ensi come il furent devant, et tenir soi en la maniere come il faisoient devant. Mes li maistres ni autres ne lor puet prester chevaus, ni armes, ne doner lor congie que il les prennent sans acort des freres, ne les lor meismes ni autres; quar aussi poi puent ils prendre lor chevaus, ne lor armeures, come celes des autres freres sans congie, tant come il sont en penance.

Et sachies que frere qui est a i jor ne vait pas le dimenche a la descipline, ensicon font cil qui sont a deus jors ou plus. Quant le maitre, ou cil qui a le pooir, veaut metre frere en penance, il li doit dire : « Biau frere ales vos despoillier, se » vos estes aisies; » il se doit, et se il est aisies il se doit despoillier, et apres doit venir devant celui qui tient le chapistre, et se doit agenoillier, et adonques celui qui tient le chapistre ou qui doit

prendre la descipline doit dire : « Biau seignors » freres vees ci votre frere qui vient a la disci- » pline, pries notre seignor qui li pardoint ces de- » fautes ; » et chascun frere le doit ensi faire et dire une pater nostre, et le frere chapelain se il est present doit aussi prier notre seignor por lui en tele maniere come bien li semblera, et quant la priere est faite, celui qui tient le chapistre doit prendre la descipline dou frere aveuques unes escorgees, se il veaut, tele come li simblera, et se il nen a escorgees, il le puet prendre o sa ceinture se il veaut.

Et sachies que quant li frere font ceste priere en chapistre ou autre part, il doivent estre en pies si se ne fust tel jor que lon feist au mostier avenies. Mais a tous les jors que lon fait avenies au mostier se chapistre se tient, tuit li frere se doivent agenoillier a toutes les proieres que il feront en chapistre comunaument, et a cele dou comensament et a les autres ; et au jor meismement que lon fait IX lecons, se doivent agenoillier à la proiere que lon fait a fin dou chapistre, fors cil qui tient le chapistre, lequel doit estre en pies tant come il ait faite la proiere, mais apres se doit agenoillier quant li frere chapelain fait la solvecion, ou quant il dira sa pater nostre, et porce fu establi que li frere fussent de genoils a cele priere ; quar le maistre ou cil qui tient le chapistre les assols dou poier que il ait devant que il comence sa proiere, et apres la proiere de celui qui a tenu le chapistre, chascun frere doit dire sa confession, et li frere chapelains apres que li frere ont dite

lor confession doit faire lasolution autel come bien li semblera ; et se le le frere chapelain ni estoit, quant cil qui tient le chapistre a faire sa proiere, chascun frere est agenoils ensi come dessus est dit, doit dire une pater nostre, et puis sen puet aler se il veaut, se il nait autre comandement.

Mais se le frere qui doit estre mis en penance dist que il nen est pas aisies, le maistre ou le comandour ne li doit pas faire force de entrer en penance, si ce ne fust frere que lon eust laissie labit por Dieu, quar cel frere doit entrer ades en sa penance, soit sains, ou malades, se la maladie n'estoit si grevouse que apertement il eust grant peril, et se il estoit en tele maniere, il doit estre mis en enfermerie par esgart des freres, maintenant et tantost come il sera amendes, il doit entre en penance sans respit, et se le frere qui doit entrer en penance dit que il ait aucun mesaise parquoi il ne puist entendre a la descipline en chapistre, cil qui tient le luec le puet mander au frere chapelain en doit prendre la descipline; et en teile meisme maniere doit estre fait de tout frere qui ait maladie reposte, quant lon le veaut metre en penance, ou si vendredi li estoit esgardes, et tout frere qui doit entrer en penance doit prendre la descipline devant que il comence sa penance.

Et sachies que chascun frere doit faire les penances lune apres lautre, en ordre ensi come il li sont enchargees, que cele qui li fu enchargee premierement, et apres les autres en tel meisme maniere, se ce ne fust frere a qui lon laissast labit por Dieu, quar a cel frere que lon laisse labit, doit

faire cele penance premierement, quantes que il ait a faire des autres, et doit estre ades mis en penance sans respit, ensi come dessus est dit, ou se ce ne fust que li frere esgardassent a aucun frere espressement, que il feist premierement cele penance que il li ont esgardee derraine, quar maintes fois esgarde lon a frere por son mal portement ou porce que sa faille est trop laide, ou porce que il est costumier de faillir que il soit ades mis en sa penance qui li ait ete enchargee derrainement toute premiere, et il doit estre fait ensi come li frere ont esgarde, et cil doit ades estre mis en penance, se il en est aisies, lon li doit soufrir tant que il soit amendes. Mais cil qui tient le chapistre ne le puet pas relaissier que il ni entre ades en sa penance, ni por mesaise, ni por autre chose, sans parler as freres et demander lor. Mais li frere li doivent respit tant que il soit amendes; mais tantost come il sera guaris, il le doit faire assavoir a celui qui ait pooir de metre le en penance et cil doit assembler les freres apres la prime en aucun luec prive, se se ne fust jor que lon deust tenir chapistre, et quant li frere sont assemble, cel frere se doit despoillier ensi come se il fust en chapistre, et apres doit venir devant celui qui a pooir de metre le en penance, et se doit agenoillier, et adonques cil qui tient cel office doit dire as freres: « Biau seignors vees ci votre frere qui vient a la » discipline, proies notre seignor qui li pardoint. » Et de qui en avant il doivent faire de la proiere et de la descipline ensi come il fussent en chapistre, et tout frere qui doit rendre descipline au maistre,

ou a autre qui tiegne chapistre, doit avoir son mantel afuble, fors que les estaches doit tenir fors de son col quant prent la descipline; et tot les freres que lon met en descipline penance a jor de chapistre, lon i doit metre au definement dou chapistre, se ce ne fust frere que lon i eust mis maintenant que sa faille li eust este esgardee, ensi come dessus est dit. Et quant le maistre ou autre qui ait le pooir, veaut prendre descipline de frere, il doit dire au frere devant que il la preigne quant la proiere est faite por lui: « Biau frere repentes vos » de ce que vos aves en tel maniere failli? » et celui doit repondre: « Sire oil mult, » et le maistre ou cil qui tient cel luec li doit dire: « Garderes vos » en vos deci en avant? » Et le frere doit dire: « Sire » oil se Dieu plaist. » Et adonques il puet prendre la descipline tele come li plaist, et au tele come il est acostume a la maison, et quant il est prise en tel maniere, il doit dire: « Ales vos vestir; » et quant il est vestus il doit retorner devant lui, et il li doit dire: « Ales vos en de fors; » et li puet dire se il veaut le comandor que il se preigne garde, se il est frere de couvent, et le puet laissier se il se veaut, et se il est frere de mestier, il li puet comander, se il se veaut, que il se preigne garde de son labor; et le frere qui est en penance ne se doit entremetre de son hernois, ne de son labor, se lon ne li comande; mais il doit dire a un frere: « Biau » frere, pernes garde de notre hernois. » Et le frere a qui celui aura recomande son hernois, le doit garder ensi come le sien, et en tel maniere meisme le doit faire tot frere a qui lon comende son her-

nois a garder, et est plus bele chose que le frere qui est en penance comande son hernois por garder a aucun frere, que se il mesme le gardast, porce que se le mareschau ou le comandor des chevaliers ait mestier de hernois por le besoin de la maison, et face renc por prendre le hernois des freres mesaisies, que celui en qui comende est le hernois dou frere qui est en penance, se met en renc por cele hernois que il ait en sa garde, et ensi se doit metre un frere en renc se lon li demande por le hernois que il a en garde de un autre frere, come il feroit por le sien se il estoit comandement.

Et sachies que quant lon comande que li frere qui ont le hernois dou frere mesaisies en garde se mettent en ranc, ceaus freres qui sont en penance se doivent metre en ranc, et ensi puet lon prendre de ces freres come de ceaus qui sont en l'enfirmeria; et sachies que cil qui tient le chapistre doit prendre la descipline de tous les freres qui sont en penance nule par devant lui, ce ne fust por lor mesaise, et se le mesaise i est celui qui tient le chapistre le doit trametre au frere chapelain, ensi come dessus est dit, ou se frere fust mis en penance dedens les octaves de noel, ou de pasques, ou de pentecoste, le frere chapelain devroit prendre cele discipline priveement; et se un frere chapelain estoit mis en penance, un autre frere chapelain en devroit prendre la descipline; et le frere chapelain doit prendre toutes les desciplines que il prent des freres priveement, fors celes que il prent le dimenche apres levangile dou frere qui est en penance sans abit.

Et chascun frere qui est en penance a terre o tout son abit, doit mangier au pan de son mantel, et se chien ou chat mangast o le frere, tant come il demore en terre, il le doit chaseer, et porce fu establi que quant li frere manive a terre, hom meist en eus bant ou autre chose, et que i sergent les gardast, porce que la maisnee, ni beste, ni autre laidure ne lor peust faire grevance. Et tant come frere est en penance et manive, il se doit tenir belement et humblement au plus quil porra, et ne doit rire ni gengler. Quant aucun frere est en penance lon doit regarder lou portement dou frere, et se il est de bon portement en la penance et de fors, li frere en doivent avoir plus tost merci que de i autre qui fust d'un autre maniere.

Mes vos deves savoir que le maistre, ni autre qui ait pooir de metre frere en penance, ne doit prendre descepline des freres dedens les octaves de pentecoste. Mais se il avenist que on tenist chapistre dedens les octaves desdites festes, et vendredi feust esgarde a frere en cel chapistre, le maistre ou celi qui tient cel luec doit dire a cel frere quant il aura retrait, lesgart des freres, que il preigne la descepline dou frere chapelain quant les octaves seront passees; et se li freres regardent a un frere que il soit a un jor, ou a deus, et au tiers, ou quil soit ades mis en sa penance, il doit estre respite jusques au lundi apres les octaves; et cil qui li esgarde avoir autele entendement et adonques cil qui ait le pooir doit assembler les freres apres la prime, et doit faire de cel frere metre en penance, ensi come dessus est dit, que dou frere que lon

met en penance a jor que lon ne tient chapistre, et tout ce fu establi en tele maniere por honor et por reverance dou corps nostre seignor que li frere ont receu; mais ne portant se li frere a qui la penance serait esgardees estoit de trop mauvais portement, ou se la faille estoit trop laide, ou se lon li eust laissie labit por Dieu, bien le porroit lon metre et devroit en penance dedens lesdites octaves se li freres si acordoient; mais li frere chapelain devroit prendre la descipline priveement, quar as jors des festes et a tous jors doit on constraindre le mauvais frere que il face sa penance, et destorber le de sa mauvaisetie et de mau faire.

Et sachies que quant i frere crie merci en chapistre de sa faute, celui qui tient le chapistre ne le doit ne ne puet faire retorner seoir, ne retenir laiens, enquoi le doit giter ensi come dessus est dit, quar la regle comande que le frere qui est failli soit soumis a un jugement dou maistre, ou de celui qui tient son leu, et des freres; aucunes fois porce que la faille est legiere, ou por echiver la riote et le fait om torner seoir, jacoit ce que il soit desraison. Mais sachies que le maistre, ou autre qui tenist chapistre, se le voloient faire torner seoir, li frere le puent jeter de fors, et cil qui tient le chapistre lor en doit obeir, soit mestre ou autre; mais quant le maistre met frere en penance pardevant soi, nul ne le puet lever de terre fors le maistre, se par congie dou maistre ne le faisoit ne ne le puet faire laissier dou service, tant come le maistre est present en cestage ou le frere fait sa penance sans son congie. Mais se le maistre vait

fors de cel estage, li frere li puet pardoner le mestier et les jeunes, fors le vendredi, lequel il doit jeuner tant come il demore en tere, mais de terre ne le puet pas lever sans congie dou maistre, et se frere sont en herberge et ne manivent en couvent li frere qui seront en penance doivent mangier en la tente dou maistre se il y est; mais se le maistre nen est tendue sa tente et le mareschau i est la soe tendue, li frere de la penance i doivent mangier en cele, ou en la tente dou comandour de la terre, se les autres tentes ni estoient qui sont nomees.

Et chascunt frere qui est en penance doit venir mangier quant le couvent manive, et souper quant le couvent soupe, si ce ne fust jors que il jeunast et li couvent mangast ii fois, quar a tel jor il ne doit mangier fins que none soit chantee, et quant le frere qui est en penance vient au palais por mengier, il doit venir si par tens que il soit en sa place ou il doit mengier, quant lon comencera la beneicon; et se frere qui est en penance veaut boivre a none ou a complie, il doit venir boivre come li autre frere, et adonques il puet boivre autele vin come les autres freres qui ne sont en penance; mais quant il manive au palais il doit boivre vin de mesnee; et tant come freres sont en penance ils doivent boivre deus dun hanap ensemble, si ce ne fust que li eust frere qui fust turcoples, et se il avenist que li uns frere ne peust soufrir le vin si fors come lautre, dient aucuns que lon lor porroit bien doner a chascun son hanap; et quant li frere fait bien et bel sa penance, et il ait demore tant come il semble raison a celui que il afiert de lever

le, por son bon portement, ou por priere daucun prodome, ou por aucune autre bone raison, cil qui ait le pooir doit assembler les freres quant il li semblera que bon soit, et doit dire as freres: « Biaus » seignor, tel frere a este une piesse en penance, » et il me sembleroit bien que il fust leves si a vos » plaist. » Et se il en a ete prie daucun prodome il le doit dire devant les freres, et doit nomer le proudome qui li ait faite la priere. Toutefois la justise de la maison est en Dieu et en nos, et tant come vos la maintendrez Dieu vos maintendra, je vos demanderai, et vos en dires ce que miaus vos en semblera. Et apres si lor doit demander a tous comunaument, et primierement a ceaus qui plus valent et plus saivent, et ce la plus grant partie sacordent au lever, tuit li frere se doivent agenoillier devant que lon le faces venir, et doivent faire ensemble une corte priere por lui que Dieu li doint grace que il de ci en avant se puisse garder de peche, et apres se doivent lever, et celui qui tient cel leu le doit faire venir devant les freres, et li doit dire devant tous: « Biau frere, li frere vo font une » grant bonte quant il vos peussent tenir longue- » ment en la penance, se il vosissent segont les » usances de la maison, et il vos leve or en droit » de terre, et por Dieu gardes vos aussi bien de ce » que vos ne deves faire come se il vos i eussent » tenu longuement. » Et adonques cel frere qui est leve de penance doit mercier toz les freres, et de cui en avant cil doit faire de soi et de son hernois, et des autres choses, ensi come il faisoit devant que il fu mis en penance, et miaus se il peust; et

maintes fois avient que quant frere sont leves de penance par la priere daucun prodome dou siecle, chevalier ou evesque, ou aucune grant persone, que len coumende as freres qui ont este leves que il li aille mercier, et bien le puet hom faire qui se veaut, et sen puet laissier qui se veaut, et plus honeste chose me sembleroit le laissier que le faire.

Mais bien sachies que le maistre, ni autre, na pooir de lever frere de penance sans parler as freres et sans lor esgart, et se li frere sacordent a lever, soit leves de par Dieu; et se il ne sacordent tuit, ou la plus grant partie que il soit leves, le frere doit demorer en sa penance, tant que a Dieu et as freres plaira, et autrement il ne doit estre leves.

La sexte est au vendredi et a la descipline; et cil frere a qui li frere ont esgarde le vendredi, doit rendre la descipline en cel place mesme, tantost come celui qui tient le chapistre li aura retrait lesgart des freres devant que il torne seir, se ce ne fust por son mesaise ou quil ne fussent dedens les octaves de noel ou de pasques, ou de pentecoste, quar par ceste raison le doit trametre cil qui tient le chapistre au frere chapelain, et le frere chapelain en doit prendre la descipline, et cel frere a qui le vendredi est esgarde par chapistre, doit jeuner en pain et en aigue le premier vendredi que il sera aisies, et doit mangier au couvent, et autel pain come li couvent mangera, se ce ne fust le vendredi des festes nomees entre les octaves, car ces il ne jeuneres pas, mais le primier qui vendroit apres jeuneret ce il estoit aisies, et ce il estoit en luec ou ne mangast, il poroit mangier le pain et

laigue a la hore establie que li frere qui jeunent doivent mangier; et se le frere qui est mandes au frere chapelain fust en luec ou il ne puist trover frere chapelain, le comandor qui seroit sur les freres et qui auroit le pooir, assembleroit les freres apres la prime, et pardevant les freres il prendroit la descipline, quant le frere seroit amendes; mais le comandor et tuit li frere qui sont presens doivent faire de la descipline et de la pater nostre, et des autres choses ensi come dessus est dit que lon doit faire au frere que lon met en penance, fors que cest frere ne jeuneroit fors le vendredi qui li a este enchargies par le chapistre, ensi come dessus est dit. Et sachies que toutes les desciplines que le maistre, ou autre frere qui ne soit frere chapelains prent, doit prendre par devant les freres, fors cele dou frere qui eust maladie reposte, la quele se il ni eust frere chapelain le mestre ou un autre comandor porroit prendre, mais il la doivent prendre priveement.

Et dient que aucun prestre dou siecle qui servist la maison a la charite, puet prendre la descipline de un frere se il ni ait frere chapelain; mais jasoit ce que ce soit en tel maniere, il nos semble plus bele chose que le maistre ou aucun autre comandor la preigne priveement, ensi come feist le frere chapelain, mes que il soit chevaliers, fors les desciplines que li frere chapelains enchargent en penance as freres, car cel le doit prendre le frere chapelains se il y est, et se il ni estoit mie, un autre prestre prodhome qui servist à la maison la porroit prendre priveement apres matines, o

quant sembleroit bon au frere qui rendroit la descipline.

Les octaves sont as freres chapelains, et puis que li frere ont esgarde a un frere que il soit au frere chapelain, il est au justisement dou frere chapelain; et doit faire a son pooir ce que le frere chapelain li comandera, quar autrement il ne feroit lesgart des freres ne dou couvent.

La novisme est quant lon met frere en respit jusques devant le maistre, ou devant aucuns autres prodhomes de la maison; et saichent tuit li frere dou temple que quant aucune faille vient en chapistre, et la faille touchast a labit ou si fust novele, ou si fust laide, o si fust tele que li frere ne fussent certains que il en deussent faire, il le doivent metre en respit tant que devant le maistre, ou devant tel autre prodome frere de la maison qui ait le pooir, et le saver, de adrecer la et de mener la en tele maniere qui soit segont Dieu et les usances de la maison; et sachiez que un frere qui est de mau portement puet lon et doit metre en respit, tant que devant le maistre et devant les autres proudomes de la maison, por une petite faille por ce que il en ait plus de honte, et porce quil sen chastie miaus, et porce que la faille li soit prise plus pres. Car sachies que le maistre est tenus plus que nus que il an fol frere, et au musart prendre la faille plus pres que a un autre frere qui li face de la petite faille grant, ensi come dessus est dit, finque a deus jors et au tiers, mes de qui en sus il ne doit riens prendre, se la faille ne touchoit a labit, ensi come dessus est dit, de faire li aucune

durte se il leust desservi, laquele li maistres li puet faire par ce meismes.

Et se le frere est mis en respit par esgart des freres tant que devant le maistre daucune faille, le frere doit crier merci de cele faille de quoi il est en respit, au premier chapistre que le maistre tendra, se le frere i est present, et sachies que le maistre quant il aura entendue la faille dou frere, soit grant ou petite, il le doit jeter defors quar il ne le doit ni ne le puet faire torner seoir sans esgart des freres, puis que par esgart des freres fu mis en respit, quar le premier esguart des freres ne seroit mie tenus, se la faille nestoit mie regardee au frere devant celi devant lequel li frere avoient esgardee, queique li fust esgardee ou juge.

Et se aucun frere est mis en respit de aucune faille en la terre de Triple ou dAntyoche, tant que soit devant le grant comandor de cele meisme terre, cele faille ne doit estre esgardee devant nul baille dou Temple, se non devant celui ou devant le maistre devant lequel les freres ont esgardee que la faille soit jugee, et en tel meisme maniere doit estre fait de toutes les failles qui sont mises en respit devant tous les autres baillis qui tienent en lor provinces luec de maistre, porce que il sont en luec de maistre.

La disieme est quant lon met frere en pais, et cest esgart puet hom faire sur frere quant il est avis a ceaus qui esgardent la faille, ou ce de quoi le frere a crie merci, que il nen i ait de riens failli ne de poi, ni dasses, cel frere qui tient lautre a failli ne se doit puis acorder que il soit mis en pais

car au meisme couvent que il le mande au frere chapelain, car nul pechies ne doit estre sans penance grande o petite; mais cil qui ne tiennent de riens a failli se doivent et puent acorder que il soit mis en pais, car ne serait pas bele chose que il li enchargassent penance sans pechie, et sur ce que il leussent esgarde que il ni avoit de riens failli. Apres que li frere se sont amendes de lor fautes, ensi come dessus est dit, et lor penances ont este esgardees bien et bel, segon les usances de la maison, et le chapistre est pres de fenir, le maistre ou cil qui tient le chapistre, devant qui le departe il doit mostrer as freres et a prendre coment il doivent vivre, et lor doit aprendre et retraire les establissemens une partie, et des usances de la maison, et lor doit prier et comander que il se gardent de maus semblans et plus de maus fais, et que il sefforcent et estudient de porter soi en tel maniere en lor chevaucher, et en lor parler, et en lor esgarder, et en lor mangier, et en toutes lor euvres que lon i puisse noter nule superfluite ne nule de raison et que il se preignent especiaument garde en lor roigner, et en lor robes quil ni ait nul desordenement.

Apres quant il aura monstre as freres ce de que il li semblera que bon soit, se il veaut metre freres en penance devant que il parte son chapistre, bien les i puet metre ceaus qui auront penances a faire, et sen puent laissier se il veaut et il ait besoing des freres, mais bien sachies que moult est bele chose de faire penance.

Et se il veaut metre frere en penance, il doit

dire en tele maniere : « Tuit cil qui ont a faire iii
» penances ou deus ou de tant come li semblera
» viegnent avant se il sont aisies de penance faire. »
Et tuit cil qui en ont a faire tantes come il dit,
doivent venir avant devant celui qui tient le chapistre, et celui qui tient le chapistre adonques doit dire as freres qui en tele maniere seront venus devant lui por faire penance a tous ensemble, ce il li semble bon que tous soient mis ades en la penance, ou a une partie se il en eust trop, ou se li sembloit bon que il en retenist por le proufit de la maison une partie, ou que il saillent despoillier. Et il le doivent faire. Et quant il seront despoille en la maniere que il est use en la maison, il doivent retorner devant celui qui tient le chapistre, et se doivent agenoillier humblement et o grant devocions, et apres tantost le comandor et li frere doivent faire la proiere, et de la descipline ensi come dessus est dit, des freres que lon met en penance; et se cil qui tient le chapistre vousist retenir des freres qui seront venus avant por faire penance, bien le puet faire, et se le comandor de la maison o autre qui est frere a son comandement, dit a celui qui tient le chapistre : « Biau sire por Dieu soufres vos de tel frere metre en penance tant que
» a une autre fois, quar je ai mestier de lui por
» le proufit de la maison ; » il sen puet soufrir se il veaut, et le puet metre en penance se il veaut aussi, mais sachies que chascun doit entendre au profit de la maison, tant quant il puet sans damaige de sarme, mais le damaige de sarme nus ne doit faire a son etient, por nule chose qui soit.

Et sachies que tous jors doit lon metre en penance premierement ceaus qui ont plus de penance a faire se il en sont aisies, et a nule autre puis que chapistre est comences, lon ne doit metre frere en penance, fors ceaus que lon i met par esgart des freres, maintenant que lesgart des freres lor ait ete retrait; quar ces i convient metre adonques por ce que les freres li ont esgarde ensi come dessus est dit.

Et sachies que quant i frere vait outre mer par le comandement de la maison, il est use en notre maison que devant que il se recuille, il doit prier le marechau ou celui qui est en son leu, que il assemble les freres et celui le doit faire, et quant li frere sont assemble, cil qui doit aler otre mer doit venir devant eaus, et lor doit prier humblement et requerre et por Dieu, et por notre dame se il ait faite aucune chose que il ne deust encontre eaus, que il li doivent pardoner et por Diau le facent et por misericorde, et relaisent des penances faire qui il ait a faire, por languisse et por le travaill qui li convendra soufrir et sur mer et en autre partie par le comandement de la maison; et dient notres viels homes que li freres puent cel frere et le doivent faire pardoner les penances toutes que il aura a faire, et dient que ce les freres li pardonent que il est quites de toutes ses penances, et se il ne li perdonent il nest pas quites.

Apres quant cil qui tient le chapitre ot mis les freres en penance, ensi come dessus ait este dit, se il ni ait autre chose a dire ni a faire, il puet bien despartir son chapistre en tele maniere et doit dire:

« Biau seignors, nos poons bien despartir nostre
» chapistre, quar la merci Dieu il ni a riens se
» bien non, a Dieu et a notre Dame place que en
» tele maniere soit il, et le bien i croist tous jors
» notre seignors. » Et doit dire : « Biau seignors
» frere, vos deves savoir coment il est dou pardon
» de nostre chapistre, et qui prenent partie, et qui
» nont quar sachies que cil qui vivent ensi come
» il ne doivent, et eschivent la justise de la mai-
» son, et ne se confessent ni ne samendent en la
» maniere qui est establi en notre maison, et cil
» qui les amones de la maison tienent en nom de
» propre, ou en maniere que il ne doivent, et cil
» qui les jetent en non de fors de la maison a tort
» et a pechie et a desraison, ne prenent partie au
» pardon de notre chapistre, ne a autres biens qui
» se feront en notre maison. Mais cil qui se con-
» fessent bien de lor deffautes, et ne laissent a dire
» ne a confesser lor failles, por honte de la chart,
» ne por paor de la justise de la maison, et qui
» sont bien repentant des choses que il ont mau
» faites, cil prennent bonne partie au pardon de
» nostre chapistre et as autres biens qui se font en
» notre maison, et a ceaus fais je autele pardon
» come je puis de par Dieu, et de par notre dame,
» et de par monseignor saint Pierre, et monseignor
» saint Pol apostres, et de par notre pere lapos-
» toille, et de par vos meismes qui m'aves done le
» pooir et prie a Dieu que il par sa misericorde et
» por lamor de la soe doce mere, et por les merites
» de lui et de tous les sains, vos dees pardoner vos
» fautes ensi come il pardona a la gloriose sainte

» Marie Magdaleine; et je, biaus seignors, cri merci
» a vos tous ensemble, et a chascun par soi, que
» ce jai fait ou dit envers vos chose que je ne
» deusse faire, ou vos ai corrousse par avanture
» daucune chose, que vos por Dieu et por sa douce
» mere le me dees pardoner, et pardones li uns as
» autres por notre seignor, que corrous ni haine
» ne puissent demorer entre vos, et ensi lotroie
» notre sire par sa misericorde. » Et li frere le doivent faire toute en cele maniere qui lor prie et lor comende.

Apres il doit dire : « Biaus seignors freres, vos
» deves savoir que a totes les fois que nos depar-
» tons notre chapistre, nos devons prier notre sei-
» gnor por pais. » Et doit comencer la priere au plus bel et au meaus que Dieu li enseignera, et doit prier especiaument por pais et por lyglise, por le saint reaume de Jerusalem, et por notre maison, et por toute maison de relegion, et pour tous autres homes religious, et por nos confreres, et por nos consuers, et por tous nos bienfaitors de notre maison mors et vis, et tout au derrain il doit prier por tous ceaus qui sont ales de cest siecle et qui atendent la misericorde de notre seignor, et especiaument por ceaus qui gisent en nos cimeitires, et por les armes de nos peres et de nos meres, que notre sire par sa dousor lor pardoint lors defautes, et les amoine prochainement en luec de repos; et cestes preeres nos devons faire tos jors en la fin de nos chapistres, et se a celui qui tient le chapistre semble bon de faire plus de prieres, cest en sa discretion.

Apres, ce le frere chapelain est present, il doit dire : « Biaus seignors freres, dites vos confessions » apres moi; » et il doivent dire ensi come le frere chapelain lor enseignera. Et quant tuit auront dit lor confession, le frere chapelain doit dire lasolution et assoudre tous les freres, ensi come li semblera que lon soit, et ensi come il est acostume a notre maison. Car sachies que li frere chapelain a grant pooir, de par notre pere le pape, de assoudre les freres toutes fois selon la qualite et la quantite de la faute. Mais se le frere chapelain ni estoit, chascun frere doit dire apres la priere une pater nostre et le salut de notre dame une fois.

En quel maniere les prieres des chapistres se doivent faire, et en quel maniere les freres doivent estre tant come les prieres se font, et quant se doivent agenoillier et faire avenies et quant non, il a bien este retrait dessus porquoi nos si ores endroit en taisons nos.

S CXXIV.

Ces sont les choses perquoi frere pert la maison a tos jors.

[1] La premiere chose parquoi frere pert la maison a tos jors mes est symonie, quar frere qui est venus a la maison par symonie ne puet sauver sarme, et a perdue la maison, et celui qui le ressoit pert son abit, car symonie se fait par don ou

[1] Répétition des chapitres LXXIX, LXXX et suivans.

par promesse que len fait as freres dou temple ou a autre home, qui li puisse aidier a venir a la maison.

Il avint au tens dou maistre frere Hermant de Pierre Gort[1], quil avoit freres proudomes qui repristrent lor consciences, et se conseillerent as saiges homes et troverent quil erent venus par symonie si furent a grant mesaise de cuer. Et vindrent devant le maistre frere Hermant de Pierregort, et li distrent as grans lermes, tristesse, et a grant de cuer et descovrirent tout lor fait. Et ledit maistre fu a grant mesaise, quar il estoient prodomes, et de bone vie, et de bone religion, et de nete, et ledit maistre ot prive conceill aveuques les viels homes et les plus saiges de la maison, et ceaus qui plus savoient de ce fait. Et lor comanda en vertu dobedience quil ne deussent parler a nul home de ce fait, et qui le conseillassent en bone foi et au profit de la maison. Et ille conseillerent en tele maniere et regarderent que li proudome estoient si saiges et si de bone vie, quil seroit grant damaiges et grans escandres a la maison se il pardient la maison. Et ne voudrent mener les choses avant, et manderent a Rome a lapostole un frere qui li conta tout le fait, et li souplierent que il mandast son pooir al arsevesque de Cesaire, qui estoit amis de la maison et prives. Li apostoiles le fist volentiers et li manda lettres. Et quant eles furent venues au maistre, li maistre prit les letres et les freres et les

[1] Il s'agit de Herman de Périgord, qui gouverna l'Ordre de 1233 à 1247.

manda a larcevesque de Cesaire, et manda aveuques lesdis freres les freres qui avoient este au conseil prive dou maistre une partie; et fu fait de lun comandeor, et li dona pooir de faire freres par lor conseill. Il vindrent devant larsevesque aveuques les freres qui estoient a la maison per symonie, et li bailerent la chartre do pape, et la chartre devisoit quil assousit les dis freres, en la forme que en doit assoudre de symonie, et li freres se conseillerent enterinement, et il lor dist quil convenoit que il laissassent lor abit. Si rendirent lor abit a celui qui estoit lor comandor. Et il le prist, et larsevesque les assolst, et ledit comandeor, et li autres freres qui estoient en sa compaignie, entrerent en une chambre et tindrent chapistre, la vindrent li freres qui avoient laissie lor abit, et requistrent por Dieu et por notre dame la compaignie de la maison, et le comandor les jeta dehors, et demanda as freres lor avis, et il sacorderent a la priere de larsevesque qui les en avoit pries et a la requeste des freres. Et il les firent freres de novel, tout aussi come ce il neussent onques este freres. Et ces choses furent faites por ce que il avoient este grant piesse frere de la maison, et estoit saige et prodome, et de bone vie, et relegious, et puis fu li uns maistre dou Temple, et ces choses cy je retraire as prodomes qui furent en celui tens[1], car je ne le sais mais par eaus, et se li frere eussent ete de mauvais portement, ja ne lor eust este faite ceste bonte; et

[1] Ceci peut servir à fixer la date du ms. de la bibliothèque royale. Il est de la seconde moitié du XIII.e siècle.

ce mesmes aveint il apres dun prodome de la maison par sa bonte.

La seconde si est se frere descuevre son chapistre a nul frere dou temple, ne a autre, qui nait este en tel chapistre; meismes, mais se une faille est regardee en un chapistre il la puet bien retraire, mais que il ne nome nul frere. Car se il nomoit celui qui auroit merci crie, ne celui qui regarderoit la faille, il en perdroit la maison. Mais se li frere estoit mors, ou avoit perdu la maison, il le porroit bien retraire et nomer sans avoir damaige. Et aussi quant li bailli se font par chapistre, il ne le doivent pas retraire ne raconter auquel sacordent li uns, ni a quel li autres, quar ce seroit descovrement de chapistre, et a grant haine porroit sourdre. Aussi quant il sont au conseill dou maistre, doivent garder quant li bailli se font, mais se lon oit que i prodome feist un assainement en chapistre, len le porroit bien nomer, mais quil ne touchast a faille de frere qui fust a la maison; mais se une novellete se faisoit en un chapistre, et li maistres le savoit par aucune maniere, li maistres porroit dire en chapistre : « Jai entendu que » telle novellete a este faite, et je coument que teles » choses viegnent avant. » En ce maniere le puet bien dire. Mais li maistres ne doit comander fors de chapistre a dire chose qui soit faite par chapistre, mais en chapistre le puet comander, et lautre le puet dire aussi dune novellete se ele est faite.

[1] Car il avint a Chastiau Pelerin que frere Pierre

[1] Pierre de Montaigu gouverna l'Ordre de 1219 à 1233.

de Montagu, qui estoit maistre, mist freres en penance et puis sen ala en Acre, et li freres dou chastel se leverent de terre, et quant li maistre le sot, il torna arieres et tint chapistre, et reprist toz les freres qui sestoient acordès a lever les freres de terre, et lor fut esgardee grande faille, por ce quils navoient pooir de lever les, quar li maistres les avoit mis.

La tierce est se frere tué un crestien, ou une crestienne ou fait tuer, il en pert la maison.

Car il avint en Antyoche que i frere, qui avait a nom frere Paris, et dui autre frere qui estoit en sa compaignie, firent tuer marchans crestien; si fu la chose seue par autres, et on lor dist porquoi il avoient fait tel chose, et il respondirent que pechies lor avoit fait faire; et le comandor lor fist crier merci, et furent mis en respit, et vint la faille devant le couvent, et lor fu esgarde a perdre la maison, et quil fussent frustès par Antyoche, et a Triple, et as Sure, et en Acre; ensi furent frustes et crioient : « Ves ici la justise qui prent la mai- » son de ses mauvais homes. » Et furent mis en prison a Chastiau Pelerin perpetuelle, et la morurent. Et puis en Acre avint ce un autre frere semblable a ce meisme fait.

La quarte est larrecin, qui est entendu en pluisors manieres que len tient a larrecin, cil qui emblent ou celui qui ist de chastel ou de maison fermee de nuis, ou de jor, par autre part que par la droite porte qui fust overtè ne dessus, ne dessout ne deignent issir. Ou celui qui embleroit les cles, ou feroit contre clef por ouvrir la porte, li

seroit conte a larrecin quar nul frere ne doit ouvrir porte, ne non ensi come il est acostume a la maison.

Et se un comandor demande a un frere sergant qui sera en son comandement, qui li mostre les choses qui sont en son pooir, et par son comandement li frere les li doit toutes mostrer ou dire la ou eles sont, et se il ne le fasoit et en retenist la montance de iiii deniers en sus, il en perdroit la maison.

Car il avaint a Chastiau Blanc que un frere qui estoit sur la bergerie, que son comandour li dist quil li mostrast toutes les choses que il avoit en son comandement; et li frere li mostra tout, fors une jarre de burre, et dist quil navoit plus. Et son comandor sot que la jarre estoit laiens, et reprist le frere; et li frere ne li pot neer, ains lotroia, si en perdi la maison.

Se aucuns freres, par ire ou par corroust, laisse la maison et emporte les choses quil ne doit porter, il en pert la maison, quar se est larrecin.

Et saichent tuit li frere dou temple qui laissent la maison, quil nen doivent porter nul chose double. Et nen doit porter or ni argent ni beste mener, ne nul armeure, cest assavoir chapiau de fer, ne hauberc, ne chauces de fer, ne arbalestres, ne espees, ne cotiaus darmes, ne jupel darmer, ne espalieres, ne masses, ni lances, ni armes turqueses. Et briement quil en prent nule riens qui as armes afiert, et lenportoit il en perdroit la maison.

§ CXXV.

Ce sont les choses quil en peuvent porter.

Cest a savoir une cote et une garnarche a penne, ou un jupel de vestir, et une chemise, et unes braies, et unes chauces, et uns soliers, ou les huesses sans les soliers, et un chapiau de bonet, et la coife, et une ceinture, et un coutiau a pain trenchier. Et toutes ces choses sont a entendre teles come il avoit vestu a la prime, et puet porter I manteau ou la chape, mais se il li est demandes il le deit rendre, et sil le retient il en pert la maison. Et se il ne li estoit demandes, si le doit il rendre arrieres, quar se il le retenoit II nuis en sus fust demandes ou non, il en pert la maison. Car cil mauvais frere qui laissoient la maison et emportoient labit, le portoient parmi les tavernes, et par les bordiaus, et par les mauvais leus, et les metoient en gaiges, et les vendoient as mauvaises persones, dont la maison avoit grant honte, et grant vergoine et grant escandre. Et por ce establi li convent et li prodhomes de la maison, et porce que li manteaus vaut plus que li soliers, ou coutel d'armes, ou masse, quar por chascune de ces choses la perdroit il; qui en porteroit I des abit il en perdroit la maison.

Mais porce ne quasserent il mie le premier establissement, que qui giroit II nuis de hors, si come il est dit dessus, que il peust I an et I jor recovrer son abit, dont cil regardent cil vient apres la prime,

on mande le mantel, que il ait perdue la maison, cil vont en contre le premier establissement, que nul ne puet abatre se li convent ne loste. Et aussi cil qui dient apres I jor, ou apres vespres, mais la notre conscience si est tele que cil qui vent les II nuis et lendemain tout le jor jusques a la nuit, que li jors est passes, a ore de complies, que de qui en avant, se il revenoit ou mandoit, adonques le porroit om esgarder a perdre la maison, car adonques puet len dire que il la retenu outre les II nuis et I jor enterinement, et la con science se porroit sauver, et ne seroit brisies li premiers establissemens; mais porce que ceste faille nest, ne onques ne fu bien esclarcie, por ce en dist chascuns sa conscience et je nai dit la notre, mais je ne men charge dautre assenement, quar je ne loi onques faite clerement, mais bien ai oy retraire as viels homes de la maison, ce que jai dit dessus, mais chascun doit sauver sa conscience [1].

Il avint que uns qui avoit a nom frere Hugues, laissa la maison en Acre, et rendi toutes les choses que il devoit rendre fors le mantel que il retint ii nuis et le jor apres le manda. Poi de tens apres se repenti, et vint crier merci a la porte, si come il est establi a la maison; et li frere le regarderent a perdre la maison. Et aucuns freres redioient quil nestoit pas raisons que por le mantel perdist la

[1] Tout ce qui précède confirme l'opinion émise dans l'Introduction : que les manuscrits de Dijon, de Paris et de Rome, renferment, avec le texte même de la règle réformée, une glose sur cette même règle, écrite probablement par un des chefs de l'Ordre.

maison, cil ne lavoit retenu plus quil ne lavoit retenu, mais de ce ne distrent certainnement combien de tens il le pooit tenir. Et un qui ot de faute que lon ne sot certainnement a quel hore il lavoit rendu. Et porce sacorda la plus grant partie dou couvent, porce que il lavoit plus tenu quil ne devoit, et que les ii nuis estoient passees et ne savoient a quel hore il lavoit rendu, il ne pooit retorner a la maison. Et sachies que cil qui ce regarderent et maintindrent, sen sont maintes fois repeti de ce que il regarderent. Et se une nouvelletes se fait, porce nest il pas establissemens que len doie tenir, et ne le doit len pas maintenir. Mais se li maistres et li couvens establissent chose, cele doit estre tenue.

Il avint que uns frere laissa la maison a Chastiau Pelerin et rendi tout son hernois, et puis apres vint crier merci a la porte, et li maistres fist sa demande, et il y ot freres qui distrent quil avoit uns retrais et quil le savoient bien, et porce quil ne furent trouves il en perdi la maison; et tous freres est creu sor frere quant il laisse la maison, de ce que il die quil aura perdu son hernois par la faute dou frere qui ait laissiee la maison.

Il avint que un frere laissa la maison a Albe et sen ala au Crac, et en son chemin perdit i arc quil portoit, et un sergent le trova et le rendi a son comandour. Et li freres dist que quant il sen ala il avoit laissee une espee en sa place, et le comandor ne la trova pas. Puis retorna li frere et cria merci, et fu mis en respit pardevant le maistre et le couvent, et vint pardevant le chapistre general

et crie merci. Et li frere regarderent que por lespee qui estoit perdue a la maison, et por larc qui estoit perdus, quar la maison ne lavoit pas recovre par lui, por chascune de ces choses li fu esgarde a perdre la maison.

Il avint que un frere chapelain venoit de Triple par mer, et le prist une maladie, et de ce mourut avant quil venist a Baruch, et quant le comandor sot quil fu au port il ala querre et le fist enterrer. Et le comandor prist uns viels vestimens et len revesti puis ovri les besaces dou frere chapelain, et prist uns vestimens en leuc de celui, apres manda toute la robe au maistre, fors une espee; apres dist lon au frere quil ne le pooit faire, et il estoit simples hons et en cria merci par devant le maistre. Et porce quil savoit poi des usages de la maison, et lavoit fait en bone foi, et damaige nen estoit avenus, li maistres pria les proudeshomes qui la erent quil preissent la chose sur yaus avant que le alast avant, quar sil la vosissent metre en avant li frere eust perdue la maison, porce que quant frere chapelains muert es parties de ca la mer, tuit si livre et ces vestimens et tuit sis juels doivent venir en la maison dou maistre, fors la robe de gesir et de vestir, et les armeures qui doivent aler la ou elles doivent aler. Et se il muert es parties doutre mer eles doivent aler en la main dou comandor dont il est, et se nul frere prenoit riens des choses dessus dites, lon li conteroit a larrecin.

Se frere brise clef ou serreure qui ne soit en son comandement, et en prent nule chose sans congie

de celui qui ele seroit, et il fust ataint quil eust pris les choses il li porroit estre conte a larrecin.

Se frere met la main a autrui besaces, et li freres de qui eles sont disoient que il eust perdu de ce que il avoit dedens, et il le poist ataindre quil eust la main mise dedens ces besaces, et quil peust prover quil eust perdu de ces besaces ce quil avoit dit, il li seroit conte a larrecin.

Se frere muert et on le trove or ni argent en ses besaces, ou en son hernois, et il soit frere de covent ou il eust mis dehors la maison, ou escondu sans congie de celui qui doner li puet, et il ne le confessoit a la mort a son comandor ou a autre frere, il ne seroit mie mis en simettire, mais seroit jetes hors a chiens, et se il estoit en terres, hom le jeteroit de fors, et a este fait de plusors autres.

La quinte est comune. Car comune est de deus freres ou de qui en amont. Et se deus freres sacordoient ensemble et fertoient un frere, ou le reprenoient de chose qui fust mensonge et ils estoient ataint que acordeement leussent fait, ce seroit tenu a comune, et perdroient la maison.

La sisime est se frere laisse la maison et sen vait as Sarrazins il pert la maison.

Il avint que frere Rogiers lAleman fu pris a Gadres, et li Sarrazin li distrent que il se reneast et li firent lever le doi, et crier la loy et fu mis en la prison aveques les autres freres, et cria merci devant les freres, et dist encores que ne savoit qui estoit se qui li faisoient crier, et fu mis en respit devant le maistre et le couvent. Et quant il fut de-

livres il crie mercis en chapistre general, et perdit la maison por ceste chose.

Il avint au Şafer que un frere qui estoit a la grosse forge se parti dou chastel a tout son hernois por entencion de laissier la maison, et ala cele nuit a un casal des Alemans qui estoit garni de Sarrazins, et lendemain sen repenti et vin a Acre lendemain apres la prime, et vint droit a notre maison et au premier chapistre ou il fut cria de ceste chose merci. Et li freres li garderent a perdre labit et aucuns prodomes parlerent de ce quil avoit une nuit herbergie aveuques les Sarrazins. Et se le casaus ne fust a comandement des crestiens, et li bailli ne fust crestiens il eust perdue la maison.

La septime se frere estoit de mauvaise loy, et nestoit bien creans en la loi de Jesus Christ.

La huitisme est se frere faisoit contre nature, et contre la loy notre seignor il en perdroit la maison.

Il avoit a Chastiau Pelerin frere qui usoit de mauvais pechie et manioient de nuit en chambres, si que cil qui estoient pres du fait et autres qui trop lavoient soufert, distrent au maistre ceste chose et a une partie des proudomes de la maison; et le maistres ot conseil que ceste chose ne venist en chapistre que trop estoit le fait lait, mais feissent venir les freres en Acre, et quant ils furent venus, li maistre mist un prodome en la chambre et autres en sa compaignie en la chambre ou il erent, et lor fist lever labit et metre en gros fers. Et i des freres qui ot a nom frere Lucas eschappa de nuis et ala as Sarrazins. Et li autres duis furent

mandes a Chastiau Pelerin, et lun cuida eschapper si fu mors, et lautres demora en la prison grant pisce.

La novisme est se frere laisse son confanon et fuit por paor des Sarrazins, il pert la maison, et notre viel home si dient se frere sont mandes au servise de la maison, et cil qui les mande lor done un comandor des chevaliers et ne porte point le confanon, et dient se aucun frere se partoit de son comandor, et sen fuist por paor des Sarrazins, quil en perdroit la maison. Et aucun autre frere dient quil nest pas confanon et qui laisse son comandeor en bataille bien laisseroit son confanon, par quoi cest bien semblant que par raison le puet lon regarder de la maison.

Se frere vont en servise de la maison, et nont point de comandor, et ils voient que il soient en perill de Sarrazins, il puent bien eslire un deaus a comandeor et puis li doivent etre obedient, et tenir pres de lui en fait darmes ausi bien come selon lor eust done a comandeor.

Car il avint que Tartars en cest pays[1]. Et li maistres manda par conseil des prodeshomes xii freres en Jerusalem; et li iiii se partierent de la vile quil ni demorerent. Le maistres entendi le perill en quoi li frere estoient, si manda une chartre au comandor des chevaliers, et as autres freres, qui se deussent retraire jusques a Japhe quil ne fussent assailliz des Tartars, le comandor des chevaliers ne le vost faire: et surce iiii freres vindrent

[1] Il doit y avoir ici quelque chose d'omis.

au comandor et li distrent quil feist ce que la chartre dou maistre li comandoit. Et il respondit quil ne sen partiroit sans les freres de Lospital qui estoient venus en sa compaignie. Et li iiii freres prierent le comandor qui lor comandast par comandement quil demorassent en sa compaignie, et le comandor dist quil ne le feroit pas. Et sur ce uns freres qui estoit li plus viels hons de la maison deaus toz lor fist assenement quil sen pooient bien aler, puis que li maistres comandoit que il sen alassent, et ne eussent paor de la justise de la maison, quar lon ne lor pooit esgarder faille; surce cil iiii sen vindrent, et quant il furent devant le maistre il crierent merci de ceste chose par lor plaine volente. Et aucun distrent quil avoient perdue la maison, porce quil avoient laissie lor comandor et lor confanon en peril de Sarrazins. Et la plus grant partie deaus distrent que la chartre dou maistre yere alee au comandour et a toz les freres que il sen venissent, et le comandeor ne lor vost faire comandement de demorer et porce que li plus viels homes de tous yaus avoit assene quil sen porroient venir sans avoir damaige de la maison, car se la chartre ne fust alee en tele maniere et lassenement ne fust fait, on lor poist faire perdre la maison. Et aucuns de ces iiii freres dist quil avoit congie de venir quant il voudroit, et li maistres li en porta guarentie, et as autres fu regardee faille sans lor abit, porce quil navoient lor comandeor atendu, et cil qui fist lassenement fu mis a i jor.

Se Dieu fait son comandement de uns des co-

mandeors des provinces, celui qui remaint en son luec doit prendre tout le hernois, au conceil dune partie des prodomes de la maison qui la seront entor lui, et seeler les besaces de boules des comandeors qui la seront, et la boule dou comandor qui sera mort soit mise dedens, quar les besaces doivent estre mandees au maistre, et tuit li autre icel et lor, et largent, doit estre mis en la huge dou comandeor, et bouler tout ausi come les besaces, et faire assavoir au maistre quil face son comandement, car toutes les choses dessus dites doivent venir en la main do maistre sans riens oster, mais les bestes et la robe de vestir, et de gesir, et les armeures, sont en la volente dou comandour a faire ce qui li plaira; et se il autre chose en retenoit, il en porroit perdre la maison. Et se il estoit visitour de par le maistre et de par le couvent, si come il se doivent faire, et Dieu feist son comandement de lui outre mer, aussi doit len prendre ces besaces et metre leans sa boule, et tous ces menus juaus que len i porra metre, et que les soient bien boulees de la boule au comandeor, et des autres comandeors, et mandees au maistre et toutes les autres choses or et argent, ou quelque chose que ce soit en sa chapela, tout doit estre mis ensemble, et tout doit estre mande au maistre en la terre doutre mer, et les bestes meismes. Car toutes les choses briement qui la sont dou maistre et dou couvent sont, se ce nestoit robe de gesir, ou de vestir, qui doivent estre donees por Dieu.

Il avin que frere Martins Sanches estoit comande[illegible] de Portigual, et morut avant quil venist en

sa baillie; cil qui fu mis en son luec pris une partie des choses quil avoit la mandees, et les dona a son etient au proufit dou temple, et le frere avoit poi este en notre maison, et ne savoit la deffence; et quant le maistre sot coment ce fu ale, il manda querre le frere et li fist crier merci et por ce quil ne savoit lusaige de la maison, li maistre ot conseil aveu une grant partie des prodomes de la maison, et ne voustrent mener la chose a ce quele peust estre menee. Car il ne savoit especiaument les establissemens de la maison.

Et quant Dieu fait son comandement dun des comandeors des provinces, il ne puet metre nul frere en son luec, se non tant come il est vis. Et quant Dieu a fait son comandement de lui; cil qui la mis en son luec doit mander au comandeor de la province et faire assavoir la mort de lor comandeor. Et il devoit venir et doivent eslire un deaus quel qui lor plaira; quant il seront assemble en un luec covenable ou il les assenera a un jor nome. Et celui qui est en luec de comandeor doit mostrer le fait de lor comandeor a ces comandeors, et a celui qui tient luec de grant comandor, jusques a tant que li maistres aura fait son comandement; et cil qui sera mis en leu de comandeor doit faire assavoir au maistre la mort de son comandour, et mander les choses si come il est dit desus.

Car il avint que frere Guillame Fouque estoit comandeor dEspaigne, et fu malades. Estant en sa maladie, il mist frere Adam en son luec, et puis distrent aucun quil faisoit mal, quant il ne laissoit frere Reymont de Lunel. Et il dist: « De par [illegible],

» je le lais en mon leu; » et sur ce il morut, et quant il fu mort, frere Adam dist que il estoit en luec de comandeor, et frere Reimont de Lunel dist quil avoit este avant de lui, et sur ce orent contiast et li frere de Carstele et de Leon se tindrent aveuc frere Adam, et cil de Portegal se tindrent aveu frere Reimont de Lunel, et chascun sen ala a sa partie, et chascun tint chapistre et firent baillis, et usa chascun de tant de pooir come puet user freres qui est en luec de comandeor, et firent assavoir au maistre le fait coment il estoit. Et le maistre manda comandeor en Espaine, et manda a ces ii freres que venissent en cet pais, et il vindrent et crierent merci de ceste chose devant le maistre et le couvent. Et li maistre et li couvent virent que le dui frere avoient perdue la maison, et le mistrent en respit, porce que il estoient dui prodhomes et de bone vie, et de bone religion, et que la chose estoit novele. Apres avint que la bataille se devait faire a Gadres entre les crestiens et les Sarrazins, et nos gens erent a Escalone, et le maistres assembla les freres apres matines, et lor pria quel preissent sur yaus le fait de ces ii prodhomes, et il le firent volentiers, et lor pardonerent lor faille. Mais sachies quil avoient perdue la maison selonc nos establissemens, porce que il avoient use de pooir dont il ne doivent user selonc ce qui est dit dessus. Et si dioient li proudomes de la maison quen pooit bien noter ce a comune, de tout ceaus qui avoient maintenu le fait.

La disaime est si frere qui soit rendus a la maison por home lai, se fait ordener sans congie de

celui qui doner li puet, il en porroit perdre la maison. Et se il estoit ordenes a sou diaque, o de qui en sus, et il le seloit a sa permission faire, et il en fust atains, il en porroit perdre la maison.

Car il avint que le comandeor de France manda un frere de ca mer qui estoit de sa baillie, et sestoit fait ordener a sou diacre, et vint en chapistre general qui estoit a Cesaire. Et i estoit frere Guitaut de Braies, et frere Hugue de Monlo, et moult dautres viels homes, et li fu regarde a perdre la maison, por ceste raison quil sestoit fait ordener sans congie.

De toutes ces choses devant dites porroit len perdre la maison, et si y a autres braiches.

Il avint que nos aviens un frere chevalier, et y ot freres de son pais qui distrent quil nestoit pas fis de chevalier, ne de lignage de chevalier, et les paroles en furent si grans par la maison, quil convint queles venissent avant en chapistre. Et les freres meismes distrent que cil estoit en la place il seroit bien atains; si sacorderent li frere que len mandast querre, quar il esto en Antioche, et le maistre le manda querre, et quant il fu venus au premier chapistre ou il fu, il se leva et dist devant le maistre quil avoit entendues paroles qui erent dites sur lui; et li maistre comanda que cil qui avoient dites les paroles se levassent, et il se leverent, et fu ataint que son pere nener chevalier, ne de lignage de chevalier, si li fu oste le mantel blanc et done mantiau brun, et fu frere chapelain; et cil qui le fist frere estoit outremer, et quant il fu venus de ca, il cria merci de ce quil

avoit fait frere, et dit quil lavoit fait par comandement de son comandor de Poito, lequel estoit mort, et il se trova en verite de ce. Et se ce ne fust quil trova guarentie quil lavoit fait par comandement, et ce meismes quil cestoit bien portes en sa baillie, et estoit proudons, en li eust oste labit, porce que nus ne doit doner abit a celui qui avoir ne le doit; quar nul serjent ne doit avoir mantel blanc. Et se tele chose avenoit dou maistre, len li porroit faire bien si come il la este fait et dessus dit.

S CXXVI[1].

Ces sont les choses parquoi li frere perdent lor abit cil en sont ataint, dont Dieu les gart.

La premiere est se frere refuse le comandement de la maison, et se maintient en leredie, et ne veaut faire le comandement quen li aura fait, len li doit oster labit et metre en bons fers; mais durtes seroit a faire en tel maniere; ains le doit hom laissier refroidir de son corrous, et aler a lui belement et dire li frere : « Faites le comandement de la mai» son, cest plus selonc Dieu. » Et se il le fait et damaige nen est venus, de par Dieu labit est en la volonte des freres, ou dou prendre, ou dou laissier. Au comandement de la maison ne doit hom dire : « non; » mais : « de par Dieu. » Et se il ne

[1] Ce qui suit est un commentaire sur les dispositions pénales déjà portées par les chapitres LXXXVIII, LXXXIX et suivans.

le fait, len li puet oster labit, et faire lui ensi come jai dit dessus.

Il avint a Tortouse que le comandour fist comandement a I frere, et li frere dist: « espoir je » le ferai. » Et le comandour fist assembler les freres et le fist crier merci de ceste chose, et li frere dist quil feret le comandement. Et li freres furent tant enpeeschie de laissier labit, porcequil navoit otroie le comandement a la premiere parole.

La segonde est se frere met main sur autre frere ireement, et corroussement, et li fait remuer les pies de la place, ou li romp les ataiches de son mantel, labit ne li puet demorer. Et se la bateure est trop grand, ne laide, en le puet metre en fers, et puis que frere a este mis en fers il ne doit porter confanon baussant, ne estre en eslection de maistre. Et avant quen li face crier merci de sa faille, len le doit faire assoudre. Et assi se il avoit feru home de religion, ou home clergie, il se doit faire assoudre avant quen li regarde faille.

La tierce si est qui fiert crestien ou crestiene darmes esmolues, ou de pierre, ou de baston, ou chose dont a un cop le poist ocirre ou mahaignier, labit est en la merci des freres.

Il avint en Acre que frere Hermant estoit comandour de la boverie, et dui clercs pernoient colons doreiz qui estoient do colomber de la maison. Et le comandeor lor dist qui ne le feissent plus, et il ne le vostren laissier, et le comandor avoit un frere qui les agaita quant il prenoient les colons. Et le comandor avec les freres les batirent molt bien, et

blecerent lun en la teste, et li clerc se clamerent au legat. Et legat le mostra au maistre. Et le maistre les fist assoudre premierement, et puis lor fist crier merci en chapistre et lor fu lor abit oste, et mis en fers, et mandes en Chipre, porce que la bateure estoit trop laide.

Il avint que li couvent estoit a Japles, et en lor comanda quil feissent trousser a la mie nuit, et frere qui estoient en i ostel ensemble orent paroles; et li uns freres mist main sur lautre as cheviaus, et les jeta a terre, et i ot freres qui le virent. Et lendemain vint le covent au jor a Arsuf, et oyrent la messe et les hores; et frere Hugue de Monlo estoit marechaus, qui ot entendu ces noveles si retin les freres en la chapele, et tint chapistre, et i ot mult de freres qui sen merveillerent, et mist les paroles en avant qui avoient entendues. Li freres se leva et dist quil estoit batus, et quil y avoit freres qui lavoient veu, et li mareschau cuida quil venissent avant. Et le frere qui avoit fait le fait se leva, et cria merci, et il le manda de fors le chapistre, et li freres chapelain aveuc lui qui lassosist, quar il avoit bien le pooir, et puisquil lot assot, il revint en chapistre, et li frere chapelains dist quil lavoit assols. Et on li fist crier merci autre fois, si come il avoit fait devant, et le jeta len de fors, et li fu esgarde a perdre son abit et a metre en fers, et si i ot grant debat des viels homes de la maison, porce que la bateura nestait aparissant nen y avoit sanc. Et li autre maintenoient puis qu'il avoit mis main sur le frere ireement, et que les choses estoient venues en chapistre, que len le

pooit bien faire. Et frere Hugue de Monlo fist assenement que lon pooit bien faire segon les usaiges de la maison. Et li plus sacorda a ce, et fu mis en fers, et mandes a Chastiau Pelerin.

La quarte est se frere est atains de jesir a feme, et nos tenons ataint le frere qui est troves en mauvais luec, ou en mauvaisie maison avec mauvaise femme, labit ne li doit demorer, et si doit estre mis en fers, et ne doit jamais porter confanont baussant, ne estre a eslection de maistre, et a este fait de pluisors.

La quinte est se frere met sur autre chose dont il puisse perdre la maison se il en est atains, et le frere qui repris lauroit ne len peust ataindre, labit ne li porroit demorer, et puisquen li a fait crier merci en chapistre, et se il se desdisoit en chapistre, labit est en la volonte des freres, ou dou prendre, ou dou laissier.

La sisime si est se frere demande congie de la maison, ou daler en autre religion, et on ne li veaut doner, et il dit que il laissera la maison, son abit est en la volente des freres, ou dou prendre, ou dou laissier.

La septime est se frere se met mesonge dessi por avoir congie de la maison, et il en est atains, labit, ne le puet demorer.

La huitisme est se frere diseit quil sen iroit as Sarrazins, encor le deist il par ire, ou par corrous, labit est en la merci des freres, o dou prendre, o dou laissier.

La IX est se frere tuast ou perdist, ou mahaignast beste chevaline, ou mulace, par sa defaute

labit est en la volente des freres, ou dou prendre o dou laissier.

La x est se frere portast chose de gens dou siecle, ou daucun que dou Temple, et deist quil fust de la maison, et il ne fust voir, et li seignorages des terres ou des mers en perdissent lor droitures, ou lor paaiges, labit est en la merci de Dieu et des freres, o dou prendre, o dou laissier.

La XI faille est se frere qui na le pooir donast beste vive de iiii pies, ce ne fust chien ou chat, son abit est en la volonte des freres, ou dou prendre, ou dou laissier.

La XII est se frere tuast, o mahaignast, ou perdist esclaf de la maison par sa defaute, labit est en la merci des freres, o dou prendre, o dou laissier.

La XIII si est se frere fait maison neuve de pierre et de chaus sans congie dou maistre, ou de son comandor, labit est en la volente des freres, o dou prendre, ou dou laissier, mais les autres maisons, decheoites puet il bien redrecier sans congie.

La XIIII est se frere donast labit de la maison a home a cui doner ne le deust, ou qui ne fust digne de lavoir, son abit ne li puet remanoir.

La XV est se frere prestast les aumosnes de la maison en luec ou la maison les perdist, labit ne li puet demorer.

La XVI est se frere brisast la boule dou maistre, ou de celui qui seroit en son luec, sans congie de celui qui doner li puet labit ne li puet demorer.

La XVII est se frere qui neust le pooir donast les aumosnes de la maison as gens dou siecle, ou dautre part fors de la maison, labit ne li puet remanoir.

La xviii est se frere retient les rentes des gens dou siecle, en maniere quil ne doit, et dit queles sont de la maison, et apres soit ataint que ce ne soit pas voir, labit ne li puet demorer.

La xix est se frere prenoit chose des gens dou siecle por entention qui li aidast a estre freres do temple, labit ne li puet demorer, porce que ce est symonie.

La xx est se frere refuse a autre frere alant ou venant, le pain et laigue de la maison, si que il ne le laisse mangier avec les autres freres, labit ne li puet demorer, porce que quant hom le fait frere len li promet le pain et laigue de la maison, ne nus ne li puet todre se la defaute ne li tolt.

La xxi est se frere brisast serreure sans congie de celui qui doner li puet, et autres damaiges nen avenist, labit est en la volenté des freres, o dou prendre, o do laissier.

La xxii est se frere prestast sa beste a autre frere sans congie, por mener en aucun luec ou il ne peust aler sans congie, et la beste se perdist ou mahaignast, ou moreust, labit est en la volente des freres, ou dou prendre ou dou laissier, mais il la puet bien prester en desduit en la vile ou il est.

La xxiii est se frere fait le damaige de la maison a etient, ou par sa defaute de iiii deniers en sus, labit est en la merci des freres, ou dou prendre, ou dou laissier, quar tous damaiges nos est deffendus. Et li damaiges porroit estre si grant, que labit ne li doit demorer, et lon le porroit metre en fers.

La xxiiii est se frere chassoit, et damaiges en

avenoit, labit est en la merci des freres, ou dou prendre, ou dou laissier.

La xxv est se frere assaie armeures et damaiges en avenoit, labit est en la volente des freres, o dou prendre, o dou laissier.

La xxvi faille est se frere passe la porte por entention de laissier la maison, et puis sen repent, len li porroit aler à labit. Et se il vuait al ospital, ou en autre luec fors de la maison, labit est en la volente des freres, et se il gist une nuit de fors, labit ne li doit demorer.

Il avint que frere Jorge le masson se partist dAcre et sen aloit as Sarrazins, et le maistres le sot, si manda frere apres lui et fu atains, et li trouverent robe come seculier, dessous la soe robe; si fu mandes a Chastiau Pelerin, ou il fu mis en prison et morut.

Il avint que frere Hugue, i frere qui estoit a la croviserie dou Saphet. Et son comandeor estoit frere Guillaume de Chartres, et i sergent vint demander soliers au quarravanier de la croviserie, et il ne li vost doner, et li frere dist au caravaner que li donast i soliers, ou il li donast les cles de laumaire, et le quaravaner quil nen feroit riens. Et li freres brisa laumaire, et prist uns soliers et les dona au sergent, et son comandeor le tint a mal, et reprist le frere, et le frere cria merci, et otroia la chose ensi come il avoit faite, et vint en chapistre, et les freres li pristrent labit, et se il eust jete hors les choses de la maison qui estoient dedens la serreure, il eust perdue la maison, quar il li fu torne a larrecin.

Il avint que li covent estoit a Casal Brahim, et li frere alerent desduire, et i frere prist sa mace et la jeta apres un oisel qui estoit sur la rive de laigue, la mace cheiens et fu perdue, et li frere cria merci de ce fait, et les freres distrent quen li porroit aler a labit, por les damaiges qui en estoit avenus, et labit li fu laissies por Dieu.

Il avint en Chipre que uns riches hons avoit recomande son cheval, qui estoit malades a notre maison. Et quant il fu garis, le comandeor le chevauche, et trova un lievre, et corrut apres, et li chevaus chei et se mahaigna si que de cele bleceure morut. Et li freres vint en Acre, et cria merci en chapistre general, et li frere li regarderent labit, et y ot aucuns qui le cuiderent covrir, quar ils disoient que le chevaus nestoit pas de la maison, et li autres distrent que ce ne valoit riens, quar il covenoit amender le chevau a la maison. Et ne fust ja si ne doit lon faire a autrui damaige. Et li frere perdi son abit, et aucuns distrent que len le porroit bien metre en fers por le damaige qui estoit si grant.

Il avint que un frere assaia une espee a Monpeillier, lespee brisa et le frere vint deca mer, et cria merci de ceste chose, et li frere li regarderent labit puis li laissierent por Dieu.

Si avint a Sur que un frere avoit un marc de gobeles et li chai de la main; lun si le brisa, et le frere de cui erent li autre prist toz les gobeles et les brisa, et puis dist que maugré en eust Dieu et sa mere et puis cria li frere merci de ceste chose. Et li freres li esgarderent labit, porce quil avoit fait

le damaige de la maison a etient, et puis le laisserent por Dieu.

Il avint que le comandour de la volte acheta une nave chargee de forment, et comanda que il fust mis au grenier, et li frere dou guernier dist que il estoit moistes de la mer, et que lon le meist sur la terrasse, quar se il ne le faisoit il le gasteroit et quil sen descharroit. Et le comandor comanda quil fust mis au grenier, et il i fu mis. Et au chief de poi de tens le comandour fist porter le forment sur la terrasse, et une grant partie en fu gastee, et de ce il cria merci et li leve labit, porce quil avoit fait grant damaige a son etient. Il avint que frere Jaque de Ravane estoit comandeor dou palais dAcre, et prist freres, et turcoples, et sergens notres, et de la vile, et fist chevauchee a Casau Robert, et li Sarrazins de la terre issirent au cri et les desconfirent, et li tolirent de sa gent, et il cria merci de ce, et li fu pris labit, et mis en fers porce quil avoit faite la chevauchee sans congie.

La XXVII est se frere dou Temple porte confanon en fait dames et il le faisoit abaissier por achaison de ferir, et damaiges en avenist, labit en la volonte est des freres. Et se il fiert ou non et damaiges en avient, labit ne li puet demorer, et le damaige porra estre si grant quen li porroit regarder a metre en fers, ne jamais ne porteroit confanon baussant, ne estre comandeor en fait darmes; quar cest une chose mult deffendue a la maison por le grant peril qui i est. Car se le confanon se baisse, cil qui sont loing ne sevent por-

quoi il est baissies, ou bon gre ou mau gre, quar uns Turs lauroit plus tost pris ou tolu quant il est bas, que quant il est haut. Et les gens qui perdent lor confanon sont mult esbai, et porroit torner a mult grant desconfiture, et por ceste paor est il deffendus si estroitement.

La xxviii est se frere qui porte confanon point sans congie de celui qui doner li puet, se il nestoit en pas estroit o en luec quil ne peust avoir congie, si come est dit au retrait, labit est en la volente des freres, o dou prendre, ou dou laissier. Et le damaige porroit estre si grant que labit ne li porroit demorer, et li porroit lon regarder a metre en fers, ne jamais ne porteroit confanon, ne ne seroit comandour en fait darmes, ne estre a eslection de maistre, puis nul est mis en fers.

La xxix est se frere qui est en fait darmes poigne sans congie, et damaiges en avenist, labit est en la merci des freres, et le damaiges porroit estre si grant que labit ne le porroit demorer, mais se il veist un crestien en perill de mort, et sa coscience le repreist quil le peust secorre sans damaige, ensi come il est dit as retrais, il le puet faire en nule autre maniere nul frere ne le puet faire quil ne mete son abit en aventure.

Il avin que le covent estoit herbergies a Japhe, et li Turc corurent devant et orent mis deus enbuschemens a Fontaine Barbe. Et li turcopliers issi premiers et li bailla len frere Margot a tout x freres chevaliers qui le gardassent, et li turcopliers senbati entre les deus embuschemens, et sembla as freres qui le gardoient quil vousissent poindre sur

le turcoplier, et des x freres qui le gardoient sen partirent iiii freres sans congie dou comandor, et lun navoit point de chapeau de fer, et poindre sur lenbuschement, et ii de ces freres perdirent deus chevaus, et puis poindrent li autre qui estoient demore par congie dou comandor, et mistrent a desconfiture ses enbuschemens, et le turcoplier poinst apres et mist les autres a desconfiture. Et quant len tint chapistre, frere Margot ne se tint pas a paie de ceaus qui avoient point sans congie, et le dist au mareschau devant tous les freres, et li frere se leverent et crierent merci, et fu regarde a ces deus freres qui norent rien perdu quen lor porroit aler a labit, et a ces deus qui perdirent lor chevaus fu esgarde que labit ne lor pooit demorer, mais porce que la chose avint bien, et li turcoplier eust este en aventure, se cele pointe neust este, a ceaus qui perdirent lor chevau laissa len lor abit por Dieu, et li autre deus furent a ii jors. Et dist frere Hugue de Monlo que la faille avoit este bien regardee.

Il avint en Acre que notre maistre, frere Renaut de Vichier, deffendi que nul frere de jardin ne mangast ne ne beust lun aveuc lautre, se ce ne fust aigue. Et il avint en poi de tens apres que li freres des jardins et de la grant vigne et demorerent tant a souper, que il fu grant nuit, et li freres de la grant vigne les convea un poi de chamin. Et puis sen alerent les deus freres ensemble, et li frere de la monoie convenoit celui de la chaene [1]. Et quant

[1] Chargé de garder la chaîne qui barrait le fleuve.

il orent passe le flum dAcre il troverent Sarrazins qui poindrent sur yaus, et tuerent lun des freres, et enmenerent son ronsin, li autres fu navres malement. Et puis si vindrent les choses en chapistre, et furent mises en respit jusques au chapistre general, et adonc crierent merci. Et i ot aucun viel home qui dist quil nerent pas ataint, que cil damaiges fust venus par eaus. Et quant la demande vint au comandeor de la terre de Triple, il demanda au maistre se il avoit relaischie la deffence que il avoit faite as freres des jardins de boivre et de mangier ensemble, et le maistre dist que non, dont dist le comandeor de la terre de Triple quil estoient ataint dou damaige qui estoit avenus, porce quil avoient fait ce que li maistres avoit deffendus, et porce estoit venus li damaiges. Car cil neussent mangie ensemble, et se chascun fust ale a son ostel belement et en pais, li damaiges ne fust pas avenus, et por ceste raison et por autres quil dist, fu regarde labit as freres. Et frere Joffroi de Fox maintint ceste raison aveuques et apres, porce que li frere avoient este malades et naffre malement come a la mort, si lor fu faite ceste bonte quen lor laissa lor abit por Dieu.

Il avint en Chipre que freres perdirent lor abit lun avoit a nom Johan Bouche de Lievre, et li autre frere Mathe. Et frere Johans estoit comandeor de Baffe, et dist a son comandeor quil avoit a nom frere Baudoin de Benrage quil navoit de quoi faire sa maison. Et il li dist quil vendist de son forment tant quil montast jusques a VI cens besans blans, et de IIII cens feist sa maison, et les

ii cens li gardast jusques il les manderoit querre. Apres une piesse, li manda par un frere que li mandast les ii cens besans, et frere Johan dist qui les avoit mis en la mession de la maison. Et le comandeor le manda querre, et li manda les besans et il li dist quil les avoit mis et despendus, et ne li sot dire en quoi. Et le comandour se corrousa et le reprist, et vint devant le chapistre a Ricerdane, dou un autre frere fust esgardes a perdre la maison, selonc les establissemens de la maison; mais porce que li freres avoit bone renomee, et nentendoit le couvent que en mauvais luec les eust mis ne jetes hors de la maison, et porce quil ne nia pas les besans quil ne les eust onques eus. Et son seust au frere nule mauvaistie labit ne li pooit demorer, et encors se lon eust en lui nule mauvaisie souspecon.

A lautre frere, qui avoit a nom frere Mathe, avint quil estoit en la Castine. Et ledit frere Johan Bouche de Lievre estoit son comandeor, et li deffendi que une lumiere que li frere faisoit ardre qui le nardist plus. Et quant le comandeor vint de son servise, il sapersut que la lumiere ardoit encores, et frere Johan prist la justise dou sergent, et reprist le frere de la lumier quil faisoit ardre sur sa deffence. Et il ne vost crier merci por son comandeor qui tenoit le chapistre, et si avoit VI freres, et porce quil ne vost crier merci en son chapistre, vint devant le couvent et cria merci, et li fu esgarde a perdre labit et le perdi aveuc frere Johan Bouche de Lievre en ce mesmes chapistre de Recordane. Et porce dist li maistres, frere Pierre

de Montagu, et frere Anseau le Borgoignon, puisque frere est reveles en son chapistre, pie estant, li puet len lever labit et metre en fers; et si puet len faire de frere qui ne vaut crier merci en son chapistre, si come il est establi a la maison. Et cest a entendre se cil qui tient chapistre fait comandement a i frere quil crie merci de quelque faille que ce soit, mais se frere de couvent reprent lun lautre, et ne veut crier merci, porce ne perdra til pas son abit; quar li uns frere nest au comandement de lautre, mais en li porroit esgarder faille; et quant i frere reprend autre, il doit crier merci selont lestablissement de la maison, et se il ne le veaut faire, cil qui tient le chapistre li doit comander; et cil reprent un autre frere, il ne sera ja creus sur lui se il nait guarenties, quar frere est li uns, et frere li autres; mais se il nome freres, et il li faillent de porter guarenties, a celui ne puet lon regarder faille grant ou petite, sauf labit, mais il puet dire il y ont freres.

La XXX faille est se frere laisse la maison et gist ii nuis de fors la maison, il en pert son abit que devant un an et un jor ne le puet recouvrer. Et se il retient les choses qui sont deffendues plus de ii nuis, il en pert la maison.

La XXXI est se aucun frere tient son abit par sa volonte ou il le jetast par corrous a terre, et ne le vousist reprendre, por priere ne por amonestement quen li feist, et autre frere le levast avant quil ne preist son abit, devant un an et un jor ne le devroit recovrer, et se il le pernoit avant par sa volente, il seroit en la volente des freres, ou dou

prendre, ou dou laissier. Et si par aventure ne le voloit prendre, et aucun frere preist labit et le tornast au col dou frere qui lauroit rendu, le frere en perdroit le sien, quar nul frere ne doit rendre abit, ne faire frere hors de chapistre, et cil a qui labit seroit rendus en tele maniere seroit en la merci des freres, o dou prendre, o dou laissier. Et en toutes ces choses, fors a ii derraineres de celui qui gist ii nuis fors de la maison, et de celui qui rent son abit par sa volonte, qui sont dan et de jor, si come nos avons dit dessus. Mais les autres failles de labit sont en la volente des freres, selonc ce que la faille est faite, et selonc le portement dou frere ou dou prendre, ou dou laissier.

Se frere dou Temple est en respit de chose dont il puisse perdre la maison ou labit, il ne doit estre creus sur autre frere de perdre le sien, ne porter guarentie dont il peust perdre la maison, ne son abit.

Il avint que freres estoient a git destage, et le comandor lor deffendi quil nentrassent au casal. Et tant avint que i frere entra en la maison dune feme, et cuida jesir o lui cele nuit celeement et en fist son pooir, et en cria merci, si come jai devant dit, et li fu regarde labit, et puis li laisserent por Dieu, que il estoit devant de bone renomee.

Il avint que freres estoient herbergies a Escalone, et porterent tout lor hernois a la chevestrerie, et tant que un frere prist le panel dun autre, et sot bien que ce nestoit mie le sien et len porta.

Et avint que le mareschau assembla les freres, et lor comanda quil regardassent en lor place et

rendist les hernois lun a lautre qui lauroit, et sur ce le frere le tint iii mois et cria merci, ensi come jai devant dit; si desputerent li viel home sur ce fait, et li un disoient quil ert lieres, li autre disoient que non. Et sacorderent porce quil ne vostrent quil en perdist la maison, quar il i ere bons freres, et li laisserent labit por Dieu.

En quelque maniere frere dou Temple passe la porte en entention de laissier la maison, il a perdu honor quil ne doit jamais porter confanon baussant, ne estre a eslection de maistre, et se il va a lospital, ou a autre part, et revient le jor meismes, labit est en la merci de Dieu et des freres, et se il dort une nuit labit dou col, ne li doit remanoir, et se il i dort deus, il ne le doit recovrer devant un an et un jor.

Se frere est en penance que son abit soit en la merci de Dieu et des freres, et il sen vait et dort une nuit de hors la maison, et revient arrieres en sa penance, et quant il est leves len li doit mostrer ce quil laissa la maison, et se il dort deus nuis il ne le doit recovrer devant lan et le jor, et doit crier merci a la porte. Et de ce nul ne li doit riens mostrer, porce que monte an et jor, et est quite de cele penance et de toutes autres. Et se il sen vait estant en la penance dan et de jor, et vient le jor meismes, laumosner le doit metre en sa penance arrieres, et na riens perdu de ce quil a fait, mais len li doit mostrer quil laissa la maison quant il aura recovert labit apres lan et le jor quil sera leves. Et se il dort une nuit hors de la maison, laumosnier ne le doit mie metre en penance, quar

il a perdu ce quil avoit fait devant, et doit comentier de rechief, et a celui ne doivent riens mostrer par raison, porce quil comense de rechief.

Se frere est en lenfermerie, et autres freres est aisies de ces bestes en lore quil vait a prime, il en est dessaisis.

Et se frere est en penance et il entre en lenfermerie por sa mesaise, et quant il est amendes et il vait a la prime, et il puet mangier, ce que li autre frere li esgarderent.

Se frere chapelain a laise la maison et puis revient crier merci a la porte, il se doit despoillier a la porte dou chapistre, ou en une chambre qui plus pres sera dou chapistre, et venir en chapistre devant les freres et crier merci sans agenoillier. Et cil ne fait chose par quoi il ne doie perdre la maison, len le doit metre en penance, et le frere chapelain en doit prendre la descipline, et doit estre i an et i jor sans son abit, et doit mangier a table de maisnee sans toaille, et doit faire toz les autres jeunes que li autre frere font qui sont en penance, tant que li freres le relaschent. Et doit venir le diemenche a la descipline priveement au frere chapelain, et puet chanter sorsemaine priveement sans note. Et quant li autre freres qui sont en penance laborent avec les esclaf, li frere chapelain doit dire son sautier en luec de labor; et sil y a frere chapelain qui soit de mauvaise vie, ou qui mete discorde entre les freres, ou qui mete discorde en lordre et escandre, len se puet plus legierement delivrer de lui, et au mains de conseill, que dun autre frere, car ensi le comande lapostoiles, quant

nos dona les freres chapelains, et se il fait penance a son abit, il doit mangier a table de torcople sans toaille[1].

Ces essemples dessus escriz furent mis por ii choses de remenbrance. Lune porce que les freres qui les auront facent le comandement qui lor est fait, et que lor dira, quar de ces deus choses vienent pres que tuit li damaiges qui avienent as freres. Car cil qui ne font le comandement quen lor fait, et ne gardent les deffences qui lor sont faites et sur ce damaiges en avenoit, de ces ii choses il metent lor abit a perdre.

Lautre chose si est que cil qui regardent les failles a lor freres les saichent meaus garder que il ne chargent lor freres plus que il ne doivent, et quil saichent garder la justise de la maison. Car useechose est entre nos, que lon fait dune grande faille a un prodome une petite, et a celui de fol portement dune petite grant, si come est dit devant. Mais se prodomes de la maison, qui sera de bone vie et de bone religion, meschiet daucune chose dont il puit perdre la maison ou labit, on le puet bien deporter en tel maniere que la justise de la maison ne sera pas corompue; quar qui regarderoit la faille, et diroit a son avis que il eust la maison perdue, par lusaige de la maison, sachies il ne puet puis regarder autre faille, mais cil est si proudome, come il est dit dessus, len li puet bien deporter avant quen li regarde la maison a perdre. Cest assavoir len le puet metre

[1] Tout ce qui se rapporte au chapelain est une répétition de ce qui se lit au chapitre CXXI.

en respit, et mander priveement autre part au comandement de la maison, parce quil demore a la maison, et que ne li veut faire dou tot ceste bonte avant quen li regart la maison a perdre, li puet len regarder a perdre labit, mais tant puent dire a lor avis quen poroit plus avant aler a la faille, porce que les jeunes gens saparcevent de la faille quele ele est. Et sachies que qui a desservi a perdre la maison, il la bien desservi a perdre labit. Et en autre maniere ne li porroit faire bonte, sans trop corrompre lestablissement de la maison.

Et se avint a Chastiau Pelerin que frere Baudoin de Borrages estoit comandeor des chevaliers, et li Turc corurent devant le chastel. Et quant il fut de fors il trova les descovreors qui avoient descovert les Turcs, et li prierent quil deust torner arieres, quar li Turc estoient si grant gent quil ne le porroient soufrir, et il nen vost riens faire, ains ala jusques au merles, et li tuit les enclostrent tout environ, et quant il fu mis deaus, et il vit quil ne pooit eschaper, il baissa le confanon por ferir, et point en mi deaus et sen ala a la matina, et dui freres avec lui, et li autres furent tuit mors, et pris, et tout li hernois perdus; et le dit frere Baudoin ot amis qui le firent aler outre mer, et demora tant que les choses furent obliees. Et lun des freres ala aussi outre mer, et lautre demore au pais, ne onques puisses note pooir au temple ensinc passerent de ce fait. Et sen regarde a frere a perdre labit, il nen est pas usee chose quen li regarde lautre, mais laissierent li por Dieu labit.

Se lon regarde a un frere deus jors et le tiers

nest pas de mecredi a frere chapelain, mais au mains a un vendredi, et dun jor metre au frere chapelain, et ces choses avons nos entendues par nos viels homes ca ent arrieres.

Et ces choses devant escrites qui voldra assemple prendre il le puet faire, et qui ne voudra il en charge sa conscience, laquelle chascuns est tenus de bien garder, et que il ne juge son frere par haine ne par corrous, ne por amor quil ait en li ne doit laissier a maintenir la justise de la maison; mais selonc nos bons ancessor qui ont use a maintenir nos bons us, et les bones costumes qui furent mises en la maison, selon celes, doit chascun jugier son frere, et en tel maniere seront lor consciences sauvees.

Dieu est comencement de toutes choses.

S CXXVII.

[1] Cest coment lon doit faire les justises de la maison.

La premiere est de perdre la maison, dont Dieu gart chascun.

La segonde de labit perdre, dont Dieu gart chascun.

La tierce quant lon laisse labit por Dieu a aucun frere, se il est a iii jors enterinement, tant que Dieu et li freres le relaischent, et face merci dun

[1] Ce chapitre est une répétition avec commentaire du chapitre CXIX.

des jors, et doit estre mis ades en sa penance ce est sans respit. Et se il est dehaities, laumosnier li puet doner dou bruet de lenfermerie. Et se il est malades, que li conveigne aler en lenfermerie, il doit mostrer sa mesaise a laumosner, et il le doit mostrer au maistre, ou a celui qui tient cel ofice. Et cil en doit demander as freres, et se li freres sacordent au lever, soit leve de par Dieu, et cil ne sacordent au lever, il lor doit demander si sacordent que il soit mis en lenfermerie; et il se doivent acorder, se le frere en a mestier, et adonc il doit entrer en lenfermerie. Et tantost come il sera amendes, il doit retorner en sa penance, sans parler as freres. Et sachies que tout ensi come cil qui est en penance doit estre leves par lesgart des freres, tout aussi doit entrer a lenfermerie par lesgart des freres, se il est malades, tant come il est en sa penance, selonc les usages de nostre maison.

Sachies que se labit est pris a I frere, en un chapistre, et en celui chapistre meismes il est rendu, por la priere des freres et por sa grant repentance, puis quil est ales hors de chapistre sans abit, il demore a II jors, quar li tiers li est pardones por labit qui li est rendus, et por la honte quil a receue devant les freres.

Encores dient li viel home de notre maison que quant labit est regardes a un frere, et len la porpris selonc sa bone repentance, et selonc son bon portement, li rent len par ce quil ait avant mangie I jor sans abit, il demore a I jor sans plus, car li dui jor sont pardones por la honte qui li est faite, et que il a receu devant la gent dou siecle. Et

cil freres est quites de toutes ces penances, que il a a faire selonc les usaiges de notre maison, et quant li frere qui sont en penance ne sont pas si tost leve de terre quant on lor rent lor abit. Mais puis quil a mangie i mangier a terre en son abit, len le puet lever qui veaut se il a faite bien sa penance, et se il ne la faite bien et en pais, len le puet tenir longuement.

Et saichent tuit li frere dou temple, que li frere qui est a an et jor en penance, et il muert en tant faisant la, len doit faire de lui si come dun autre frere.

La quarte est de ii et le tiers, la premiere semaine se le tiers i est nomes, et se il ni est nomes il demore a ii jors sans plus. Mais se le tiers est nomes, il doit jeuner le jor quil fist la faute, quelque jor que se fu, se ce ne fust le dimenche. Et se il la fist le dimenche, il doit jeuner le lundi, quar la faille doit aler avant; et ceste faille puet len regarder as freres de cui len preist tout quant que len en puet prendre, sans son abit cest deus jorz. Et ceste faille puet lon regarder a frere por la plus petite faille quant len trespasse le comandement de la maison.

La quinte est de deus jors sans plus. Et frere qui est a deus jors len li puet dire, se il est freres chevaliers, ou frere sergant de couvent, que il se preigne garde de son hernois, et a frere de mestier que il se preigne garde de son mestier. Et frere qui est a iii jorz, ou a ii, doit mener lasne et faire i des vils mestiers de la maison. Et doit venir le diemenche a la descipline au comencement dou

chapistre. Et doivent seir belement et en pes en surjor en lor places, et se il sevent charpentier ou dautre chose faire le puent, ensinc se doivent contenir tuit li frere qui sont en penance a iii jors, ou a ii, ou a iiii, et ne doivent toucher nules armeures, se ce ne fust queles se gastassent en aucun luec, et il ne le peust autrement amender.

La siste est a un jor sans plus, et celui qui est a i jor nest pas a lasne, ne as mestiers, si come il est dit dessus de ceux qui sont a iii jors ou a deus.

La septime est au vendredi, et a la descepline, mais se le vendredi lor est esgarde en chapistre, il ne le doivent pas jeuner dedens les octaves de noel, ne de pasques, ne de pentecoste, ne prendre se non dou frere chapelain descipline, et se le frere est mesaisies, cil qui tient le chapistre li doit dire que il prendra la descipline dou frere chapelain.

La VIII faille est quant len met frere en respit devant le maistre, et devant aucuns des viels homes de la maison, por estre assenes daucune chose et dou li frere ne sont pas certain.

La IX est quant len met frere a frere chapelain.

La X est quant en met en pais.

Sachent tuit li frere dou temple que nul frere qui na pooir de labit oster sans congie de celui qui doner li puet.

Li maistre ne nus autres freres na pooir de lever frere de penance sans parler as freres, et se il sacordent au lever si soit leves, et se il ne si acordent il ne sera pas leves.

Se le frere qui laisse la maison veaut retorner por la maison recovrer, il doit estre a la grant porte

de la maison, et se doit agenoillier a toz les freres qui vont et qui vienent, et proier les por Dieu quil aient pitie de lui, et se doit il faire sovent des fors. Et lausmoner li doit doner a mangier a la porte, et le doit herbergier, et le doit remembrer a celui qui tient le chapistre, et qui a pooir de lui metre en sa penance. Et doit dire devant tous les freres que tel qui fu notre frere, a la porte requiert la maison quil a laissie par sa deffaute, et atent la merci de la maison.

Et cil qui tient le chapistre doit dire : « Biaus » seignors freres a il nul de vos qui saiche que tel » home qui fu notre frere, et nomer le doit par » son nom, ait faite chose ne portee, par quil ne » puisse ne ne doie recovrer la maison; » et se il na fait le porquoi il la doit recovrer ensi come desus est dit.

Cil qui veaut la maison recovrer, se doit tout nus despoillier en braies a la grant porte, ou il est une coroie au col, et ensi doit venir en chapistre devant celui qui le tient, agenoillier soi devant lui et devant tous les freres, et cil qui tient le chapistre doit dire : « Biau frere, vos vos estes portes fole- » ment que vos aves laissie la maison et notre re- » ligion. » Et celui qui veaut recovrer la maison doit dire que il est mult dolent et corrouces et fo- lement cest il portes, mais il la mendera volentiers si come il est establi a la maison. Et se li freres est coneus de mauvais portement, et quil ne face sa penance ni bien, ni en pais, cil qui tient le cha- pistre li doit dire en tel maniere : « Biau frere, vos » saves que vos aves a faire une grant penance, et

» longue, et se vos demandes congie dentrer en » autre religion por votre arme sauver, je cuit et » croi que vos feres que saiges, et je le vos conseil- » leroie bien. » Et se il demande le congie, celui qui a pooir de lui metre en sa penance, a le pooir de lui doner congie, o le conseill des freres. Et se il ne le demande, len ne li puet doner, quant il na faite chose par quil doie perdre la maison. Mais avant quil veigne en chapistre crier merci, len le puet bien metre en lonc respit, et faire atendre longuement, parquoi il puisse bien conoistre sa folie. Et se le frere est coneus de bon portement, adonc le doivent faire issir de chapistre et vestir de tel robe come il li afiert, et puis doit retorner en chapistre, et on le doit metre en sa penance et une chape vestir sans crois, quar ensi est establi a la maison ; et covient dire a laumosner qui se preigne garde de lui et si le face dormir et herbergier en sa maison, si come il est establi. Et puis quil est en penance laumosner li doit aprendre quil doit faire. Et se le frere qui est en penance est malades, laumosner li doit doner ce que mestier li sera por sa guerison. Et doit metre en escrit le jor qui comensa sa penance, si que len en soit remembrant.

Nul frere qui soit en penance ne doit estre apeles a nul conseill ne a nul apel de freres, qui se face por assemblee de freres, mais priveement dune part li puet lon bien demander conseill se mestier est.

Encores dient li viel home de notre maison et li proudome, que nule faille parquoi freres puet

perdre labit ne se doit regarder devant nul frere qui nait pooir de faire frere.

Et dient aussi que nule faille, ensinc come est dit, si ne se doit metre a vendredi, quar ansois la doit len metre a un jor, ou a plus, et ansi dient qui est costume a la maison.

Se frere est en penance, o tout son abit, et le cri lieve, on li puet prester chevau et armes por aler en cele besoigne aveuc les autres freres, et quant il revendra il doit retorner en sa penace.

Nul frere qui ait laissee la maison ne doit estre en eslection de maistre ne porter confanon baucant.

S CXXVIII.

Cest si come lon doit faire frere et recevoir au temple.

« Biaus seignors freres, vos vees bien que li plus » cest acordes de faire cestui frere. Sil y avoit nul » de vos qui seust en lui chose porquoi il ne deust » estre covent, len li puet dire quen le metra sur » un des plus vis mestiers que nos avons, par avan- » ture au four, ou au molin, ou a la cuisina, ou » sur les chameaus, ou sur la porcherie, ou sur » pluisors autres offices que nos avons, et souvent » autres durs comandemens quen vos fera. Quant » vos seres a la table que vos voudres mangier, len » vos comandera que vos ailles ou len voudra, et » vos ne saures ja ou. Et mult de grouces paroules » que vos ores maintes fois vos covendra a soufrir. » Or regardes, beau douz frere, se vos porres bien

» soufrir toutes ces durtes. » Et se il dit : « Oil, je » les soufrirai toutes se Dieu plaist, » li maistre ou cil qui tendra son luec doit dire : « Biau frere » vos ne deves pas requerre la compaignie de la » maison por avoir seignories et richesses, ne por » avoir aise de votre cors, ne honor. Mais vos la » deves requerre por iii choses. Lune por eschiver » et laissier le pechie de cest monde. Lautre por » faire le servise notre seignor. La tierce est por » estre povres et por faire penitance en cest siecle, » cest por le sauvement de larme, et tele doit estre » lentention por quoi vos la deves demander. » Et si li doit demander : « Voles vos estre tous les jors » de votre vie mes sers et esclaf de la maison? » Et il doit dire : « Oill, se Dieu plaist sire. » « Et voles » vos laissier votre propre volente tous les jors » mais de votre vie, por faire ce que notre coman- » deor comandera? » Et il doit dire : « Sire oil se » Dieu plaist. » Et li maistres dira : « Or vos en » issies de fors, et pries notre seignor que vos con- » siaut. » Adonc quant il sera de fors, si puet dire cil qui tendra le chapistre : « Biaus seignors, vos » vees que cil prodons a grant talant de la compai- » gnie de la maison, et dit quil veaut estre toz les » jors mes de sa vie serf et esclaf de la maison, et » je vos ai dit autre fois que cil y avoit nul de vos » qui seust chose en lui par quei il ne dust estre » frere droiturierement quil le deist, quar apres » quil seroit frere il nen seroit de riens creus. » Et se nus ne dit riens li maistre dira : « Voles vos » quen le face venir de par Dieu? » Et adonc dira aucuns proudons : « Faites le venir de par Dieu. »

Adonques le doit aler querre i des proudomes qui li avoient parle devant, et li doit mostrer de rechief coment il doit requerre le compaignie de la maison, si come il avoit requise avant. Et quant il sera venu en chapistre il se doit agenoillier le mains jointes et doit dire : « Sire je vien ci devant Dieu, » et devant vos, et devant les freres, et vos pri et » vos requier por Dieu et por notre dame, que vos » macuillies, en votre compaignie, et aus biens fais » de la maison, esperitelment et temporelment, » come celui qui veaut estre serf et esclaf de la mai- » son tous les jors mais de sa vie. » Et cil qui tient le chapistre li doit demander : « Y estes vos bien a » pences, biau frere, se vos voles estre serf et esclaf » de la maison, et se vos voles laissier votre propre » volente tous jors mes, pour faire lautrui? Et voles » vos soufrir toutes les durtes qui sont en la mai- » son establies, et faire tous les comandemens que » len vos fera? » Il doit dire : « Sire oill se Dieu » plaist. » Et puis se doit lever celui qui tient le chapistre et doit dire : « Biaus seignors, leves sus » et pries notre Seignor, et madame sainte Marie » que il le doit bien faire. » Et chascun doit dire une fois le pater nostre si lor plaist, et li frere chapelain si doivent dire apres une orison dou saint Esperit. Et puis celui qui tient le chapistre doit prendre les evangiles et les doit ouvrir, et cil qui doit estre freres les doit prendre a deus mains, et estre a genoils, et celi qui tient le chapistre li doit dire : « Biau frere, li proudome qui ont parle a vos » vos ont asses demande, mais quanque vos aves » dit a eaus et a nos toutes sont paroles vaines et

» buisouses. Et vos ne nos ne porrions avoir grant » damaige de chose que vos nos aies encores dite. » Mais ves ici les saintes paroles notre Seignor; et » des chouses que nos vos demanderons vos nos di- » res verite, quar se vos en menties, vos en series » parjures et en porries perdre la maison dont » Dieu vos gart.

» Mes premierement vos demandons, se vos aves » feme espousee, na fiancee, par quoi ele vos » peust, ne deust demander par le droit de sainte » yglise, quar se vos en menties et il avenoit do- » main ou plus dou main, ou quelque tens quele » venist et ele vos peust prover que vos fussies son » baron, et vos peust demander par le droit de » sainte yglise, len vos osteroit labit, et vos mete- » roit lon en gros fers, et si vos feroit on laborer » avec les esclas. Et quant lens vos auroit fait asses » de la honte, len vos prendroit par le poin et vos » bailleroit lon a la femme, et auries perdue la » maison a toz jors mais.

» La segonde si est se vos eussies este en autre » religion, ou vos eussies fait vou, ne promission, » quar se vos leussies fait len vos en poist ataindre, » et la relegion vos demandast por son frere, len » vos osteroit labit et rendroit a la religion, et » avant vos feroit lon de la honte asses, et auries » perdue la compaignie de la maison toz jors mais.

» La tierce si est se vos deussies nule dette a nul » home dou monde que vos ne pussies paier, ou » par vos ou par vos amis, sans riens metre des » aumosnes de la maison, les vos osteroit labit et

» rendroit len au detor, et puis ne seroit la maison
» de riens tenue ne a vos, ne au dettour.

» La quarte si est se vos estes sains de votre cors,
» quen vos nest nule maladie reposte, fors de que
» nos veons par de fors, et se vos esties proves, ne
» atains, que vos leussies au siecle, avant que vos
» fussies notre frere, vos en porries perdre la mai-
» son, dont Dieu vos gart.

» La quinte est se vos aves promis, ne done a
» home dou monde, ne a frere dou Temple, ne a
» autre, or ne argent ne autre chose, par quoi il
» vos peust aidier de venir en ceste religion, quar
» ce seroit symonie, ne ne vos porries sauver en
» notre maison se vos en estiez atains, ne proves
» vos en perdries la compaignie de la maison. Ou
» se vos esties serf daucun home, et il vos deman-
» doit len vos rendroit a lui, et auries perdue la
» maison. » Et se il est freres chevaliers ne li demandes riens de ce mes lon li puet demander, se il est fiz de chevalier et de dame et que ces peres soit de lignage de chevaliers et se il est de loial mariage. Et apres li doit len demander soit freres chevaliers, ou frere sergent, se il est prestres ne diaques, ne sou diaques, quar se il avoit nules de ces ordres et il le seloit, il en porroit perdre la maison, et cil est frere sergent len li doit demander se il est chevaliers. Et lor doit len demander se il sont escomenie, soit frere chevaliers, ou frere sergent. Et puis puet demander celui qui tient le chapistre as vies homes de la maison, cil y a autre chose a demander, et cil dient que non, si dira cil qui tient le chapistre : « Biau frere, de

» toutes ces demandes que nos vos avons faites gar-
» des bien que vos nos aies dit verite, quart ce vos
» nos avies de riens menti de nules de ces choses,
» vos en porries perdre la maison dont Dieu vos
» gart.

» Oes, beau frere, et entendes bien ce que nos
» vos dirons. Vos prometes a Dieu et a notre dame
» que vos mes tous les jors de votre vie seres obeis-
» sans au maistre dou temple, et a quelque co-
» mandeor sera sur vos? » Et il doit dire : « Oil sire
» se Dieu plaist. » « Encores prometes vos a Dieu et
» a madame sainte Marie, que vos mes tous les jors
» de votre vie vivres castement de votre cors? » Et
il doit dire : « Oil sire se Dieu plaist. » Encores
» prometes vos a Dieu et a notre dame sainte Ma-
» rie, que vos toz les jors mes de votre vie vivres
» sans propre? » Et il doit dire : « Oil sire se Dieu
» plaist. » « Encore prometes vos a Dieu et a ma-
» dame sainte Marie, que vos tous les jors mes de
» votre vie les bons us et les bones costumes de
» notre maison, celes qui i sont, et celes que li
» maistre et li proudomes de la maison i metront
» tendrez? » Et il doit dire : « Oil se Dieu plaist
» sire. » « Encores prometes vos a Dieu et a madame
» sainte Marie que vos tous les jors mes de votre
» vie aideres a conquerir, a la force et au pooir que
» Dieu vos a done, la sainte terre de Jerusalem, et
» cele que crestien tienent aideres a garder, et a
» sauver a notre pooir? » Et il doit dire : « Oil sire
» se Dieu plaist. » « Encores prometes vos a Dieu et
» a madame sainte Marie, que jamais ceste religion
» ne laires, por plus fort ne por plus foibles, ne por

» pior, ne por meillor, se vos ne le faites par le » congie do maistre et dou couvent qui ont le » pooir? » Et il doit dire : « Oil sire se Dieu plaist. » « Encores prometes vos a Dieu et a madame sainte » Marie, que vos jamais ne seres en luec, ni en place, » ou nus crestiens soit descrites a tort ne a desrai- » sons, des sees choses ne par votre force, ne par » votre conseil? » Et il doit dire : « Oil sire se Dieu » plaist. » « Et vos, de par Dieu et depar notre Dame » sainte Marie, et de par monseignor saint Pierre » de Rome, et de par notre pere lapostoile, et de » par tous les freres dou Temple, si vos acuillons » a toz les biens fais de la maison qui ont este fais » des le comencement, et qui seront faiz jusques » a la fin, et vos et votre pere, et votre mere, et » ces que vos vorres acuillir de votre lignage. Et » vos aussi acuilliez en toz les biens faiz que vos » avez faiz et feres. Et si vos prometons dou pain » et de laigue et de la povre robe de la maison, » et de la poine et dou travaill asses. » Et puis cil qui tient le chapistre doit prendre le mantel et li doit metre au col, et estraindre les las. Et le frere chapelain doit le saume dire que len dit :

Ecce quam bonum, et lorison dou saint Esperit et chascun des freres doit dire la pater nostre. Et celui qui le fait frere le doit lever sus et baisier en la bouche. Et est use que le frere chapelain le bai- sent aussi, et puis cil qui le fait frere le doit faire seir devant li et li doit dire : « Biau frere notre si- » res vos a amene a votre desirer et vos a mis, en » ensi bele compaignie come est la chevalerie dou » temple, par quoi vos deves metre grant poine

» en vos garder que vos ne facies jamais chose par » quoi il li vos coveigne perdre, dont Dieu vos » gart. Et nos vos dirons aucunes de celes choses de » qui [1]........ de la faille de la maison et de labit » apres. »

» Oes, biau frere, vos aves bien entendues les » choses porquoi vos poes perdre la maison et celes » de labit, mais non pas toutes. Si les aprendres a » garderes, se Dieu plaist, et vos les deves deman- » der as freres et enquerre. Or y a autres choses » qui sont establies que se vos les feissies il en se- » roit prise autre justise, cest que vos ne deves ja- » mais ferir nul crestien ne toucher ireement, ne » corrousousement, ne de poing, ne de paume, ne » de pie, ne tirer par les cheviaus, ne villier de » pie. Et se vos le ferries de pierre, ne de baston, » ne darmes molues, si come je vos ai dessus dit, » de quoi vos le poissier tuer ne mahaignier a un » cop, votre abit seroit en la merci des freres, o » dou prendre, o dou laissier ; ne vos ne deves ja- » mais jurer de Deu, ne de notre-dame, ne de » saint ne de sainte, ni deves jamais prendre ser- » vise de femme, se nestoit por mesaise de votre » cors ou par congie de celui qui doner le vos puet, » ne jamais baisier feme, ne mere, ne suer, ne pa- » rente, que vos aies, ne nule autre feme ; ne ja- » mais vos deves apeler home mesel, ne punais, ne » traitre, ne autres vilaines paroles, quar toutes » vilaines paroles no sont deffendues, et toutes cor- » toisies nos sont abandonees et tous biens a faire.

[1] Un mot effacé.

» Oes diront coment vos deves dormir vos deves » deus jors mes dormir en chemise, et en braies, » et en chauces linges, et saint a une petite ceinture, et deves avoir en votre lit trois dras, cest » assavoir i sac por metre paille et ii linceaus, et en » luec dun linceau poies avoir une estamine, se le » drapier la veaut doner. La carpite est de grace, » se vos troves quil la vaus doner; de la robe de » vestir vos ne deves avoir, fors cel que le drapier » vos donra, et se vos lachetes grant justise en » sera prise.

» Oes vos diront coment vos deves venir à la table, ne coment vos deves venir as hors, vos deves a toz les apiaus venir de la campane. Quant » la campane de mangier sone, vos deves venir a » la table et deves atandre les prestres, et les clercs, » por faire la beneicon, et devez regarder se il y a » pain et aigue et cel, ou ce que vos deves boivre » puis faire la beneicon, et puis vos deves asseir et » tranchier votre pain; et se vos esties en luec ou » il neust prestre, vos deves dire une pater nostre » en pais, ancore que vos acees, ne tranches votre » pain, et puis deves mangier votre pain en pais » et en silence, et ce que Dieu vos aura done, et » ne deves riens demander fors dou pain et de laigue, quar len ne vos promet autre chose. Et se » li frere manivent autre chose bien en poes demander priveement. Mais se vos mangies char ou » poisson, et ele soit crue, ou mauvaise, ou soursemee, vos la poes demander a changier, mais » plus bele chose est que votre compains la demande » que vos, et se il en est aisies il la changera et

» se il na de quoi, si vos donra aucune autre chose » a lencontre, ou de la viande de la maisnee ou de » ce quil sera meaus aisies, et vos vos en deves tenir » a paies et prendre en pacience. Et quant vos avez » mangies vos deves aler au mostier apres les pres- » tres, et rendre grace a notre seignor en scilence, » et ne deves parler tant que vos aies dit uns pater » nostre et li prestre graces. Et cil ni a point de » prestre en la place meismes ou en la plus ho- » neste place pres di cui et puis poies aler en votre » servise. Et quant vos orres nones vos i deves ve- » nir, cil i a prestre vos la deves oyr, et cil ni a » prestre vos deves dire XIIII pater nostre, VII por » notre dame, et VII por le jor [1] et puis aler cou- » chier. Et se vos voles nient comander a notre » maisnee priveement, lors poies comander ce quil » vos plaira, et quant vos seres couchies vos deves » dire une pater nostre, et quant vos ores sone » matines vos i deves lever, si prestre y a, et oir » les et cil ni a prestre vos deves dire XXVI pater » nostres, XIII por notre dame, et XIII por le jor, » et puis deves dire XXX pater noster por les mors, » et XXX por les vis, avant que vos beuvies ne

[1] Ce qui suit est écrit à la marge inférieure, et d'un caractère du même temps : Et ausi a vespres deves venir oir les, et se il ni a prestre, ny yglise, vos deves dire XVIII pater noster, IX por nostre dame, et IX por le jour, et apres deves aler souper, et tant oyres soner la campane de complie, vos deves venir prendre collacion de se que om vos aportara. Car se est en la volente del maistre, se il veut del vin ou de laigua, et puis se om i fait nul comandement, vos le deves oir et faire ce qui vos sera comande. Et puis deves oir complie se il i a prestre, et se non i es, vos deves dire XIIII pater noster, VII por le jour, et VII por notre dama.

» mangies se nestoit aigue, et ne le deves laissier » se nest por mesaise de votre cors, que vos ne les » puissies dire: car il nos sont establis por nos con- » freres, et por nos consuers, et por nos bienfai- » tors, et por nos biensfaiteresses, que notre sires » les condue a bone fin, et lor face verai pardon. » Et quant vous aurres oy matines, sil y a prestre, » et cil ni a prestre dites par vos, vos poies aler » coucher. Et quant vos orres sone la prime, et » tierce, et midi, tout lun apres lautre sil y a pres- » tre, si loies, et cil ni a prestre vos deves dire XIIII » pater nostres, VII por nostre dame, et VII por le » jor, por tierce autant, por midi autant, et deves » dire lun apres lautre devant que vos manies. Et » toutes les choses que je vos ai dites vos deves dire. » Mais vos deves dire les hores de notre dame » avant, et celes dou jor apres, por la raison de ce » que nos fumes establis en lonor de notre dame, » et si dites celes de notre dame en pies, et seles » dou jor en seant. Et se vos y estes en maison » dou temple, ou frere dou temple trespasse, ou » que vos mangies dou pain de cele maison ou li » frere morra, vos deves dire C pater nostres por » larme de li, dedens les VII jors apres, quant vos » en seres aisies vos le deves dire, et se Dieu fait » son comandement dou maistre, vos en deves CC » pater nostres, en quelque leu que vos sees dedens » les VII jors. Et les pater nostres des mors vos ne » deves laissier, se nestoit por mesaise de votre cors » de maladie, ensi come il est dit dessus.

» Or vos avons dites les choses que vos deves » faire, et de quoi vos vos deves garder, et celes

» de la maison perdre, et celes de labit perdre, et
» des autres justises, et si no ne vos avons pas tout
» dit, quanque dire vos devrions, mais vos le de-
» manderes. Et Dieu vos laist bien dire et bien faire.
» Amen. »



CONCILIUM TRECENSE,

QUO TEMPLARIIS MILITIBUS, ANNO SUÆ INSTITUTÆ RELIGIONIS NONO, UNA CUM REGULA ASSIGNATUS EST HABITUS ALBUS, ANNO DOMINI MCXXVIII TEMPORE HONORI PAPE II.



Acta concilii, tempus et locum enarrans Tyrius lib. 12. *cap.* 7. *ista scribit:* Concilio in Francia apud Trecas habito, cui interfuerunt dominus Remensis, et dominus senonensis archiepiscopi, cum suffraganeis suis, Albanensis quoque episcopus, apostolice sedis legatus, abbates quoque Cisterciensis et Claravallensis, cum aliis pluribus, instituta est eis regula, et habitus assignatus, albus videlicet, de mandato domini Honorii papæ, et domini Stephani Hierosolymitani patriarchæ. Cumque jam annis novem in eo fuissent proposito, non nisi novem erant: ex tunc cœpit eorum numerus augeri, et possessiones multiplicabantur. Postmodum vero tempore domini Eugenii pape, ut dicitur, cruces de panno rubeo, ut inter ceteros essent notabiliores, mantellis suis cœperunt assuere, tam equites quam eorum fratres inferiores, qui dicuntur servientes: quorum res adeo crevit in immensum, ut hodie trecentos plus minusve in conventu habeant equites, albis chlamydibus

indutos, exceptis aliis fratribus, quorum pene infinitus est numerus. Possessiones autem tam ultra quam citra mare adeo dicuntur habere, ut jam non sit in orbe Christiano provincia, que predictis fratribus bonorum suorum portionem non contulerit, et regiis opulentis pares hodie dicantur habere copias. Qui, quoniam juxta templum domini, ut prediximus, in palatio regio mansionem habent, fratres militiæ templi dicuntur. Qui cum diu in honesto se conservassent proposito, professioni suæ satis prudenter satisfacientes, neglecta humilitate, quæ omnium virtutum custos esse dignoscitur, et in imo sponte sedens non habet unde casum patiatur, domino patriarchæ Hyerosolymitano, a quo et ordinis institutionem et prima beneficia susceperant, se subtraxerunt, obedientiam ei, quam eorum predecessores eidem exhibuerant, denegantes, sed et ecclesiis Dei, eis decimas et primitias subtrahentes, et eorum indebite turbando possessiones, facti sunt valde molesti.

Hæc de templariis Tyrius. Acta concilii, et patres qui eidem interfuerunt, fusius describuntur in regula Templariorum, quam ex bibliotheca sancti Victoris Parisiensis acceptam hic subjungo.

REGULA

PAUPERUM COMMILITONUM

CHRISTI TEMPLIQUE SALOMONICI.

Prologus.

Omnibus in primis sermo noster dirigitur quicumque proprias voluntates sequi contemnunt, et summo ac vero regi militare animi puritate cupiunt, ut obedientiæ armaturam præclaram assumere, intentissima cura implendo præoptent et perseverando impleant. Hortamur itaque, qui usque nunc militiam sæcularem, in qua Christus non fuit causa, sed solo humano favore amplexati estis, quatenus horum unitati, quos dominus et massa perditionis elegit, et ad defensionem sanctæ ecclesiæ gratuita pietate composuit, vos sociandos perenniter festinetis. Ante omnia autem quicumque es, o Christi miles, tam sanctam conversationem eligens, te circa professionem tuam oportet puram adhibere diligentiam, ac firmam perseverentiam; quæ a Deo tam digna, sancta, et sublimis esse dignoscitur, ut si pure

et perseveranter observetur, inter militantes, qui pro Christo animas suas dederunt, sortem obtinere mereberis. In ipsa namque refloruit jam et reluxit ordo militaris, qui, despecto justitiæ zelo, non pauperes aut ecclesias defensare, quod suum erat, sed rapere, spoliare, interficere contendebant. Bene igitur nobiscum agitur, quibus dominus et salvator noster Jesus Christus amicos suos a civitate sancta in continuum Franciæ et Burgundiæ direxit, qui pro nostra salute veræque fidei propagatione non cessant animas suas hostiam Deo placentem offerre. Nos ergo cum omni gratulatione ac fraterna pietate, precibusque magistri Hugonis, in quo predicta militia sumpsit exordium, cum spiritu sancto intimante, ex diversis Ultramontanæ provinciæ mansionibus in solennitate sancti Hilarii anno MCXXVIII. ab incarnato Dei filio, ab inchoacione predictæ militiæ IX. ad Trecas, Deo duce, in unum convenientes, modum et observantiam equestris ordinis per singula capitula ex ore ipsius magistri Hugonis audire meruimus, ac juxta noticiam exiguitatis nostræ scienciæ, quod nobis videbatur absurdum, omneque quod in præsenti concilio nequivit esse nobis memorabiliter relatum ac computatum, non levitate, sed consulte, providentiæ et discretioni venerabilis patris nostri Honorii, ac inclyti patriarchæ Hierosolymitani Stephani, fertilitate ac necessitate non ignari orientalis regionis, nec non pauperum commilitonum Christi, consilio communis capituli unanimiter commendavimus. Sane autem prorsus licet nostri dictaminis autoritatem permaximus numerus religiosorum patrum, qui in illo concilio divina admonitione convenerunt, commendat: non debemus silenter transire, quibus videntibus, et veras sententias proferentibus, ego Johannes Michaelensis presentis paginæ, jussu concilii ac venerabilis (sanctum Bernardum in-

tellige) abbatis Clarævallensis, cui creditum ac debitum hoc erat, humilis scriba esse Divina gratia merui.

NOMINA PATRUM RESIDENTIUM IN CONCILIO TRECENSI.

Primus quidem resedit Matthæus Albanensis episcopus, Dei gratia sanctæ Romanæ ecclesiæ legatus, deinde Rainaldus archiepiscopus Remensis, tertius, Henricus archiepiscopus Senonensis, dehinc coepiscopi eorum, Ranckedus Carnotensis episcopus, Goslenus Suessionum episcopus, episcopus Parisiensis, episcopus Trecensis, præsul Aurelianensis, episcopus Autisiodorensis, episcopus Meldensis, episcopus Catalaunensis, episcopus Laudunensis, episcopus Belvacensis, abbas Vezeliacensis, qui non multo post factus est Lugdunensis archiepiscopus, ac sanctæ romanæ ecclesiæ legatus, abbas Cisterciensis, abbas Pontiniacensis, abbas Trium Fontium, abbas sancti Dionisii de Remis, abbas sancti Stephani de Divione, abbas Molismensis supra nominatus abbas Bernardus Clarævallensis non defuit, cujus sententiam præscripti libera voce collaudabant. Fuerunt autem et magister Albericus Remensis, et magister Fulgerius, ac complures alii, quos longum esset enumerare. Ceterum vero de non literatis idoneum nobis videtur ut testes amatores veritatis adducantur in medium. Comes Theobaudus, comesque Nivernensis, ac Andreas de Bandinento, intentissima cura quod erat optimum scrutantes, quod eis videbatur absurdum temperantes, in concilio sic assistebant. Ipse vero magister militiæ, Hugo nomine, revera non defuit, et quosdam de fratribus suis secum habuit, verbi gratia, fratrem Godefridum, fratrem Rotallum, fratrem Gaufridum Brisol, fratrem Paganum de monte Desiderii, Archembaudum de sancto Amano. Iste vero magister Hugo cum suis discipulis,

modum et observantiam exiguæ inchoationis sui militaris ordinis, qui ab illo qui dicit, *Ego principium, qui et loquor vobis,* sumpsit exordium, juxta memoriæ suæ notitiam supra nominatis patribus intimavit. Placuit itaque concilio, ut consilium ibi lima et consideratione divinarum scripturarum diligenter examinatum, tamen cum providentia papæ Romanorum ac patriarchæ Hyerosolimitarum, nec non etiam assensu capituli pauperum commilitonum Templi, quod est in Jerusalem, scripto commendaretur, ne oblivioni traderetur, et inenodabiliter servaretur: ut recto cursu ad suum conditorem, cujus dulcedo tam mel superat, ut ei comparatum velut absynthium sit amarissimum, pervenire digne mereantur, præstante cui militant, et militare queant per infinita sæculorum sæcula. Amen.

INCIPIT REGULA PAUPERUM COMMILITONUM SANCTÆ CIVITATIS.

I.

Qualiter divinum officium audiant.

Vos quidem propriis voluntatibus abrenuntiantes, atque alii pro animarum salute vobiscum ad terminum cum equis et armis summo regi militantes, matutinas, et omne servitium integrum, secundum canonicam institutionem, ac regulárium doctorum sanctæ civitatis consuetudinem, pio ac puro affectu audire universaliter studeatis. Idcirco vobis, venerabiles fratres, maxime debetur, quia præsentis vitæ luce despecta, contemptoque vestrorum corporum cruciatu, sævientem mundum pro Dei amore vilescere perenniter

promisistis : Divino cibo refecti ac satiati, et dominicis præceptis eruditi et firmati, post mysterii Divini consummationem nullus pavescat ad pugnam, sed paratus sit ad coronam.

II.

Quot orationes dominicas, si Dei servitium audire nequiverint, dicant.

Ceterum si aliquis frater negotio orientalis Christianitatis forte remotus (quod sepius evenisse non dubitamus) pro tali absentia Dei servitium non audierit : pro Matutinis, tredecim orationes dominicas; ac pro singulis horis, septem; sed pro vesperis, novem dicere collaudamus, ac libera voce unanimiter affirmamus. Isti et enim in salutifero labore ita directi, non possunt accurrere hora competenti ad Divinum officium. Sed, si fieri potest, horæ constitutæ non prætereant ante institutum debitum.

III.

Quid agendum pro fratribus defunctis.

Quando vero quilibet fratrum remanentium, morti, quæ nulli parcit, impendit quod est impossibile auferri : capellanis ac clericis vobiscum ad terminum caritative summo sacerdoti servientibus, creditum officium et missam solenniter pro ejus anima Christo animi puritate jubemus offerre. Fratres autem ibi adstantes, et in orationibus pro fratris defuncti salute pernoctantes, centum oraciones dominicas usque ad diem septimum

pro fratre defuncto persolvant: ab illo die quo eis obitus fratris denunciatus fuerit, usque ad prædictum diem, centenarius numerus perfectionis integritatem cum fraterna observatione habeat. Adhuc nempe divina ac misericordi caritate deprecamur, atque pastorali autoritate jubemus, ut quotidie, sicuti fratri in vicibus dabatur et debetur, ita quod est necessarium sustentationi hujus vitæ, in cibo et potu tantum, cuidam pauperi donec ad quadragesimum diem impendatur. Omnes enim alias oblationes, quas in morte fratrum, et in paschali solennitate, cæterisque solennitatibus, Domino, pauperum commilitonum Christi spontanea paupertas indiscrete reddere consueverat, omnino prohibemus.

IV.

Capellani victum et vestitum tantum habeant.

Alias vero oblationes, et omnia eleemosynarum genera, quoquo modo fiant, capellanis, vel aliis ad tempus manentibus, unitati communis capituli reddere pervigili cura præcipimus. Servitores itaque ecclesiæ victum et amictum secundum autoritatem tantum habeant, et nihil amplius habere præsumant, nisi magistri sponte caritative dederint.

V.

De militibus defunctis qui sunt ad terminum.

Sunt namque milites in domo Dei, templique Salomonis, ad terminum misericorditer nobiscum degentes. Unde ineffabili miseratione vos rogamus, deprecamur, et ad ultimum obnixe jubemus, ut si interim

tremenda potestas ad ultimum diem aliquem perduxerit, Divino amore, ac fraterna pietate, septem dies sustentationis, pro anima ejus, quidam pauper habeat.

VI.

Ut nullus frater remanens oblationem faciat.

Decrevimus, ut superius dictum est, quod nullus fratrum remanentium aliam oblationem agere præsumat: sed die noctuque mundo corde in sua professione maneat, ut sapientissimo prophetarum in hoc se æquipollere valeat: calicem salutaris accipiam, et in morte mea mortem domini imitabor: quia sicut Christus pro me animam suam posuit, ita et ego pro fratribus animam ponere sum paratus. Ecce competentem oblationem: ecce hostiam viventem Deoque placentem.

VII.

De immoderata statione.

Quod autem auribus nostris verissimus testis insonuit, videlicet immoderata statione et sine mensura stando divinum officium vos audire: ita fieri non præcipimus, imo vituperamus: sed finito psalmo, venite exultemus Domino, cum invitatorio et hymno, omnes sedere tam fortes quam debiles, propter scandalum evitandum, nos jubemus, vobis vero residentibus, unoquoque psalmo finito, in recitatione gloria patri, de sedibus vestris ad altaria supplicando, ob reverentiam sanctæ trinitatis ibi nominatæ, surgere, et debilibus inclinare demons-

tramus. Sic etiam in recitatione evangelii, et ad *te Deum laudamus*, et per totas laudes, donec finito Benedicamus Domino, stare adscribimus, et eamdem regulam in matutinis sanctæ Mariæ teneri jubemus.

VIII.

De refectione conventus.

In uno quidem palatio, sed melius dicitur refectorio, communiter vos cibum accipere credimus, ubi, quando aliquid necessarium fuerit, pro signorum ignorantia, leniter ac privatim quærere oportet. Sic omni tempore quæ vobis necessaria sunt cum omni humilitate et subjectione reverentiæ petite ad mensam, cum apostolus dicat : *Panem tuum cum silentio manduca.* Et psalmista vos animare debet, dicens : *Posui ori meo custodiam*, id est apud me deliberavi, *ut non delinquerem in lingua*, id est, custodiebam os meum ne male loqueret.

IX.

De lectione.

In prandio et cœna semper sit sancta lectio recitata. Si dominum diligimus, salutifera ejus verba atque præcepta intentissima aure desiderare debemus. Lector autem lectionum vobis indicat silentium.

X.

De carnis refectione.

In hebdomada namque, nisi natalis dies domini, vel

pascha, vel festum sanctæ Mariæ, aut omnium sanctorum evenerit, vobis ter refectio carnis sufficiat: quia assueta carnis comestio intelligitur honorosa corruptio corporum, si vero in die martis tale jejunium evenerit, ut esus carnium retrahatur, in crastino abundanter vobis impendatur. Die autem Dominico omnibus militibus remanentibus, nec non capellanis, duo fercula in honorem sanctæ resurectionis bonum et idoneum indubitanter videtur. Alii autem videlicet armigeri et clientes, uno contenti, cum gratiarum actione permaneant.

XI.

Qualiter manducare milites debeant.

Duos et duos manducare generaliter oportet, ut solerter unus de altero provideat, ne asperitas vitæ, vel furtiva abstinentia in omni prandio intermisceatur. Hoc autem juste judicamus, ut unusquisque miles aut æqualem frater et æquipollentem vini mensuram per se solus habeat.

XII.

Ut aliis diebus duo aut tria leguminum fercula sufficiant.

Aliis nam diebus, videlicet secunda et quarta feria, nec non et sabbato, duo aut tria leguminum vel aliorum ciborum fercula, aut, ut ita dicam, cocta pulmentaria, omnibus sufficere credimus: et ita teneri jubemus, ut forte qui ex uno non potuerit edere, ex alio reficiatur.

XIII.

Quo cibo sexta feria reficere oportet.

Sexta autem feria cibum quadragesimalem ob reverentiam passionis omni congregatione, remota infirmorum inbellicitate, semel sufficere a festo omnium sanctorum usque in pascha, nisi natalis dies Domini vel festum sanctæ Mariæ aut apostolorum evenerit, collaudamus. Alio vero tempore, nisi generale jejunium evenerit, bis reficiantur.

XIV.

Post refectionem semper gratias referant.

Post prandium vero et cœnam semper in ecclesia, si prope est, vel, si ita non est, in eodem loco, summo procuratori nostro, qui est Christus, gratias, ut decet, cum humiliato corde referre inenodabiliter præcipimus : famulis aut pauperibus fragmenta, panibus tamen integris reservatis, distribuere fraterna caritate debent et jubentur.

XV.

Ut decimus panis semper eleemosynario detur.

Licet paupertatis præmium, quod est regnum cœlorum, pauperibus procul dubio debeatur: vobis tamen, quos Christiana fides de illis indubitanter fatetur, decimum totius panis quotidie elcemosynario vestro dare jubemus.

XVI.

Ut collatio sit in arbitrio magistri.

Cum vero sol orientalem regionem deserit, et ad Ibernam (forte Iberiam) descendit, audito signo, ut est ejusdem regionis consuetudo, omnes ad completas oportet incedere vos, ac prius generalem collationem sumere peroptamus. Hanc autem collationem in dispositione et arbitrio magistri ponimus, ut quando voluerit, de aqua; et quando jubebit misericorditer, ex vino temperato competenter recipiatur. Verum hoc non ad nimiam satietatem oportet et in luxu fieri, sed parcius, quia apostare etiam sapientes videmus.

XVII.

Ut finitis completis silentium teneatur.

Finitis itaque completis ad stratum ire oportet. Fratribus igitur a completoriis exeuntibus nulla sit denuo licentia loqui in publico, nisi necessitate cogente; armigero autem suo quæ dicturus est, leniter dicat. Est vero forsitan ut in tali intervallo vobis de completorio exeuntibus, maxima necessitate cogente, de militari negotio, aut de statu domus nostræ, quia dies ad hoc vobis sufficere non creditur, cum quadam fratrum parte ipsum magistrum, vel illum cui domus dominium post magistrum est debitum, oporteat loqui. Hoc autem ita fieri jubemus: et ideò, quia scriptum est: *In multiloquio non effugies peccatum.* Et alibi: *Mors et vita in manibus linguæ.* In illo colloquio scurrilitates et verba otio-

sa ac risum moventia omnino prohibemus : et vobis ad lectulum euntibus, dominicam orationem, si aliquis quid stultum est locutus, cum humilitate et puritatis devotione dicere jubemus.

XVIII.

Ut fagitati ad matutinas non surgant.

Fagitatos nempe milites non ita, ut vobis est manifestum, surgere ad matutinas collaudamus : sed assensu magistri, vel illius cui creditum fuerit a magistro, eos quiescere, et tredecim orationes constitutas sic cantare, ut mens ipsorum voci concordet, juxta illud prophetæ : *Psallite Domino sapienter ;* et illud : *In conspectu angelorum, psallam tibi* : vos unanimes collaudamus. Hoc autem in arbitrio magistri semper consistere debet.

XIX.

Ut communitas victus inter fratres servetur.

Legitur in divina pagina : *Dividebatur singulis, prout cuique opus erat.* Ideo non dicimus, ut sit personarum acceptio, sed infirmitatum debet esse consideratio. Ubi autem qui minus indiget, agat Deo gratias, et non contristetur : qui vero indiget humiliet se pro infirmitate, non extollatur pro misericordia, et ita omnia membra erunt in pace. Hoc autem prohibemus, ut nulli immoderatam abstinentiam amplecti liceat, sed communem vitam instanter teneant.

XX.

De qualitati et modo vestimenti.

Vestimenta autem unius coloris semper esse jubemus, verbi gratia, alba, vel nigra, vel, ut ita dicam, burella. Omnibus autem militibus professis in hieme et in æstate, si fieri potest, alba vestimenta concedimus, ut qui tenebrosam vitam postposuerint, per liquidam et albam suo conditori se reconciliari agnoscant. Quid albedo, nisi integra castitas? Castitas, securitas mentis, sanitas corporis est. Nisi enim unusquisque miles castus perseveraverit, ad perpetuam requiem venire, et Deum videre non poterit; testante apostolo Paulo: *Pacem sectamini cum omnibus et castimoniam, sine qua nemo videbit Dominum.* Sed quia hujusmodi induméntum, arrogantiæ ac superfluitatis æstimatione carere debet: talia habere omnibus jubemus, ut solus leniter per se vestire et exuere, et calceare ac discalceare valeat. Procurator hujus ministerii pervigili cura hoc vitare præsumat, ne nimis longa aut nimis curta, sed mensurata ipsis utentibus, secundum uniuscujusque quantitatem, suis fratribus tribuat. Accipientes itaque nova, vetera semper reddant in præsenti, reponenda in camera, vel ubi frater, cujus est ministerium, decreverit, propter armigeros et clientes, et quandoque pro pauperibus.

XXI.

Quod famuli vestimenta alba: hoc est pallia, non habeant.

Hoc nempe, quod erat in domo Dei ac suorum mi-

litum Templi, sine discretione ac consilio communis capituli, obnixe contradicimus, et funditus quasi quoddam vitium peculiare amputare præcipimus. Habebant enim olim famuli et armigeri alba vestimenta, unde veniebant damna importabilia. Surrexerunt namque in ultramontanis partibus quidam pseudofratres, conjugati, et alii, dicentes se esse de templo, cum sint de mundo. Hi nempe tantas contumelias totque damna militari ordini acquisierunt, et clientes remanentes plurima scandala oriri inde superbiendo fecerunt. Habeant igitur assidue nigra: sed si talia non possint invenire, habeant qualia inveniri possunt in illa provincia qua degunt, aut quod vilius unius coloris comparari, videlicet potest burella.

XXII.

Quod milites remanentes tantum alba habeant.

Nulli ergo concessum est candidas chlamydes deferre, aut alba pallia habere, nisi nominatis militibus Christi.

XXIII.

Ut pellibus agnorum utantur.

Decrevimus communi consilio, ut nullus frater remanens, pelles perenniter, aut pelliciam, vel aliquid tale, quod ad usum corporis pertineat, etiamque coopertorium, nisi agnorum vel arietum, habeat.

XXIV.

Ut vetusta armigeris dividantur.

Procurator vel dator pannorum omni observantia veteres semper armigeris et clientibus, et quandoque pauperibus, fideliter æqualiterque erogare intendat.

XXV.

Cupiens optima, deteriora habeat.

Si aliquis frater remanens, ex debito, aut ex motu superbiæ, pulcra vel optima habere voluerit, ex tali præsumptione procul dubio vilissima merebitur.

XXVI.

Ut quantitas et qualitas vestimentorum servetur.

Quantitatem secundum corporum magnitudinem largitatemque vestimentorum observare oportet : dator pannorum sit in hoc curiosus.

XXVII.

Ut dator pannorum in primis æqualitatem servet.

Longitudinem, ut superius dictum est, cum æquali mensura, ne vel susurronum vel comminatorum (forte criminatorum) aliquid oculus notare præsumat, procu-

rator fraterno intuitu consideret : et in omnibus supradictis, Dei retributionem humiliter cogitet.

XXVIII.

De superfluitate capillorum.

Omnes fratres, remanentes principaliter, ita tonsos habere capillos oportet, ut regulariter ante et retro, et ordinate, considerare possint; et in barba, et in grennionibus eadem regula indeclinabiliter observetur, ne superfluitas, aut facetiæ vitium denotetur.

XXIX.

De rostris et laqueis.

De rostris et laqueis manifestum est esse gentilitium. Et cum abominabile hoc omnibus agnoscatur, prohibemus et contradicimus, ut aliquis ea non habeat, immo prorsus careat. Aliis autem ad tempus famulantibus, rostra, et laquea, et capillorum superfluitatem, et vestium immoderatam longitudinem, habere non permittimus, sed omnino contradicimus. Servientibus enim summo conditori munditia interius exteriusque valde necessaria, eo ipso attestante, qui ait : *Estote mundi, quia ego mundus sum.*

XXX.

De numero equorum et armigerorum.

Unicuique vestrorum militum tres equos licet habe-

re, quia domus Dei templique Salomonis eximia paupertas amplius non permittit impræsentiarum augere, nisi cum magistri licentia.

XXXI.

Nullus armigerum gratis servientem feriat.

Solum autem armigerum singulis militibus eadem causa concedimus. Sed si gratis et caritative ille armiger cuiquam militi fuerit, non licet ei eum verberare, nec etiam qualibet culpa percutere.

XXXII.

Qualiter ad tempus remanentes recipiantur.

Omnibus militibus servire Jesu Christo animi puritate in eadem domo ad terminum cupientibus, equos in tali negotio quotidiano idoneos, et arma, et quidquid ei necessarium fuerit, emere fideliter jubemus. Deinde vero, ex utraque parte æqualitate servata, bonum et utile appreciari equos judicavimus. Habeatur itaque precium in scripto, ne tradatur oblivioni : et quidquid militi, vel ejus equis, vel armigero, erit necessarium, adjunctis et ferris equorum secundum facultatem domus, ex eadem domo fraterna caritate impendatur. Si vero interim equos suos miles aliquo eventu in hoc servitio amiserit : magister prout facultas domus hoc exigit, alios administrabit. Adveniente autem termino repatriandi, medietatem precii ipse miles divino amore concedat, alteram ex communi fratrum, si ei placet, recipiat.

XXXIII.

Quod nullus juxta propriam voluntatem incedat.

Convenit his nempe militibus, qui nihil sibi Christo carius existimant, propter servitium secundum quod professi, et propter gloriam summæ beatitudinis, vel metum gehennæ, ut obedientiam indesinenter magistro teneant. Tenenda est itaque, ut mox, ubi aliquid imperatum a magistro fuerit, vel ab illo cui magister mandatum dederit, sine mora, ac si divinitus imperetur, moram pati nesciant in faciendo. De talibus enim ipsa veritas dicit : *Ab auditu auris obedivit mihi.*

XXXIV.

Si licet ire per villam sine jussu magistri.

Ergo hospitales milites propriam voluntatem relinquentes, et alios ad terminum servientes, deprecamur, et firmiter eis jubemus, ut sine magistri licentia, vel cui creditum hoc fuerit, in villam ire non præsumant, præterquam noctu ad sepulcrum, et ad stationes quæ intra muros sanctæ civitatis continentur.

XXXV.

Si licet eum ambulare solum.

Hi vero ita ambulantes, non sine custode, id est milite aut fratre remanente, nec in die nec in nocte iter inchoare audeant. In exercitu namque postquam hospi-

tati fuerint, nullus miles, vel armiger, aut alius, per atria aliorum militum causa videndi, vel cum aliquo loquendi, sine jussu, ut dictum est superius, incedat. Itaque consilio affirmamus, ut in tali domo ordinata a Deo, nullus secundum proprietatem militet aut quiescat : sed secundum magistri imperium totus sic incumbat, ut illam Domini sententiam imitari valeat, qua dicit : *Non veni facere voluntatem meam, sed ejus qui me misit.*

XXXVI.

Ut nullus nominatim quod ei necessarium erit quærat.

Hanc proprie consuetudinem inter cætera adscribere jubemus, et cum omni consideratione ob quærendi vitium teneri præcipimus. Nullus igitur frater remanens, assignanter et nominatim equum aut equitaturam vel arma quærere debet. Quomodo ergo? Si vero ejus infirmitas, aut equorum suorum debilitas, vel armorum suorum gravitas, talis esse agnoscitur, ut sic incedere sit damnum commune : veniat magistro, vel cui est debitum ministerium post magistrum, et causam vera fide et pura ei demonstret : inde namque in dispositione magistri, vel post eum procuratoris, res se habeat.

XXXVII.

De frenis et calcaribus.

Nolumus ut omnino aurum vel argentum, quæ sunt divitiæ peculiares, in frenis et pectoralibus, nec calcaribus, vel in strevis, unquam appareant, nec alicui fra-

tri remanenti emere liceat. Si vero caritative talia vetera instrumenta data fuerint, aurum vel argentum taliter coloretur, ne splendidus color vel decor cæteris arrogantia videatur. Si nova data fuerint, magister de talibus quod voluerit faciat.

XXXVIII.

Tegimen in hastis et clypeis non habeatur.

Tegimen autem in clypeis et hastis, et furellis in lanceis, non habeatur, quia hoc non proficuum, immo damnum nobis intelligitur.

XXXIX.

De licencia magistri.

Licet magistro cuiquam dare equos, vel arma, vel quamlibet rem cuilibet dare.

XL.

De mala et sacco.

Sacculus et mala cum firmatura non conceduntur : sic exponentur, ne habeant absque magistri licentia, vel cui creduntur domus post eum negotia. In hoc præsenti capitulo procuratores et per diversas provincias degentes non continentur, nec ipse magister intelligitur.

XLI.

De legatione literarum.

Nullatenus cuiquam fratrum liceat a parentibus suis, neque a quoquam hominum, nec sibi invicem, accipere vel dare, sine jussu magistri vel procuratoris. Postquam licentiam frater habuerit, in præsentia magistri, si ei placet, legantur. Si vero et a parentibus ei quidquam directum fuerit, non præsumat suscipere illud, nisi prius indicatum fuerit magistro. In hoc autem capitulo magister et domus procuratores non continentur.

XLII.

De fabulatione propriarum culparum.

Cum omne verbum otiosum generare agnoscatur peccatum, quid ipsi jactantes de propriis culpis ante districtum judicem dicturi sunt? Ostendit certe propheta, si a bonis eloquiis propter taciturnitatem debet interdum taceri, quanto magis a malis verbis propter pœnam peccati debet cessari. Vetamus igitur et audacter contradicimus, ne aliquis frater remanens, ut melius dicam, stultitias, quas in sæculo in militari negotio tam enormiter egit, et carnis delectationes miserrimarum mulierum, cum fratre suo, vel alio aliquo, vel de alio commemorare audeat : et, si forte referentem aliquem talia audierit, obmutescere faciat, vel quantocius poterit cito pede obedientiæ inde discedat, et olei venditori aurem cordis non præbeat.

XLIII.

De quæstu et acceptione.

Verum enim vero, si aliqua res sine questu cuilibet fratri data gratis fuerit, deferat magistro vel dapifero : si vero aliter suus amicus vel parens dare nisi ad opus suum noluerit, hoc prorsus non recipiat, donec licentiam a magistro suo habeat. At cui res data fuerit, non pigeat illi, si alteri datur : immo pro certo sciat, quia, si inde irascitur, contra Deum agit. In hac autem prædicta regula ministratores non continentur, quibus specialiter hoc ministerium debetur et conceditur de mala et sacco.

XLIV.

De manducariis equorum.

Utilis res est cunctis, hoc præceptum a nobis constitutum ut indeclinabiliter amodo teneatur. Nullus autem frater facere præsumat manducaria linea vel lanea, idcirco principaliter facta : nec habeat ulla, excepto profinello.

XLV.

Ut cambiare vel quærere nullus audeat.

Nunc aliquid restat, ut nullus præsumat cambiare sua, frater cum fratre, sine licentia magistri ; et aliquid quærere, nisi frater fratri, et sit res parva, vilis, non magna.

XLVI.

Ut nullus avem cum ave capiat, nec cum capiente incedat.

Quod nullus hactenus avem cum ave accipere audeat nos communiter judicamus. Non convenit enim religioni sic cum mundanis delectationibus inhærere, sed domini præcepta libenter audire, orationibus frequenter incumbere, mala sua cum lacrymis vel gemitu quotidie in oratione Deo confiteri. Cum homine quidem talia operante cum accipitre, vel alia ave, nullus frater remanens hac principali causa ire præsumat.

XLVII.

Ut nullus feram arcu vel balista percutiat.

Cum omni religione ire decet, simpliciter, et sine risu, humiliter, et non multa verba, sed rationabilia loqui, et non sic clamosa in voce. Specialiter injungimus et præcipimus omni fratri professo, ne in bosco cum arcu aut balista jaculari audeat : nec cum illo qui hoc fecerit ideo pergat, nisi gratia eum custodiendi, a perfido gentili : nec cum cane sit ausus clamare vel garrulare ; nec equum suum, cupiditate accipiendi feram, pungat.

XLVIII.

Ut leo semper feriatur.

Nam est certum, quod vobis specialiter creditum est

et debitum, pro fratribus vestris animas ponere, atque incredulos, qui semper virginis filio minitantur, de terra delere. De leone enim hoc legimus, *quia ipse circuit, quærens quem devoret;* et *manus ejus contra omnes, omniumque manus contra eum.*

XLIX.

De omni re super vos quæsita judicium audite.

Novimus quidem persecutores sanctæ ecclesiæ innumerabiles esse, et hos, qui contentionem non amant, incessanter crudeliusque inquietare festinant. In hoc igitur concilii sententia serena consideratione pendeat, ut si aliquis in partibus orientalis regionis, aut in quocumque alio loco, super vos rem aliquam quæsierit, vobis per fideles et veri amatores judices audire judicium præcipimus; et quod justum fuerit, indeclinabiliter vobis facere præcipimus.

L.

Ut hæc regula in omnibus teneatur.

Hæc eadem regula, in omnibus rebus vobis immerito ablatis, perenniter jubemus ut teneatur.

LI.

Quod licet omnibus militibus professis terram et homines habere.

Divina, ut credimus, providentia a vobis in sanctis

locis sumpsit exordium hoc genus novum religionis, ut videlicet religioni militiam admisceretis, et sic religio per militiam armata procedat, hostem sine culpa feriat. Jure igitur judicamus, cum milites Templi dicamini, vos ipsos, ob insigne meritum et speciale probitatis, domum, terram et homines habere et agricolas possidere, et juste eos regere : et institutum debitum vobis specialiter debetur impendi.

LII.

Ut de male habentibus cura pervigil habeatur.

Male habentibus fratribus supra omnia adhibenda est cura pervigil, ut quasi Christo eis serviatur : ut illud evangelicum, *infirmus fui, et visitastis me*, memoriter teneatur. Hi etenim diligenter ac patienter portandi sunt, quia de talibus superna retributio indubitanter acquiritur.

LIII.

Ut infirmis necessaria semper dentur.

Procuratoribus vero infirmantium omni observantia atque pervigili cura præcipimus, ut quæcumque sustentationi diversarum infirmitatum sunt necessaria, fideliter ac diligenter juxta domus facultatem eis administrent, verbi gratia, carnem et volatilia, et cætera, donec sanitati restituantur.

LIV.

Ut alter alterum ad iram non provocet.

Præcavendum nempe non modicum est, ne aliquis aliquem commovere ad iram præsumat : quia propinquitatis et divinæ fraternitatis, tam pauperes quam potentes, summa clementia æqualiter adstrinxit.

LV.

Quomodo fratres conjugati habeantur.

Fratres autem conjugatos hoc modo habere vobis permittimus : ut, si fraternitatis vestræ beneficium et participationem petunt, uterque suæ substantiæ portionem, et quidquid amplius acquisierint, unitati communis capituli post mortem concedant, et interim honestam vitam exerceant, et bonum agere fratribus studeant, sed veste candida, et chlamyde alba non incedant. Si vero maritus ante obierit, partem suam fratribus relinquat : et conjux de altera, vitæ sustentamentum habeat. Hoc enim injustum consideramus, ut cum fratribus Deo castitatem promittentibus fratres hujusmodi in una eademque domo maneant.

LVI.

Ut amplius sorores non habeantur.

Sorores quidem amplius periculosum est coadunare : quia antiquus hostis femineo consortio complures ex-

pulit a recto tramite paradisi. Itaque, fratres carissimi, ut integritatis flos inter vos semper appareat, hac consuetudine amodo uti non licet.

LVII.

Ut fratres templi cum excommunicatis non participent.

Hoc, fratres, valde cavendum atque timendum est, ne aliquis ex Christi militibus homini excommunicato nominatim ac publice, aliquo modo se jungere, aut res suas accipere præsumat, ne anathema maranatha similiter fiat. Si vero interdictus tantum fuerit, cum eo participationem habere, et rem suam caritative accipere, non immerito licebit.

LVIII.

Qualiter milites sæculares recipiantur.

Si quis miles ex massa perditionis, vel alter sæcularis, sæculo volens renuntiare, vestram communionem et vitam velit eligere, non ei statim assentiantur, sed juxta illud Pauli, *probate spiritus si ex Deo sunt,* et sic ei ingressus concedatur. Legatur igitur regula in ejus præsentia : et si ipse præceptis expositæ regulæ diligenter obtemperaverit, tunc si magistro et fratribus eum recipere placuerit, convocatis fratribus desiderium et petitionem suam cunctis animi puritate patefaciat. Deinde vero terminus probationis in consideratione et providentia magistri, secundum honestatem vitæ petentis, omnino pendeat.

LIX.

Ut omnes fratres ad secretum consilium non vocentur.

Non semper omnes fratres ad consilium convocare jubemus : sed quos idoneos et consilio providos magister cognoverit. Cum autem de majoribus tractare voluerit, ut est dare communem terram, vel de ipso ordine disceptare, aut fratrem recipere : tunc omnem congregationem, si magistro placet, convocare est competens; auditoque communis capituli consilio, quod melius et utilius magister consideraverit, illud agatur.

LX.

Quod cum silentio orare debeant.

Orare fratres, prout animi et corporis affectus postulaverit, stando vel sedendo, tamen summa cum reverentia simpliciter, et non clamose, ut unus alium non conturbet, communi consilio jubemus.

LXI.

Ut fidem servientium accipiant.

Agnovimus nempe complures ex diversis provinciis, tam clientes, quam armigeros, pro animarum salute animo ferventi ad terminum cupientes in domo nostra mancipari. Utile est autem, ut fidem eorum accipiatis,

ne forte veteranus hostis in Dei servitio aliquid furtive vel indecenter eis intimet, vel a bono proposito repente exterminet.

LXII.

Ut pueri, quamdiu sunt parvi, non accipiantur inter fratres templi.

Quamvis regula sanctorum patrum pueros in congregatione permittat habere, nos de talibus non collaudamus vos unquam onerare. Qui vero filium suum, vel propinquum, in militari religione perenniter dare voluerit: usque ad annos, quibus viriliter armata manu possit inimicos Christi de terra sancta delere, eum nutriat: dehinc secundum regulam in medio fratrum pater vel parentes eum statuant, et suam petitionem cunctis patefaciant. Melius est enim in pueritia non vovere, quam, posteaquam vir factus fuerit, enormiter retrahere.

LXIII.

Ut senes semper venerentur.

Senes autem pia consideratione secundum virium imbecillitatem supportare ac diligenter honorare oportet: et nullatenus in his quæ corporis sunt necessaria districte teneantur, salva tamen autoritate regulæ.

LXIV.

De fratribus qui per diversas provincias proficiscuntur.

Fratres vero qui per diversas provincias diriguntur,

regulam, inquantum vires expetunt, servare in cibo et potu et cæteris studeant, et irreprehensibiliter vivant, ut ab his qui foris sunt bonum testimonium habeant: religionis propositum nec verbo nec actu polluant, sed maxime omnibus quibus se conjunxerint, sapientiæ et bonorum operum exemplum et condimentum præbeant. Apud quem hospitari decreverint, fama optima sit decoratus: et, si fieri potest, domus hospitis in illa nocte non careat lumine, ne tenebrosus hostis occisionem, quod absit, inferat. Ubi autem milites non excommunicatos congregari audierint, illuc pergere, non considerantes tam temporalem utilitatem quam æternam animarum illorum salutem, dicimus. Illis autem fratribus in ultramarinis partibus spe subvectionis ita directis, hac conventione eos qui militari ordini se jungere perenniter voluerint recipere collaudamus: et in præsentia episcopi illius provinciæ uterque conveniat, et voluntatem petentis præsul audiat. Audita itaque petitione, mittat eum frater ad magistrum et ad fratres qui sunt in templo quod est in Jerusalem: et, si vita ejus est honesta talique consortio digna, misericorditer suscipiatur, si magistro et fratribus bonum videtur. Si vero interim obierit, pro labore et fatigatione, quasi uni ex fratribus, totum beneficium et fraternitas pauperum et commilitonum Christi ei impendatur.

LXV.

Ut victus æqualiter omnibus distribuatur.

Illud quoque congrue et rationabiliter manutenendum censemus, ut omnibus fratribus remanentibus vic-

tus secundum loci facultatem æqualiter tribuatur : non enim est utilis personarum acceptio, sed infirmitatum necessaria est consideratio.

LXVI.

Ut milites templi decimas habeant.

Credimus namque relictis affluentibus divitiis vos spontaneæ paupertati esse subjectos, unde decimas vobis communi vita viventibus juste habere hoc modo demonstravimus. Si episcopus ecclesiæ, cui decima juste debetur, vobis caritative eam dare voluerit : assensu communis capituli de illis decimis quas tunc ecclesia possidere videtur vobis tribuere debet. Si autem laïcus quilibet adhuc illam vel ex patrimonio suo damnabiliter amplectitur, et seipsum in hoc valde redarguens, vobis eamdem reliquerit : ad nutum ejus qui præ est tantum, sine consensu capituli id agere potest.

LXVII.

De levibus et gravibus culpis.

Si aliquis frater loquendo, vel militando, aut aliter, aliquid leve deliquerit, ipse ultro, delictum suum satisfaciendo magistro ostendat. De levibus, si consuetudinem non habeant, levem pœnitentiam habeat. Si vero eo tacente per aliquem alium culpa cognita fuerit, majori et evidentiori subjaceat disciplinæ et emendationi. Si autem grave erit delictum, retrahatur a familiaritate fratrum, nec cum illis simul in eadem mensa edat, sed solus refectionem sumat. Dispensationi et judicio ma-

gistri totum incumbat, ut salvus in judicii die permaneat.

LXVIII.

Qua culpa frater non amplius recipiatur.

Ante omnia providendum est, ne quis frater potens aut impotens, fortis aut debilis, volens se exaltare et paulatim superbire, ac culpam suam defendere, indisciplinatus maneat : sed, si emendare noluerit, ei districtior correptio accedat. Quod si piis admonitionibus, et fusis pro eo orationibus, emendare noluerit, sed in superbia magis ac magis se erexerit : tunc, secundum apostolum, de pio eradicetur grege : *Auferte malum ex vobis;* necesse est ut a societate fratrum fidelium ovis morbida removeatur. Cæterum magister, qui baculum et virgam manu tenere debet (baculum videlicet, quo aliorum virium imbecillitates sustentet, virgam quoque qua vitia delinquentium zelo restitudinis feriat) consilio patriarchæ et spiritali consideratione id agere studeat, ne, ut ait beatus Maximus, aut solutior lenitas cohibentiam peccantis, aut immoderata severitas a lapsu non revocet delinquentem.

LXIX.

Ut a Paschali solennitate usque ad festum omnium Sanctorum unam camisiam lineam tantum sumere habeat.

Interea, pro nimio ardore Orientalis regionis, misericorditer consideramus, ut a Paschali festivitate usque

ad omnium sanctorum solennitatem unicuique una camisia linea tantum, non ex debito, sed sola gratia detur, illi dico qui ea uti voluerit : alio autem tempore generaliter omnes camisias laneas habeant.

LXX.

Quot et quales panni in lecto sint necessarii.

Singulorum quidem, non aliter, per singula lecta dormientium dormire nisi permaxima causa vel necessitas evenerit, communi consilio collaudamus. Lectualia vel lectisternia moderata dispensatione magistri unusquisque habeat : credimus enim potius saccum, culcitram, et coopertorium unicuique sufficere. Qui vero ex his uno carebit, carpitam habeat, et in omni tempore tegmine lineo, id est veluso, frui bene licebit : vestiti autem camisiis dormiant, et cum femoralibus semper dormiant. Dormientibus itaque fratribus, jugiter usque mane nunquam desit lucerna.

LXXI.

De vitanda murmuratione.

Æmulationes, invidias, livorem, murmur, susurrationes, detractiones, divina admonitione, vitare, et quasi quamdam pestem fugere, vobis præcipimus. Studeat igitur unusquisque vigilante animo, ne fratrem suum culpet aut reprehendat, sed illud apostoli studiose secum animadvertat : *Ne sis criminator, nec susurro in populo.* Cum autem fratrem liquido aliquid peccasse agnoverit, pacifice et fraterna pietate, juxta Domini præceptum,

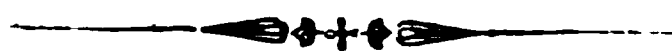
inter se et illum solum corripiat : et, si eum non audierit, alium fratrem adhibeat : sed si utrumque contempserit, in conventu publice objurgetur coram omnibus. Magnæ enim cæcitatis sunt, qui aliis detrahunt; et nimiæ infelicitatis sunt, qui se a livore minime custodiunt : unde in antiquam versuti hostis nequitiam demerguntur.

LXXII.

Ut omnium mulierum fugiantur oscula.

Periculosum esse credimus omni religioso vultum mulierum nimis attendere : et ideo nec viduam, nec virginem, nec matrem, nec sororem, nec amitam, nec ullam aliam feminam, aliquis frater osculari præsumat. Fugiat ergo feminea oscula Christi militia, per quæ solent homines sæpe periclitari : ut pura conscientia et secura vita in conspectu Domini perenniter valeat conversari.

Et sic desinit regula Templariorum olim equitum, de quibus vide origines nostras equestres latine et gallice editas.



NOTES.

ADDITION AU CHAPITRE IV,

INTITULÉ :

CONTINUATION MODERNE DE L'ORDRE DU TEMPLE.

PAGE 111.

Une communication importante qui m'a été faite pendant le cours de l'impression de cet ouvrage, m'oblige d'ajouter aux documens contenus dans le chapitre IV la note suivante, qui les modifie sur plusieurs points essentiels.

On a vu (page 129) que des dissensions intestines avaient fait naître, au commencement de ce siècle, un schisme dans le Temple. La profession de foi johannite du grand-maître et de quelques chevaliers en avait été l'occasion; mais il avait commencé à se manifester antérieurement par des entreprises despotiques, contre lesquelles le plus grand nombre des Templiers s'étaient élevés.

Une lettre émanée de M. le régent de l'Ordre, à la date du 12 juillet 1840, m'a transmis toutes les pièces qui se rattachent à cette scission, dont l'origine remonte, comme on va le voir, à près de trente années, et dont l'histoire nous révèlera en même temps une partie de celle de l'Ordre dans ces temps modernes.

(*Les faits suivans sont tirés des pièces communiquées par M. le régent, et notamment de l'allocution magistrale prononcée au nom de la commission exécutive du grand convent général, central et primitif de l'Ordre, dans la séance d'ouverture du convent général du* 13 *janvier* 1838.)

Philippe, duc d'Orléans, qui gouverna l'Ordre de 1705 à 1724, en avait propagé les doctrines parmi les jeunes seigneurs de sa cour, et les étrangers de distinction qui la fréquentaient. Il allait le faire reconnaître publiquement, quand la mort l'enleva le 2 décembre 1723.

En 1792, M. de Cossé-Brissac, qui était grand-maître du Temple, prévoyant le sort fatal dont il était menacé, remit à M. R. de Chevillon, avec le titre de régent, les pouvoirs dont il ne pouvait plus continuer l'exercice.

Les troubles révolutionnaires empêchèrent celui-ci d'en faire usage pendant plusieurs années. Ce ne fut que le 10 juin 1804, et sous la protection de Napoléon, que les débris de l'Ordre se réunirent pour recevoir la démission du régent, et préparer le convent général, qui se réunit le 4 novembre de la même année. Cette assemblée, agissant en conformité des statuts de 1705, élut pour grand-maître Bernard-Raymond Fabré Palaprat, et nomma à diverses charges vacantes.

Le rétablissement de la hiérarchie permit au Temple de remplir en peu d'années les vides que la mort avait faits dans les rangs de sa milice.

En 1808, l'Ordre était plus puissant et plus nombreux qu'il ne l'avait jamais été depuis la catastrophe du XIV.e siècle.

Le 28 mars de cette même année, une cérémonie imposante attira à l'église St.-Paul-St.-Antoine une foule de spectateurs dont la curiosité était bien justifiée par le spectacle dont ils furent témoins. L'église, entièrement tendue de blanc, et décorée de la croix rouge de l'Ordre, était éclairée avec magnificence. Dans le chœur s'élevait, orné des insignes de la grande-maîtrise et de palmes triomphales, le cénotaphe de Jacques de Molay et de ses frères martyrisés sous Philippe-le-Bel. Les chevaliers, la milice inférieure, de nombreux détachemens de la garnison de Paris, en tenue de deuil, remplissaient la nef. L'absoute fut faite solennellement par le coadjuteur général de l'Ordre, l'abbé Clouet, chanoine métropolitain de Notre-Dame de Paris, revêtu du costume prescrit par la règle aux chevaliers ecclésiastiques; l'oraison funèbre de Molay et de ses frères, prononcée par le même dignitaire, termina la cérémonie, durant laquelle plusieurs bataillons d'infanterie, placés au-dehors de l'église, rendirent aux illustres défunts les honneurs militaires. Les journaux de cette époque ont consacré le souvenir de l'étonnement et de l'impression que causa dans Paris cette démonstration publique.

En 1809 les cours et les juridictions furent rétablies dans les diverses langues ou provinces de l'Ordre, qui ouvrit en même temps, dans un assez grand nombre de villes, des hospices, dont l'utilité ne contribua pas peu à l'augmentation de ses milices.

Ce rapide développement fut soudainement arrêté par une première entreprise du grand-maître, pour transformer en subordonnés les vicaires magistraux

qui, d'après les statuts révisés de 1705, devaient exercer *avec* lui les fonctions suprêmes, et pour les rendre révocables, de nommés à vie qu'ils étaient.

Dès-lors le schisme éclata parmi les Templiers : les uns, et ce fut le plus grand nombre, refusant d'admettre ces innovations, les autres se rangeant du côté du grand-maître, qui destituait et anathématisait ses adversaires; tandis que ceux-ci, résistant à l'autorité, qu'ils méconnaissaient dans ses abus, protestaient énergiquement contre le despotisme dont l'Ordre était menacé, et mettaient en accusation le grand-maître lui-même. Ceci se passait en 1812.

Pour mettre fin à cette division, un convent général avait été convoqué. Il fut convenu que le grand-maître et ses dignitaires donneraient leur démission, que toutes les accusations seraient, de part et d'autre, mises à néant, et que l'Ordre entier se soumettrait au nouveau chef qui lui serait bientôt donné.

Mais le grand-maître, qui avait évité, par cet accommodement, les chances de l'accusation dirigée contre lui, ne tarda pas à manœuvrer pour ressaisir le pouvoir qui lui échappait, et le 19 décembre 1812, le grand-prieur d'Italie, qu'il avait investi, par délégation, de son autorité, annonça au Temple que, cédant aux prières qui lui avaient été adressées, le grand-maître retirait son abdication, et reprenait le gouvernement de l'Ordre.

Les Templiers opposés au grand-maître répondirent aussitôt à cette provocation par un acte non moins décisif. Ils se réunirent, et nommèrent, le 1.er février 1813, Charles-Louis comte Le Peltier d'Aunay, grand-maître de l'Ordre, en remplacement de Bernard-Raymond.

Dès-lors le schisme, un moment apaisé, recommença de diviser les chevaliers en deux partis, que

nous ne suivrons pas dans la petite guerre de protestations et d'anathèmes qu'ils se firent avec une égale persévérance, chacun recevant des chevaliers, assemblant des convens, nommant aux mêmes offices, et percevant les annuels ou tributs de l'Ordre. Les archives, qu'on se disputait des deux côtés, furent dispersées, et leurs plus respectables monumens subirent des altérations sur lesquelles nous reviendrons plus tard.

La restauration trouva l'Ordre dans cet état. On pourrait induire d'un décret du 7 mai 1814, rendu par Bernard Raymond, que Louis XVIII n'était point étranger aux mystères du Temple, qui s'assemble, dit le décret, « sous l'égide et les emblèmes du nouveau » monarque. » Il y a des raisons de croire que ce prince, affilié à l'Ordre durant son séjour en Angleterre, avait pensé à l'opposer aux autres sociétés secrètes qui travaillaient au renversement de la monarchie. On sait au moins que, soutenu par sa protection, l'Ordre reprit avec les langues d'Angleterre, du Brésil et des Etats-Unis, les relations que la guerre maritime avait pendant long-temps interrompues. Les réceptions furent aussi nombreuses qu'en 1808; à une assemblée de l'Ordre à Paris, sir Sidney Smith, marchant à la tête de cent chevaliers anglais, vint s'asseoir à l'agape militaire des Templiers français.

Cependant, la division qui existait toujours dans l'Ordre ne lui permettant pas de se développer en toute liberté, le grand-maître Le Peltier d'Aunay abdiqua, dans une séance du convent de son rival, l'autorité magistrale, qu'il sacrifiait à l'amour de la paix et aux intérêts du Temple. Les archives éparses furent recueillies, et la milice put croire à un meilleur avenir.

Mais une nouvelle tentative du grand-maître ne tarda point à rompre cette bonne harmonie. Il avait voulu, en 1812, substituer un gouvernement despotique à l'administration magistrale qu'il tenait seule des statuts. En 1827 il essaya de s'attribuer comme pontife ce qu'il n'avait pu usurper comme autocrate.

Pour arriver à ce but, il présenta aux chevaliers un manuscrit grec de la fin du XIII.e siècle, écrit sur vélin, et contenant l'Evangile de saint Jean, auquel manquaient les deux derniers chapitres, c'est-à-dire tout ce qui se rapporte à la résurrection de N. S. J.-C., inventée, disait-il, par le clergé romain. En même temps il créait toute une hiérarchie ecclésiastique, diacres, prêtres, pontifes, etc., tous soumis à l'autorité qu'il s'attribuait comme *souverain pontife et patriarche*, titre dont les initiales S. P. E. P. se remarquent en tête des publications émanées de son gouvernement.

L'établissement de cette nouvelle religion, divulguée sous le nom de Leviticon, dans la traduction en français, publiée par un professeur du collége Louis-le-Grand et un Grec réfugié, ne rencontra pas moins d'opposition que le despotisme politique du grand-maître.

Cependant c'était en vain que les opposans objectaient la constante profession de la foi catholique faite par l'Ordre ancien, et même par le Temple moderne, dont les cérémonies religieuses et catholiques ne furent supprimées par le grand-maître qu'en 1824, sous le spécieux prétexte d'un refus du curé de Saint-Germain-l'Auxerrois : le Johannisme devint, au moins en apparence, la religion d'une partie du Temple, qui abandonna, sous l'influence d'une ambition personnelle, l'antique croyance de ses devanciers.

L'ouvrage de M. J. P., analysé aux pag. 122 et sui-

vantes, qui servit comme de manifeste aux dissidens, fit connaître les étranges doctrines auxquelles ils donnaient leur adhésion.

Déjà un des grands dignitaires, rangé du côté des Templiers qui refusaient de reconnaître pour pape le grand-maître, avait été poursuivi et condamné par un arrêt du 15 novembre 1832. L'histoire de sa condamnation, publiée par lui, ouvrit les yeux des moins clairvoyans sur les projets du grand-maître. La résistance à ces plans, maintenant connus, devint presque générale, et s'accrut encore par l'exemple de fermeté donné par les chevaliers anglais et le royal chef auquel ils obéissaient. Un manifeste dirigé contre le grand-maître, et publié en 1836, fut suivi de la nomination d'une commission exécutive qui se mit à la tête de l'Ordre, et se saisit de son administration, en attendant la décision du futur convent général.

On ne peut dire ce qui serait résulté de cette démarche importante, si le grand-maître, malade depuis plusieurs années, n'avait été contraint de quitter Paris pour habiter le midi de la France, où il parut bientôt oublier les difficultés graves dans lesquelles il avait jeté le Temple, et qu'il n'avait fait qu'accroître en déléguant pour le remplacer un des dignitaires de l'Ordre. La commission exécutive s'occupa alors de rétablir l'ancienne discipline, qui avait été faussée par le grand-maître; elle releva des sentences prononcées contre eux les frères condamnés par lui, réunit les archives, renoua ses rapports, long-temps interrompus, avec les langues étrangères, et prépara une révision générale des statuts. Enfin, le 13 janvier 1838, elle remit ses pouvoirs temporaires entre les mains du convent général, qui institua, pour la remplacer, une commission exécutive du convent général, à qui l'administration de

l'Ordre fut confiée en attendant l'élection régulière d'un grand-maître nouveau.

Cet état de choses dura jusqu'à la nomination d'un régent, qui fut élu le 18 mai 1838, pour tenir la place du grand-maître défunt (18 février 1838), jusqu'à la nomination de son successeur.

Pendant ce temps les Templiers johannites, persistant dans leur schisme, se détachèrent tout-à-fait de l'Ordre, et finirent par ouvrir leurs assemblées aux profanes dans l'église qu'ils consacrèrent sous le nom d'*Eglise catholique primitive*.

Sir Sidney Smith, élu grand-maître en 1838, trouva l'Ordre dans cette situation. Les réformes projetées ne purent être exécutées qu'en partie durant la courte durée de son magistère, qui finit à sa mort le 26 mai 1840.

PAGE 112.

Un décret du convent général de l'Ordre du 29 mai 1838, « considérant qu'il existe plusieurs versions de » la charte de transmission, et qu'il importe d'être fixé » sur le texte véritable de cet antique et vénéré monu- » ment de notre filiation qui nous rattache au glorieux » martyre de Jacques de Molay, et au noble fondateur » de l'Ordre, Hugues de Payens, ... statue : Le texte » de la charte de transmission donnée par l'illustre » grand-maître Johannes Marcus Larmenius, le trei- » zième jour de février de l'an de la naissance de N. S. » J.-C. 1324, est ainsi conçu :

« Ego frater Johannes Marcus Larmenius, hierosoly- » mitanus, Dei gratia et secretissimo venerandi sanctis- » simique martyris supremi Templi militiæ Magistri » (cui honos et gloria), decreto, communi fratrum con-

» cilio confirmato, super universum Templi Ordinem
» summo et supremo Magisterio insignitus, singulis has
» decretales litteras visuris,

» Salutem, salutem, salutem.

» Notum sit omnibus tam præsentis quam futuris quod,
» deficientibus propter extremam ætatem viribus, rerum
» angustia et gubernaculi gravitate perpensis, ad majo-
» rem Dei gloriam, Ordinis, Fratrum et Statutorum tu-
» telam et salutem; ego, prædictus humilis Magister
» Militiæ Templi, inter validiores manus supremum sta-
» tuerim deponere Magisterium.

» Idcirco, Deo juvante, unoque supremi conventus
» equitum consensu, apud eminentem commendato-
» rem et carissimum fratrem Franciscum Thomam Theo-
» baldum Alexandrinum, supremum Ordinis Templi
» Magisterium, auctoritatem et privilegia contuli, et hoc
» præsenti decreto, pro vita, confero, cum potestate
» secundum temporis et rerum leges, Fratri alteri, ins-
» titutionis, et ingenii nobilitate morumque honestate
» præstantissimo, summum et supremum Templi Or-
» dinis Magisterium, summamque auctoritatem confe-
» rendi. Quod sic, ad perpetuitatem Magisterii, successo-
» rum non intersectam seriem et statutorum integritatem
» tuendas. Jubeo tamen ut non transmitti possit Magis-
» terium, sine commilitonum Templi conventus gene-
» ralis consensu, quoties colligi potuerit supremus iste
» conventus; et, rebus ita sese habentibus, successor
» ad nutum equitum eligatur.

» Ne autem languescant supremi officii munera, sint
» nunc et perenniter quatuor supremi vicarii magistri
» supremam pro vita eminentiam et auctoritatem su-
» per universum Ordinem, simul cum Magistro haben-
» tes, qui vicarii Magistri apud seniores secundum
» professionis seriem eligantur, quod statutum a

» commendato mihi et Fratribus voto sacrosancti præ-
» dicti venerandi beatissimique Magistri nostri martyris
» (cui honos et gloria). Amen.

» Ego denique fratrum supremi conventus decreto a
» suprema mihi commissa auctoritate, Scotos Templa-
» rios Ordinis desertores, anathemate percussos, illos-
» que et dominiorum militiæ spoliatores (quibus apud
» Deum misericordia) extra girum Templi, nunc et in
» futurum, volo, dico et jubeo.

» Signa, ideo, pseudofratribus ignota et ignoscenda
» constitui, ore commilitonibus tradenda, et quæ in
» supremo conventu, jam tradere modo placuit.

» Quæ vero signa tantummodo pateant post debitam
» professionem et equestrem consecrationem secundum
» Templi commilitonum statuta, ritus et usus, prædic-
» to eminenti commendatori a me transmissa sicut a ve-
» nerando et sanctissimo martyre Magistro (cui honos et
» gloria) in meas manus habui tradita.

» Fiat sicut dixi. Fiat. Amen.

» Ego Johannes Marcus Larmenius dedi die decima
» tertia februarii MCCCXXIV.

» Ego.... acceptum habeo..... » (suivent les noms
des grands-maîtres.)

PAGE 114.

Un décret du convent général de l'Ordre du 29 mai 1838, imprimé au bulletin de l'Ordre du 22 août 1838, cité dans une note suivante qui se rapporte à la page 122, contient la nomenclature des grands-maîtres du Temple, depuis son institution jusqu'à nos jours. Nous lui empruntons les variantes qui suivent.

Robert le Bourguignon, 1136. Le décret le nomme

Robert de Crédon ou Craon, et fixe son élection à l'année 1139.

Bernard de Tremelay, 1149. Le décret dit 1151.

Bertrand de Blanquefort, 1153. Le décret, Bertrand de Blanchefort, 1154.

Philippe de Naplouse, 1168. Le décret, 1169.

Arnaud de Toroges, 1179. Le décret, Arnault de la Tour Rouge, 1180.

Terric, 1184. Le décret, Jehan de Terric, 1185.

Gerard de Riderfort, 1188. Le décret, 1187.

Gilbert Horal. Le décret, Gilbert Eral ou d'Eral.

Philippe du Plessiez. Le décret, Philippe du Plessis.

Pierre de Montaigu, 1219. Le décret, Pierre de Montagu, 1218.

Après ce dernier le décret ajoute Armand de Pierre-Grosse, 1229, qui manque dans notre liste.

Herman de Perigord, 1233. Le décret, 1237.

Le décret ajoute ici le nom d'un régent, Guillaume de Rochefort, 1244.

Renaud de Vichiers. Le décret, de Vichy.

Thomas Béraut, 1256. Le décret, Thomas Berald, 1257.

Guillaume de Beaujeu, 1273. Le décret, 1274.

Le moine Gaudini. Le décret, Theobald Gaudini.

Marc Larmenius, 1307. Le décret, Jehan-Marc Larmenius, 1314.

Après la nomination de Bernard-Raymond Fabré-Palaprat du 4 novembre 1804, le décret mentionne : Charles-Antoine-Gabriel, duc de Choiseul, président de la commission du convent général remplaçant le Magistère démissionnaire, 1.er février 1814;

Charles-Louis Le Peletier, comte d'Aulnay, 1.er février 1813;

Bernard-Raymond persiste à se dire grand-maître;

Bernard-Raymond, par l'abdication volontaire du grand-maître Charles-Louis, est reconnu, sans contestation et sans élection nouvelle, comme grand-maître régulier de l'Ordre, 27 mars 1827;

La commission exécutive du grand convent central et primitif administre au nom et pour l'empêchement reconnu du grand-maître Bernard-Raymond, 28 février 1837.

La commission exécutive du convent général, sur la démission de celle qui précède, administre au même titre, 13 janvier 1838.

Charles-Fortuné-Jules Guigues de Moreton et de Chabrillan, régent, 18 mai 1838.

PAGE 116.

Le grand-maître Bernard-Raymond Fabré-Palaprat, né à Cordes (Tarn), est mort à Pau le dimanche 18 février 1838.

Bulletin de l'Ordre du Temple, n.° IV, p. 35.

PAGE 117.

Cet exposé de la règle du Temple moderne est tiré de l'édition des statuts publiée en 1825, dans le manuel cité page 112. On voit dans l'*Histoire de la Condamnation d'un Templier*, que cette édition a été falsifiée par le grand-maître, dans l'intérêt de ses vues ambitieuses. L'édition in-4.° des statuts de 1811, révisés en 1813, et celle in-8.° publiée en 1817, en diffèrent essentiellement sur plusieurs points capitaux. Une des falsifications signalées, et qui avait pour but de consacrer les prétentions du grand-maître de substituer son autorité spiri-

tuelle à celle du pape, est la suivante : Le texte grec disait en parlant des pouvoirs conférés au chef de l'Ordre : « Reçois l'esprit saint; si à quelqu'un tu remets les » fautes commises *contre la règle militaire*, qu'elles lui » soient remises ; si à quelqu'un tu les retiens, qu'elles » lui soient retenues. » Le grand-maître supprima ces mots, *contre la règle militaire*, et de la sorte s'attribua le pouvoir de lier et de délier les fautes spirituelles.

PAGE 121.

Un décret de la commission exécutive du 19 mars 1837, ayant pour objet la réformation du calendrier embolismique du Temple, donne la concordance suivante de ce calendrier avec l'ère grégorienne :

ÈRE DU TEMPLE.				ÈRE GRÉGORIENNE.	
1.er nisan	719	(30 jours)	—	6 avril	1837.
1.er sivan	—	(30 jours)	—	6 mai	—
1.er tab	—	(29 jours)	—	4 juin	—
1.er tammuz	—	(29 jours)	—	4 juillet	—
1.er aab	—	(30 jours)	—	2 août	—
1.er elul	—	(29 jours)	—	1.er septembre	—
1.er tischri	—	(30 jours)	—	30 septembre	—
1.er marschevan	—	(30 jours)	—	30 octobre	—
1.er cisleu	—	(30 jours)	—	29 novembre	—
1.er tebeth	—	(29 jours)	—	29 décembre	—
1.er schebeth	—	(30 jours)	—	27 janvier	1838.
1.er adar	—	(29 jours)	—	26 février	—

PAGE 122.

Pendant que cet ouvrage était sous presse, M. le ré-

gent de l'Ordre du Temple a bien voulu me faire parvenir des documens d'une haute importance sur l'organisation moderne de l'Ordre : parmi les publications qu'il m'a adressées, je citerai les suivantes, que je n'avais point mentionnées dans la note bibliographique à laquelle celle-ci est destinée à servir de supplément :

Ordre du Temple. A. M. D. G. Proclamation de la commission exécutive, 19 mars 1837, in-4.°

Bulletin de l'Ordre du Temple. 3, 26 avril, 22 mai, 22 août 1838; in-4.°, Paris, Moessard et Jousset.

Ordre du Temple. Lettre du régent de l'Ordre, 19 mai 1838, in-4.°

PAGE 149.

Les nominations sont encore annoncées de la sorte aux Templiers, qui répondent maintenant par cette acclamation : *Vive Dieu, saint amour!* dont les initiales V. D. S. A. sont représentées sur la banderolle qui sert de cimier aux armes de l'Ordre.

PAGE 245 DE LA RÈGLE DU TEMPLE.

..... *Noel qui est le jor de lan renof*..... § LVII.

On connaît toutes les variations qu'a subies dans le moyen-âge le commencement de l'année. Fixé alternativement au 25 décembre, au 1.er janvier, aux jours de l'Incarnation, de l'Annonciation, de Pâques, etc., ce ne fut qu'en 1563 que Charles IX règla, par la fameuse ordonnance de Roussillon, que l'année commencerait en France au premier janvier : en sorte que le premier janvier 1563 devint le premier jour de l'année 1564. Toutefois le parlement ne se conforma à cette ordon-

nance que deux ans après, et ne commença l'année le premier janvier qu'en 1567. D. de Vaines, *Dict. Dipl.*, I, 74.

PAGE 245.

..... *La saint Martin fors de charrue*..... § LVII.

Pour distinguer les fêtes de quelques saints qui portaient le même nom, on les désignait par une appellation particulière à la saison dans laquelle elles étaient célébrées. Ainsi Notre-Dame chasse-mars désignait la fête de la Vierge qui se trouve le 25 mars; Saint-Martin le Bouillant, et Saint-Martin fors de charrue, dont il est question ici, sont deux fêtes qui se rapportent l'une et l'autre à saint Martin de Tours; mais la première, consacrée à célébrer la translation de ses reliques, était fixée, comme l'indique son nom, dans l'été (4 juillet); et la seconde destinée à rappeler le retour des reliques du saint d'Auxerre à Tours, était célébrée après les labourages (*fors de charrue*), le 11 novembre.

PAGE 247.

..... *Le pas dou chien*..... § LVIII.

Le voyageur Paul Lucas fait connaître le lieu que l'on désignait par ce nom. A six lieues d'Alep, au bord de la rivière d'Abraham, ou rivière du Chien, on voyait un monument d'une antiquité aussi reculée que le Memnon : c'était une grosse colonne au haut de laquelle on voyait un chien monstrueux. Lorsque les ennemis menaçaient d'entrer dans le pays, cette figure ne manquait pas d'aboyer jour et nuit. Une cavité ménagée dans l'intérieur du monument, permettait d'y introduire un homme qui imitait la voix de ce chien propéhtique.

PAGE 251.

.......*Il puet prendre au tresor* IIIM *besans*...... § LVIII.

Besan, monnaie d'or ainsi nommée de ce qu'elle commença d'avoir cours dans la ville de Byzance. Sur la valeur réelle de cette monnaie difficile à apprécier, il faut lire la vingtième dissertation de Ducange sur l'histoire de saint Louis par Joinville, et le passage cité par Roquefort, *Gloss. Lang. Rom.*, I, 149, du *Fabliau des trois aveugles de Compiengne.*

PAGE 262.

.... *Fil de Bergogne*....... § LX.

Le fil de fer employé pour la confection des cottes de mailles devait être choisi parmi les fers les plus doux, pour qu'il ne se brisât pas dans le travail, et qu'il offrit plus de résistance sous le coup de l'épée. Les fers doux de Bourgogne jouissaient déjà d'une réputation qu'ils n'ont pas perdue depuis lors, et l'on voit par ce passage de la règle du Temple qu'on les employait de préférence à la fabrication des armes défensives.

PAGE 262.

......., *Gribeloires*....... § LXI.

Les renseignemens que nous fournit cette partie de la Règle sont précieux pour l'histoire de l'art militaire au moyen-âge.

La forme des tentes différait selon le grade des Templiers qu'elles abritaient.

Elles étaient divisées en deux classes : les tentes rondes, qui étaient les plus vastes et les plus commodes, et dont l'usage appartenait exclusivement aux chefs de l'Ordre et à l'infirmier; les gribeloires ou tentes formées de deux plans inclinés, qui étaient celles des simples chevaliers et de leurs écuyers.

Par une exception spéciale, une tente de cette forme était affectée au maréchal de l'Ordre, ainsi qu'on l'apprend du § 60 de la Règle; mais ses proportions la distinguaient de toutes les autres. « C'est, disent les sta- » tuts, un aguillier de quatre toilles et de trois bastons » et deux cropieres..... »

La tente de la chapelle et de la vraie croix avait aussi une forme particulière; mais la Règle ne fournit aucun détail à ce sujet.

PAGE 290.

..... *Tant com il ait confanon baucant en avant*..... § LXXI.

Le Bauséant était le drapeau de l'Ordre du Temple. C'était un étendart miparti de noir et de blanc, sur lequel était écrit ce mot VAVCENT, adopté comme symbole de leur valeur par ces fiers chevaliers.

« Portavano i Templari uno stendardo bianco e nero » nel quale era scritto questo motto, VAVCENT, che nell' » italiana lingua suona *val cento.* E dietro a questo sten- » dardo andavano i Templari cantando quel verso dal » salmista : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini* » *tuo da gloriam.* Fu forse quello stendardo evidente » presagio di ciò ch' esser doveva di quella militia, il

» cui principio fu tutto candido e felice, il fine fu infe-» licissimo, oscuro e funesto. » *Istoria della sacra Religione di San Giovanni Gierosolimitana*, da Jacomo Bosio; in-f.o; Roma, 1629.

PAGE 331.

..... *Chanter sans note*..... § cxxii in fine.

Cette expression ne présentait point jadis la contradiction qu'elle offre aujourd'hui. Le chant des psaumes, ou psalmodie, était une sorte de lecture mesurée, mais continuée sur le même ton, à la différence du *chant de notes*, qui consistait dans les inflexions de la tonalité. Ce dernier mode, perfectionné par saint Ambroise et saint Grégoire, était le plus solennel. L'autre était réservé à la récitation des psaumes et des offices quotidiens. On trouve souvent dans les anciens monumens de l'histoire la mention de *messes sans notes*, ce qui équivaut, à ce qu'il paraît, aux messes basses, qui sont récitées et non chantées.

Missæ quæ cum nota canuntur. Ingulfus, pag. 886.

Missa sine nota. Vitæ abbatum S. Albani.

Servitium solemne cum nota. Charta an. 1362.

Cantare solemniter et ad notam. Hist. eccles. Meld., pag. 253; Glossar. Cang., t. IV, p. 1217.

PAGE 331.

.... *Apostoile*....... § cxxii in fine.

Le titre d'*apostoile*, *apôtre*, *apostoire*, donné souvent au pape dans le moyen-âge, avait d'abord été commun à tous les évêques, comme le remarque du Cange. Il en

fut ensuite comme du titre de pape, qui ne fut plus attribué qu'au pontife souverain de la chrétienté. Les capitulaires de Charles-le-Chauve, le concile de Reims de 1049, les titres des XII.e et XIII.e siècles, présentent de fréquens exemples de cette appellation. *Glossar. Cang.*, t. I, p. 569; *Roquefort*, t. I, p. 77.



GLOSSAIRE.

A

A, *avec*.
Aasenter, *consentir*.
Abaisier, *abaisser*.
Abes, *abbé*.
Abestorner, *détourner, déraisonner, tourner à bête*.
Abevrer, *abreuver*.
Abít, *habit*.
Abrenoncier, *renoncer*.
Achaison, *occasion*.
Achatement, *achat*.
Achater, Acheter.
Achaz, *achats*.
Achiter, *acheter*.
Achoison, *occasion*.
Acliner, *incliner*.
Aconpaing, *accompagnant*.
Acorricier, *accourcir*.
Acun, *aucun*.
Acustume, *accoutumé*.
Ades, *dès ce moment*.
Adonc, *alors*.
Adrecer, *redresser*.
Aemplir, *accomplir*.
Affiert, *appartient*.
Afforcier, *efforcer*.
Afliction, *prosternation*.
Agenolier, *agenouiller*.
Aguillier, *sorte de tente*.
Aidier, *aider*.
Aigue, *eau*.
Ainceis, *auparavant*.
Ains, ainz, *mais*.
Ainsint, *ainsi*.
Aisier, *aider*.
Ajoster, *ajouter, réunir*.
Al, *au*.
Alargier, *élargir, relâcher*.
Albane, *Albanie*.
Aleit, *allait*.
Aler, *aller*.
Amaine, *amène*.
Ambedeus, *tous deux*.
Ame. *Voyez* Ante.
Amendez, *corrigés, guéris*.
Amenos, *amenons, amenions*.
Amenuisier, *diminuer*.
Ameor, *amant*.
Amone, *aumône*.
Amonestement, *remontrance*.
Amor, *amour*.
Anblaure, *amblé*.

Ancor, *encore.*
Andreu, *André.*
Andui, *tous deux.*
Anemis, *ennemis.*
Angeles, *anges.*
Anguile, *anguille.*
Animi, *ennemi.*
Ansi, *aussi.*
Ante, *tante.*
Aorer, *adorer.*
Aorner, *orner.*
Apences, *recueilli, réfléchi.*
Apenseement, *réfléchissant.*
Apetisser, *diminuer.*
Apieus, *appels.*
Apostoile, *apôtre, pape.* (Voy. note p. 554.)
Aquilime, *convoqué, réuni?*
Aquistrent, *acquirent.*
Arbraste, *se cabrât?*
Areres, *arrière.*
Arme, *ame.*
Armeure, *armure.*
Ars, *arcs.*
As, *aux.*
Asaier, *essayer.*
Asaver, *savoir.*
Asemple, *exemple.*
Asener, *assigner.*
Asis, *aussi.*
Asolu, *absolu.*
Asoz, *absous.*
Asprenie, — ?
Assener, *assigner.*
Assiduelment, *assidument.*
Assise, *assignation.*
Atain, *atteint.*
Atorne, *détourné.*
Atorner, *apprêter.*
Aubers, *haubert, cotte de maille.*
Aubert, *Haubert.*
Aublaine, *amble.*
Auceure, *Auxerre.*
Aucun, *quelque.*
Aumaire, *armoire.*
Ausinc, ausint, *aussi, de même.*
Aussolz, *aux dépens?*
Autel, *pareil.*
Autier, *autel.*
Autretant, *pendant ce temps.*
Autre tel, *semblable.*
Aval, *en bas.*
Aveir, aver, *avoir.*
Avendre, *acheter.*
Avenies, *révérences.*
Avenir, avenist, *arriver, arriva.*
Avenz, *avent.*
Avironant, *environnant.*
Avoiglece, *aveuglement.*
Avoir, *argent monnayé.*

B

Baeter, *battre.*
Baignier, *baigner.*
Bailler, *donner.*
Baillie, *dignité de bailli.*
Balle, *baille, donne.*
Barde, *selle, charge, faix.*
Basier, *baiser.*
Baucent, *baucéant.* (Voy. note p. 553.)
Beinier, *baigner.*
Belement, *bellement.*
Beneicon, *bénédiction.*
Beneurte, *félicité.*
Berge, *logement.*

Bergoingnie, *Bourgogne*.
Berie, **berrie**, — ?
Bernat, *Bernard*.
Berser, *chasser*.
Berthelemi, *Barthélemy*.
Bes, *becs*.
Bestiage, *bétail*.
Bevre, *boire*.
Bezan, *besan*. (V. note p. 552.)
Biauvez, *Beauvais*.
Biaux, *beaux*.
Blameor, *qui blâme*.
Blance, *blanche*.
Blanchor, *blancheur*.
Blans, *blancs*.
Bleceure, *blessure*.
Blecie, *blessé*.
Bocle, *boucle*.
Bogueran, *bougran*, *sorte d'étoffe*.
Bohorder, *joûter*, *bavarder*.
Bole, *sceau*, *boule*, *massue*.
Borgoinne (**fil de**), *fil de fer*. (V. note p. 552.)
Borse, *bourse*.
Boule. *V.* **Bole**.
Bourians, *longes*.
Boveries, *troupeau de bœufs*.
Braie, **braier**, *culottes*.
Branches, — ?
Braz, *bras*.
Briun, *brun*.
Brunette, *étoffe brune*.
Burel, *brun*.
Buriau, *brunes*.

C

Campanie, *cloche*.
Canivet, *petit couteau*.
Capane, *cloche*.
Carevane, *caravane*.
Carpite, *tapis*, *couverture*.
Casaliers, *qui garde la maison*.
Casiaus, *châteaux*.
Ceis, *ceux*.
Cengle, *sangle*.
Centure, *ceinture*.
Cercant, *cherchant*.
Cercher, *chercher*.
Cert, *serment*.
Cest, *cet*, *cette*.
Cestui, *celui*.
Cetiaus, *Cîteaux*.
Chacier, *chasser*.
Chacons, *chacun*.
Chalier, *avec soin*.
Chamieuz, *chameaux*.
Chan, *champ*.
Changier, *changer*.
Chapiau, *chapeau*.
Char, *chair*.
Charriable, *charnelle*.
Charsement, *modérément*.
Chaste, **chatee**, *chasteté*.
Chaterine, *Catherine*.
Chatron, *jeune bœuf*.
Chauces, *chausses*.
Chaude, *fer chaud*.
Chauderon, *chaudron*.
Chauz, *chaux*.
Cheer, *chair*.
Chei, *tomba*.
Cheite, *château*.
Cheoir, *choir*, *tomber*.
Chepelain, *chapelain*.
Chepele, *chapelle*.
Cheue, *tombée*.
Chevaucheures, *montures*.
Chevax, *chevaux*.

Chevestrie, *magasin, dépôt.*
Chevetain, *chef.*
Chevilier, *cheval de limon ou de bât.*
Cheville, *sorte de jeu.*
Chevrotine, *sayon de poil de chèvre.*
Chiere, *chère.*
Chies, *capitales, têtes.*
Chievre, *chèvre.*
Chiteaus, *châteaux.*
Chorches, *carottes, raves?*
Chos, *choux.*
Ci, *ceci, ceux, si.*
Cifles, *vases à mettre l'eau.*
Cil, *celui.*
Cinque, *cinq.*
Cler, *clerc.*
Clervaus, *Clairvaux.*
Coe, *queue.*
Cointures, *parures, ceintures.*
Coiteures, coitures, *couvertures.*
Coleres, *couleurs.*
Colons, *pigeons.*
Color, *couleur.*
Colpe, *faute, péché.*
Com, *comme.*
Comeniez, *communiés.*
Con, *comme.*
Con, *ornement.*
Conbate, *combatte.*
Conchanter, *chanter avec.*
Confanon, *étendart.* (V. note p. 553.)
Confanonier, *porte-étendart.*
Confez, *confessés.*
Congie, *permission.*
Conm, *comme.*
Conmandeor, *commandeur.*
Conmunalment, *communément.*
Conpaingnie, *compagnie.*
Conpanage, *partage, compagnie, mets.*
Conquestera, *acquerra.*
Consiaut, *conseille.*
Conte, *comte.*
Contenir, *comporter.*
Conter, *compter.*
Convent, *couvent.*
Cope, *coupe.*
Corde, *lesse.*
Coreor, *coureur.*
Corone, *couronne, lieu de rassemblement.*
Corous, *courroux.*
Corre, *courir.*
Correcier, *courrousser.*
Cors, *corps.*
Cortes, *courtes.*
Cosinaz, *cuisine, mets.*
Coste, *côté.*
Costumier, *coutumier.*
Cote, *cotte.*
Countor, *ceinture, ornement.*
Coutel, *couteau.*
Covertor, *couverture.*
Creator, *créateur.*
Creons, *croyons.*
Crestien, *chrétien.*
Crestientez, *chrétienté.*
Crestre, *augmenter.*
Creu, *confié.*
Crieor, crior, *crieur.*
Crist, *Christ.*
Croce, *crosse.*
Cropieres, *croupières, partie d'une tente.*
Croviserie, *magasin de cuirs.*
Cuer, *cœur.*
Cui, *qui.*
Cuider, *croire.*
Cuillerier, *cuiller.*

Cuisinat, *cuisine.*
Cumun, *commun.*
Curain, *cuir.*
Cure, *soin.*

D

Dareres, *derrière.*
De, *Dieu.*
Deable, *diable.*
Deca, *deçà.*
Dedenz, *dedans.*
Dee, *doive.*
Deffension, *défense.*
Degete, *égaré.*
Dehetiez, *triste, mélancolique.*
Deit, *doit.*
Deivent, *doivent.*
Del, *du.*
Dela, *en-delà.*
Deliteuses, *délicieuses.*
Demant, *demande.*
Demorance, *retard.*
Demuert, *demeure.*
Dendrer,—?
Deners, *deniers.*
Departir, *partir, partager.*
DErmenie, *d'Arménie.*
Derovoisons, *rogations?*
Derraine, *dernière.*
Descepline, *discipline.*
Deschirer, *déchirer.*
Desciple, *aide, aidant.*
Descunfiture, *déconfiture.*
Desduit, *amusement.*
Deservi, *je méritai.*
Desirrer, *désir.*
Desloerent, *blâmèrent.*
Despiser, *mépriser.*
Desraiens, *dernier, derrière.*
Desrenioit, *plaidait, discutait.*
Destorbe, *trouble.*
Destre, *droite.*
Destreice, *détresse.*
Destroite, *étroite.*
Dete, *dette.*
Detraient, *détractent.*
Detrenchie, *retranché.*
Devin, *divin.*
Devise, *dit.*
Dex, *Dieu.*
Di, *de.*
Diau, *Dieu.*
Die, dient, *dit, disent.*
Doignent, *donnent.*
Doint, *donne.*
Don, *dont.*
Donra, *donnera.*
Dou, *de, du.*
Doutance, *doute.*
Dras, *draps.*
Droiturlement, *justement.*
Duisons, *dessous.*
Durée, *dureté.*
Dyaque, diaque, *diacre.*

E

E, *et, en.*
Eaige, *eau.*
Echaison, *fuite.*
Echiver, *éviter.*
Ecroissement, *accroissement.*
Egiens, *engins.*
Egue, *eau.*

Eincois, *avant*.
Einsuit, *ainsi*.
El, *au*.
Ele, *elle*.
Em, *en*.
Embler, *dérober*.
Emcois, *encore*.
Empres, *auprès, ensuite*.
Enas, *hanaps*.
Enblant, *allant l'amble*.
Enbuchement, *embuscade*.
Encercerent, *confirmèrent*.
Encontrer, *rencontrer*.
Endressier, *redresser*.
Enfermerie, *infirmerie*.
Enfermeté, *infirmité*.
Enfermier, *infirmier*.
Enflective, *afflictive*.
Ennorez, *honorés*.
Enoliement, *extrême-onction*.
Enploier, *employer*.
Enpressement, *expressément*.
Ens, *dedans*.
Ensaingniez, *ensanglantés*.
Ensement, *pareillement*.
Ensivez, *suivez*.
Ententivement, *attentivement*.
Enterine, *entière*.
Enterinement, *entièrement*.
Entor, *autour, quant à*.
Entredit, *interdit*.
Entretant, *pendant ce temps-là*.
Envios, *envieux*.
Epilentique, *épilepsie*.
Erguel, *orgueil*.
Erredie. *V*. **Redie**.
Ert, *est*.
Eschacons, *sorte de jeu*.
Eschas, *échecs*.
Eschele, *compagnie, peloton*.
Eschiver, *esquiver, éviter*.
Esciver, *éviter*.
Esclande, *esclandre*.
Esclavine, *manteau de pélerin*.
Escomeniez, *excommuniés*.
Escondisoient, *cachaient*.
Escuele, *écuelle*.
Escuelier, *sac à mettre l'écuelle*.
Esgardons, *regardons, ordonnons*.
Eslaichent, *relâchent*.
Esli, *choisi*.
Esloingnier, *éloigner*.
Esmeuvement, *émotion, mouvement*.
Espalieres, *épaulières, armure d'épaule*.
Espirt, *esprit*.
Esprove, *épreuve*.
Essaucier, *exalter*.
Essemple, *exemple*.
Estage, *otage, demeure*.
Estagent, *existans, présens*.
Estamine, *vêtement de dessous*.
Estant, *debout, présent*.
Este, *été*.
Estref, *étrier*.
Estudieusement, **estudosement**, *avec soin*.
Estuide, *étude*.
Etendre, *entendre*.
Eus, *eux*.
Eus, *œufs*.
Evre, *ouvre*.

F

Face, *fasse.*
Faille, *manque, faute.*
Fames, *femmes.*
Fara, *fera.*
Faut, faust, *manque.*
Favor, *faveur.*
Feables, *faibles, féaux.*
Fealment, *fidèlement.*
Feist, *fit.*
Fer, fere, *faire.*
Fereor, *ferreur.*
Ferir, *frapper.*
Fernesie, *frénésie.*
Ferreor, *ferreur.*
Ferter, *frapper.*
Feru, *frappé.*
Fet, *fait.*
Fiances, *confiances.*
Fiee, *fois.*
Fil, *fils.*
Fine, *fini.*
Fioles, *bouteilles.*
Fisicien, *médecin.*
Fistrent, *firent.*
Flacuns, *flacons.*
Fleble, *faible.*
Flor, *fleur.*
Flori, *fleuri.*
Flum, *fleuve.*
Fonz, *fonts.*
Forbot, *sorte de jeu.*
Force, *contrainte.*
Forfait, *accompli.*
Forfont, *commettent.*
Foriers, *fourrageurs.*
Formage, *fromage.*
Forment, *fermement.*
Forrage, *fourrage.*
Fors, *hormis.*
Fors de charrues, *hors des charrues.* (Voy. note p. 551.)
Fouir, *fuir.*
Frain, *frein.*
Fres, *frais.*
Fui, *fus.*
Fust, *fut.*
Futez, *fustigés.*

G

Gaains, *gains, revenus.*
Gaite, *sentinelle, garde.*
Gajeure, *gageure.*
Garetes, —?
Garison, *guérison, salut, provisions.*
Garnace, *manteau.*
Gart, *garde.*
Geneteres, *genet, cheval d'Espagne.*
Gentilesse, *noblesse.*
Gerront, *coucheront.*
Gesir, *repos, reposer.*
Geter, *rejeter.*
Geu, *gît.*
Geune, *jeûne.*
Glotonie, *gloutonnerie.*
Goule, *bouche.*
Gran, grant, granz, *grand, grande.*
Graner, *grenier.*
Greignor, *plus grand.*

Grever, *combattre.*
Gribeloere, *petite tente.* (V. note p. 552.)
Grieves, *graves.*
Guarelle, *sorte de sac, de panier.*
Guenchir, *éviter, esquiver.*
Guernons, *moustaches.*
Guerredon, *récompense.*

H

Hace, *hache.*
Haide, *aide.*
Haliberions, *cottes de mailles.*
Hardeier, *attaquer.*
Hastive, *hâte.*
Havoir, *avoir.*
Heaume, *casque.*
Henap, **henas**, *hanap, coupe.*
Hennemis, *ennemis.*
Herbage, *fourrage.*
Herbergeront, *logeront.*
Herneschier, *harnacher.*
Hernois, *harnais.*
Heuses, *housses.*
Hoernus, *harnais.*
Home, *homme.*
Honoire, *Honorius.*
Horer, *dire ses heures.*
Hores, *heures.*
Housiaus, *guêtres, bottines.*
Huche, *coffre.*
Hues, *gain, avantage.*
Hui, *aujourd'hui.*
Huisonces, *oiseux.*

I

I, *y.*
Iangler, *crier.*
Iasoit, *quoique.*
Iasque, *Jacques.*
Icestre, *cet, cette.*
Ieter, *vomir.*
Igal, **igauz**, *égal, égaux.*
Ihesu, *Jésus.*
Incois, *volontiers, aussitôt que.*
Ior, *jour.*
Iorge, *Georges.*
Iostise, *justice.*
Iostisse, *justice.*
Iouaus, *joyaux.*
Ire, *colère.*
Issir, *sortir.*
Istront, *iront.*
Iugeor, *juge.*
Iuions, *jugeons.*
Iupel, *jupon.*

L

Laberge, *le logement.*
Labor, *labeur, travail.*
Lai, *laisse.*
Laiens, *dedans.*
Lange, *longue, de laine.*
Lanor, *l'honneur.*
Laronesse, *fausse, voleuse.*
Las, *lacets, galons.*

Lasces, *lasses.*
Laudoucor, *la douceur.*
Laute, *l'autre.*
Lavoir, *l'argent, la fortune.*
Le, *les.*
Legait, *léguait.*
Legerece, *légèreté.*
Leide, *laide.*
Len, *en.*
Len, *l'an.*
Lengue, *langue.*
Lentiles, *lentilles.*
Lermes, *larmes.*
Leschivames, *l'évitâmes.*
Lesser, *laisser.*
Lesses, *legs.*
Letenies, *litanies.*
Letons, *leçons.*
Letrez, *lettrés.*
Leu, leuc, *lieu.*
Leue, *lieue.*
Leun, *légumes, herbes.*
Li, *le, les, lui.*
Lieres, *voleur.*
Lieve, *lève.*
Ligiere, *légère.*
Lincel, *drap de lit.*
Linge, *léger, petit, de toile.*
Lions, *Lyon.*
Liseor, *lecteur.*
Livor, *envie.*
Livreison, *livraison, distribution.*
Loile, *l'huile.*
Loismes, *louâmes.*
Lome, *l'homme.*
Loneste, *l'honnêteté.*
Loon, *Laon.*
Loons, *louons.*
Lor, *leur.*
Lorain, *frein.*
Loranz, *Laurent.*
Lou, *le.*
Luille, *l'huile.*
Luitance, *lutte, combat.*
Luitier, *lutter, combattre.*
Lur, *leur.*

M

Mace, *masse.*
Maignent, *conduisent.*
Maindre, *rester.*
Mainer, *conduire.*
Mainere, manere, *manière.*
Mains, *moins.*
Maissons, *maisons.*
Maistre, *maître.*
Malaurte, *méchanceté, malheur.*
Male, *malle.*
Malement, *mal.*
Mame, *mon ame.*
Mandres, *moindres, troupeaux.*
Mangeure, *mangeoires, sacs à donner l'avoine aux chevaux.*
Mangue, *excite, mange.*
Manicles, *manches.*
Mant, *mande.*
Marche, *limite, frontière.*
Marelles, *sorte de jeu.*
Mareschaucer, *panser ou ferrer un cheval.*
Marison, *douleur, peine.*
Marrain, *sorte de jeu.*
Mase, *masse, demeure.*
Mason, *maison.*
Materas, *matelas, cuirasse piquée.*
Mathe, *Mathieu.*

Maus, *mauvais, méchans.*
Mauves, *mauvais.*
Mecine, *médecine.*
Meilor, *meilleur.*
Meisme, *même.*
Meitie, *moitié.*
Menase, *menace.*
Meneor, *courroie.*
Mengeure, *démangeaison, sac à donner l'avoine.*
Menier, *diminuer.*
Menierre, *manière.*
Menive, *mange.*
Menoison, *dyssenterie.*
Menor, *plus petit.*
Merle, *marnière.*
Mes, *mais, mets.*
Mesaisie, *malade.*
Meschiet, *méfait.*
Mesdiant, *médisant.*
Mesiau, *lépreux.*
Mesnie, *ménage, compagnie.*
Meson, *maison.*
Messons, *maisons.*
Mestier, *besoin, métier.*
Mestre, *maître.*
Metre, *mettre.*
Mha, *m'a.*
Miandre, *moindre.*
Miauz, *Meaux.*
Mielz, *mieux.*
Mige, *mage, médecin.*
Moie, *mienne.*
Molte, *beaucoup.*
Monee, *argent.*
Morist, *mourut.*
Mortieus, *mortelles.*
Mostrer, *montrer.*
Mot, *m'eut.*
Mover, *remuer.*
Muis, *mesure.*
Mul, *mulet.*
Mulace, mulache, beste mulace, *mulet ou mule.*

N

Nafre, *blessure.*
Nave, *vaisseau.*
Nee, *négation.*
Neire, *noire.*
Nelui, *aucun.*
Nen, *ni.*
Nener, *n'avait été.*
Nes, *n'est.*
Nessaigne, *fasse couler le sang.*
Nevre, *Nevers.*
Nez, *net, nets.*
Nicholas, *Nicolas.*
Nient, *rien.*
No, *ne.*
Noier, *nier.*
Nomeement, *spécialement.*
No mie, *non pas.*
None, *la neuvième heure du jour.*
Norir, *nourrir.*
Nos, *nous.*
Nosist, *n'osât.*
Nosse, *n'ose.*
Nove, *neuf, neuve.*
Noviau, *nouveau.*
Novisme, *neuvième.*
Nuef, *neuf.*
Nuntier, *annoncer.*
Nus, *nul.*

O

O, *où, ou, avec.*
Obedient, *obéissant.*
Oblie, *oublié.*
Obsequie, *obsèques.*
Ocire, *tuer.*
Oeille, *œil.*
Oels, *yeux.*
Oimes, *entendîmes.*
Oin, *on.*
Oir, *entendre.*
Ome, *homme.*
Orde, *ordre.*
Ordenement, *en ordre.*
Orliens, *Orléans.*
Oroisons, *oraisons.*
Ort, *sale.*
Os, *bouche, eux.*
Oservance, *observance.*
Ospital, *hôpital.*
Ost, *armée.*
Oster, *ôter.*
Otel, *demeure, maison.*
Otrie, *permis.*
Otroi, *don, octroi.*
Ouster, *ôter.*
Outrament, *outrageusement.*
Ouvrer, *travailler.*
Ovec, *avec.*

P

Pahage, *péage.*
Paie, *payé.*
Pailace, *paillasse.*
Pailler, *litière.*
Pais, pes, *paix.*
Pales, *barrières, palais.*
Palesment, *haut, ouvertement.*
Palle, *manteau.*
Pane, *fourrure.*
Panel, *panier.*
Parast, *préparât.*
Pardone, *remis.*
Pardurablement, *perpétuellement.*
Parfeblement, *par faiblesse.*
Parmaignent, *perpétuellement.*
Parmaissent, *continuent.*
Parmentier, *tailleur.*
Paroche, *paroisse.*
Parties, *pays.*
Partir, *séparer.*
Pas dou chien, *pas du chien.* (V. note p. 551.)
Pecheor, *pécheur.*
Pelice, *fourrure.*
Pels, *peaux, pieux.*
Pences, *pensé.*
Peneance, *pénitence.*
Peniaus, *penons, banderolles.*
Perdoint, *pardonne.*
Perfluite, *superfluité.*
Perillose, *périlleuse.*
Perlas, *prélats.*
Persecutors, *persécuteurs.*
Pes, *paix.*
Pesson, *poisson.*
Phelipe, *Philippe.*
Pie, *pied.*
Piece, *espace.*
Pior, *pire.*
Pis, *pied.*

Piteus, *plein de pitié.*
Plain, *plaint.*
Plante, *abondance.*
Plera, *plaira.*
Plevie, *fiancée.*
Plot, *plut.*
Plungie, *plongés.*
Plurs, *pleurs.*
Plus (le), *le plus grand nombre.*
Plusors, *plusieurs.*
Podre, *poussière.*
Poent, poeient, *peuvent.*
Poer, *pouvoir.*
Poest, *peut.*
Poi, *paix.*
Poier, *pouvoir.*
Poignait, *chargeait.*
Poindre, *charger.*
Poir, *pouvoir.*
Poito, *Poitou.*
Pol, *Paul.*
Polain, *poulain.*
Ponteigni, *Pontigny.*
Poor, *peur.*
Por, *pour.*
Porceque, *parce que.*
Porchaz, *achat, poursuite, recherche.*
Porde, *perde.*
Porpris, *saisi.*
Porront, *pourront.*
Porvoiance, *prévoyance.*
Poument, *hachis.*
Povre, *pauvre.*
Praingne, prengne, *prenne.*
Presenter, *faire présenter.*
Presontion, *présomption.*
Prestes, *prêtres.*
Primere, *première.*
Primier, *premier.*
Priveement, *particulièrement.*
Procurieres, *donateurs.*
Prodome, *prud'homme.*
Proeces, *prouesses.*
Profinel, *attaché avec des courroies; ou* **Cofinel**, *corbeille d'osier.*
Proier, *prier.*
Proiere, *prière.*
Proposement, *propos, but.*
Proudome, *prudhomme.*
Provende, *ration.*
Puent, *peuvent.*
Pueple, *peuple.*
Puet, *peut.*
Puille, *Pouille.*
Puiseor, *corde à puiser.*

Q

Quaitane, *fièvre quarte.*
Quanque, *toute fois que, autant que.*
Quar, *car.*
Quarantaine, *carême.*
Quaravane, *caravane.*
Quartaine, *fièvre quarte.*
Quarte, *quatrième.*
Que, *de peur que, car.*
Queu, *cuisinier.*
Quiqui, *quiconque.*
Quiquionques, *quiconque.*

R

Raenson, **reanson**, *rançon.*
Rains, *Reims.*
Raparalier, *raccommoder.*
Ravine, *vitesse.*
Reame, *royaume.*
Recolir, *recueillir.*
Recrover, *recouvrer.*
Redie, *raideur, refus.*
Refretor, *réfectoire.*
Regard, *défiance.*
Regei, *confessé.*
Regimen, *gouvernement.*
Relief, *reste.*
Religios, *religieux.*
Remaneir, *rester.*
Remembrer, *ressouvenir.*
Remuer, *changer, transporter.*
Renc, *rang.*
Renge, *baudrier.*
Rengne, *règne.*
Renof, *neuf.*
Rent, *déchire, rend.*
Reposte, *secrète.*
Repraue ment, *excès.*
Repreist, *reprit.*
Rere, *raser.*
Rescourre, *secourir.*
Resnable, *raisonnable.*
Respit, *assignation, récidive.*
Restif, *rétif.*
Retraes, *retraits, statuts.*
Retrere, *retirer.*
Riens, *rien.*
Roge, *rouge.*
Roncin a geneteres, *petit cheval d'Espagne, ou cheval de Genetaire, sorte de cavalier léger.*
Roonde, *ronde.*
Roongiez, *rangés, habillés.*
Rote, *route.*

S

Sace, *sache.*
Sainniier, *saigner.*
Salemon, *Salomon.*
Salir, *partir.*
Salvueor, *sauveur.*
Sanz, *sans.*
Sapience, *sagesse.*
Sarazineis, *Sarrazin.*
Sasseer, *sasseoir.*
Sauve, *sauf.*
Saveir, *savoir.*
Se, *si.*
Secorre, *secourir.*
Seculer, *séculier.*
Secunt, *second.*
Segnor, *seigneur.*
Segre, *suivre.*
Sei, *soi.*
Seignal, *marque.*
Seile. *V.* **Cele.**
Seiniers, *saignés.*
Seit, *soit.*
Sele, *selle.*
Selent, *cèlent.*
Selonc, *selon.*
Semee, *faible, gâtée.*
Semonce, *invitation, appel.*
Sen, *sans.*

Sene, *sienne.*
Senefie, *signifie.*
Senestre, *gauche.*
Sengnor, *seigneur.*
Senz. *V.* Sanz.
Seraint, *seraient.*
Sereures, *serrures.*
Serjant, serrjant, serjen, *sergent.*
Serors, *sœurs.*
Serveor, *serviteur.*
Servise, *service.*
Sespee, *son épée.*
Sespoante, *s'épouvante.*
Sessons, *Soissons.*
Set, *est.*
Seues, *siennes.*
Seur, *seul, sur.*
Sevoir, *savoir.*
Si, *ainsi.*
Siegle, *siècle.*
Siorner, *séjourner.*
Sivre, *suivre.*
Soade, *pécule, butin?*
Soe, soes, *sien, siennes.*
Soef, *doux.*
Soellent, *ont coutume.*
Soement, *à part soi.*
Soevement, *doucement.*
Sorfaite, *disette, peine.*
Soie, soiez, *scié, sciés.*
Soine, *sonne.*
Solacer, *consoler, amuser.*
Solement, *seulement.*
Solers, soliers, *souliers.*
Sollempnite, *solennité.*
Solloit, *avait coutume.*
Solou, *seule.*
Sols, *seul.*
Somage, *droit sur les bêtes de somme, charge, ballot.*
Somareschal, *sous-maréchal.*
Somelerie, *dépendances du sommelier.*
Somers, somiers, *bêtes de somme.*
Sooir, *asseoir.*
Sor, *sec, maigre.*
Sor, *sur.*
Soror, *sœur.*
Sorse, *arrivée.*
Sostenement, *soutien.*
Soul, *seul.*
Souplier, *incliner.*
Sourdoient, *arrivaient.*
Sovent, *souvent.*
Soz, *sous.*
Sozmis, *soumis.*
Stage, *noviciat.*
Subiez, *sujets.*
Sueffrir, *souffrir.*
Suen, *sien.*
Sum, *son.*
Sunt, *sont.*

T

Tables, *jeu de dames.*
Talant, *volonté.*
Teaille. *V.* Toale.
Teigne, *tienne* (*teneat*).
Teile, *toile.*
Tempre, *trempé.*
Teingnent, *tiennent.*
Tencons, *disputes.*
Tendra, *tiendra.*
Tenebros, *ténébreux.*
Tenist, *tint.*
Tens, *temps.*
Tere, *taire.*
Tere, *terre.*

Termine (a), *à terme.*
Tex, *tel.*
Toale, *nappe.*
Todre, *enlever.*
Toilles, *draps, nappes, tentes.*
Toletes, *portées?*
Tolir, *enlever.*
Torment, *tourment.*
Torner, *tourner.*
Tot, *tout.*
Toz, *tout, tous.*
Toz tenz, *en tous temps.*
Traire, *retirer.*
Tramete, *transmette.*
Travale, *fatigue.*
Trebole, *inquiète.*
Trectant, *traitant.*
Tremelle, *se mêle.*
Trenchier, *couper.*
Treslit, *treillis, armure travaillée en chainons.*
Trestoz, *tous.*
Trestuit, *tous.*
Triple, *Tripoli.*
Trives, *Trèves.*
Trois fons, *trois fontaines.*
Tropel, *troupeau.*
Trouseau, *paquet, ballot.*
Trouser, *faire des paquets.*
Trover, *trouver.*
Tuit, *tout.*
Tur, *Turc.*
Turcople, *cavalier léger.*
Turcoplier, *chef des turcoples.*
Turquement, *cheval tartare, arabe.*
Turquois, *Turc.*

U

Unt, *ont.*
Usance, *usage.*

V

Vaire, *vair.*
Vaisel, *vaisseau.*
Vait, *va.*
Vance, *avance.*
Veer, *empêcher.*
Vegiles, *vigiles.*
Veigne, *vienne.*
Veille, *vieille.*
Veille, *veuille.*
Velos, *velours.*
Velt, *veut.*
Vendeor, *vendeur.*
Vendra, *viendra.*
Vent, *venant.*
Ver, *vair.*
Veraie, *vraie*
Vercelai, *Vezelai.*
Vergoigne, *honte.*
Vernigaus, *vases à boire.*
Verrunt, *verront.*
Vers, *vrai.*
Vert, *vair.*
Vestir, *vêtement.*
Vet, *voit.*
Veue, *veuve.*
Viandes, *alimens.*
Viant, *vient.*
Viaut, *veut.*
Viengnent, *viennent.*
Viez, *vieux, vieilles.*

Vigueureusement, *vigoureusement.*
Vilanie, *vilenie.*
Vilans, *vilains, paysans.*
Vile, *ville.*
Villete, *petite ville.*
Villier, *mal dire.*
Ving, *vins, vingt.*
Viost, *veut.*
Virge, *vierge.*
Virue, *vivre.*
Viz, *vieux, vides, vivans.*
Vo, voe, *vous.*
Voidreit, *voudrait.*
Voies, *fois.*
Voirement, *assurément.*
Voirre, *verre.*
Voirs, *vrai.*
Voisent, *aillent.*
Voisit, *voulut.*
Voldra, *voudra.*
Volente, *volonté.*
Volte, voulte, *fois, partie.*
Vooir, *voir.*
Vos, *vous.*
Vosist, *voulut.*
Vou, *vœu.*
Vuelent, *veulent.*

Y

Yere, *était.*
Ymne, *hymne.*

Z

Zaus, *yeux.*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

TEXTE DE LA RÈGLE.

MANUSCRITS DE DIJON ET DE ROME.

FIN DE LA TABLE.

